

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE PRÉSENTÉ À

L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

JACQUES LAMBERT

«LA SÉDUCTION DU TEMPS INTÉRIEUR

TRAJET D'ALBERT LOZEAU JUSQU'À *L'ÂME SOLITAIRE*»

DÉCEMBRE 1994

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

REMERCIEMENTS

Qu'il me soit permis d'associer au présent mémoire les noms et la présence de ceux qui ont contribué à sa réalisation. Au premier titre, je ne remercierai jamais trop Monsieur Guildo Rousseau pour la qualité de son accueil, sa confiance indéfectible et aussi pour toutes les heures qu'il a consacrées aux nombreuses relectures. Sans le soutien de ce guidé avisé, ce projet n'aurait pu être mené à terme.

Je désire aussi rendre hommage à MM. Réjean Robidoux, René Dionne et Paul Wyczynski. Ces maîtres de première valeur à l'Université d'Ottawa ont éveillé mon intérêt pour la recherche. Je leur soumetts ce mémoire en gage de respect et de gratitude. Merci aussi à Mme Marjolaine Létourneau pour sa radieuse amitié.

À l'équipe du CRCCF, Mmes Bernadette Routhier, Monique Légaré et Lucie Pagé; au personnel des périodiques à la BNQ de Montréal; à Mme Anne Goddard aux Archives nationales du Canada; non seulement avez-vous satisfait patiemment à mes demandes réitérées, mais encore vous m'avez donné accès à des pistes insoupçonnées alors. Je tiens à vous témoigner ici ma vive reconnaissance.

À ma famille, enfin, à qui ce mémoire est dédié, et à mes proches, dont le soutien fut essentiel et quotidien; à la patience éclairée de M. Serge Brind'Amour, mon correcteur; ce travail accompli, je l'offre en signe d'inaltérable gratitude. Tout particulièrement à la mémoire de Louise et de Lauréat, à l'amour de ma mère et à Elsa, ma si belle enfant.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	iii
TABLE DES MATIÈRES	iv
LISTE DES SIGLES ET DES ABRÉVIATIONS	vi
INTRODUCTION	7

PREMIÈRE PARTIE LA GENÈSE D'UNE RÉUSSITE

CHAPITRE I - LES ANTÉCÉDENTS D'UN POÈTE

1- L'héritier des Lozeau	25
2- Le libéralisme des Gauthier	31
3- L'orientation scolaire	36
4- L'accident et ses suites	38
5- L'avenir immobile	43

CHAPITRE II - LES ANNÉES D'APPRENTISSAGE

1- Les premiers essais	50
2- La rencontre avec Charles Gill: les prémices d'une amitié	55
3- Féminisme et journalisme	60
4- La campagne des <i>Soirées</i>	71

DEUXIÈME PARTIE LES ANNÉES LOZEAU

CHAPITRE III - SUR LA PLACE PUBLIQUE

1- La jonction des <i>Débats</i>	77
2- Un «régal inattendu».....	83
3- Sur la place publique	88
4- Une voix qui s'affirme	96

CHAPITRE IV - LE POÈTE ENGAGÉ

1-	Un nom sur les lèvres	114
2-	La chambre ouverte	128
3-	Le jeune vétéran	132
4-	En première ligne	142

CHAPITRE V- LA RECONNAISSANCE TRANQUILLE

1-	Monologues sur le sujet canadien	148
2-	Le pouvoir de l'intime	162
3-	Des amis gênants	170
4-	La conférence de Mlle Milhau	175

TROISIÈME PARTIE**LA SÉDUCTION DU TEMPS INTÉRIEUR****CHAPITRE VI - ISOLÉ, MAIS SOLIDAIRE**

1-	L'art et la morale	186
2-	La «lettre d'aveu» d'Albert Lozeau	197
3-	L'éclaircie montréalaise	207

CHAPITRE VII - À LA RECHERCHE DU PLUS GRAND POÈTE

1-	L'étude de Charles ab der Halden en 1906	220
2-	Les circonstances d'une édition	231
3-	Les préludes de la renommée	242

CHAPITRE VIII - L'ACCOMPLISSEMENT

1-	L'axiome nationaliste revisité	249
2-	Un clocher sur mesure	260
3-	Le <i>repentir</i> d'ab der Halden	267
4-	Le triomphe	272

CONCLUSION: L'ÂME DU SIÈCLE	277
--	------------

BIBLIOGRAPHIE	296
----------------------------	------------

ANNEXES	343
----------------------	------------

LISTE DES SIGLES ET DES ABRÉVIATIONS

[...]	indique une lacune, ou encore un mot ou un groupe de mots omis (ou qui ont été omis) dans la phrase
éd.	édition
<i>et al.</i>	<i>et alii</i>
f.	feuillet(s)
h.-t.	hors-texte
<i>ibid.</i>	<i>ibidem</i> (dans le même livre)
<i>id.</i>	<i>idem</i> (la même chose)
<i>infra</i>	plus loin
ms	manuscrit
n ^o , n ^{os}	numéro, numéros
<i>op. cit.</i>	ouvrage cité
p.	page, pages
pseud.	pseudonyme
[s.d.]	sans date
[s. édit.]	sans éditeur
[sic]	incorrection signalée
[s.l.]	sans lieu
[s.l.n.d.]	sans lieu ni date
[s.l.n.é.]	sans lieu ni éditeur
[s.p.]	sans pagination
supp.	supplément
<i>supra</i>	plus haut
t.	tome
vol.	volume(s)

INTRODUCTION

Ce jeune homme ne fait rien... il écrit.
(P.-J.-O. Chauveau)

C'est en 1907 que paraît, à Paris et à Montréal, le premier recueil de poésie d'Albert Lozeau, *L'Âme solitaire*. Son auteur n'est pas inconnu du public lecteur. Depuis 1899, les journaux de Montréal publient ses poèmes. Un mois avant la parution du recueil, un événement littéraire prestigieux vient par ailleurs attirer l'attention sur lui: il obtient un des deux premiers prix au concours «les Poètes de clochers», à Paris. L'accueil est enthousiaste, tant en France qu'au Canada. F.-R. de Rudeval réédite l'oeuvre l'année suivante, ce qui porte le tirage à 2, 200 exemplaires! *L'Âme solitaire*, remaniée (expurgée!) par son auteur, sera intégrée à l'édition définitive des *Poésies complètes* en 1925¹.

1. Lozeau lui-même prend soin d'en aviser ses lecteurs: «*Poésies complètes*, lit-on sur la couverture de ce volume; on doit entendre: poésies que l'auteur a retenues après une revision [sic] sérieuse. Des trois recueils réimprimés ici, il n'en est pas un qui n'ait subi des modifications plus ou moins considérables; le premier surtout a été amputé d'une bonne partie de sa matière primitive [...]» («Note de l'auteur», *Poésies complètes. L'Âme solitaire I*, édition définitive, Montréal, [Le Devoir], 1925, p. xxiii).

De nos jours, le nom d'Albert Lozeau, s'il évoque encore un «érable rouge qui saigne», semble avoir rejoint les limbes d'une époque identifiée à l'École littéraire de Montréal, dont la légende s'est nourrie à la gloire généreuse d'Émile Nelligan. La douceur de Lozeau et la solitude imposée par son infirmité précoce suffisent bien souvent à résumer sa vie et son oeuvre. Oeuvre solitaire et vie marginale! formule-t-on en omettant de signaler que Lozeau collabora régulièrement à de nombreux périodiques, dont *Le Nationaliste*, qu'il fut membre de la Société Royale du Canada (1911) et nommé, en 1912, officier d'Académie par la République française. En 1963, Yves de Margerie résumait ainsi le sort que l'institution littéraire québécoise a réservé à Lozeau et à son oeuvre:

On n'entend plus guère parler d'Albert Lozeau. Son cas est réglé depuis longtemps. Sommairement, sans curiosité excessive, la Critique a fait l'examen de sa vie et de son oeuvre; elle a trouvé l'une banale et édifiante, l'autre facile et sympathique. Elle a prononcé les jugements d'usage. Puis elle a refermé le dossier et l'a rangé dans un tiroir. D'autres dossiers s'accumulaient déjà qui réclamaient l'attention... La Critique a rendu à Lozeau ses derniers devoirs... Depuis longtemps il dort environné du parfum de quelques épithètes gentilles, mais méconnaissable sous les bandelettes dont l'ont consciencieusement enveloppé ses embaumeurs².

Solitaire par fatalité, Lozeau a entrepris, malgré les empêchements cruels d'un corps mutilé, une démarche poétique qui s'est avérée une réappropriation de son univers intime et de son espace culturel.

*

2. «Albert Lozeau et l'École littéraire de Montréal», *L'École littéraire de Montréal*, Montréal, Fides, «Archives des Lettres Canadiennes», tome II, 1963 et 1972, p. 212.

Nous nous sommes proposé d'étudier la vie et l'oeuvre de Lozeau afin d'éclairer la genèse et l'aventure de *L'Âme solitaire*. Nous devons à M. Paul Wyczynski d'avoir attiré notre attention sur ce poète et sur l'article d'Yves de Margerie, paru en 1963 et en 1972 dans le tome II des «Archives des Lettres canadiennes». Puis, à la lumière des appréciations retrouvées çà et là, nous étions invité à reconsidérer la contribution de Lozeau telle que véhiculée par notre histoire littéraire.

Les thèses et les études que nous avons consultées proposent invariablement les mêmes thématiques d'interprétation: la «nature», la «souffrance» et la «solitude». Or, cette approche nous semble reposer sur un malentendu, voire sur une méconnaissance des mutations culturelles qui traversent la société québécoise et, partant, l'institution littéraire elle-même, autour des années 1900. C'est particulièrement le cas du sentiment de la solitude: stéréotype encore actuel de «misère morale», l'idée de la solitude recouvre à partir de la deuxième moitié du XIX^e siècle un sens tout à fait particulier et qui prend toute son ampleur au tournant du siècle: la quête d'une littérature «personnelle³».

Ainsi, il nous a fallu évacuer les attitudes habituelles générées par la critique lozéenne: d'abord celle des tenants de l'approche «euphémisante» qui, s'intéressant

3. Voir à ce sujet, Daniel Madélnat, *L'Intimisme*, Paris, P.U.F., «Littératures modernes», 1989, 244 p.

à la «nature» ou à la «souffrance», cherchaient par compensation à consoler Lozeau ou à attribuer un sens «divin» à sa condition. Comme si Lozeau n'avait été qu'un accident de parcours dans notre histoire littéraire: reconnu et aimé, certes, mais vite remplacé dans sa niche de doux martyr résigné — où s'accumule depuis la «poussière des jours». Cette attitude, selon nous, relevait d'une mode: celle de «thématiser»; mais aussi d'une tendance sociale identifiée à la première moitié du siècle: «édifier» — dans la visée du cléricalisme régnant.

D'autre part, persistait une conspiration du silence chez d'autres critiques, plus formalistes. Lozeau avait fait son temps et il *datait*, il n'avait plus rien à dire. Gérard Bessette, Lucien Geslin et Charles Parent lui consacrent, presque à leur corps défendant, une page à la toute fin du chapitre consacré aux poètes de cette époque. Ceux-là s'étaient penchés sur notre modernité culturelle. Avec eux, on passait de Nelligan au «Soc», on sautait au *Nigog*, puis à *La Relève*, etc.

Oeuvres de récupération, les analyses, de part et d'autre, tendent à interpréter, à «convertir» les aspects retenus de Lozeau selon l'approche privilégiée. En fait, Lozeau subit toujours cet ostracisme pour avoir «assassiné» Guy Delahaye, en 1910, et pour avoir trahi la cause de la jeune poésie. Certains se sont levés, ont remué les cendres... Après le règlement de compte posthume d'Albert Laberge, Robert Lahaise, à son tour, condamne Lozeau par contumace au châtement du pilori sur la place publique de l'institution littéraire.

Dans notre esprit, cependant, subsistait un doute. Comment cette «solitude» pouvait-elle avoir rencontré un accueil aussi étonnant? Encore, avant de trahir, avant de désertier, fallait-il avoir d'abord servi la *cause*...

Les études d'Yves de Margerie, si bien documentées, interrogeaient la biographie de Lozeau, dévoilaient ses relations avec ses contemporains, déblayaient une piste, suggéraient une lecture nouvelle de son oeuvre. Malheureusement, son projet achoppa. À sa suite, nous nous sommes soumis à un long travail de dépouillement et de décapage pour nous rapprocher du «vrai» Lozeau. Car, à l'instar des oeuvres de ses contemporains, la sienne est pareillement dispersée dans les périodiques de l'époque. Le frère Antoine Bernard (c.s.v.) mentionnait 327 pièces recensées par Lozeau en 1906⁴. Il fallait donc reconstituer la genèse de l'oeuvre et, à cette fin, consacrer les heures nécessaires pour consulter les pièces déjà recensées et, ensuite, par recherches et déductions successives, retracer les autres. Ainsi il nous apparaissait possible de situer les textes poétiques par rapport au recueil, de saisir l'évolution de Lozeau, de suivre les étapes de son émergence comme acteur culturel.

Nous allions alors de découverte en découverte. Grâce à cette enquête «journalistique», l'oeuvre de Lozeau prenait un relief insoupçonné. Nous découvrons

4. Le frère Bernard écrit précisément: «Plus tard, [...] il s'amusera à dresser le bilan de ces années grises qui vont de 1900 à 1906. Pour 327 articles fournis aux journaux ou aux revues, il avouera avoir touché exactement quinze dollars, ce qui ne constituait pas toutefois un bénéfice net, car les frais de poste restaient à sa charge... » (*Une heure avec Alber Lozeau*, conférence prononcée à l'Université de Montréal, le 26 novembre 1926, p. 14). Texte déposé au CRCCF (Ottawa): fonds Antoine-Bernard: pièce P7/1/4.

un Lozeau prosateur, critique et essayiste et, parallèlement, le milieu littéraire montréalais au tournant du siècle. Cette submersion dans l'histoire modifiait notre perception de Lozeau et de son époque. Nous le voyions collaborer aux périodiques les plus représentatifs de l'«état d'esprit» ambiant. Nous nous permettions d'éclaircir le réseau de ses relations personnelles et sociales, de le situer parmi les agents d'une «avant-garde» culturelle... Autant avions-nous, au début de notre recherche, l'impression de naviguer en eaux stagnantes, — et nous nous accrochions alors au paradoxe d'un Lozeau «page blanche» de son époque, sans instruction (sans «rhétorique»! sans «humanités»!), enfermé dans sa petite chambre de la rue Laval — autant nous frémissons de voir notre intuition initiale confirmée.

*

Lozeau fait paraître son premier texte l'année même de l'inauguration de la chaire de haute littérature à l'Université Laval de Montréal, soit en 1898. La première publication collective à laquelle il participe marque aussi une date dans notre histoire littéraire: la parution en avril 1900 des *Soirées du Château de Ramezay*. Lozeau est encore l'un des premiers écrivains canadiens-français à formuler ouvertement, à partir de l'oeuvre d'Émile Nelligan, un parti-pris en faveur de «l'art pour l'art»; plus précisément, en mars 1904, alors même où s'amorce, à Québec, sous l'égide de l'abbé Camille Roy, le programme de *nationalisation* de la littérature québécoise.

L'oeuvre de Lozeau figure parmi les premières à faire l'objet d'études françaises consacrées à la littérature québécoise au tournant du siècle. La parution de *L'Âme solitaire* en 1907 suit de quelques mois le règlement des droits d'auteur (1906) et la polémique entre Jules Fournier et Charles ab der Halden sur l'existence d'une littérature autochtone; simultanément, ce recueil fait l'objet d'une première co-édition entre la France et le Canada et il initie à Paris la première collection destinée à notre littérature. Au même moment, dans une série d'échanges avec le critique Fernand Rinfret, Lozeau, soutenant l'universalité de l'art, expose la *voie nouvelle* de notre littérature.

*

Notre projet de recherche s'est donc trouvé élargi et réorienté vers l'étude des rapports entre l'écrivain et l'institution culturelle de l'époque. Aussi, nous nous sommes tourné vers l'analyse théorique de l'«institution», et ce, avec l'aide des travaux de Pierre Bourdieu et de Jacques Dubois. Notre méthodologie s'inspire encore du cheminement préconisé par Charles du Bos, soit celle «de la production en sens inverse, le critique ayant pour point de départ le point d'arrivée du créateur et pour point d'arrivée son point de départ». À cette fin, nous avons entrepris, dans un premier temps, de retracer les écrits du poète, de réunir les informations disponibles sur son milieu familial, sur sa vie personnelle et ses relations sociales; puis, nous avons cherché à comprendre son époque, à saisir le climat social et

culturel des années 1900 de manière à mieux expliquer la genèse et l'évolution de Lozeau sur la scène littéraire en fonction de sa position et de ses dispositions. Aussi avons-nous privilégié, sur tout autre mode d'exposition, la présentation chronologique des événements, et ce, afin de saisir le plus fidèlement possible le sens des interventions de Lozeau, ne retenant des faits que ceux attestés par les documents dûment vérifiés; autrement dit, nous avons laissé les paroles et les situations proposer leur propre logique. Les hypothèses d'interprétation que nous avançons, nous croyons donc les avoir étayées par les faits rencontrés à la lumière des contextes particuliers. Nous souhaitons avoir ainsi participé, dans les limites de notre mémoire, à une meilleure connaissance du poète Albert Lozeau: tel était notre objectif.

Nous avons eu recours aux études de M. Jacques Michon et à celles des équipes constituées autour de MM. Maurice Lemire et Yvan Lamonde sur le processus d'institutionnalisation et sur l'état du champ littéraire pour établir la toile de fond sociologique à partir de laquelle nous nous sommes concentré sur Lozeau et son milieu. Par ailleurs, l'ouvrage de Marie-Andrée Beudet sur Charles ab der Halden s'est avéré un guide indispensable; de même la thèse de doctorat d'Annette Hayward nous offrait une perspective richement documentée sur les forces en présence et sur leurs manifestations polémiques.

Sans doute, notre démarche nous a amené à privilégier trop souvent l'histoire aux dépens de l'étude institutionnelle proprement dite. En retour, nous avons

accordé une attention plus soutenue à l'émergence de Lozeau, à l'établissement de son réseau de relations, au sens de ses prises de position, au détriment de l'analyse interne. Il eût bien sûr été futile d'entreprendre, en sus de notre enquête historique, l'analyse de *L'Âme solitaire*, dont la structure a été établie par ab der Halden. Une étude plus poussée de la thématique et de la forme chez Lozeau nous aurait par ailleurs entraîné très loin de notre projet initial déjà trop immense. Une telle étude aurait sans aucun doute permis de mieux saisir, d'une part, l'écart entre l'oeuvre de Lozeau et celle de Nelligan et, d'autre part, la contribution du poète de *L'Âme solitaire* à la modernité littéraire.

Par ailleurs, une discussion plus élaborée sur la réception de *L'Âme solitaire* au Canada, français et anglais, et en France aurait été souhaitable. Nous sommes bien conscient de n'en avoir exposé qu'une pâle esquisse pour caractériser les positions les plus représentatives. Nous estimons aussi qu'une analyse serrée – et *intégrale* – de la trajectoire de Lozeau, jusqu'à sa mort en 1924, parviendrait à expliquer le paradoxe de son éventuelle conversion au régionalisme. S'y grefferait l'étude de la réception de son oeuvre, pour contribuer à une meilleure compréhension de la (des) place(s) que l'institution lui a réservée(s), partant, de l'institution elle-même. Michel Lemaire de l'Université d'Ottawa publiera éventuellement l'édition critique de l'oeuvre de Lozeau, tandis qu'à Québec, Marie-Andrée Beaudet travaille actuellement à mettre à jour le réseau de relations littéraires entre les agents culturels de France et d'ici au tournant du siècle. Ces contributions espérées

permettront d'entreprendre avec plus de discernement cette étude sur Lozeau afin de dissiper les équivoques autour de cette figure exemplaire de son milieu et de son temps.

*

Les démarches méthodologiques que nous venons d'exposer ponctuent nos recherches génétiques sur *L'Âme solitaire* d'Albert Lozeau et fondent en même temps le plan de rédaction de notre mémoire. Ce que nous appelons la **GENÈSE D'UNE RÉUSSITE** — première partie de notre mémoire — retrace brièvement les habitus de Lozeau et de son milieu familial et social. Comment le jeune Lozeau s'est-il peu à peu intégré dans le champ de la production culturelle du milieu montréalais des années 1900? Jusqu'à quel point cet environnement socioculturel a-t-il été le déclencheur de sa «vocation» de poète/essayiste? L'interpellation d'Arthur Buies aux «Jeunes Barbares» et la fulgurance d'Émile Nelligan n'ont-ils pas été aussi des facteurs décisifs dans la formation du métier d'écrire chez Lozeau? Voilà quelques-unes des questions qui sont au coeur de cette première partie.

L'examen des *antécédents familiaux* d'Albert Lozeau nous a révélé les ferments de son nationalisme libéral et de son engagement social, ainsi que l'empreinte d'un humanisme ouvert aux réalités contemporaines. Il nous a par ailleurs permis d'évaluer la qualité du lien qui unissait les Gauthier-Lozeau à Sir Wilfrid Laurier.

Nous avons été amené à redéfinir le rôle des chroniqueuses au début du siècle. Leur contribution à la culture dépasse largement les préoccupations mondaines. Ces journalistes s'investissent concrètement dans les causes qu'elles soutiennent (patriotisme, justice sociale, éducation des femmes⁵). Elles ouvrent leur page aux jeunes poètes, leur prodiguant ainsi un public hebdomadaire et un soutien assidu. Sans ces femmes, la poésie aurait-elle pu être renouvelée? Sans les Gaétane de Montreuil, les Madeleine, Lozeau, et d'autres comme lui, auraient-ils persévéré?

La littérature française à Montréal au cours des années 1900, ce sont aussi l'Alliance française et l'Université McGill, qui font office de contre-pouvoir face à l'omnipotence de l'Archevêque, Mgr Paul-Napoléon Bruchési. Mlle Marie-Louise Milhau et le professeur Leigh-R. Gregor y soutiennent ostensiblement les tentatives des jeunes poètes. C'est aussi sous les auspices de l'Alliance française que Charles ab der Halden fait carrière à Paris. La révélation de Nelligan en 1904 avait modifié sensiblement sa perception de notre situation littéraire; elle allait conditionner l'orientation de ses *Nouvelles Études* et, par-dessus tout, sa participation à l'édition de *L'Âme solitaire* à Paris. Les «années d'apprentissage» d'Albert Lozeau s'inscrivent

5. En avril 1908, un «groupe de féministes déterminées», parmi lesquelles Éva Circé-Côté et Gaétane de Montreuil [Georgina Bélanger-Gill], a initié la création d'un lycée français laïc, rue Saint-Denis, au grand émoi de Mgr Bruchési (Hélène Pelletier-Baillargeon, *Marie Gérin-Lajoie. De mère en fille, la cause des femmes*, Montréal, Boréal Express, 1985, p. 115). Une telle initiative allait cependant contraindre Mgr Bruchési à accéder à la requête de la Congrégation des soeurs de Notre-Dame qui voulaient fonder un collège classique pour jeunes filles. C'est ainsi, pour étouffer la fondation du lycée laïc (appuyée par la loge *L'Émancipation*), que Mère Sainte-Anne-Marie put fonder en 1908 son école, qui fut alors affiliée à l'Université Laval de Montréal (Robert Rumilly, *Histoire de la province de Québec*, Montréal, Bernard Valiquette, 1942; vol. 16, p. 153).

dans le sillage de ces échanges littéraires entre Montréal et Paris qu'incarne précisément l'Alliance française. Elles sont faites aussi de multiples complicités, d'amitiés et de rencontres, qui tissent peu à peu l'influence et la réputation de Lozeau: Charles Gill, Louis-Joseph Doucet, Joseph-Marie Melançon et, par-dessus tout, Louvigny de Montigny⁶, une de ces âmes ardentes à l'origine de l'École littéraire de Montréal et de la Ligue nationaliste, qui encouragent le jeune Lozeau à poursuivre son destin de poète. Tous ces jeunes écrivains partagent avec Albert Lozeau l'ambition de contribuer à la naissance d'une vraie littérature canadienne-française et dénoncent ses conditions d'existence.

*

LES ANNÉES LOZEAU — deuxième partie de notre mémoire — correspondent à un mouvement de *jeunesse* montréalais. À l'image «négative» retrouvée dans les albums de famille, s'est imposée à nos yeux la représentation «positive» d'un Lozeau, dont la trajectoire révélait moins celle d'un infirme

6. Après Charles ab der Halden, Louvigny de Montigny est certainement celui qui a le plus contribué à la parution de *L'Âme solitaire*. Les conditions dans lesquelles nous avons effectué nos recherches ne nous ont pas permis cependant d'inventorier les archives manuscrites susceptibles d'étayer davantage nos hypothèses, et nous regrettons qu'aucune monographie ne lui ait encore été consacrée. Cependant, la consultation des sources publiques nous a révélé bon nombre de convergences entre ces deux animateurs du milieu littéraire montréalais, particulièrement à l'occasion de la publication de *L'Âme solitaire*. Louvigny de Montigny maintient des relations étroites avec ab der Halden; il partage les mêmes ambitions pour la jeune littérature; surtout, il s'occupe à Montréal des démarches pour la publication de *L'Âme solitaire*! À la sortie du recueil, son étude dans *La Revue canadienne* fera autorité. Enfin, cinquante ans plus tard, il persiste à défendre Lozeau. À notre avis, son nom mérite d'être associé à *L'Âme solitaire*, comme il le fut à *Maria Chapdelaine*.

«solitaire», que, au contraire, celle d'un acteur «solidaire» de cet élan collectif montréalais énonciateur d'un changement de société autour des années 1900.

Face aux mutations provoquées par l'urbanisation (pluralisme, anonymat, capital anglophone), deux attitudes s'affrontent au Canada français au tournant du siècle. Certains proposent de s'adapter à la situation, d'évoluer, de se doter d'outils modernes pour être aptes à concurrencer, à prendre la place. La quête des jeunes correspond à cette modernité, à ce nouveau type de société incarné particulièrement par Montréal, la métropole du Canada. Au tournant du siècle,

le livre multiple, foisonnant, traversant les frontières, le livre [...] a trouvé sa forme industrielle au XIX^e siècle et en transporte fatalement les valeurs, libéralisme, libre échange, individualisme, libre examen. Le censeur avait raison de se montrer effrayé [...]: la civilisation du livre, qui paraissait devoir s'imposer au Canada français, allait en effet «dénaturer» la mentalité pré-littéraire qui avait assuré jusque-là la cohésion de notre collectivité⁷.

D'autres, autour du clergé, attribuent cette perte de cohésion à l'émancipation⁸ et tentent de sauvegarder l'identité traditionnelle menacée en encadrant les différentes manifestations de la vie urbaine: revendications féminines, mouvements de jeunesse,

7. Gilles Marcotte, «Introduction», *Anthologie de la littérature québécoise. Tome II: Vaisseau d'or et croix du chemin 1895-1935*, Montréal, l'Hexagone, vol. 3, 1994, p. 4.

8. Sans jeu de mots. On sait que la loge de francs-maçons, *L'Émancipation*, était à l'oeuvre à Montréal. Robert Rumilly (*Histoire de la province de Québec*, vol. 14, p. 121; vol. 15, p. 57) mentionne, entre autres, que Gonzalve Desaulniers et Godfroy Langlois (du journal *Le Canada*) en font partie. Le lecteur qui désirerait s'informer sur l'existence et les objectifs des loges montréalaises aurait tout intérêt à préférer la lecture du livre de M. Roger Le Moine, *Deux loges montréalaises du Grand Orient de France*, Paris et Ottawa, P.U.O., «Cahiers du CRCCF», n° 28, 1991, 189 p. Voir aussi, du zéléateur de l'A.C.J.C., A.-J. Lemieux, *La Loge l'Émancipation*, Montréal, La Croix, 1910, 32 p.

mise en place de bibliothèques publiques, syndicalisation, éducation. Ajoutons encore les nombreuses condamnations de l'Archevêque de Montréal, Mgr Bruchési qui, dûment encouragées par les religieux récemment débarqués de France, sont autant de symptômes que «les valeurs religieuses sont fortement contestées par l'urbanisation⁹».

À cette effervescence des courants d'idées véhiculés par le livre, les périodiques populaires et la grande presse écrite, s'ajoute un approfondissement de la question nationale. Exaspérées par la pendaison de Riel, la guerre des Boers et le conflit des écoles de l'Ouest, les élites canadiennes-françaises vont prôner l'indépendance canadienne par rapport à l'Angleterre et se tourner davantage vers la mère patrie. La «défense et l'illustration de la langue française» sera à l'origine de l'École littéraire de Montréal. Bref, les «années Lozeau» sont celles d'une société en mutation, comme le rappelle avec justesse Annette Hayward¹⁰. Enfin, autre changement profond: la montée du journalisme féminin. Françoise, Madeleine,

9. Yvan Lamonde, *Territoires de la culture québécoise*, Sainte-Foy, P.U.L., 1991, p. 66.

10. Annette Hayward écrit justement: «Le début du siècle représente, à mon avis, un 'moment de qualité' pour l'histoire de la littérature. [...] La question littéraire prend une telle importance à cette époque en partie parce que c'est souvent à travers elle que les principaux idéologues de la collectivité se livrent combat. Le domaine culturel étant celui où l'on pouvait prétendre le plus facilement à l'autonomie, il n'est pas étonnant que ce soit là que l'élite ait fait porter une de ses principales tentatives de 'nationalisation'. L'existence d'une littérature autonome, qui prouverait en quelque sorte l'existence de la nation canadienne-française, devient alors une question cruciale avec de multiples ramifications idéologiques» («La Presse québécoise et sa (ses) littérature(s): 1900-1930», *Problems of literary reception / Problèmes de réception littéraire*. Actes du colloque: «Vers une histoire de l'institution littéraire au Canada», Université d'Alberta, 1988, E.D. Blodgett et A.G. Purdy, Research Institute for Comparative Literature, p. 41).

Gaëtane de Montreuil, Colombine¹¹, autant de femmes actives et influentes, qui témoignent de l'émergence d'un nouveau public dont la sensibilité s'accordera à la poésie personnelle et intime d'un Albert Lozeau.

*

Intitulée **LA SÉDUCTION DU TEMPS INTÉRIEUR**, la troisième partie de notre mémoire approfondit les étapes et les circonstances qui mènent à la parution de *L'Âme solitaire* au mois d'août 1907. Charles Gill avait forcé la participation de Lozeau aux *Soirées du Château de Ramezay* et l'avait introduit aux *Débats*¹². C'est à partir de cette époque que Lozeau rejoint un noyau d'adeptes fidèles à l'oeuvre de Nelligan, et dont il se fera dès lors le publiciste le plus dévoué. *L'Âme solitaire* doit son existence à Émile Nelligan; elle constitue un hommage à son génie et, du point de vue de son éditeur, un encouragement à ses successeurs.

C'est donc dans cette perspective que nous avons interrogé, à la suite de M.-A. Beaudet, le sens de la «lettre-aveu» que Lozeau adresse à Charles ab der Halden en 1906. Nous avons estimé que le discours de Lozeau récusait les propos de l'abbé Roy selon qui Nelligan n'était qu'un isolé. D'ailleurs, la «note de l'éditeur¹³» de

11. Françoise [Robertine Barry] fera paraître sa première «chronique du lundi» le 12 octobre 1891 dans *La Patrie* d'Honoré Beaugrand. Elle inaugurera alors dans la presse canadienne la page féminine hebdomadaire. Le 30 décembre 1899, *Le Monde illustré*, pour lui seul, présente un photo-montage de ses *treize* collaboratrices!

12. Ainsi que l'article d'Yves de Margerie nous l'a appris.

13. Voir à ce propos l'annexe VIII, où nous reproduisons in extenso cette «note de l'éditeur».

L'Âme solitaire ne corrobore-t-elle pas cette interprétation? À nos yeux, le «diapason» de Lozeau et celui du critique français semblent bien accordés. Un an avant la parution de *L'Âme solitaire*, Charles ab der Halden ne terminait-il pas en ces termes son étude sur la poésie d'Albert Lozeau: «Mais si l'on nous demandait le nom du plus grand poète canadien d'aujourd'hui, et surtout de demain, nous répondrions sans hésiter: Albert Lozeau¹⁴»? Que faut-il comprendre? Que la perte de Nelligan et l'exil de Dantin ont effectivement créé un «vide», comme l'affirme Annette Hayward¹⁵. Sans doute. Mais cette recherche «du plus grand poète canadien» cache des enjeux culturels qui dépassent d'emblée la publication d'un simple recueil de poésie. Au moment où s'amorce en effet la polémique entre Charles ab der Halden et Jules Fournier, des luttes se sont engagées pour le contrôle de l'espace littéraire.

L'autorité de Québec avait cru pouvoir écarter l'oeuvre de Nelligan du revers de la main, en invoquant sa jeunesse et sa folie, comme les ultramontains avaient rejeté les *Premières poésies*¹⁶ d'Évanturel, sous d'autres prétextes, un quart de siècle plus tôt.

14. «Études de littérature canadienne-française. Albert Lozeau», *Revue d'Europe et des colonies*, juillet 1906, p. 53.

15. «Le Conflit entre les régionalistes et les « exotiques » au Québec (1900-1920)», Ph.D., Montréal, Université McGill, 1980, p. 7.

16. En 1878, ses poèmes amoureux ont été très sévèrement critiqués par les ultramontains: il n'eut d'autre choix que de se taire et de se ranger (Guy Champagne, «*Premières poésies*, d'Eudore Évanturel», *Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec*, tome I, Montréal, Fides, 1980, p. 608-610).

Lozeau, toutefois, échappe à ces préventions; non seulement se présente-t-il comme le plus ardent défenseur de la liberté artistique au pays, mais encore il a élaboré avec persévérance une oeuvre de qualité; en outre, la protection du premier ministre Sir Wilfrid Laurier et l'adulation du grand public le préservent de la réprobation excessive du clergé. En lançant simultanément dans le ciel littéraire québécois *L'Âme solitaire* et les *Nouvelles études de littérature canadienne-française*, Lozeau et ab der Halden poursuivent le même objectif: contrecarrer les ambitions de la Société du Parler français¹⁷. Et c'est bien de manière concertée qu'à Montréal et à Paris, on entend signifier hautement que Nelligan n'est pas un «isolé», mais qu'il a donné l'élan à un mouvement poétique bien vivant. Lozeau et ses proches, Charles Gill et Louvigny de Montigny, entre autres, ambitionnent rien de moins que de constituer au pays un champ artistique autonome. Le succès populaire du recueil de Lozeau ébranle la belle sérénité des promoteurs de la nationalisation, qui ne vont pas tarder à réagir...

17. La Société fonde son programme littéraire sur la «nationalisation» de la littérature canadienne-française, sur l'imposition du sujet canadien. Selon ses critères, le fond (portée morale et sujet national) prime sur la forme. Voir Annette Hayward, *op. cit.*, p. 39-47.

PREMIÈRE PARTIE

LA GENÈSE D'UNE RÉUSSITE

CHAPITRE I

LES ANTÉCÉDENTS D'UN POÈTE

«L'orgueil de vaincre¹».

1. L'héritier des Lozeau

Nous savons que la maladie s'est «emparée» de Lozeau alors qu'il n'avait que treize ans, suite à un stupide accident de jeu. Graduellement, le «mal de Pott» contraindra l'écolier à l'immobilité. Peu de commentateurs ont insisté sur l'endurance et la force de volonté du jeune homme qui, bien que marchant avec difficulté et prisonnier déjà d'un corset d'acier, s'entête à retourner à l'école et s'engage à surmonter l'isolement forcé. Nous verrons que toute sa vie – du moins la période qui nous intéresse – ne sera qu'une lutte soit pour apprivoiser l'espace étroit auquel il est confiné, soit pour intégrer l'espace extérieur à son espace intérieur. Qu'un poète aux images si douces et aux apparences si fragiles ait pu relever ce défi, puis conquérir l'estime de toute la société de son époque et rayonner par son oeuvre au-delà des frontières, voilà qui est non seulement fascinant, mais qui mérite d'être étudié.

*

1. Charles Gill, «Étude littéraire», *La Presse*, 30 novembre 1901, p. 17.

Ainsi alité à quinze ans et ne pouvant s’asseoir qu’à l’âge de vingt-six ans, Lozeau entreprend de vivre et non pas de subir l’humiliation de la dépendance. Et le moyen de vivre son indépendance, c’est la littérature qui le lui a donné:

C’est la fièvre de l’inspiration, c’est la lutte contre la forme, c’est l’orgueil de vaincre les difficultés du verbe, c’est l’extase des majestueux alexandrins, c’est l’enchantement des rêves qui ont empêché son cœur de se laisser mourir².

Le docteur Norbert Fafard pouvait-il imaginer que le petit-fils de son collègue Séraphin Gauthier, ce nouveau-né «en retard de six jours sur le terme³», deviendrait un jour l’un des fleurons de la poésie canadienne? Il était peut-être trop préoccupé alors à replacer l’épaule gauche brisée et à réduire la fracture du bras droit... Cet accident de naissance allait cependant conditionner toute la vie du petit Charles-Joseph-Albert. Dès sa prime jeunesse, «il lui est resté, écrit Albert Cloutier, une légère déformation et il ne pouvait lever le bras gauche aussi haut que le bras droit⁴».

Premier enfant de Marie-Louise-Adela Gauthier et de Marie-Alphonse-Joseph Lozeau, Albert Lozeau naît à l’aube du 23 juin 1878. Le couple Lozeau, fraîchement

2. *Ibid.*

3. Lettre à Louis-Joseph Doucet, le 26 novembre 1919 (Yves de Margerie, «Les Inédits: Albert Lozeau», *La Barre du Jour*, vol. 1, n° 6, janvier-février 1966, p. 47).

4. Albert Cloutier, *Mémoires sur Albert Lozeau en réponse au questionnaire du Frère Théophanius-Ephrem, f.é.c.* (BN du Québec, fonds Albert-Lozeau: pièce 384/3/7), p. 18. Voir aussi *infra*, note 11: *Le Livre de famille*, p. 19. Cet accident est rapporté encore par Jules Tremblay, *Albert Lozeau. A Canadian Poet*, 16 décembre 1924, p. 9; texte déposé au CRCCF, fonds Rémi-Tremblay: pièce P10/5/9.

marié⁵, s'était établi au village Saint-Jean-Baptiste, au 428 (aujourd'hui 274) de la rue Rachel.

*

Dans les nombreuses études consacrées à Albert Lozeau, son origine sociale n'est trop souvent qu'esquissée, sinon esquivée. Nous croyons qu'il conviendrait ici d'en faire état, de voir jusqu'à quel point les antécédents familiaux nous permettent de mieux comprendre les déterminations qui ont agi sur les choix d'Albert Lozeau et influencé sa trajectoire.

Par son père, Lozeau appartient à la nouvelle petite bourgeoisie libérale et par sa mère, à la petite bourgeoisie traditionnelle. La plupart des commentateurs ont tendance à situer Lozeau dans une famille de culture modeste en s'appuyant sur le fait qu'il n'a pas choisi la voie traditionnelle, celle des collèges classiques. On cite la fameuse préface de *L'Âme solitaire* dans laquelle le poète s'excuse de ne pas connaître le latin et d'avoir fait un cours commercial. Sans ambages, on en conclut qu'il fait partie de cette couche de la population qui ne peut prétendre à des fonctions nobles ou glorieuses dans la société. Et l'on s'arrête à cette demi-vérité.

Bien sûr, le fils Lozeau n'affichera pas le panache d'un Charles Gill ou

5. Marié le 7 août 1877 à l'église Notre-Dame, le couple aura onze enfants; en 1924, six survivent à Albert, qui est l'aîné de la famille.

l'aisance d'un Louvigny de Montigny. Mais il aura l'ambition du travail et l'adresse – qualité de la petite bourgeoisie sans doute – d'utiliser toutes les ressources mises à sa disposition.

Son grand-père paternel, Nestor-Alphonse Lozeau, pratiqua le métier de boulanger à Saint-Vincent-de-Paul. Les chroniqueurs le décrivent comme un homme d'initiatives doué d'un caractère énergique. Tour à tour, il cumula les fonctions réservées aux petits notables: sergent de milice volontaire, marguillier, commissaire d'école, syndic et juge de paix. On allègue qu'il avait acquis une jolie fortune, perdue ensuite dans des placements malheureux, peut-être à l'instigation de son demi-frère banquier. Quoi qu'il en soit, son personnage de «vieillard patriote» exerça une influence certaine sur Albert; car en 1883, la maladie l'obligea à déménager au village Saint-Jean-Baptiste, à deux pas de chez son petit-fils alors âgé de cinq ans. De plus, il devait jouir d'un bon crédit dans le quartier, puisque la petite rue du Marché («Market») où il habita plus tard, fut rebaptisée rue «Lozeau» après sa mort⁶. S'il faisait figure de patriote, c'est qu'il avait été mêlé de près aux événements de 1837: il avait quinze ans et travaillait comme apprenti-boulangier à Boucherville, lorsque les soldats anglais «réquisitionnèrent» sa charrette; mais, lors d'un arrêt à l'auberge, le

6. À la Commission de toponymie de la Ville de Montréal, les archives affirment que la rue «Market» doit son nouveau nom (officialisé le 29 mai 1911) à un certain Arthur Lozeau. Il semble, en fait, que cet Arthur Lozeau soit nul autre qu'Arthur Soulard, époux de Marie-Clara Lozeau, la fille d'Alphonse. C'est au 7 de la rue du «Marché» qu'est décédé Nestor-Alphonse Lozeau le 28 mars 1902 et au 7 de la rue «Lozeau» que sa veuve, Vitaline Archambault-Lozeau, mourut le 20 août 1913: Arthur Soulard et Marie-Clara habitaient à la même adresse.

vaillant Nestor fila à l'anglaise, récupérant son bien et sa liberté, sans demander son reste. Il légua à ses descendants une rancune tenace contre l'envahisseur.

En 1865, il inscrit son aîné Joseph au collège de Terrebonne «dans le but d'y faire un cours d'études classiques⁷». Mais, l'année suivante, le système d'enseignement est changé en cours commercial; puisque les Clercs de Saint-Viateur donnent le même cours à St-Vincent-de-Paul, le jeune Joseph réintègre le foyer. Mais il persiste, et on le retrouve en septembre 1867 au Collège de l'Assomption où il terminera ses Belles-Lettres en 1872. Puis, il tente de faire carrière dans le commerce, sans grand succès toutefois⁸, puisqu'en 1876, il s'adresse à Louis-Onésime Loranger (1837-1917), député de Laval et procureur général de la province, pour obtenir une situation au Palais de Justice à Montréal. Il y entre le 13 juillet 1876 et il est nommé protonotaire-adjoint à la Cour Supérieure pour le District de Montréal le 6 avril 1888. Il faut croire que Joseph accomplit un travail satisfaisant, puisqu'en novembre 1899, il devient commissaire de la même Cour dont il deviendra le doyen et premier commis; il devait y oeuvrer pendant quarante-six ans, jusqu'à sa mort en 1921.

Il serait légitime d'en déduire que Joseph Lozeau a côtoyé le juge Charles Gill et l'illustre zouave et recorder, Testard de Montigny. Cette relation professionnelle n'aura pas été sans importance. On sait que Charles Gill et Louvigny de Montigny,

7. *Le Livre de famille*, p. 11.

8. Joseph a dû interrompre ses activités pendant une année à cause d'un accident où il faillit perdre un oeil.

leurs fils respectifs, ont influencé de manière décisive la carrière poétique d'Albert Lozeau. Les filles du juge Gill, Marie et Rachel, ont d'ailleurs compté parmi les premières visiteuses assidues d'Albert; ce sont elles qui ont entraîné leur frère Charles à la maison de la rue Laval. Elles auront obtenu aussi de leur père qu'il ouvre toute grande sa bibliothèque au jeune malade⁹. Enfin, Albert Cloutier affirme que Joseph Lozeau «aimait taquiner les Muses¹⁰». Il tenait un *Livre de famille*¹¹ dans lequel il consignait les dates et les événements concernant les membres de sa famille; on peut y lire un poème acrostiche¹² de belle tenue daté de 1885, composé en hommage à son fils Louis-Joseph, décédé à l'âge de trois ans et demi.

Si l'on esquisse à larges traits le portrait moral du protonotaire, on retiendra son tempérament joyeux, son sens de l'initiative, sa ténacité et sa sociabilité. On rapporte qu'il se plaît à organiser des excursions, des fêtes, des réunions de famille; il participe aussi à des organismes charitables et à des ordres fraternels. Au moment où Albert entreprend de livrer ses textes à divers périodiques, son père mène une vie sociale très active: commissaire de la Cour supérieure; commissaire d'école pour la paroisse St-Jean-Baptiste (juillet 1901); secrétaire de la Société des Artisans canadiens-français dans son quartier. Puis, en janvier 1902, il siège comme Grand

9. Selon Jules Tremblay: «Judge Gill's library was rich in literature of France. Book after book passed from Sanguinet Street to Laval Avenue [...]. The Misses Gill, among the first friends, were accomplished pianists specially Miss Rachel [...]» (*op. cit.*, p. 14).

10. Albert Cloutier, *Mémoires sur Albert Lozeau en réponse...*, p. 3.

11. Ce livre de famille est désigné sous le titre «Notes généalogiques» dans *Le Répertoire numérique du fonds Albert-Lozeau* (voir BN du Québec, fonds Albert-Lozeau: pièce 384/3/1, 67 p. ms). Joseph Lozeau lui donne le titre de «Généalogie et Mémoires de la famille de Joseph Lozeau».

12. Voir Annexe III.

député de l'Association catholique de Bienfaisance Mutuelle du Canada. On le découvre fidèle en tout: à son travail, à son «alma mater» de Joliette et à ses amitiés.

Joseph Lozeau, le père d'Albert, manifeste un grand dynamisme. Il possède une formation classique et démontre un bon sens de l'entreprise; enfin, il entretient une inclination pour la poésie. Aussi est-il possible d'imaginer un milieu familial simple, mais ouvert sur le monde, où règne un climat franc et enjoué et où les Muses se réservent un autel. Bref, les Lozeau jouissent d'une excellente réputation dans leur paroisse et dans la ville. Cette situation permettra d'ouvrir l'accès de la chambre d'Albert, même à des jeunes filles de «bonne famille».

* * *

2. Le libéralisme des Gauthier

Madame Joseph Lozeau apporte à sa famille une note bien particulière. Ceux qui l'ont connue - et les autres - dressent, en évoquant Adèle Gauthier, le portrait de la mère canadienne-française modèle: courageuse et dévouée, bonne et discrète: le type même de la «sainte femme et sainte mère» auréolée par sa chevelure blanche.

Il faut consulter les historiens, c'est-à-dire les biographes de Sir Wilfrid

Laurier¹³, pour percevoir le climat dans lequel Adèle Gauthier a grandi. Sa mère Phoebe Lyons, remarquable par ses «yeux noirs», est née à Manchester en Angleterre. Elle était la fille d'un joaillier juif. Vers 1840, à l'âge de dix-sept ans, elle suit son père au Canada lors d'un voyage d'affaires. Elle s'éprend alors d'un jeune homme cultivé, le docteur Séraphin Gauthier¹⁴. Bientôt, la Juive anglaise et le Canadien français catholique s'entendent pour se soustraire aux difficultés imputables à leurs différences de nationalité et de foi; une escapade de quelques jours à Lacolle les ramène mariés: elle, convertie! Les parents acceptent alors «de bon coeur» le fait accompli.

Exerçant sa profession à Saint-Lin, le docteur Gauthier compte la famille de Carolus Laurier parmi sa pratique. Sa jeune épouse se lie alors rapidement d'amitié avec la mère du petit Wilfrid, Marcelle Martineau-Laurier, qui mourra bientôt, victime de la tuberculose. Ainsi, quand Wilfrid Laurier étudiera le droit à l'Université McGill, en septembre 1861, il ira tout naturellement s'installer chez les Gauthier, rue Saint-Louis à Montréal, où il séjournera près de quatre ans. Mais entre-temps, Phoebe Lyons-Gauthier a perdu son mari, terrassé à son tour par le même terrible fléau. Veuve à vingt-deux ans et mère de deux enfants, elle est revenue vivre à Montréal. Elle se remarie bientôt au cousin germain de son époux décédé. Détail

13. Joseph Schull, *Laurier*. Traduit par Hélène J. Gagnon. Montréal, H.M.H., 1968, 532 p.; voir aussi Réal Bélanger, *Wilfrid Laurier. Quand la politique devient passion*, Montréal et Québec, P.U.L. et Les Entreprises Radio-Canada, 1986, 484 p.

14. «A brother, Henri Gauthier, left a good number of church compositions [...]: he was considered as best flutist of his days in America» (Jules Tremblay, *Albert Lozeau. A Canadian Poet*, 1924, p. 7).

cocasse, il porte le même nom, Séraphin Gauthier, et exerce la même profession, celle de médecin, en plus de cumuler celle de pharmacien. Cette nouvelle union se déroulera désormais sous le signe de la prospérité. La nouvelle famille vit dans l'aisance et habite une demeure spacieuse. Onze enfants naîtront de ce mariage, dont Adèle, la mère d'Albert.

Vers 1860, les Gauthier hébergeront Mme Lafontaine, professeure de piano de leurs enfants, et sa fille Zoé, qui lui succédera. C'est ainsi qu'Adèle deviendra une pianiste accomplie. Selon Joseph Schull,

le docteur Gauthier s'intéressait à tout et avait des opinions originales sur tous les sujets, dont quelques-uns en opposition flagrante avec celles de certains collègues. Avant de devenir médecin, il avait été pharmacien, et il pratiquait maintenant avec enthousiasme et avec succès l'une et l'autre profession. Sociable, amical, anti-conformiste, dédaignant en toute chose les idées reçues, il formait avec sa femme Phoebe un couple parfaitement assorti¹⁵.

Réal Bélanger rappelle ainsi le climat de la maison de la rue Saint-Louis vers 1860:

Chez les Gauthier, Wilfrid découvre d'abord une atmosphère enjouée, pleine de vie. [...] Amateurs de musique, de chants, de discussions vives, les Gauthier entraînent vite Wilfrid à s'intégrer à ce climat [...]. Le soir, après le travail, après l'étude, l'on se presse dans le salon où chacun décrit sa journée, raconte ses aventures. Souvent on amène des amis. Les échanges reprennent de plus belle. Tous les sujets y passent. La politique surtout. Le docteur Gauthier, partisan des rouges, s'anime quand Wilfrid attire les Rodolphe Laflamme, les Médéric Lanctôt. Puis il y a la musique. Le piano. Elle est séduisante et douce la musique chez Séraphin Gauthier lorsqu'elle est jouée par Zoé Lafontaine, professeur de piano des enfants et locataire de la maison, comme Wilfrid. Zoé y vit depuis quelques années avec sa mère

15. Joseph Schull, *op. cit.*, p. 23. C'est nous qui soulignons.

malade, son père les ayant presque abandonnées à leur sort¹⁶.

Cette description éveille en nous des harmoniques qui préludent aux veillées du «Nicaloso» (nid-à-Lozeau) dans la petite chambre de la rue Laval. Quant à Wilfrid Laurier et à Zoé Lafontaine, ils ont effectivement vécu chez les Gauthier leurs premiers émois amoureux. Mais Wilfrid, craignant être atteint de tuberculose, comme sa mère, se refuse à demander la main de Zoé. Il partira plutôt à L'Avenir dans les «townships», assumer la rédaction du journal *Le Défricheur*, suite au décès de Jean-Baptiste-Éric Dorion. Déménagé à Saint-Grégoire d'Arthabaska, il s'est remis à exercer le droit, quand, le 12 mai 1868, il reçoit un télégramme dramatique du docteur Gauthier: «Venez de suite Stop Une affaire d'importance capitale».

Le lendemain, malgré une cause importante, l'avocat débarque à Montréal. Séraphin l'entraîne dans son cabinet, l'examine sommairement et conclut à une bronchite chronique: le jeune homme vivra s'il se soigne. Quant à Zoé, malgré ses fiançailles à un jeune homme bien en santé, elle dépérit depuis quelques mois. Et les Gauthier n'en pouvaient plus de la voir si triste. L'affaire est réglée. Le jour même, les dispenses accordées, Wilfrid Laurier et Zoé Lafontaine se marient à la cathédrale de Montréal en même temps qu'Emma Gauthier. La double noce a lieu chez les Gauthier et, dans la soirée, Wilfrid reprend le train seul pour aller sauver un homme de la corde.

16. Réal Bélanger, *op. cit.*, p. 27-28.

Ces quelques éléments anecdotiques traduisent bien, selon nous, la mentalité des Lyons-Gauthier... On s'étonnera moins dès lors, quand sir Wilfrid, devenu premier ministre du Canada, fournira les cent dollars nécessaires à l'édition de *L'Âme solitaire*: il posera un acte de reconnaissance – tout à sa gloire – envers les Gauthier, sa deuxième famille.

Lors du mariage, Adèle a treize ans. Musicienne douée, elle parle français et anglais et connaît les deux littératures. Elle a été instruite par les Dames de la Congrégation (couvent de Pointe-aux-Trembles et couvent du Mont-Sainte-Marie); quand elle quitte l'académie de mademoiselle Clark, son éducation est tout à fait convenable pour une jeune fille de 1869. Dotée d'une intelligence fine et d'un caractère agréable, elle restera toujours, pour Wilfrid Laurier, «la bonne Adèle».

*

Albert Lozeau, par sa mère, appartient donc à la petite bourgeoisie traditionnelle aisée, d'orientation nationaliste et libérale. Dans le courant de l'Institut Canadien de Montréal, les Gauthier manifestent une ouverture sur le monde et ne détestent pas le choc des idées. La culture, la musique surtout, occupe une place privilégiée¹⁷. À leur contact, il émane une grande vitalité, de la bonté et de la joie

17. Une nièce d'Adèle, Éva Gauthier, fut «prima dona». En 1906, Albani en tournée d'adieu, «associe à ses derniers succès une jeune artiste canadienne, Éva Gauthier, présentée comme l'héritière de son art» (Robert Rumilly, *Histoire de la province de Québec*, vol. 12, p. 207). Rappelons encore que la soeur d'Éva, Mlle Juliette Gaultier de la Vêrandrye, enseigna le chant et le violon à New York; une autre cousine d'Albert, Léda Gauthier fit carrière comme violoncelliste à Ottawa, etc. (Jules Tremblay, *op. cit.*, p. 7; voir aussi Helmut Kallman et coll.,

de vivre.

Par ailleurs, la personnalité de Séraphin Gauthier, ses idées positivistes, ajoutées à sa réputation dans le milieu médical, joueront un grand rôle dans la vie d'Albert: on peut avancer sans difficulté qu'Albert doit aux démarches de son grand-père d'avoir survécu à sa maladie¹⁸. Il est facile de l'imaginer en train de superviser les nombreux déplacements de son petit-fils dans le milieu hospitalier; de s'informer à des collègues plus éminents et supputer les types d'interventions requis pour son petit-fils.

* * *

3. L'orientation scolaire

L'orientation scolaire d'Albert Lozeau surprendrait davantage si l'on n'avait examiné au préalable ses antécédents familiaux. Mais ne faut-il pas aussi tenir compte du milieu socio-économique des années 1900? Au tournant du siècle, l'Amérique du Nord connaît un formidable mouvement d'expansion économique. Montréal, la métropole canadienne, profite de cet essor et se métamorphose au rythme des industries de toutes sortes qui s'y implantent. On assiste encore à la naissance du syndicalisme, à la fondation de la Chambre de Commerce de Montréal,

18. *Encyclopédie de la musique au Canada*, Montréal, Fides, tome II, 1993, p. 1325-1328).
Le Livre de famille, p. 20 et Albert Cloutier, *op. cit.*, p. 20.

à l'émergence de financiers canadiens-français, tel Louis-Joseph Forget. La France elle-même lorgne notre marché.

Au Québec, on se plaint, et depuis belle lurette, de l'engorgement des professions libérales traditionnelles. Déjà, Antoine-Gérin Lajoie avait créé Gustave Charmenil pour illustrer cette réalité dans son *Jean Rivard* (1862). De fait, l'esprit d'entreprise est de plus en plus présent dans les mentalités. Dans le domaine de l'éducation, le vent est également aux réformes, du moins à la contestation. On cherche à solidifier les bases de la société canadienne-française. Edmond de Nevers, puis Errol Bouchette abordent le tabou de la maîtrise économique. Au cri de ralliement de l'abbé Holmes¹⁹ – repris par Duvernay: «Emparons-nous du sol», certains répondent: «Emparons-nous de l'industrie». De telles prises de position suscitent bien des méfiances dans la société québécoise de l'époque où tout ce qui touche à l'émancipation est associé aux loges maçonniques. Malgré tout, l'École des Hautes Études commerciales sera créée en 1907: son avènement – qui coïncida avec la parution de *L'Âme solitaire* – signalait une profonde mutation au sein de la société.

Lewis Lyons, le père de Phoebe, «juif, anglais» – et riche – pratiquait le commerce. Nestor-Alphonse Lozeau accumula et joua une petite fortune. Joseph Lozeau lui-même entreprit d'abord une carrière de grossiste. Puis, sa profession au

19. Maurice Milot, «L'Abbé John Holmes (1799-1852): un original», *Les Cahiers nicolétains*, vol. 11, n° 4, décembre 1989, p. 177.

sein même de la magistrature lui a sûrement permis de côtoyer nombre d'avocats sans cause, phénomène courant à l'époque.

Selon nous, le choix académique d'Albert Lozeau procède d'un double constat: stagnation des professions libérales²⁰ et confiance dans l'avenir économique du pays, où les Canadiens français auraient leur place. Certes, les commentateurs de la vie de Lozeau s'empressent de regretter avec lui, alors converti à la poésie, ses lacunes «humanistes». Pourtant, quand on parcourt les périodiques de l'époque, on retrouve de nombreux articles où l'enseignement classique «désuet» est dénoncé. Par ailleurs, n'est-il pas surprenant de voir le jeune Lozeau emprunter pour son cursus scolaire la voie que privilégiera, un siècle plus tard, l'élite québécoise? Selon nous, sa famille, d'esprit libéral, l'y aurait prédisposé.

* * *

4. L'accident et ses suites

En 1882, à la naissance du troisième enfant, les Lozeau déménagent au 388 (360, est) Rachel. Albert a 4 ans. Puis, en 1888, au moment où le père est promu à la charge de protonotaire, la famille s'installe au 468 (aujourd'hui 4264) de l'avenue

20. Anne-Marie Gleason [pseud.: Madeleine] («En conversant avec...», *La Patrie*, 21 juin 1934, p. 2) signale que son mari, le docteur Huguenin, «tint à avoir ses diplômes sans songer à les utiliser». Par ailleurs, le meilleur ami de Lozeau, C.-A. Milette, est le fils d'un médecin, le Dr J.-D. Milette, et il fréquente lui aussi l'Académie Saint-Jean-Baptiste.

Laval, entre les rues Rachel et Marie-Anne. Albert a dix ans. C'est là, jusqu'à sa trente-cinquième année, que Lozeau sera initié aux épreuves de la vie et à la poésie.

Le premier-né des Gauthier-Lozeau connaît d'abord une enfance normale, sans histoire. À 7 ans (1885), il entre à l'Académie Saint-Jean-Baptiste, fondée par les Clercs de St-Viateur depuis un an; on y dispense un cours commercial. Pendant six ans, il y fait ses classes. Il donne l'image d'un écolier assidu et bien doué, «particulièrement brillant en français». Son comportement lui mérite d'être reçu, à douze ans (le 8 décembre 1890), membre de la Garde d'honneur. Jeanne d'Arc Seguin le représente sous les traits de l'élève modèle:

Doué d'une solide mémoire et d'une imagination vive, il aspire aux premières places. Ses professeurs notent des dispositions remarquables en rédaction française et anglaise [...]. D'autre part, sa jovialité, son égalité d'humeur lui attirent l'estime de ses camarades. [...] Quelques-unes des amitiés nouées au cours de son adolescence seront le meilleur réconfort de Lozeau aux heures tristes qui bientôt pèseront sur sa pénible existence²¹.

Comme tous les jeunes de son âge, Lozeau semble destiné à une vie sans histoire et à un avenir prometteur tant au plan social que financier. Pourtant son destin se trame dans le voisinage d'Émile Nelligan, son cadet d'un an et demi qui demeurait alors au 112, rue Laval (aujourd'hui le 3686). Leurs familles partagent même certains traits communs: petite bourgeoisie cultivée du côté maternel et père fonctionnaire.

21. Jeanne d'Arc Seguin, «Âme et paysage. Essai sur le sentiment de la nature chez Lozeau», M.A., Université d'Ottawa, 1961, f. 5.

La présence féminine façonnera chez eux le climat poétique. Quant aux frères de Lozeau, ils sont singulièrement effacés. Chez Lozeau, on ne retrouve de fraternités que littéraires.

Mais la biographie de Lozeau n'est pas centrée sur un drame familial. Au contraire, sa vocation poétique semble s'amorcer un jour d'automne comme les autres, en 1891. Albert est alors âgé de 13 ans. Ce jour-là, le Frère Gosselin survient chez les Lozeau. Il porte dans ses bras le jeune Albert évanoui. On s'informe. Le religieux explique l'incident: une balle a frappé l'enfant au dos pendant la récréation; souffrant énormément, Lozeau a perdu connaissance. À la fin de février 1892, l'adolescent est atteint de courbatures à l'épine dorsale. Les docteurs Brunelle et Gauthier (Séraphin) lui recommandent un repos de trois mois au lit. Quand il recommence à marcher aux premiers jours de septembre 1892, il doit porter un corset avec ferrements et s'aider d'une canne²². La maladie est identifiée: tuberculose de la colonne vertébrale ou «mal de Pott²³».

C'est dans cet état, et grâce à ce «sursis», que l'adolescent de quinze ans reprend en septembre 1892 ses études jusqu'en juin 1894²⁴. Mais à l'automne de la

22. Lozeau marchera ainsi jusqu'au 21 février 1896, date à partir de laquelle il sera condamné à l'immobilité.

23. Suivant Yves de Margerie, «Le Mal de Pott» [est] caractérisé, dans ses premiers stades, par une gibbosité plus ou moins accentuée et une certaine flaccidité des jambes» («Albert Lozeau», *L'École littéraire de Montréal*, «Archives des Lettres canadiennes», tome II, 1972, p. 215, note 17).

24. A. Cloutier affirme que Lozeau se classa, malgré tout, premier en français et en anglais pour sa huitième année (*op. cit.*, p. 2).

même année, il est contraint d'abandonner l'école après quelques mois. À la rentrée de 1895, à l'âge de 17 ans, on l'y verra seulement quelques semaines. Quelques mois plus tard, soit le 21 février 1896, la maladie le terrasse et il perd irrémédiablement l'usage de ses jambes. Dans l'après-midi du 6 avril, on le porte à l'Hôtel-Dieu.

Grâce à son grand-père, «d'éminents médecins s'intéressent à son cas²⁵». Le 8 avril 1896, le verdict du docteur Hingston à l'Hôtel-Dieu lui permet d'espérer: il n'est pas incurable! Albert revient chez les siens. Mais l'apparition de plaies gangreneuses le ramène à l'hôpital Victoria²⁶ le 27 octobre de la même année; il y séjournera quatre mois. Le 22 février 1897, il entend l'arrêt fatal: son cas est sans espoir. L'hôpital refuse de le garder plus longtemps. Mais la famille s'acharne. Le jour même, il est confié à l'Hôtel-Dieu: «On constata qu'il avait une plaie horrible et cancréneuse [sic], les jambes repliées sur elles-mêmes et toutes croches²⁷». Albert Cloutier, qui a puisé largement au *Livre de famille*, renchérit: «Car par la gangrène la chair mortifiée avait laissé à jour l'os de la fesse. C'était horrible à voir²⁸».

Un long traitement de sept mois permettra de cicatriser les blessures, mais les jambes ne pourront être redressées ni retrouver leur vitalité. Le 29 septembre 1897,

25. Yves de Margerie, *op. cit.*, p. 215.

26. A. Cloutier écrit à ce sujet: «son père, sur l'avis des Drs Séraphin Gauthier, son grand-père et son oncle, l'envoya à l'hôpital Victoria...» (*op. cit.*, p. 20). C'est nous qui soulignons.

27. *Le Livre de famille*, p. 21.

28. Albert Cloutier, *op. cit.*, p. 21. Suivant Joseph Melançon, Lozeau est obligé «durant deux années consécutives [...] de garder continuellement la même position, le front sur un oreiller, les jambes repliées sous le corps, le dos en charpie» («Albert Lozeau. Notes et souvenirs», *L'Action française*, vol. 11, n° 5, mai 1924, p. 273).

Lozeau revient finalement à la maison. On doit placer sur son lit des cerceaux pour empêcher les draps de blesser sa chair meurtrie. Deux années terribles au bout desquelles on déclare le jeune homme de 19 ans incurable:

[...] il a d'abord, tenaillé par la souffrance, passé de longs mois sur un lit d'hôpital, voué, semblait-il, à une mort prochaine: c'est pour lui permettre d'expirer en paix au milieu des siens qu'on lui donna finalement son congé. Les médecins ne lui concédaient plus que quelques semaines de vie...²⁹

Désormais, Lozeau devra dépendre de l'attention constante et des soins de sa mère et de ses jeunes soeurs, Béatrice, Laetitia et Rachel. Pour tout bagage, Lozeau a une neuvième année et un cours commercial inachevé.

Notons que la neuvième année n'est pas un atout négligeable pour l'époque. Cependant, comme la poésie est élitiste au Canada français, la fréquentation des collèges classiques en est le prérequis incontournable. Il suffit de consulter la composition de l'École littéraire pour s'en assurer. Il faut être bien présomptueux en cette fin de siècle pour se permettre de songer à produire des vers. Comme ce pauvre Nelligan ou l'audacieux Bussières, ce camarade de l'Académie.

D'ailleurs, Albert Lozeau n'y songe pas encore. Sa familiarité avec le monde littéraire se résume à bien peu: un maigre bagage scolaire, les romans à dix sous³⁰ lus

29. Omer Héroux, «Albert Lozeau», *Le Devoir*, 25 mars 1924, p. 1.

30. Au dire de Joseph Melançon, Lozeau s'abandonne alors à la lecture: «Pour tromper sa convalescence, il ne trouve rien de mieux, écrit-il, que de lire toute la journée. Il dévore, sans aucun choix, les livres qui lui tombent sous la main, en majorité des romans d'aventures» (*op. cit.*, p. 272).

pour passer le temps, enfin la lecture des périodiques qui reproduisent feuilletons et poèmes. Pour l'instant, il n'est rien qu'une «page blanche», muni de son seul capital de souffrance et d'isolement; mais, entouré d'amour et d'amitiés qui lui ouvriront tous les volets, toutes les croisées sur le monde. Par son travail, son caractère et sa volonté, il réussira non seulement à s'élever au sommet du palmarès littéraire, mais aussi à en modifier les critères: «Tu m'as donné ta boue, et j'en ai fait de l'or», disait Baudelaire.

* * *

5. L'avenir immobile

On installe donc l'infirmes dans une «toute petite chambre, en haut de deux escaliers³¹». Comment meubler les longues heures de solitude? Quel sens donner à sa misérable condition? Lozeau le puisera dans la lecture³². Dans la logique d'un homme prisonnier d'une chambre ou de sa solitude, dans la logique d'un être privé d'objet d'attente, le temps ne se vit plus dans la préparation d'un futur, dans la jouissance anticipée d'instant privilégiés qui transfigureront son réel accablant. Le présent redevient des tranches de durées uniformes, invariables, où il faut puiser la

31. Joseph Melançon, «Albert Lozeau», *Le Devoir*, 18 janvier 1930, p. 25. Voir aussi Albert Cloutier, qui écrit à ce propos: «L'excellente mère du poète qui nous invitait à grimper un autre étage» (*op. cit.*, p. 17).

32. Suivant Albert Cloutier, «Lozeau n'avait alors d'autre position que couché sur le dos et il appuyait une planche sur ses deux genoux recoquillés [sic] jusqu'à la hauteur de sa poitrine pour écrire et lire [...]» (*ibid.*, p. 22). Il doit remplacer la plume, qui coule, par un crayon.

force de vivre, de continuer. L'homme doit emprunter à ce temps des repères, des motivations nouvelles, meubler le vide des instants, passer le temps; et, pour l'homme immobilisé, voir passer le temps: «tuer le temps qui me tuait par revanche», écrira-t-il à Charles ab der Halden en 1906. Rimer, «le mal de rimer», confiera-t-il encore, «mais pour moi ce n'était pas un mal, c'était plutôt un bien, qui m'a, je le crois sincèrement, arraché au désespoir et à la mort».

Vivre «les pieds à la hauteur de la tête» avec pour vision des «pans de briques sales³³», voilà le sort de Lozeau. Mais il est néanmoins chez lui et non plus à l'hôpital. Le milieu hospitalier représente l'internement et la lutte désespérée pour survivre quand il n'a plus d'espoir. C'est la fatalité qui frappe et l'incapacité des hommes, parmi les plus savants de cette époque positiviste, à vaincre le mal. C'est encore l'ennui morne des grands dortoirs aussi, les premiers contacts avec la mort. C'est probablement aussi pourquoi Lozeau va s'attacher finalement à l'espace protecteur de sa chambre qui le retient prisonnier, mais où il peut élaborer son rêve dans la solitude parmi les siens et la chaleur des amitiés. C'est là qu'il va s'éprendre de lecture, c'est en ce lieu que son rêve va s'élargir. La spirale va supplanter le cercle vicieux, et Lozeau va découvrir sa voie sur terre.

*

33. Albert Lozeau, «Le Régionalisme littéraire. Opinions et théories», *Mémoires de la Société royale*, série 3, vol. 14, section 1, mai 1920, p 83.

Cette voie salvatrice, Lozeau va la trouver par la médiation de son ami de l'Académie Saint-Jean-Baptiste, Albert Milette (1879-1937). Leur première rencontre remonte à 1891. Milette, «grand liseur dès l'enfance, l'avait déjà, depuis 1891, indirectement mis sur la voie en lui inculquant le goût de la lecture³⁴». Comme bien d'autres jeunes Canadiens français, il entend participer à sa manière, au mouvement qui se dessine depuis 1890. Car la littérature s'est démocratisée et elle vit une remarquable période d'effervescence à Montréal. Par ailleurs, le pacte confédératif de 1867 a déjà montré ses vraies orientations: la pendaison de Louis Riel, la politique fédérale d'immigration et la question scolaire dans l'Ouest sont quelques-uns des thèmes qui marquent les débats d'idées à la fin du XIX^e siècle. La structure même de la vie économique a entraîné également la détérioration de la langue française. La jeunesse urbaine instruite, et bien souvent désœuvrée, a trouvé là une cause à sa mesure. Aussi se tourne-t-elle tout naturellement vers la mère patrie et vers la «défense et illustration» de sa langue maternelle. Bref, depuis le début de la décennie, les jeunes intellectuels montréalais prennent conscience qu'ils peuvent créer un renouveau culturel et littéraire répondant aux exigences de cette fin de siècle. Cette «Pléiade de 1890» regroupe donc, autour de divers périodiques, les Roy, Massicotte, Denault, Beaulieu, Ferland, qui publient les auteurs contemporains, parnassiens, symbolistes, décadents et naturalistes.

34. Yves de Margerie, *op. cit.*, p. 216.

Le décadentisme séduit les jeunes rimeurs. Trois revues accueillent leurs essais plus osés qu'habiles: le *Recueil littéraire de Montréal*, *Le Monde illustré* et *L'Écho des Jeunes*³⁵.

Ces jeunes manifestent encore peu de respect pour leurs aînés. Selon ab der Halden Amédée Denault s'illustre:

à cause du cénacle qu'il avait groupé autour de lui. Il attira au *Monde illustré* [...] presque tous les futurs membres de l'École littéraire. [...] C'était encore à *L'Écho des Jeunes* qu'était réservée la gloire de faire le premier pas vers l'émancipation de l'idée dans ce pays [...]. Du reste les vieilles idoles ne semblaient pas d'humeur à se laisser massacrer sans rien dire. Arthur Buies, dans les articles qu'il a réunis depuis sous le titre: *Les Jeunes Barbares*, dénonçait *Le Glaneur*, cette revue «qui paraît à Montréal à l'insu de la Commission d'hygiène»³⁶.

Effectivement Arthur Buies, à l'instar du lointain Crémazie, estime que la critique n'existe pas encore dans ce pays, pas plus qu'une littérature nationale. Il réclame une critique éclairée ainsi que des oeuvres de qualité, fruits d'un long apprentissage. Germain Beaulieu, nous le verrons, se montrera sensible à cet appel.

Mais malgré les mises en garde de Buies, la production littéraire s'intensifie. Tandis que les «six éponges» (1893-1894) tiennent leurs saturnales chez le père

35. Soeur Sainte-Berthe (s.g.c.), «Édouard-Zotique Massicotte, poète», *L'École littéraire de Montréal*, «Archives des Lettres canadiennes», tome II, p. 73.

36. Charles ab der Halden, *Nouvelles études de littérature canadienne-française*, Paris, F.-R. de Rudeval, «Bibliothèque canadienne», 1907, p. 287-291. Quelques années plus tard, A. Denault récidivera avec *Le Pionnier*. Voir aussi à ce sujet l'ouvrage de Jacques Michon intitulé *Émile Nelligan. Les racines du rêve*, où l'auteur retrace les étapes trop peu connues de cette «tentative d'institutionnalisation de la littérature au Québec».

Mariotte à grands renforts de «tours de Babel³⁷», le jeune Albert Ferland fait paraître ses *Mélodies poétiques*; Louvigny de Montigny publie des poèmes «érotiques» dans *Le Samedi*³⁸ et Amédée Denault lance ses *Lueurs d'aurore*. Dès février 1895, É.-Z. Massicotte se permet d'affirmer:

Jamais, peut-être, en ce pays, une génération n'a produit spontanément autant d'écrivains, plusieurs bons, plusieurs mauvais, mais qu'importe le nombre est là. Le réveil des jeunes que j'annonçais il y a quatre ou cinq ans, est bel et bien un fait accompli³⁹.

Février 1895 voit la naissance du *Passe-Temps*, revue d'actualité culturelle et de musique destinée à un large public, surtout féminin; Firmin Picard y accueillera la jeune poésie avant de passer au *Monde illustré*. Louis Perron inaugure au *Samedi*, le mois suivant, des concours littéraires pour encourager les jeunes écrivains. Parmi les participants, on dénombre plusieurs étudiants du collège Sainte-Marie: Jean Charbonneau, Louvigny de Montigny, Joseph Melançon, Henry Desjardins et Albert Laberge, un ancien. Enfin, le 7 novembre marque la fondation de l'École littéraire de Montréal.

Les grandes institutions n'entendent pas se laisser ainsi doubler. Au printemps de 1897, les conférences de Brunetière triomphent, et on assistera bientôt

37. Grandes choppes de bière.

38. Paul Wyczynski, «L'École littéraire de Montréal: origines, évolution, rayonnement», *L'École littéraire de Montréal*, «Archives des Lettres canadiennes», tome II, p. 14.

39. É.-Z. Massicotte, «Biographie et bibliographie. Amédée Denault», *Le Monde illustré*, 9 février 1895, p. 484-485.

aux débuts de la chaire de français à l'Université Laval de Montréal. Par ailleurs, les conférences publiques, les «Mercredis de Laval» contribuent à attirer l'attention sur les courants littéraires et les époques de la pensée française. En 1898, René Doumic donnera cinq causeries sur la poésie lyrique en France au XIX^e siècle⁴⁰: Lamartine, Hugo, Musset, Vigny, Gautier, Leconte de Lisle, Heredia, Coppée, Prud'homme, Mallarmé, Verlaine. Milette assiste à toutes les conférences et s'empresse de communiquer ses découvertes à son camarade invalide.

*

Toute cette effervescence littéraire est salutaire pour Lozeau. Depuis le 29 septembre 1897, date de son retour au foyer, il voit son esprit constamment stimulé par la musique⁴¹ – qu'il ne peut pratiquer -- et la lecture à laquelle il peut s'adonner. Il est abonné à la revue *Le Monde illustré*: il connaît les noms et les vers des jeunes poètes. Il y lit aussi les comptes rendus de leurs réunions. Dès 1897, il reçoit les soeurs Marie et Rachel Gill, férues de musique et de littérature. Leur frère Charles a étudié la peinture en France et il y a côtoyé les grands poètes de l'heure⁴². Il a aussi fait partie de l'École littéraire: «Ainsi, sollicité de toutes parts, le jeune

40. Les 12, 13, 14, 15 et 16 avril. À la dernière conférence, il fustige les décadents et les symbolistes. Ses conférences seront publiées en mai chez Beauchemin.

41. Au premier titre, sa mère excelle au clavier. Mlle Maria Poitevin, la locataire du rez-de-chaussée, enseigne le piano, comme jadis, chez les Lyons-Gauthier, Zoé Lafontaine et sa mère. Blanche Hardy, fille d'un marchand de musique, jouit d'une grande réputation à Montréal comme pianiste. Jeanne d'Arc Seguin mentionne aussi Fleurette Contant (*Le Sentiment de la nature chez Albert Lozeau, Ph.D.*, Université d'Ottawa, 1963, f. 16), probablement la fille d'Alexis, titulaire de l'orgue, à l'église de la paroisse St-Jean-Baptiste.

42. Yves de Margerie, *op. cit.*, p. 220.

infirmes finit par entrevoir qu'il y avait peut-être, du côté des lettres, un débouché pour lui⁴³». Bien conscient de ses faibles moyens, Lozeau décide d'aborder l'écriture par un genre à sa portée. En avril 1898, il soumet, à dix-neuf ans, une courte nouvelle au *Monde illustré*.

43. *Ibid.*, p. 216.

CHAPITRE II

LES ANNÉES D'APPRENTISSAGE

1. Les premiers essais

«La voix des âmes du purgatoire¹» paraît à l'occasion de Pâques. Cette anecdote du «bon vieux temps» raconte un mauvais tour joué naguère² aux dépens d'une «rongeuse de ballustres». Détail intéressant, ce premier texte de Lozeau est inséré sous un écrit³ signé par Louis Fréchette, alors au sommet de sa gloire. La parution du texte de Lozeau n'arrive d'ailleurs pas inopinément. Si, en effet, la poésie jouit de la faveur du public, les légendes et les contes canadiens connaissent à la fin du siècle une grande popularité dans les revues⁴. De fait, les deux genres s'y côtoient allègrement. Firmin Picard, rédacteur du *Monde illustré* et vice-président de l'École littéraire depuis le 18 mars 1898, accueille régulièrement les Nelligan [sic], Bussières, É.-Z. Massicotte, Henry Desjardins, Hector Demers, Albert Ferland, Antonio Pelletier et autres. Il prodigue tout particulièrement ses conseils aux auteurs

1. *Le Monde Illustré*, 16 avril 1898, p. 806-807.

2. Suivant Albert Cloutier, «Lozeau fit [...] ses débuts [...] par une historiette qu'il avait entendu raconter dans son jeune âge» (*op. cit.*, p. 22). De l'aveu du narrateur, ce récit fut vécu par son père: son action se situe à Saint-Vincent-de-Paul.

3. Il s'agit d'un texte intitulé «Les Cloches de Pâques». Fréchette deviendra président d'honneur de l'École littéraire deux semaines plus tard, le 29 avril 1898.

4. Dans les pages du *Monde illustré*, É.-Z. Massicotte présente une galerie de conteurs canadiens, dont Fréchette, Larose, Françoise et Louvigny de Montigny («Nos conteurs canadiens», *Le Monde illustré*, 6 janvier 1900, p. 580):

débutants, les oriente vers les dictionnaires (rimes, synonymes) et les bons traités de littérature... L'offre est même supérieure à la demande, au point où Picard se voit tenu d'aviser les poètes en herbe dans une note du 30 avril 1898:

N'avez-vous pas quelque nouvelle ou conte? Nous allons nous trouver forcé de refuser la poésie: nous en avons pour 2 ans! — Nos lecteurs aiment tant les contes canadiens: et il faut avouer qu'ils ont raison. [...] Nous avons trop de poésies: je ne puis plus *essayer* même d'en faire passer, le *Monde Illustré* ne peut pas s'imprimer sur caoutchouc (ce qui permettrait de l'étendre)⁵.

La petite pièce d'Albert Lozeau se trouve donc à satisfaire la rédaction de la revue. C'est pourquoi elle y a trouvé place. C'est ainsi que, muni de son maigre bagage, Albert Lozeau, comme bien d'autres jeunes à l'époque, va s'enthousiasmer peu à peu pour l'écriture. Ses efforts malhabiles mais persistants seront guidés par des amis plus compétents, tels la chroniqueuse Gaëtane de Montreuil et surtout Charles Gill, qui lui arrachera une place dans le recueil de l'École littéraire de Montréal. Nous retraçons ces années d'apprentissage.

*

5. Picard s'adresse dans la même rubrique à: «E.-A. L., Montréal»; «Vous êtes vraiment trop bienveillant: c'est, croyez-le, un grand honneur pour moi que de pousser nos jeunes écrivains» («Petite poste en famille», *Le Monde illustré*, 30 avril 1898, p. 842). C'est nous qui soulignons.

À l'occasion du mois de mai, le jeune débutant récidive avec une pièce de circonstance «Aux pieds de Marie⁶». Cette prose empreinte d'une poésie naïve aborde le thème de la «Vierge», espérance des coeurs purs et consolatrice des affligés. Dans la même livraison, Nelligan signe «Sur un portrait du Dante»... Après un intervalle de deux mois, inspiré peut-être par les dernières célébrations de la Saint-Jean et le compromis douteux entre Wilfrid Laurier et Thomas Greenway, Lozeau lance un appel vibrant au patriotisme des Canadiens français. Les mânes du grand-père Lozeau semblent tressaillir. Il faut se rappeler qu'Alphonse Lozeau avait eu maille à partir avec les soldats anglais lors de la rébellion de 1837. Autrement, rien de bien neuf dans cette composition:

La gloire du peuple canadien-français repose tout entière dans son passé, et c'est dans ce passé que nous, rejetons d'une race héroïque, devons retremper nos forces.

Marchons donc sur les traces des Fréchette, des Picard et de tant d'autres encore, qui ont entrepris la lourde tâche de tirer de l'oubli où elles étaient à demi plongées, ces douces choses du passé⁷.

Rien donc de bien neuf, sauf que le jeune Albert désigne ses modèles, précise ses allégeances du jour. Peut-être ces premiers textes ont-ils été retenus par compassion, à cause de la condition de Lozeau. Nous ne le croyons pas⁸. Ils rejoignent

6. *Le Monde illustré*, 21 mai 1898, p. 39.

7. «Le Passé», *Le Monde illustré*, 16 juillet 1898, p. 165.

8. Yves de Margerie avance que c'est grâce à É.-Z. Massicotte que Lozeau pourra «publier ses premiers essais dans *Le Monde Illustré*» (*op. cit.*, p. 230). C'est possible, car Massicotte y collabore assidûment. Cependant, il n'en assumera la direction qu'à partir du 5 mai 1900. Quant au rôle joué par Firmin Picard, il est indéniable: Lozeau collaborera au *Saint-Laurent* uniquement pendant le séjour de Picard. Plusieurs débutants soumettent à Picard leurs essais. Le rédacteur conseille ses jeunes correspondants et retient les textes plus réussis pour publication: «*La Vérité* et notre distingué collaborateur, M. G. Beaulieu, se trompent lorsqu'ils disent qu'il n'est pas fait de critique aux jeunes écrivains. Je suis bien forcé de dire ce qui

l'orientation de la revue - l'horizon d'attente - et leur écriture est soignée. Nous devons retenir aussi que le jeune homme affiche, dès ses premières tentatives, des convictions nationalistes fermes, probablement acquises à l'école, mais consolidées par son milieu familial⁹: il y sera toujours fidèle. S'il manifeste quelque religiosité, il en dénonce déjà les excès.

Il s'agit là d'une facette moins connue de Lozeau. Cet état de choses vient de ce qu'on a limité l'étude de ses oeuvres aux poèmes retenus - d'abord par Lozeau lui-même, puis par Charles ab der Halden - pour l'édition de *L'Âme solitaire*.

*

Ces premiers succès stimulent donc les dispositions de Lozeau pour l'écriture. Encouragé sans doute par son père et par ses visiteurs, il s'initiera à la versification¹⁰. Les lectures abondent, et le temps ne fait pas défaut. Le climat littéraire régnant alors à Montréal constitue par ailleurs le facteur primordial qui va motiver la nouvelle orientation de Lozeau. Nous avons mentionné l'inauguration de la chaire de

restait entre eux et moi; je leur donne les avis les plus utiles, à mon humble connaissance, mais par lettres; de là vient qu'il n'en paraît rien dans le journal» («Entre eux», *Le Monde illustré*, 17 septembre 1898, p. 310).

9. «La Voix des âmes du purgatoire» et «Le Passé» s'inspirent indubitablement des racines familiales. Le grand-père Nestor-Alphonse, alors un vieillard, habite tout près, coin Rachel et Laval. Il décédera en 1902 dans le même quartier.
10. Yves de Margerie écrit à ce sujet: «S'aidant des livres que lui apportait Milette, profitant des conseils de Marie Gill qui, déjà à cette époque, savait composer des poésies très convenables, Lozeau s'astreignit, pendant des mois, à des exercices de versification» (*op. cit.*, p. 216-217). Mentionnons que le poème «Choses précieuses», dédié à Albert Lozeau et paru dans *La Patrie* (13 juin 1903, p 18), est signé «Marie» et pourrait aisément être attribué à cette amie.

haute littérature à l'Université Laval et les «Mercredis de Laval», mais il faut surtout retenir l'activité de l'École littéraire à l'automne 1898. En novembre, l'américanisant Wilfrid Larose a remplacé le trop pondéré Germain Beaulieu à la présidence. L'École s'anime alors en vue des séances publiques. On réintègre, du moins pour un moment, les «brebis égarées»: Charles Gill, Louvigny de Montigny, Émile Nelligan:

À l'approche des séances publiques, ils furent, eux aussi, l'objet de sollicitations pressantes; eux aussi furent réadmis le 9 décembre 1898. Mais la collaboration de Louvigny de Montigny ne dura pas. Nelligan, lui, plus persévérant, participa aux quatre séances qui eurent lieu de décembre 1898 à mai 1899¹¹.

La première séance publique de l'École au Château de Ramezay se tient le 29 décembre 1898. On profite de la ferveur du public. Pendant les entractes de *Veronica*, que lit l'auguste Fréchette, les *jeunes* lisent leurs poèmes. On peut certes ironiser sur le crédit dont jouissent ces jeunes poètes, les Charbonneau, Bussières, Nelligan, Massicotte, Desaulniers, Ferland. Mais leur manière est originale. À l'écoute de Verlaine et des Parnassiens, il produisent des vers plus musicaux, expriment un art plus personnel et, surtout, ils font fi de la rhétorique. L'occasion est trop belle. Ils peuvent se permettre, enfin, d'afficher devant un public averti — et sous le regard bienveillant du maître — ce qu'ils prêchent depuis une décennie dans les périodiques.

11. Yves de Margerie, *op. cit.*, p. 222, note 42.

À la même époque, un jeune poète et pédagogue français, Charles ab der Halden initie avec Fréchette, le 27 octobre 1898, une correspondance qui s'étendra sur près de dix ans et, à la fin de l'année, il fait la connaissance de l'abbé Casgrain chez Hector Fabre, alors haut-commissaire du Canada à Paris¹².

Il faut ainsi voir plus qu'une coïncidence entre les débuts littéraires d'Albert Lozeau et «l'âge d'or» de l'École de Montréal. Les acteurs importants de *L'Âme solitaire* (Gill, de Montigny, ab der Halden) se profilent dans le décor, tandis que Lozeau fait ses gammes. Le 18 février 1899, une semaine à peine avant la deuxième séance publique de l'École, Albert Lozeau offre au public sa première pièce rimée «La Prière du mousse¹³». Le jeune auteur de 20 ans puise à nouveau au patrimoine national. Inspirée d'une chanson du folklore, cette poésie porte une dédicace bien significative: «À mon ami Albert Milette», celui-là même qui stimule depuis trois ans sa vocation. Cette chanson, tout empreinte d'une ferveur naïve pour la Vierge, n'a pourtant rien de comparable avec les écrits de l'École. Mais les efforts de son auteur élargissent le cercle de ses proches.

* * *

12. Marie-Andrée Beaudet, *Charles ab der Halden. Portrait d'un inconnu*, Montréal, L'Hexagone, «Crelig», 1992, p. 88.

13. *Le Monde illustré*, 18 février 1899, p. 662.

2. La rencontre avec Charles Gill: les prémices d'une amitié

Au printemps, le tenace Milette parvient à gagner Charles Gill à sa cause et l'amène au chevet de son ami¹⁴. Les soeurs Gill, Marie et Rachel, ont sans doute joué, elles aussi, un rôle déterminant dans cette rencontre. Le peintre de 28 ans, tout auréolé par son aventure parisienne, participe à l'École littéraire, par intermittence depuis 1896 et plus régulièrement depuis février¹⁵. Il en connaît bien les intrigues et il fréquente la nouvelle génération des poètes montréalais. Il faudrait croire que c'est Gill qui amènera à son tour Émile Nelligan et quelques autres à la petite chambre¹⁶. D'ailleurs Nelligan habite rue Laval au Carré Saint-Louis; s'il doit emprunter cet itinéraire quand il va chez Dantin, rue Mont-Royal, son cheminement poétique le situe toutefois à mille lieues de Lozeau.

Que s'est-il donc passé entre le «délicat» Lozeau et l'intraitable Gill, de huit ans son aîné, pour que germe spontanément une amitié qui perdurera au-delà de la mort¹⁷? Car le fils du juge jouit d'un ascendant certain sur ses confrères, et l'écart

14. Yves de Margerie, *op. cit.*, p. 217.

15. Nous référons le lecteur à l'article d'Yves de Margerie (*op. cit.*, p. 212-254), qui décrit en détail les relations entre Lozeau, Gill et l'École littéraire de Montréal.

16. Yves de Margerie écrit à ce propos: «Émile Nelligan viendra aussi, quelquefois, le visiter, avant la date fatidique du 9 août 1899» (*ibid.*, p. 217). Paul Wyczynski mentionne aussi Paul de Martigny: «Albert Lozeau, [...] s'intéresse au renouveau littéraire par l'intermédiaire de la presse et au hasard des nouvelles que lui apportent Gill et de Martigny» («L'École littéraire de Montréal. Origines, évolution, rayonnement», *L'École littéraire de Montréal*, Montréal, Fides, «Archives des lettres canadiennes», tome II, 1972, p. 21). La famille de Lozeau ignore sans doute que Gill appartient à la loge *L'Émancipation* depuis le 5 août 1897 (Roger Le Moine, *op. cit.*, p. 118).

17. Lozeau rédigea la préface de *Cap Éternité*, oeuvre posthume, éditée en 1919, grâce aux soins de Marie Gill et d'Olivier Maurault. Enfin, peu de temps avant sa mort, Lozeau demandait

entre la position prestigieuse de Charles et le maigre capital d'Albert est alors colossal. Peut-être, comme bien d'autres, Charles Gill s'attendait-il à rencontrer un infirme qui solliciterait sa pitié. À sa grande surprise, il a été mis en face d'un jeune malade en piètre posture, certes, mais enjoué et malicieux. L'anticonformisme notoire de Gill a-t-il trouvé là une occasion de s'exercer? Lui qui n'a cessé d'opposer, dans sa vision romantique, les vertus de la bohème et de la marginalité contre les certitudes bourgeoises. Toujours est-il qu'il se prit à partager avec Lozeau une même noblesse d'aspirations (amour de la poésie, idéal commun) et à nourrir un solidaire dédain pour les «épiciers» de la société¹⁸, dans la bonne humeur, avec même une certaine verveur¹⁹ de langage... D'ailleurs, l'attitude de Gill envers l'École n'a cessé d'illustrer sa sympathie active pour ceux qui se consacraient à l'amour de l'art et son intraitable résistance envers ceux-là qui utilisaient la littérature pour enrichir leur capital de reconnaissance sociale.

De fait, une complicité durable s'est vite établie, et grâce aux conseils de son nouveau camarade, Lozeau travaillera avec une ardeur renouvelée. Il arme sa volonté, bûche les traités de versification. Il étudie les formes, le rythme et la rime. Il

à Doucet d'initier un mouvement pour ériger un monument à la mémoire de son ami (Lettres de Lozeau à Doucet du 16, 24 et 28 août 1923, «Les inédits: Albert Lozeau», *La Barre du Jour*, vol. 1, n° 6, janvier-février 1966, p. 48-50).

18. Cette attitude ou posture artistique se distingue nettement de celle qu'afficheront, dix ans plus tard, les Morin, Dugas, Lahaise, plus raffinés et aristocrates.
19. Suivant Joseph Melançon, «sa façon de parler était décevante. Il avait pour certains mots un vilain accent et les canadianismes ne le troublaient guère» («Albert Lozeau», *Le Devoir*, 18 janvier 1930, p. 25). Réginald Hamel utilise ce terme pour qualifier le langage de Gill dans sa monographie *Gaëtane de Montreuil* (Montréal, L'Aurore, 1976, p. 47, note 29); voir aussi du même auteur, *Charles Gill. Correspondance*, Montréal, Parti pris, «Terre-Québec», n° 1, 1969, 248 p.

ressent la musique des mots; par le jeu des images, il laisse monter des émotions, se reconnaît en elles, les apprécie et tente de les fixer. Il retravaille l'esquisse, allège, enrichit... «cent fois sur le métier...».

À l'École, dont Gill l'entretient, la poésie triomphe enfin. À l'interminable séance du 24 février, il s'est lu 43 pièces en vers et en prose. Les jeunes poètes composent avec fébrilité; Nelligan en particulier ne manque pas une séance²⁰. Ferland présente la belle édition de son troisième recueil, *Femmes rêvées*.

Le 6 mai 1899, *Le Monde illustré* accueille une deuxième pièce rimée d'Albert Lozeau, «Haut les coeurs» à l'occasion du mois de mai. Il faut mesurer la distance parcourue depuis «Aux pieds de Marie». La manière, encore incertaine, révèle une âme simple et limpide. Il s'agit du premier sonnet²¹ (octosyllabique) composé par Lozeau; si la rime est pauvre, les images, généralement empruntées, sont maniées de telle façon qu'il s'en dégage une sérénité touchante, un éclat personnel. Trois mois de labeur récompensés, et qui méritent bien cette pensée de Joseph de Maistre insérée par Firmin Picard sous le poème de Lozeau: «Celui qui veut une chose en vient à bout; mais la chose la plus difficile du monde, c'est vouloir».

*

20. Voir *supra*, note 11.

21. É.-Z. Massicotte publie simultanément un long exposé sur cette forme poétique «à la mode du jour» («Le Sonnet. Essai critique sur M. Arthur de Bussièrcs», *Le Monde illustré*, 13 mai 1899, p. 22).

Mais Lozeau est encore animé par la veine patriotique. «Adieu», un sonnet irrégulier²², paraît un mois plus tard et exploite l'image du vieillard: au seuil de la mort, il regrette les douceurs de son pays. En juillet, Lozeau utilise la même forme quand il rend hommage à Crémazie, rappelant ses malheurs et dénonçant la nation qui l'oublie. Lozeau a-t-il lu l'étude de Charles ab der Halden dans *Le Soleil*²³? Jules Fournier s'en inspirera à son tour quelques mois plus tard²⁴.

Cependant, la thématique lozéenne se transforme, ou plutôt s'enrichit à l'été 1899, et cela, au moment même où Gaëtane de Montreuil²⁵ introduit dans *La Presse* des pièces versifiées des jeunes poètes montréalais²⁶. Avec la pièce «Énigme²⁷», il s'intéresse pour la première fois à la femme et au mystère de l'amour. Réginald Hamel nous a renseigné sur le penchant que Charles Gill, le confident de Lozeau, nourrit pour Gaëtane. À cette époque, la rédactrice ambitionne d'appartenir à l'École littéraire. Elle ouvrira généreusement sa page aux jeunes poètes montréalais; d'abord à Ferland, avec qui elle est liée depuis son arrivée dans la métropole et

22. Rime croisée aux quatrains (*Le Monde illustré*, 10 juin 1899, p. 84).

23. Halden a publié dans *Le Soleil*, en trois volets, son essai sur Crémazie: les 22, 27 et 29 avril 1899.

24. Fournier, 15 ans, fera paraître «Les Pleurs de l'exilé» dans *Le Monde illustré*, 11 octobre 1899, p. 374. Le culte de Crémazie, le père de la littérature canadienne-française, connaît une ferveur soutenue au tournant du siècle. Dès le 8 octobre 1896, l'École littéraire délègue ses membres auprès de Fréchette pour lui faire part de la proposition «d'élever un monument à Crémazie». À la réunion suivante (15 octobre), le projet est rejeté sous prétexte que «ceux qu'il a trompés vivent encore» (Réginald Hamel, *L'École littéraire de Montréal. Procès-verbaux (correspondance et autres documents inédits)*, Montréal, Université de Montréal, 1975, p. 6). Voir *infra*, chapitre IV, note 12.

25. Pseudonyme de Georgina Bélanger. Elle épousera Charles Gill le 3 mai 1902.

26. «Bien établie à *La Presse* depuis le 5 novembre 1898», écrit Réginald Hamel, elle introduit ces pièces à partir du 29 juillet 1899 (*Gaëtane de Montreuil*, p. 121).

27. *Le Monde illustré*, 5 août 1899, p. 215.

qu'elle sollicitera dans sa démarche - infructueuse - auprès de l'École; puis à Étienne Gauthier [pseud.: Paul Hyssons]; enfin à Gill, qui lui présentera Lozeau. Entre ce moment et son départ définitif de *La Presse* en mars 1903, Gaëtane favorisera plusieurs poètes d'ici, surtout ses amis; mais le recensement effectué par Réginald Hamel nous le révèle, Lozeau se classera au premier rang des auteurs publiés par Gaëtane²⁸. On pourrait penser qu'elle fortifie ses contacts avec Lozeau pour se rapprocher de Gill...

Nous considérons cette première collaboration d'Albert aux pages féminines comme un événement capital dans son évolution poétique.

* * *

3. Féminisme et journalisme

Une mise au point d'abord s'impose. À l'instar des autres périodiques - et cela depuis que Robertine Barry a initié cette pratique à *La Patrie* en septembre 1891 - la rubrique «Pour vous, Mesdames» s'adresse à un public féminin vaste et bien ciblé²⁹. Au tournant du siècle, le développement industriel est accompagné par la migration

28. Vingt-cinq pièces de Lozeau ont été retenues. De Charles Gill (2^e rang), Gaëtane a publié 21 poèmes, dont 18 l'année de son mariage! Et, dans l'ordre, J.-E. Gauthier (16), A. Pelletier (12). Notons que Gaëtane quitte *La Presse* de janvier 1900 au 1^{er} juin 1901. Relevé établi par Réginald Hamel («Appendice VII», *Gaëtane de Montreuil*, p. 146-147).

29. La page couverture du *Monde illustré* du 30 décembre 1899 présente aux lecteurs quelque 13 collaboratrices: Violette, Madeleine, Laurette de Valmont, Gilberte, Jeanne du Vallon, Myosotis, Mlle G. Senecal, Aimée Patrie, Hermance, M.-L. Bergeron, Fauvette, Paul Herda de Croix, Marie Aymong, «toutes celles dont nous avons pu obtenir la photographie» (De Thermes, «La littérature au Canada», *ibid.*, p. 566).

de bien des jeunes femmes vers la ville. Si elles savent lire et écrire, elles ne possèdent bien souvent que le bagage d'honnête vertu domestique acquis chez les religieuses et dans leur famille. Le rôle de cette «page» ne se limite donc pas à meubler leurs loisirs; elle se fait didactique. Elle vise bien davantage à aider ces nouvelles urbaines à acquérir les modèles de comportement adéquats, à former des «bons partis». On insiste dès lors sur l'étiquette, la bienséance, la mode et la culture, ces «éléments de grammaire mondaine³⁰». Il s'agit encore, et surtout, de former une jeunesse féminine moderne «et» canadienne-française; s'il est requis de développer son esprit afin de l'intégrer à la vie urbaine, il importe, par ailleurs, de lui rappeler ses qualités traditionnelles: foi, compassion, honnêteté et pureté. Ajouter à cela le dévouement, l'amour du travail bien fait. Éventuellement, une certaine dose de résignation. Car, pour ces futures épouses «en âge de fréquentation», le mariage est un engagement grave et irrévocable - Gaétane l'apprendra, comme bien d'autres, à ses dépens. Et les chroniqueuses réitèrent leurs mises en garde contre la frivolité et les mondanités.

La poésie n'est-elle pas le meilleur véhicule à proposer aux lectrices pour apprivoiser le code des relations amoureuses et entretenir, tout à la fois, le culte de la beauté? On reprochera plus tard à Lozeau d'avoir attaché autant d'importance aux femmes et surtout aux jeunes femmes dans sa vie et dans sa production poétique. On

30. L'expression est de Lozeau: voir «Chronique de Quinzaine. Au Fil de la plume», *Le Passe-Temps*, 31 janvier 1903, p. 2.

en fera un «mondain manqué³¹»; Albert Laberge utilise cet argument dans son règlement de compte féroce contre Lozeau:

Les attaques de Lozeau qui, à ce moment, était admiré, choyé, adulé par les femmes de lettres, les femmes du monde et les jeunes filles, respirait [sic] une basse jalousie³².

Dans une entrevue avec Yves de Margerie en 1956, Jean Charbonneau reprend à peu près les termes de Laberge: «Il était entouré de thuriféraires, de jeunes filles qui l'adulaient. Il faisait bande à part et s'enorgueillissait de cela³³».

Si l'on cherche ainsi à condamner Lozeau pour son jugement sur les *Phases* de Guy Delahaye, de quelle nécessité s'en prendre aux relations qu'il a entretenues avec les femmes? N'est-il pas permis d'y voir la manifestation d'un solide préjugé contre le mouvement d'émancipation des femmes dans la société? D'ailleurs, il suffit de relire les périodiques de l'époque ou de consulter les pages d'histoire consacrées à la situation des femmes au début du siècle pour éprouver la mesure des efforts consacrés à freiner ce mouvement ou à ridiculiser ses adeptes. Le monde du pouvoir (politique et religieux) entendait bien faire respecter l'ordre traditionnel ou, à tout

-
31. L'expression est d'Annette Hayward, qui l'utilise à propos des poèmes d'amour de Lozeau (*Le Conflit entre les régionalistes et les «exotiques» au Québec (1900-1920)*), Ph.D., Université McGill, Montréal, 1980, p. 68, note 135; «La presse québécoise et sa (ses) littérature(s): 1900-1930», *Problèmes de réception littéraire*, Edmonton, Research Institute for Comparative Literature, Université d'Alberta, 1988, p. 45 et «La rivalité Québec-Montréal au début du siècle», *Voix et Images*, vol. XVI, n° 3 (48), printemps 1991, p. 514).
 32. Albert Laberge, *Journalistes, écrivains et artistes*, Montréal, Édition privée, 1945, p. 114. Rappelons qu'il a parrainé la candidature de Delahaye à l'École littéraire. C'est nous qui soulignons.
 33. Entrevue du 3 novembre 1956. Voir Yves de Margerie, *op. cit.*, p. 238, note 80.

le moins, encadrer les revendications féminines dans la sphère de leurs vertus reconnues: dévouement, charité³⁴. Mais l'accession des femmes au monde du travail — qui échappait au pouvoir canadien-français — allait entraver quelque peu cette visée.

La chroniqueuse allait, dès lors, tenir autant de la conseillère que du modèle. Il avait fallu bien de l'audace à Gaëtane pour tenter d'accéder à l'École littéraire; et une bonne connaissance des moeurs en cours pour accepter son rejet³⁵. Aucune autre d'ailleurs n'osera ou ne sera jugée digne d'appartenir à ce cénacle. Car, si les jeunes poètes ont délaissé le patriotisme pour favoriser le lyrisme personnel, on sait bien de quel piètre statut ils jouissent à l'intérieur de l'École. Leur tentative sera détournée en peu d'années par le triomphe du régionalisme. Quelle valeur accorder alors aux mièvreries féminines (délicatesse de sentiment, émotions du coeur) dans le procès de l'instance virile?

Cette situation n'empêchera pas, deux ans plus tard, les trois femmes les plus lues de Montréal (Gaëtane, Madeleine et Colombine) d'être désignées pour effectuer un grand reportage sur la colonisation au Lac Saint-Jean, ni Colombine de fonder,

34. Dans un article *louangeur* sur la femme, De Thernes cite le chanoine Élie Blanc: «L'homme raisonne: la femme sent, et, si elle s'élève rarement au génie, du moins elle l'inspire» (*Le Monde illustré*, 30 décembre 1899, p. 566).

35. Dans sa lettre du 7 décembre 1899 à Albert Ferland, Gaëtane de Montreuil écrit: «Je crois devoir vous rassurer à propos de la pénible impression que semble vous avoir laissé [sic] l'éclat de ma pauvre piécette devant l'École littéraire. Croyez bien que cette aventure ne m'a nullement affectée [...]» (Réginald Hamel, *op. cit.*, p. 33).

en 1903, la bibliothèque municipale de la Ville de Montréal...

On pourrait énumérer bien des actions entreprises par ces femmes dans leur quête d'affirmation sur la place publique. D'autres l'ont fait. Qu'il nous suffise de reprendre ici l'observation de Réginald Hamel sur le rôle de ces femmes-écrivains et sur l'occultation dont elles ont été l'objet par nos auteurs d'«histoire littéraire»:

Or, la première justice à rendre à ces femmes, c'était de reconnaître qu'elles étaient bien représentatives de la Québécoise d'alors, unique porteur, dans un sens presque exclusivement maternel, en son essence et en son existence, de la langue, des traditions, donc de la culture canadienne-française; que mieux que le Canadien français qui avait un personnage social à assumer selon un éclairage politique ou économique, rôle qui lui était épargné, la Québécoise manifestait plus fidèlement les affinités permanentes de cette culture avec la culture française ainsi que les modalités nord-américaines; qu'elle avait mieux réalisée [sic] [...] la synthèse de ces grandes caractéristiques que les hommes publics persistaient à tenir pour incompatibles et entre lesquelles les écrivains canadiens-français se croyaient tenus de choisir [...] ³⁶.

*

Ainsi au mois d'août 1899, dans la trajectoire de Gill et celle de Gaëtane de Montreuil, Albert Lozeau aborde une période de sa vie littéraire qui s'avérera fertile en retombées. Parallèlement, à la même époque, deux événements capitaux surviennent qui vont fortifier sa détermination et modifier sensiblement le paysage littéraire de Montréal.

Accueilli aussi intensément que son triomphe du 26 mai, l'internement de

36. Réginald Hamel, *op. cit.*, p. 12.

Nelligan à la Retraite Saint-Benoît, le 9 août, sème la consternation. Sa jeunesse et le tragique de son destin ravivent le mythe du poète maudit, du poète-martyr tourné entièrement vers son rêve d'idéal et d'art. La figure de Crémazie, condamné à l'exil, s'en trouve du coup amplifiée, réactualisée dramatiquement. Notre littérature en quête d'elle-même associe au poète de Québec cette nouvelle «victime expiatoire³⁷». Il faudra attendre l'édition de son oeuvre et la préface de Dantin³⁸ pour mesurer l'impact de Nelligan sur son milieu; mais déjà, ses camarades fidèles, les plus fervents défenseurs de l'art pour l'art, perçoivent la portée de l'événement, et parmi eux, les Gill et de Montigny.

Une autre circonstance, à laquelle le nom de Gill sera intimement lié³⁹, se prépare depuis quelques années au sein de l'École. L'idée de publier un «livre d'or» fermente depuis le 10 mars 1897. Comme le succès des séances publiques a grandement contribué à la renommée du cénacle montréalais⁴⁰, sa direction désire dorénavant élargir le cercle de son influence. Le 26 mai 1899, pour clore son année d'activité, elle présente au grand public le portrait-gravure de ses quatorze membres et accompagne cette publicité d'un programme tout à sa gloire:

[...] C'est de ce profond et si légitime sentiment d'amour pour notre langue et notre nationalité qu'est née l'École Littéraire et c'est sous l'inspiration de ce même sentiment qu'elle a si vite conquis sa place parmi les institutions

37. Jacques Michon, *op. cit.*, p. 9.

38. D'abord parue en tranches dans *Les Débats* en 1902, puis dans *Émile Nelligan et son oeuvre* en 1904.

39. Voir Yves de Margerie, *op. cit.*, p. 223-234.

40. Par ailleurs, l'École a été incorporée en février 1899.

fortes et durables. Non contents d'avoir travaillé ferme et d'avoir organisé périodiquement depuis décembre dernier les si intéressantes séances où ils conviaient le public à venir jouir gratuitement du fruit de leurs veilles, M. Larose et ses collègues ont décidé de recueillir leurs oeuvres de l'année en un volume actuellement sous presse, et qui figurera à l'exposition parisienne de 1900 comme une des meilleures recommandations de l'élément français au Canada [...]»⁴¹.

L'École désire consolider son autorité et se tourne résolument vers la mère patrie. Ses membres ne peuvent retirer que des avantages de cette publication prestigieuse. Ainsi, quand l'École reprend ses activités à l'automne, le 8 septembre, on accorde la priorité à la préparation du volume. Avec Beaulieu, Larose, Massicotte et Charbonneau, Gill siège au comité de critique. Et malgré les dissensions au sein du groupe, il sait se montrer conciliant: il caresse, en effet, certaines ambitions.

Il semble même que Lozeau n'y soit pas étranger, ni Gaëtane. Est-ce par hasard que la chroniqueuse a introduit la poésie dans sa page l'été suivant l'annonce du projet et qu'elle tentera d'adhérer à l'École à la mi-novembre? Est-ce aussi par hasard qu'au lendemain de la réunion du 8 septembre, on retrouve dans la «Petite correspondance» de *La Presse* cette note:

A. L.- Eh bien! oui, vos vers auront une place dans notre page autant de fois qu'il vous plaira de nous en adresser d'aussi jolis. Merci de l'envoi et aussi de vos bonnes paroles à la chroniqueuse⁴².

Avec l'automne, Lozeau va redoubler d'ardeur, lutter sur tous les fronts. Milette, Gill

41. Charles Gill, «L'École littéraire de Montréal», *La Patrie*, 27 mai 1899, p. 9. Le consul général de France et de nombreux notables assistaient à la séance du 26 mai. C'est nous qui soulignons.

42. Gaëtane de Montreuil, «Petite correspondance», *La Presse*, 9 septembre 1899, p. 17.

et Gaëtane entretiennent le feu. Nous avons relevé treize pièces composées et publiées dans ces quatre mois; à celles-là, il faut additionner les sept autres qui paraîtront dans les *Soirées*: vingt-et-un poèmes en dix-sept semaines⁴³... Ainsi «Mon rêve» paraît dans *La Presse* du 16 septembre⁴⁴ et s'adresse expressément à la clientèle féminine. Lozeau met en scène, pour la première fois, les symboles à la mode du discours amoureux (coeur, fleurs et papillons) à la manière de maintes pièces publiées dans les pages du *Monde illustré*.

Notons que l'on retrouve fréquemment alors, sur les cartes postales, ces gentils envois fleuris échangés sans conséquences entre cousines et amies et, plus rarement, entre amoureux. Le court poème est un accessoire idéal pour ce mode de communication. Au début du siècle, la collection de ces cartes provoque un engouement tel que bien souvent on les expédie autant pour exprimer son amitié que pour enrichir les albums du (de la) destinataire. Ces collections se constituent aussi en signe de jeunesse et d'appartenance à la modernité⁴⁵.

À son deuxième envoi, — cela pourrait surprendre — Lozeau confie à Gaëtane une opinion pour le moins audacieuse à son endroit. Le contenu du poème lui-même

43. Un autre poème n'a pu être retracé; mais l'appréciation de Gaëtane est suggestive de l'ambiance qui règne dans le petit cercle: «Albert Lozeau. — Je pense comme vous qu'on doit aimer à rire chez nos amis lecteurs de notre page et votre sonnet va tout de suite, je n'en doute pas, chatouiller agréablement le gosier à qui de droit» («Petite correspondance», *La Presse*, 28 octobre 1899, p. 17).

44. *La Presse*, 16 septembre 1899, p. 17.

45. Gill lui-même parle de sa collection à Doucet. Cette mode s'estompera avec l'avènement du téléphone et la popularité croissante de la photographie.

correspond à son titre «Fleur d'amitié» et procède de la nouvelle «manière». Mais la lettre qui l'accompagne⁴⁶ révèle un Lozeau inédit. L'accueil de Gaëtane en atteste en ces termes: «A.L.-Merci pour votre gracieuse contribution et votre sympathie pour les plumes (?) [sic] féminines⁴⁷». Car Lozeau, après toutes les préventions rhétoriques requises, avoue:

Jamais, même dans les sujets qui forcent un cerveau masculin à féminiser sa pensée, jamais — ce qui est inadmissible — je n'ai vu percer la femme chez vous. Vous avez un style d'homme et vous pensez en homme. Ce ne serait pas un défaut si l'on ne savait que derrière votre plume bat un coeur de femme. Je ne veux pas dire que cette plume manque de délicatesse, ni d'aucune des qualités charmantes qui constituent l'apanage des femmes, non; mais tout cela s'est comme virilisé, en un mot masculinisé presque chez vous. Seriez-vous jusqu'à ce point... féministe enragée?

Vous ne m'en voudrez pas, j'espère, d'avoir pris la liberté de vous dire ceci. Je vous admire fort d'ailleurs, mais je ne cache pas, que je vous goûterais bien davantage si vous vouliez consentir à être femme jusque dans le bout de la plume. Je me trompe peut-être.

Une telle hardiesse de la part d'un néophyte nous amène à confirmer notre hypothèse, à situer le climat. Lozeau ne se permettrait pas une telle liberté sans avoir au préalable établi avec Gaëtane des liens d'amitié et de camaraderie⁴⁸. Quant à la

46. Suivant Réginald Hamel (*Gaëtane de Montreuil*, p. 33, note 51), cette lettre se trouverait dans les archives de Roger C. Gill (dossier CR 15). Il affirme qu'elle fut envoyée à Gaëtane de Montreuil entre le «23 et le 30 décembre 1899». Ce qui s'avère invraisemblable, puisqu'elle accompagne un poème publié le 30 septembre.

47. Gaëtane de Montreuil, «Petite correspondance», *La Presse*, 30 septembre 1899, p. 17.

48. Lozeau confirmera son opinion dans un texte intitulé «Silhouette. Mlle Georgine Bélanger. Gaëtane de Montreuil», qu'il rédigera pour *Le Monde illustré* du 24 août 1901, p. 259: «Pour finir, je reprocherai, bien amicalement, à Mlle de Montreuil de laisser plus souvent son esprit que son coeur discuter dans ses écrits [...]». Cependant, il avouera à Armide (réponse à sa lettre du [15] octobre 1901): «Je n'ai pas pu tout dire ce que j'aurais voulu, on me pressait de l'écrire au *Monde illustré*, et il m'aurait fallu le temps de relire des écrits de Mlle Bélanger pour me former une opinion plus exacte de son style et de son talent en général». Les neuf lettres de Lozeau à Armide [Maria Bourke] sont déposées au CRCCF, fonds Antoine-

«plume féminine», elle n'a jamais, par la suite, manifesté son dépit envers Lozeau; tout au contraire, elle n'a cessé d'accueillir ses pièces fidèlement. Cette lettre aura pu naître d'une conversation entre Lozeau et Gill — qui aurait pu même en signer l'«imprimatur». D'ailleurs, les familiers de Gill connaissent bien ses sentiments pour Gaëtane. Réginald Hamel a relevé encore d'autres traits aussi doucement perfides envers elle. Cet épisode anodin illustre, selon nous, le niveau des échanges qui se tiennent dans la petite chambre de la rue Laval et témoigne d'une nouvelle assurance chez Lozeau. Encouragé par cette chaude camaraderie, il produit.

La preuve en est qu'en ce même jour du 30 septembre 1899, il voit deux autres poèmes prendre place dans les périodiques! «Le Cri des braves», dans *Le Monde illustré*, est dédié à son «meilleur ami» Milette. La rime ne correspond pas encore à la forme régulière du sonnet, mais le contenu exprime clairement la pensée:

Qu'importe que la route âpre et rude meurtrisse!
Le but ne s'atteint pas sans une cicatrice!
S'il faut lutter ensemble, ami, nous lutterons!

Milette n'est certes pas étranger au combat. Est-ce lui qui s'est chargé de convaincre la rédaction de *La Patrie* d'insérer le même jour «Souriez, jeune femme!⁴⁹» dans sa page féminine, ou plutôt Gill qui aurait sollicité Françoise? Nous ne pouvons l'affirmer ici avec certitude. Toutefois, cette pièce sera appréciée par les lectrices, car *Le Passe-Temps* la reproduira le 14 octobre. Un autre poème intitulé «Pensées

Bernard: pièce P7/1/3.

49. *La Patrie*, 30 septembre 1899, p. 14.

d'automne⁵⁰» indique une double évolution chez Lozeau. Cette fois-ci, Gaëtane lui réserve la place d'honneur: en haut, au centre, le nom de Lozeau s'inscrit désormais en gros caractères. Et pour la première fois, en abordant le thème de l'automne, Lozeau s'inspire du spleen baudelairien.

[...]
Et ce ciel toujours gris
Rend pareille mon âme
À ce soleil sans flamme
Qui, voyant les grands lis sur leurs tiges flétris,
S'enfonce lentement, tel un vaisseau qui sombre
Laisant descendre sombre
L'automne et ses mépris.

Simultanément, Lozeau compose une autre étude sur le même thème, «L'automne⁵¹», pour *Le Monde illustré*. Cette nouvelle tentative de sonnet confirme l'influence de Baudelaire et celle de Rimbaud⁵². *Le Passe-Temps* publiera la semaine suivante un autre essai intitulé «Sonnet⁵³», pièce de circonstance sans grand intérêt, sinon de signaler que Lozeau est désormais sollicité comme auteur.

Puis, pendant un mois, du 11 novembre au 9 décembre, il s'absente des périodiques. Même Gaëtane lui en fera reproche⁵⁴. Il ne faut pas croire toutefois

50. *La Presse*, 7 octobre 1899, p. 17.

51. *Le Monde illustré*, 4 novembre 1899, p. 422.

52. Les rimes puisent à même «Harmonie du soir»: «tige/vertige/vestige»; et l'expression «arracher [pour accrochant] follement» est tirée du «Dormeur du val».

53. *Le Passe-Temps*, 11 novembre 1899, p. 419. Le poème est dédié «À M. et Mme P. Terrault, à l'occasion de leur Noce d'Argent» [sic].

54. La chroniqueuse écrit notamment: «Albert L. - Vous savez, je pense que rien ne rend désirable comme de se laisser désirer; mais vous pratiquez peut-être cette maxime trop rigoureusement» («Petite correspondance», *La Presse*, 16 décembre 1899, p. 15).

qu'il a rangé sa plume, ou plutôt son crayon. Car, de connivence avec Gill, Lozeau concentre son énergie vers un objectif plus capital: son entrée à l'École littéraire.

* * *

4. La campagne des *Soirées*

Lozeau se sent-il apte alors à effectuer ce grand saut? Ou se rend-il, plus simplement, aux arguments de Gill? Il est vraisemblable que l'accueil du grand public et l'encouragement de ses intimes orientent aussi sa décision. Son intention de gravir les degrés du Parnasse s'est affermie, et Gill, de son côté, a bien évalué ses capacités. Il le persuade de saisir l'occasion rêvée qui se présente devant lui.

À la réunion du 17 novembre 1899, selon Yves de Margerie, Gill suggère aux membres de l'École d'assouplir ses règlements et d'admettre la participation d'un étranger aux *Soirées*⁵⁵. Sa proposition, pour le moins inorthodoxe, est rejetée. Il faut admettre que l'École se voit l'objet de bien des sollicitations à ce moment crucial de son existence. Le prestige associé à la parution prochaine des *Soirées du Château de*

55. À la réunion du 29 avril 1898, les membres de l'École avaient accepté d'accueillir des membres correspondants. Le compte rendu de la réunion du 17 novembre 1899 nous porte à croire que Gill et Ferland plaident de connivence; l'un pour Lozeau, l'autre (Ferland) pour Gaëtane de Montreuil (elle l'en remercia le 7 décembre). Or, à cette réunion, assistaient: Larose, Desaulniers, Dumont, Pelletier, Massicotte, Gill et Ferland. Comme Massicotte appuya en comité la participation de Lozeau aux *Soirées*, il faut croire que les quatre autres membres firent front pour décider «que les membres seuls auront droit de collaborer au volume». Voir sur cette question Yves de Margerie (*op. cit.*, p. 229-231).

Ramezay excite les ambitions personnelles; la prudence s'impose⁵⁶.

En bon politique, Gill soumet alors son enthousiasme à une stratégie plus efficace. Il revient à la charge lors d'une rencontre en comité restreint. Cinq membres composent le comité de critique, disions-nous: Gill, Massicotte, Beaulieu, Charbonneau et Larose. Selon de Margerie, Gill évoque la condition physique de Lozeau. Wilfrid Larose et Charbonneau se montrent inflexibles. Mais Gill compte déjà sur l'appui de Massicotte; il leur suffit, pour rallier Beaulieu, d'exploiter son ressentiment pour les intrigues de Larose.

Ce qui cadre mal avec cette hypothèse de M. de Margerie, c'est que Charbonneau et Beaulieu fréquentent très peu les réunions de l'École vers cette époque⁵⁷; pourquoi assisteraient-ils davantage à celles du comité restreint? Nous estimons plutôt que Gill et Massicotte se sont retrouvés tous deux seuls face à Larose et qu'ils ont *transigé* avec le Président. En échange de la participation de Lozeau aux *Soirées*, ils ont dirigé la proposition du 5 janvier 1900 qui lui accorde, à certaines

56. De même, à la réunion du 4 octobre 1907, alors qu'on envisage la publication d'un autre volume, Charbonneau propose qu'«à l'avenir tout membre ayant donné sa démission ne soit plus accepté comme membre nouveau» (Réginald Hamel, *Procès-verbaux...*, p. 94).

57. Entre le 8 septembre et le 5 janvier, date de la cession des droits du recueil à Larose, Charbonneau se pointe une seule fois (8 septembre); Beaulieu sera de cette réunion; il revient seulement le 5 janvier, puis s'éclipse jusqu'en 1907! Charbonneau ne conserve d'ailleurs aucun souvenir précis de cet épisode.

conditions⁵⁸, la propriété du recueil. Pauvre victoire, certes, acquise sans gloire. Gill se satisfait, cependant, d'avoir utilisé certains procédés qui ont cours à l'École; pour lui, la mise justifie la manière.

*

En cette fin d'année et de siècle, Lozeau fera paraître surtout des pièces de circonstance. À la requête de Gaëtane, il offre au public son premier sonnet régulier, «Noël!⁵⁹». Ces pièces brodent surtout autour des thèmes reliés aux célébrations: icônes traditionnelles et miséreux (mères pauvres, vieillards) à qui la religion offre quelque consolation.

Et la demande croît. En effet, Lozeau accepte de collaborer au *Journal*⁶⁰, le dernier-né des périodiques montréalais; deux poèmes y paraissent successivement. Mais l'âme généreuse de Lozeau jette des accents bien moins candides quand elle se tourne vers l'Anglais. Or, à l'automne 1899, la Grande-Bretagne a attaqué le

58. C'est aussi ce que M. de Margerie suggère (*op. cit.*, p. 231) relativement à ces conditions: Larose assume toute responsabilité pour l'édition des *Soirées*; il devra fournir gratuitement à chacun des collaborateurs trois exemplaires du volume; enfin, il expédiera, à ses frais, au moins cent exemplaires aux «journaux ou personnes que l'École désignera». Ces conditions ne seront pas respectées par Larose. Lozeau, entre autres, dut payer son exemplaire du recueil. Voici ce qu'en rapporte Joseph Saint-Hilaire: «M. Larose s'est abstenu d'expédier ces volumes à la plupart des membres, qui tous y avaient droit, dans le but évident de les obliger à les acheter. La chose est arrivée comme on pouvait le prévoir, et MM. Desaulniers, Lozeau, Bussières, Demers et Pelletier ont été victimes de cette sordide spéculation que nous dénonçons sans commentaires» («Les Soirées du Château de Ramezay», *Les Débats*, 27 mai 1900, p. 5).

59. Gaëtane l'en remercie: «A.L. - Merci de votre gracieux envoi et de votre promptitude à vous rendre à ma demande» (*La Presse*, 23 décembre 1899, p. 21).

60. Première parution, le 16 décembre 1899.

peuple des Boers; et Wilfrid Laurier a accepté, par un «arrêté ministériel», d'y participer même modestement. Henri Bourassa démissionne avec éclat. Pas question de sacrifier les Canadiens français ni leurs deniers pour satisfaire les visées expansionnistes de l'Angleterre! C'est encore au *Monde illustré* que Lozeau réserve ses élans patriotiques: «La France d'autrefois⁶¹» manifeste son attachement à la «vieille» France, celle des rois, et aux guerres «saintes». Le respect de la foi, de la langue et de la patrie définit spontanément son identité et son sentiment d'appartenance⁶².

*

Ainsi, au tournant du siècle, dans un milieu social et littéraire propice à son éclosion, un jeune homme de vingt et un ans, le corps replié sur son grabat, a entamé bravement sa lutte pour exister au monde. Grâce à un climat familial ouvert à la culture et par l'intermédiaire d'amitiés sincères et qualifiées qu'il a su retenir, Albert Lozeau s'est tourné vers la seule voie ouverte devant lui. Et il a bien étudié, fait ses devoirs. Par son travail persévérant, il a exploré et développé un talent jusqu'alors insoupçonné. Il a joint ses efforts à ceux de bien d'autres jeunes rimeurs de l'époque. Et il a confié dix-neuf pièces à cinq périodiques à grand tirage. S'il n'ambitionne pas

61. *Le Monde illustré*, 30 décembre 1899, p. 566.

62. L'épigraphe du *Livre de famille*, rédigée par Joseph Lozeau, se lit ainsi: «Enseignons à nos enfants notre origine, notre langue et notre foi».

encore de contribuer à l'«oeuvre nationale», il a signifié sa présence et sa détermination à progresser.

DEUXIÈME PARTIE
LES ANNÉES LOZEAU

CHAPITRE III

SUR LA PLACE PUBLIQUE

Moi, moi, c'est peu de chose, en vérité;
c'est plus un esprit toujours en travail
qu'un corps humain¹.

1. La jonction des *Débats*

Si, au Canada français, le dix-neuvième siècle s'achève sur une levée de boucliers contre l'impérialisme anglais, il sera marqué, à l'École littéraire, par l'opposition ouverte des jeunes poètes contre Wilfrid Larose². Pour eux, les objectifs de l'École, l'éducation et l'encouragement à la création, l'idéal artistique, ont été sacrifiés sur l'autel de la notoriété et du pouvoir. Désabusés, ils cèdent leurs droits d'auteur³ pour *Les Soirées* le 5 janvier 1900 et se regroupent autour des *Débats*, fondé à Montréal le 3 décembre 1899. Par un étrange effet du hasard, le président Larose est chef de la traduction d'un autre *Débats* depuis six mois, mais à Ottawa... Ce conflit, amplifié par l'internement de Nelligan, signalait la fin de «l'âge d'or» de l'École. Pour Lozeau, il fut l'occasion d'une prise de conscience par rapport aux enjeux

-
1. Lettre à Armide, [28] novembre 1901 (CRCCF, fonds Antoine-Bernard: pièce P7/1/3).
 2. Décidément, Larose n'appartient pas au bon camp: il doit au gouvernement libéral sa fonction de traducteur à Ottawa; et les dissensions à l'École se produisent en pleine période d'anti-lauriérisme.
 3. La proposition émane de Massicotte, et Gill la seconde.

qui agitent le champ littéraire et il l'éveilla à une conception nouvelle de la poésie: il allait l'amener à préciser ses choix.

*

Avec *Les Débats*, Paul de Martigny et Louvigny de Montigny, les initiateurs mêmes de l'École, cherchent à en recréer l'état d'esprit initial. Leurs intentions diffèrent bien peu, en effet, des principes énoncés en 1895⁴ et inscrits dans les statuts de l'École: défense de la langue et de la littérature, neutralité religieuse et politique, liberté d'expression dans un climat de «cordiale gentilhommerie». Le message est limpide:

Avis donc à ceux qui se trouveront mêlés aux tripotages si fréquents, dans la plupart, pour ne pas dire dans toutes nos institutions publiques.

C'est ce que la rédaction réitère le 13 mai 1900⁵. Par ailleurs, on définit les priorités en matière d'art et de littérature. Pour *Les Débats*, la naissance d'un art national exige le respect des droits d'auteur⁶. Quant à la critique, elle sera appliquée selon

4. Si l'on excepte la volonté d'indépendance politique du Canada, réclamée par la direction des *Débats* et qui rallie à peu près toutes les couches de la population canadienne-française: en mars 1900, les étudiants canadiens-français et canadiens-anglais se sont affrontés pendant quatre jours dans les rues de Montréal.

5. «Aux Momies», *Les Débats*, 13 mai 1900, p. 1. Louvigny de Montigny assume la rédaction depuis le 6 mai.

6. Déjà, à la réunion de l'École, le 17 février 1899, Louvigny de Montigny avait suggéré que «l'École entreprenne un mouvement tendant à faire voter une loi protégeant la propriété littéraire au Canada, afin d'empêcher le pillage des journaux étrangers par nos journaux».

des normes d'appréciation formelle, avec impartialité, dégagée des fausses pudeurs morales et des visées spiritualistes d'un Casgrain, réédité quelques années plus tôt⁷. Ainsi, *Les Débats* se constitue comme la relève articulée d'une École littéraire disgraciée:

En effet, plusieurs des collaborateurs sont membres ou ex-membres de l'École et la liste des auteurs des premières oeuvres littéraires que publie le journal se lit comme une feuille de présence de cette association⁸.

Émile Nelligan est présenté comme un camarade. Aux yeux du public, on s'informerait bien de son absence, mais la nouvelle de son drame ne sera révélée qu'en août 1902 par la série d'articles que lui consacra Dantin⁹. Pour l'équipe, Nelligan et sa vision artistique survivent plus que jamais; ils deviennent la caution même du projet artistique. L'art chez les jeunes sera désormais — et pour longtemps — frappé à son effigie.

La production de Lozeau, tout comme celle de Gill d'ailleurs, exprimera

-
7. Henri-Raymond Casgrain, «Le Mouvement littéraire au Canada», *Oeuvres complètes*, vol. 1, Montréal, Beauchemin, 1896, 581 p.
 8. C'est ce qu'a relevé Annette Hayward («Le Conflit entre les régionalistes et les «exotiques» au Québec (1900-1920)», p. 99). Aux *Débats*, se retrouvent Gill, Gaston de Montigny, O. Asselin, J. Melançon, J. Charbonneau, A. de Bussièrès, G. Comte; après le lancement des *Soirées* s'ajoutent les noms de A. Ferland, G. Desaulniers, G. Beaulieu, D. Lanctôt, Louis Dantin...
 9. *Ibid.*, p. 101-102; cette étude, reprise comme préface à *Émile Nelligan et son oeuvre*, paraît en sept tranches à partir du 17 août 1902.

l'opposition entre le siècle¹⁰ et l'artiste, entre le monde matériel et celui de l'idée. Lozeau puisera volontiers à la constellation des poètes maudits¹¹ dont Nelligan, renié, incompris, «fuyant avec dédain la route coutumière»¹².

L'accueil enthousiaste que l'on fait au poète lorsqu'il récite *la Romance du vin* indique à quel point cette thématique du poète maudit faisait partie de l'horizon d'attente du lecteur montréalais en cette fin de siècle. Le lecteur intellectuel trouvait sans doute là l'occasion d'une revanche symbolique sur la classe mercantile qui faisait peu de cas du champ artistique.

Or, dans ce poème, Nelligan visait davantage les détracteurs du symbolisme qui constituaient la fraction dominante de l'École littéraire¹³.

Avec Gill à sa portée, Lozeau connaît bien les agitations qui secouent l'École. Tout

10. Le poème «La Voix du siècle» est particulièrement éloquent à cet égard (*Les Débats*, 18 novembre 1900, p. 1). Il sera remanié et retenu pour *L'Âme solitaire* («La Voix brutale», p. 202):

Vends ton corps, vends ton âme, espère dans le Mal;
La chair est tout, l'ivresse est tout, le ciel est vide;
N'estime que toi-même et de l'or sois avide:
Encense le million, vis comme l'animal.

[...]

Et crache ton mépris, comme un noir jet de fange,
Sur tout ce qui tient moins de l'homme que de l'ange;

[...].

11. Exilés comme Du Bellay ou Crémazie, proscrits comme Villon, miséreux comme Rutebeuf. Lors d'un concours organisé par Gaëtane de Montreuil, Gill, Beaulieu et Lozeau réagissent à l'unisson à un détracteur anonyme. Lozeau: «Pourquoi donc nous honnir, quand nous grisons nos coeurs - Des ors mourants de l'Astre ou des calmes aurores — [...] — Ne nous enlevez pas ce reste d'ambrosie [...]»; Beaulieu: «Sous les coups assurés et vigoureux du rêve, — Nous irons au hasard, sans cesser d'être doux, — Et nous finirons tous comme le chien qui crève - Sous une grêle [sic] de cailloux [...]»; Gill: «L'étincelle que l'Art alluma sur nos fronts — Tu ne l'éteindras pas, bien que tes vils affronts, — Comme un vol de corbeaux, jettent leur ombre noire [...]» («Nos réponses», *La Presse*, 15 février 1902, p. 21). Les vers de Gill sont repris du sonnet irrégulier «Aux Malveillants» (*Les Soirées*, p. 120).

12. «À Émile Nelligan», *Le Nationaliste*, 23 juillet 1905, p. 3; repris dans *L'Âme solitaire*, p. 193.

13. Jacques Michon, *op. cit.*, p. 49. De Marchi, entre autres, le fameux critique de Nelligan, applaudit la conférence de Charbonneau; il fustige le symbolisme aux «idées malsaines». Voir dans *Le Monde illustré*, «Conférence sur le symbolisme», 8 avril 1899, p. 775 et «L'École littéraire», 22 avril 1899, p. 802. La «Romance du vin» sera lue le 26 mai.

«naturellement», il va s'allier au groupe d'initiés que constitue *Les Débats*. Au début de l'année 1900, il lui confie une réflexion toute parnassienne sur la tâche démiurgique de l'artiste, son travail sur la forme et sa destinée tragique:

Le lumineux porphyre aux contours granitiques
Brise ses maints reflets sur des urnes sans pleurs,
Et les blocs grincent, lourds, sous les fers tyranniques,
Dont le tranchant acier mord les fauves couleurs.
[...]
Sur un socle d'airain les titans veilleront,
Les siècles orgueilleux devant s'inclineront,
Mais l'artiste a sa tombe au fond du cimetière¹⁴!

Sous le poème de Lozeau, on annonce une collaboration de Nelligan dans la prochaine livraison... Dans les pages des *Débats*, Lozeau ne badine plus. Il rejoint la cause commune, avec Nelligan en toile de fond, ainsi qu'il le fera en avril: «L'Art aux rayons divins est notre unique phare¹⁵». Désormais, il s'attache sincèrement à parfaire son art afin de contribuer, avec ses camarades, à édifier l'oeuvre nationale, plutôt qu'à rechercher quelque gloriole personnelle. On comprend dès lors, en étudiant la position des *Débats* et sa composition, que Lozeau n'insistera pas pour accéder formellement à l'École littéraire de Montréal. Quand Lozeau affirme en 1907 avoir appartenu à l'École à l'époque des *Soirées*, il signale peut-être sa participation au recueil, mais il faut convenir qu'il s'associe bien davantage à l'équipe des *Débats*:

14. «Atelier de sculpture», *Les Débats*, 7 janvier 1900, p. 1.

15. «Gloire aux Muses», *Le Monde illustré*, 14 avril 1900, p. 806.

[L'École] commença de mourir le lendemain de la publication des «Soirées du Château de Ramezay», à l'occasion de laquelle de jeunes écrivains enthousiastes et naïfs — nous en étions alors — se firent misérablement jouer par de vieux confrères peu scrupuleux qui, ne tenant pas compte du respect dû à la propriété littéraire d'autrui, remanièrent [...] les sonnets, refirent les vers, retouchèrent la prose [...], bref, «tripatouillèrent» à l'envie [sic], s'arrogèrent les meilleures places et les plus vastes espaces. [...] Il n'y eut plus d'oeuvre commune; on n'avait plus confiance les uns dans les autres. C'est pourquoi de l'École littéraire il ne subsiste plus que le nom.

Et plus loin:

[...] On peut dire que le souci de la forme [...] fit une apparition triomphale avec Nelligan. À ce point de vue très important, - car enfin, c'est la forme qui immortalise une oeuvre - tous tant que nous sommes devons saluer Nelligan comme un maître¹⁶.

À sept ans de distance, on retrouve chez Lozeau, alors auréolé de sa récente gloire, les mêmes reproches, les mêmes revendications, les mêmes affiliations. Aussi, sa collaboration au *Nationaliste* en 1904, inaugurée par un plaidoyer en faveur de Nelligan et de l'art pour l'art, s'inscrira dans la continuité de sa vision.

* * *

16. «*Nouvelles Études de littérature canadienne-française*, par M. Charles ab der Halden», *Le Nationaliste*, 18 août 1907, p. 3. On peut admettre que les *Nouvelles Études* viennent rafraîchir la mémoire de Lozeau. En fait l'École se ranime, sous la présidence de Germain Beaulieu, à partir du 20 septembre 1907. C'est nous qui soulignons.

2. Un «régal inattendu»

Dans ces circonstances, la préface de Charles Gill aux *Soirées du Château de Ramezay*¹⁷ peut sembler bien ironique. Mais elle détermine l'écart idéologique qui s'est creusé au fil du temps — et avec plus d'acuité encore au moment de sa rédaction — entre les «jeunes» et les «vieux». Et elle s'ajuste exactement au programme des *Débats*¹⁸. Sans dévoiler les tenants et les aboutissants d'une querelle interne, Gill prend la France à témoin de la justesse de leur entreprise, cette France à qui le volume est dédié, et dont il réclame indulgence et compréhension.

Et quel discours tient-il? Le même qu'il sert à qui veut l'entendre, tout particulièrement au jeune Lozeau depuis un an déjà. Il réaffirme l'attachement des membres de l'École à la mère patrie et le patriotisme de leur entreprise, leur passion commune pour la langue et la littérature. Il souligne le caractère bohème et enthousiaste des réunions d'une École «sans maître», sans «jalousie» que l'on fréquente pour «apprendre»!... Enfin, il stimule les volontés: «Hardi! les amis, à l'oeuvre¹⁹».

17. «Un Mot au lecteur», *Les Soirées du Château de Ramezay*, Montréal, Sénécal, 1900, p. v-ix.

18. Il est bien significatif aussi que *Les Débats* ait cru bon de faire paraître en première page «La Romance du vin» la veille du lancement des *Soirées* (*Les Débats*, 1^{er} avril 1900, p. 1).

19. Dans la foulée d'Arthur Buies, cette incitation au travail sert de leitmotiv aux jeunes. Henry Desjardins l'avait claironnée aux premiers jours de l'École: «Ce qu'il faut, c'est oser, c'est de ne pas craindre, c'est avoir confiance, d'être enfin enthousiaste. Allons, jeunes littérateurs, mes voisins, faites vibrer votre patriotisme et votre talent, afin que vous aussi vous donniez ouvertement votre coup d'épaule à la jeune littérature canadienne-française, déjà si florissante» (*Le Canada*, 25 novembre 1895; cité par ab der Halden dans les *Nouvelles Études*, p. 293-294). Antonio Pelletier: «Rallions-nous. Aux jeunes» (*Le Monde illustré*, 3 août 1901,

À cette École-là, il ne fait aucun doute que Lozeau ait appartenu sans adhérer formellement. Mais à l'autre, à celle qui a sacrifié l'idéal à la rentabilité, au prestige factice, et dont les rangs s'éclaircissent de plus en plus, il ne prêtera jamais allégeance. Charbonneau aura beau déclarer rétrospectivement:

La participation de Lozeau à l'École a été à peu près nulle; il n'a pas voulu travailler en commun avec le groupe. Il jugeait que l'École était pour lui une perte de temps, qu'il ne pouvait en tirer aucun profit. Pas intéressé... Lozeau n'était pas du même monde, du même groupe que les membres de l'École²⁰.

Ce qu'il indique, c'est que Lozeau a choisi son clan. Il n'est pas de la confrérie des notables, assurément, ni camarade de collègue ou de faculté. D'ailleurs, Lozeau arrive à la poésie au moment même où l'École se disperse - il n'y adhère en 1904 que pour appuyer Gill - et, effectivement, il démissionnera en 1907, sous la présidence de Charbonneau. Quant à rechercher le profit, Louvigny de Montigny, l'animateur le plus fervent du groupe des «jeunes», énonce une réalité tout à fait opposée: «[Lozeau] ne pouvait pas comprendre que l'École littéraire pût servir des ambitions personnelles²¹». Ni que l'idéal pût se nourrir d'intrigues...

p. 214). Louvigny de Montigny, à la suite du règlement des droits d'auteur, lancera: «Donc, apprenons à écrire, mettons-nous au travail» («Les droits d'Auteur», *La Revue canadienne*, 42^e année, vol. 1, tome L, avril 1906, p. 431). Albert Laberge renchérit un mois plus tard: «Maintenant, Travaillons!» (*La Revue canadienne*, 42^e année, vol. 1, tome L, mai 1906, p. 525). Dans cet esprit, rappelons que Louvigny de Montigny a collaboré étroitement avec ab der Halden pour les *Nouvelles Études*, dont les axes principaux sont, justement, Arthur Buies et l'École littéraire de Montréal.

20. Entrevue du 3 novembre 1956 (Yves de Margerie, *op. cit.*, p. 238). C'est nous qui soulignons.

21. Lettre du 17 août 1954 à Yves de Margerie (*ibid.*, p. 238, note 81).

Si l'École a jamais servi les ambitions de Lozeau, il faut croire que ce fut bien malgré elle. Nous savons jusqu'à quel point Gill a dû manoeuvrer pour arracher une place à Lozeau dans le recueil. Il en fut de même lors du lancement des *Soirées*. De fait, et pour l'observateur quelque peu attentif, la séance du 2 avril 1900 au vénérable Château de Ramezay, annoncée comme un événement faste dans l'histoire de l'École, lèvera le voile sur les dissensions qui s'y sont installées. Bien sûr, on tente de sauver les apparences. Le président Larose, qui avait disparu depuis le 12 janvier, est revenu d'Ottawa. On introduit l'événement par la lecture des appréciations encourageantes des «grands confrères de France». D'ailleurs, les Français manifestent de plus en plus leur intérêt pour notre «jeune littérature». Charles ab der Halden, qui a bien profité de ses échanges avec l'abbé Casgrain et de sa correspondance avec Louis Fréchette, vient de donner une conférence sur la «Littérature canadienne-française», le 19 mars²².

Puis on récite quantité de pièces puisées à même le recueil. Mais le coeur n'y est plus. «Qu'est devenu mon coeur, navire déserté?» Car c'est bien cela qu'est devenue l'École. Et c'est l'impression désagréable qu'elle laisse chez les deux cents

22. Dr Gérin-Lajoie, «Lettre de Paris», *La Presse*, 7 avril 1900, p. 13. Le texte de la conférence sera publié dans *La Revue canadienne*. Le 2 septembre, Fred. Pelletier annonce aux *Débats* la préparation d'une histoire littéraire par ab der Halden; il souhaite un ouvrage portant sur «notre littérature moderne»: «M. Chas. Halden [sic], professeur et poète de réputation en France, a entrepris de donner au public de notre province une oeuvre qui lui manquait jusqu'ici: *Une histoire*, ou peut-être une *Étude critique de notre littérature moderne*» («Notes d'art», *Les Débats*, 2 septembre 1900, p. 6). L'équipe des *Débats* prépare alors la voie aux *Nouvelles Études*. Pour l'instant, ab der Halden s'intéresse aux auteurs retenus par Fréchette et Casgrain.

auditeurs qui se sont déplacés malgré le temps maussade.

La maladie de Louis Fréchette peut expliquer son absence²³. Mais pourquoi tant de défections chez les membres? Où sont passés É.-Z. Massicotte, G. Desaulniers, P. Bédard, A. Ferland²⁴? Quant à la critique de *La Presse*, indulgente pour les jeunes, elle se montre sévère pour les organisateurs du lancement:

En effet, les «Soirées du Château de Ramezay» dénote du travail, beaucoup de travail, et du réel talent chez plusieurs. Malheureusement, le choix des pièces lues, hier soir, n'était pas suffisamment judicieux, ou ceux qui y ont travaillé ne pensaient peut-être pas que le public se fatigue de trop de vers. [...] M. Wilfrid Larose nous a fait entendre aussi de la prose: un conte canadien dont certains détails descriptifs ont blessé quelques pudeurs, et des réflexions très mornes sur la vie.

Puis des vers, encore des vers, dits avec de trop grands défauts de diction, dans une salle vénérable de sévérité, devant un auditoire craignant la pluie s'annonçant au dehors. Il en faut moins pour qu'une réunion manque de brillant.

C'est dommage²⁵!

Et Lozeau dans tout ça? On a réservé à ses pièces les dernières pages du volume. Son nom ne figure même pas au programme! Cela dénote bien le crédit dont il jouit au cénacle... En fait, rien que de bien normal à cette situation. Lozeau n'appartient

23. D'ailleurs «Madame et Mesdemoiselles Fréchette» se sont déplacées pour l'occasion.

24. «MM. Louvigny de Montigny, Bédard, Ferland, Desaulniers, Massicotte, manquent aussi, et le hasard ou la santé ne peuvent expliquer toutes ces défections» (Charles ab der Halden, *Nouvelles Études*, p. 307). D'autre part, sait-on aussi que Louvigny de Montigny, le fils du recorder récemment décédé, s'est dissocié de l'École et que Nelligan est interné?

25. [Anonyme], «Au Château Ramezay [sic]. L'École Littéraire présente au public le recueil de ses travaux — Un beau volume», *La Presse*, 3 avril 1900, p. 5.

pas à l'École, ses pièces sont arrivées en retard²⁶ et sa participation au recueil résulte d'une faveur tout exceptionnelle. Ses poèmes, non plus, — qui en valent bien d'autres — n'apportent aucune valeur ajoutée au volume. Les cinq sonnets ne lui ressemblent pas. Les deux sonnets irréguliers «Ivresse²⁷» et «Le Chêne», pour lesquels il n'a pas sacrifié l'émotion à la forme — c'est dire son manque de maîtrise— recevront cependant un accueil favorable...

Mais qu'est-ce qui motive la présence de Gill à cette soirée? Son absence s'expliquerait facilement puisqu'il fraie avec les mutins des *Débats*. Sa qualité de membre du comité de critique ne lui impose pas plus qu'aux autres l'obligation d'y prendre part: Massicotte, le vice-président, n'a pas cru bon de se déplacer et nul compte rendu ne mentionne le nom du secrétaire, Germain Beaulieu. Gill s'affiche même avec une certaine aisance²⁸. Après avoir lu ses poèmes, il récite, de concert avec Charbonneau, les vers des absents: Massicotte, Nelligan, Desaulniers, Ferland²⁹ et... Lozeau.

Sa prestation doit réjouir, surprendre même, au moins deux auditeurs particulièrement intéressés dans la salle: le protonotaire Joseph Lozeau, qui a jugé

26. C'est ce que Gill notera vers 1911 dans son exemplaire des *Soirées*. Il ajoute: «Il était alors le dernier venu à l'École littéraire...» (Yves de Margerie, *op. cit.*, p. 230, note 57).

27. Cette pièce a paru deux mois plus tôt sous le titre «Harmonie» dans les pages du *Passe-Temps*, 20 janvier 1900, p. 539. Il s'agit de la première collaboration de Lozeau à ce périodique.

28. Depuis le départ de Larose, c'est Massicotte et Gill, en l'absence de celui-là, qui se relaient au fauteuil du président.

29. Albert Milette, «L'École littéraire. Belle collection des travaux des jeunes», *La Patrie*, 3 avril 1900, p. 6.

bon de représenter son fils, ainsi qu'Albert Milette, qui manifestera son sentiment aux lecteurs de *La Patrie* le lendemain:

Nous lui [à Gill] devons aussi des remerciements pour le régal inattendu qu'il nous a offert, à la fin de la séance, en nous lisant «Ivresse» et «Le Chêne» de M. Albert Lozeau, dont le nom n'était pas mentionné au programme, comme nous l'avons pu constater³⁰.

La réaction de Milette n'a rien pour étonner. Gill, quant à lui, a fait preuve d'un certain aplomb, si l'on considère que la soirée traîne en longueur et qu'il exécute son coup d'éclat «à la fin» devant un public déjà saturé de poésies. Quoi qu'il en soit, il aura déployé toutes les ressources à sa disposition, et le nom de Lozeau circulera dans le grand public, investi d'une distinction nouvelle.

* * *

3. Sur la place publique

Lozeau, pour sa part, jubile du bon tour joué aux dépens de Larose et il s'empresse de composer le sonnet «Gloire aux Muses!» à l'intention de son comparse. Il y manifeste sa gratitude, sa détermination, mais surtout il réaffirme une

30. *Ibid.*, p. 6. Ce compte rendu de Milette prend d'autant plus de relief que nous ne lui connaissons que deux articles publiés dans les journaux: celui-ci et un autre réclamant une saine critique littéraire pour les jeunes auteurs («La critique littéraire», *La Patrie*, 4 juillet 1903, p. 18).

attitude nouvelle en matière d'art: de son petit lit, il s'engage résolument dans la quête de son Klondike personnel:

Vive la rime riche et vivent les grands vers,[...]
L'Art aux rayons divins est notre unique phare;
Tout le reste n'est bon qu'à prodiguer aux vers.
[...]
Nous ne cherchons point l'or, c'est trop vil, allons donc!
Nous manierons la strophe en guise d'espadaon,
Et nos châteaux seront tous bâtis en Espagne.

Et vivent les grands vers s'ils servent de clairons
Aux fantassins bardés suivant les escadrons,
Que l'azur étoilé de la gloire accompagne³¹!

Ainsi, le combat que Lozeau mène depuis un an pour «exister» en poésie s'est modifié au contact de l'École. Sensiblement, le jeune poète s'engage dans le mouvement littéraire. Gill aura vu juste, et Lozeau bénéficiera d'une certaine publicité. Mais il ne faut pas la chercher du côté de l'École ou si peu: comme il n'est pas membre, Albert n'a pas droit à la mosaïque du 21 avril; tout de même, sa pièce «Le Chêne» est insérée parmi les poésies des membres dans les pages du même numéro³².

Lozeau ne peut prétendre non plus à être admis au sein du cénacle, alors que le 20 avril Charles-A. Gauvreau, vieux libéral, député de Témiscouata aux Commu-

31. *Le Monde illustré*, 14 avril 1900, p. 806. La dernière strophe s'inspire manifestement de Gill: «Plus forts que les sifflets et les rires moqueurs, — Les grands alexandrins ont sonné dans nos cœurs — La charge échevelée à l'assaut de la gloire!» («Aux malveillants», *Les Soirées*, p. 120).

32. G.-A. Dumont, «Les Soirées du Château Ramezay», *Le Monde illustré*, 21 avril 1900, p. 822.

nes, et auteur d'un récent dithyrambe à Wilfrid Laurier³³, est admis comme membre correspondant — privilège que l'on vient de refuser à Lozeau. Or, il s'avère que Gauvreau est l'oncle maternel de Lozeau³⁴! Il faut admettre toutefois, qu'aux yeux du grand public, Lozeau est considéré comme faisant partie de l'École. Sa participation aux *Soirées* serait suffisante pour le signifier. Différents articles à propos de l'École incluent aussi son nom à la liste des membres³⁵.

De fait, ce sont les périodiques qui sensibiliseront le grand public à la destinée peu commune de Lozeau. Aux *Débats*³⁶, la rédaction tient ses promesses, et *Les Soirées* font l'objet d'une critique nuancée — sauf pour *Veronica* en avril et pour les commentaires réservés à Larose en mai³⁷. Joseph Saint-Hilaire³⁸ présente le jeune

33. «Wilfrid Laurier», *Le Monde illustré*, 23 septembre 1899, p. 324.

34. Gauvreau a épousé en 1887 Gertrude Gauthier, fille de Séraphin Gauthier et de Phoebe Lyons. Elle est donc la soeur d'Adèle et la tante d'Albert Lozeau. Certaines sources, dont s'inspire M. Aurélien Boivin, prétendent que Gertrude Gauthier était la fille adoptive de Wilfrid Laurier (*Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec*, Montréal, Fides, tome I, 1980, p. 218). Lors d'une conversation, en décembre 1993, l'historien Réal Bélanger a infirmé cette thèse.

35. Fred. Pelletier, «Notes d'art», *Les Débats*, 30 septembre 1900, p. 7; [Anonyme], «L'École littéraire de Montréal», *La Presse*, 1^{er} octobre 1901, p. 9. Ajoutons, à ceux-là, les articles de *La Patrie*, du *Monde illustré*, des *Débats* et du *Temps* à propos des *Soirées*.

36. Joseph Saint-Hilaire, «Les Soirées du Château Ramzay [sic]», *Les Débats*, 29 avril 1900, p. 5.

37. «Est vilain en littérature celui qui n'a pas le respect de la chose d'autrui, celui qui se pose en censeur et se permet de substituer à la pensée de l'auteur et sans son assentiment, sa propre pensée, ses tournures de phrases, ses vers. Vilain encore celui qui, sous prétexte qu'il est président d'une association littéraire ou autre, et par égoïsme honteux, accapare d'un seul coup tous les honneurs, et jette dans l'ombre ceux qu'il est chargé de représenter» (Joseph Saint-Hilaire, «Les Soirées du Château de Ramezay [sic]», *Les Débats*, 27 mai 1900, p. 5: cité par ab der Halden, *Nouvelles Études*, p. 308). Réginald Hamel avance qu'«à partir du 12 janvier, on remarque l'absence du président, M. Larose, parce qu'il a été nommé à la Société Royale du Canada à Ottawa» («Tableau des présences, 1899-1907», *L'École littéraire de Montréal. Procès-verbaux...*, p. 99).

38. Joseph Saint-Hilaire: pseudonyme collectif d'Olivar Asselin, Gustave Comte, Charles Gill, Jean Charbonneau, Germain Beaulieu, Henri-Gaston et Louvigny de Montigny dans *Les Débats* (Annette Hayward, *op. cit.*, p. 100, note 12).

auteur comme un «deshérité de la vie», qui la chante «au lieu de la maudire»; il cite deux strophes du «Chêne»; il note aussi sa prédilection pour le sonnet comme de Bussièrès; et il émet certaines réserves sur la manière qui n'est «pas de la plus haute envolée»; mais Lozeau est jeune et il a le temps de ciseler des vers; et son verbe traduit une «intense vérité» d'où jaillit l'émotion. Enfin, Saint-Hilaire termine son appréciation par cet encouragement: «Il réussira - il a tout ce qu'il faut pour cela.»

*

Au *Temps d'Ottawa*³⁹, le rédacteur semble davantage préoccupé à promouvoir les ventes du volume et il ne commente pas la forme, bien au contraire; il avance même que les «sonnets [...] méritent tous d'être cités». Lui aussi présente d'abord Lozeau comme un paralytique. Il reconnaît la «belle âme» du jeune poète, doté d'une «inspiration réelle, attendrissante». Enfin, il cite «Le Chêne» pour son «idée pratique»! On croirait entendre Larose récitant du Depew⁴⁰... D'autres indices encore nous incitent à croire que l'auteur de la réclame serait effectivement Wilfrid

39. [Anonyme], «M. Albert Lozeau», *Le Temps*, 11 mai 1900, p. 2.

40. À la séance publique du 26 avril 1899, Larose a lu sa traduction du discours «Success in Life» de Chauncey Depew, considéré par ab der Halden comme «un éloge de l'éducation pratique»! Nelligan récita ensuite «La Romance du vin»... (C. ab der Halden, *op. cit.*, p. 305; cité par Yves de Margerie, *op. cit.*, p. 223, note 44). À la décharge de Larose, il faut évoquer la campagne menée à l'époque par Godfroy Langlois et Germain Beaulieu, entre autres, pour moderniser l'enseignement au Canada français. À sa première présence à l'École, le 10 juin 1898, il avait lu ce discours de M. Depew «qui a été fréquemment applaudi». Il se pourrait même que Beaulieu ait parrainé sa candidature: Larose apparaît en juin et, sous la présidence de Beaulieu, il accède à la vice-présidence à la réunion suivante en septembre.

Larose: ce dernier travaille à Ottawa, et après tout, c'est lui qui détient les droits d'auteur et profite financièrement de la vente du recueil... Enfin, il parle de Lozeau comme «le dernier venu à l'École», ce qui prouve que le rédacteur est un intime de l'École, puisque cette remarque n'a pas été relevée auparavant.

*

Ainsi, malgré leurs intentions différentes, les deux opinions convergent: la poésie du jeune Lozeau suscite l'émotion et Lozeau possède le talent nécessaire pour réussir⁴¹. Autrement dit, Lozeau se démarque de la pléthore des rimeurs de périodiques; pour le grand public, son nom sera associé à celui de l'École littéraire de Montréal.

Ces appréciations manifestent la première reconnaissance de Lozeau comme acteur culturel. Peu importe son inexpérience, il est jeune, et c'est sur les jeunes auteurs que la volonté collective, du moins celle de Montréal, entend fonder l'avenir de la littérature canadienne-française. Sa collaboration s'étend maintenant au *Passe-Temps*, par l'intermédiaire, semble-t-il, de Gustave Comte⁴², chroniqueur artistique

41. Il ne cherche pas non plus à attirer la sympathie des lecteurs par son état. Il entreprendra deux pèlerinages à Saint-Anne-de-Beaupré le 11 juillet 1900 et le 16 juillet 1902. C'est qu'il a vraiment l'intention de guérir, même s'il paraît résigné. Plus tard, il subira de souffrantes interventions chirurgicales pour améliorer sa condition. Il désire mériter l'attention par son oeuvre seule.

42. *Le Monde illustré* le présente ainsi: «Tous les amateurs de théâtre et des choses de l'art connaissent sans doute M. Gustave Comte, un des rédacteurs du *Passe-Temps*, l'organisateur des entr'actes aux Soirées de Familles, le chanteur et le littérateur sympathique [...]» (*Le Monde illustré*, 13 mai 1899, p. 23). Éventuellement, Comte deviendra le directeur du *Passe-*

et collaborateur des *Débats*; en 1900, Lozeau lui réservera dix poèmes. *Le Monde illustré* en accueillera huit. À *La Presse*, Lozeau s'absentera jusqu'au retour de Gaëtane de Montreuil.

*

Enfin, malgré le départ de Louvigny de Montigny et de ses camarades des *Débats* en octobre⁴³, Lozeau y collaborera encore à deux reprises⁴⁴ en novembre et décembre 1900. Sans doute répond-il à une demande de Gill, qui assume la direction des *Débats* jusqu'au 3 février 1901: on reprochera d'ailleurs à ce dernier cette «trahison». Ainsi Lozeau ne rejoindra pas de Montigny aux *Vrais Débats*, ni à *L'Avenir*, deux périodiques à l'existence éphémère; mais il confiera en avril 1901⁴⁵, au journal *L'Étudiant*, un poème intitulé «L'Avenir», très proche par l'esprit de

Temps. Comte se dissocie de l'École littéraire dès le 17 février 1899; deux semaines plus tard, le 3 mars, avec la complicité de Louvigny de Montigny, il lui sert un camouflet de sa façon: sous le couvert d'un pseudonyme, il soumet un texte pour être admis à l'École; on admet le «nouveau» membre. De Montigny identifie alors son véritable auteur. Bien sûr, Comte est réadmis, mais il ne reparaitra pas à l'École avant 1907...

43. À l'automne de 1900, pendant la campagne électorale fédérale, Israël-J. Tarte, un des piliers du gouvernement Laurier, tente d'orienter l'hebdomadaire «Ni vendu ni à vendre». L'équipe de rédacteurs des *Débats* s'y oppose publiquement. Enfin, le 14 octobre 1900, Louvigny de Montigny remet sa démission. «Ce même jour paraît le numéro unique des *Vrais Débats* qui fait la transition entre *Les Débats* que Louvigny de Montigny vient de quitter et *L'Avenir*, dont le premier numéro est publié dès la semaine suivante, le 21 octobre 1900. On lit dans ce premier numéro la proclamation suivante: «*L'Avenir* n'a pas besoin de présentation. C'est le refuge des jeunes écrivains qui ont fui *Les Débats* devant l'invasion du tartisme» (Yves Garon, a.a. «Louis Dantin aux premiers temps de l'École littéraire de Montréal», *L'École littéraire de Montréal*, «Archives des Lettres canadiennes», tome II, p. 310). *L'Avenir* vivra trois mois.
44. Lozeau publie en tout cinq textes dans *Les Débats* entre janvier et décembre 1900.
45. «L'Avenir» (aux fondateurs de *L'Étudiant*), *L'Étudiant*, 6 avril 1901, p. 1.

Nelligan et des «jeunes» remplis d'idéal.

*

Pour l'ensemble de l'année 1900, Lozeau publie trente-cinq poèmes, dont trente inédits. Il s'intéresse tout particulièrement au sonnet: vingt-cinq de produits dont onze respectent les règles de la prosodie classique. Il compose des sonnets parnassiens et il s'inspire du symbolisme, grâce auquel son émotion s'exhale plus à son aise:

J'aime à sentir en moi ce vague qui nous presse
À rechercher toujours quelque rêve envolé;
Cette mélancolie empreinte d'allégresse [...]⁴⁶.

Il explore aussi de nouvelles formes plus souples, ajustées aux sujets légers. Il essaie le rondel classique, la ballade romantique⁴⁷. Il compose aussi la première pièce digne de figurer à son recueil «La Voix du siècle⁴⁸». Mais il ne délaisse pas pour autant la poésie de circonstance qui correspond généralement à une demande de la part des périodiques à l'occasion des fêtes de l'année. Il réserve une pièce d'anniversaire à sa soeur Béatrice; il en dédie une autre à la chroniqueuse Laurette de Valmont, qui

46. «Le Rêve», *Le Monde illustré*, 10 février 1900, p. 660.

47. «Rondel bachique», *Le Passe-Temps*, 13 octobre 1900, p. 454; «Chanson d'automne» (ballade), *Le Passe-Temps*, 10 novembre 1900, p. 481.

48. *Les Débats*, 18 novembre 1900, p. 1.

lui rend la politesse⁴⁹. Et, dans le contexte politique, son sentiment patriotique trouve aussi à s'exercer; il n'oublie pas ses «compatriotes du Nord-Ouest» et il jette à nouveau son fiel sur l'Angleterre: «car le siècle mourant maudit l'Anglais féroce⁵⁰!»

Son audace se traduit aussi par le choix de mots plus rares, par des images plus vives aux couleurs neuves, plus suggestives. Sa «fantaisie» exotique, «Vieil Antiquaire», illustre par son excès même la recherche formelle que Lozeau poursuit:

Dans un désordre affreux de longs mousquets rouillés,
D'aigles mettant de l'ombre aux cuivres de vieux casques,
De bronzes où l'on voit, étrangement fouillés,
Licornes et griffons, centaures et tarasques,

De glaives sans fourreaux, de potiches, de masques
Lugubres, grimaçants et d'ocre barbouillés,
De loques, d'étendards, de brandebourgs souillés
Serpentant aux replis d'habits à pourpres basques,

Un mandarin au rire aigu comme un scalpel,
Crispe béatement ses doigts teints de bétel,
Aux feuillets écornés d'un manuscrit antique.

Et son oeil où s'allume une âpre jouissance,
Aux bouddahs efflanqués dont le ventre s'étique,
Lance un éclair de joie et de reconnaissance⁵¹!

49. Albert Lozeau, «N'est-ce pas» (Humblement à Laurette de Valmont), *Le Monde illustré*, 2 juin 1900, p. 75; Laurette de Valmont, «J'ignore» (À M. Albert Lozeau), *Le Monde illustré*, 16 juin 1900, p. 99.

50. «L'Anathème», *Les Débats*, 16 décembre 1900, p. 1.

51. *Les Débats*, 27 mai 1900, p. 1. Ab der Halden manifestera son étonnement devant la tendance des jeunes montréalais à «exotiser»: «Or, savez-vous ce que les Canadiens décrivent le plus volontiers? Ce qu'ils n'ont pas vu. [...] Nelligan a dévalisé les boutiques de bric à brac de nos sonnettistes descriptifs, et il n'y a pas jusqu'à M. Lozeau qui ne se soit égaré chez un antiquaire, au milieu des vieux mousquets et des bouddahs ventrus» (*Nouvelles Études*, p. 314).

En cela, il se conforme à une tendance qui a cours aux *Débats*⁵². Même son sentiment religieux s'en imprègne:

J'avais plongé mon coeur dans ce chaos immense,
Où se tord la douleur en de fauves effrois:
En vain, je suppliais: Seigneur, Seigneur, je crois!
De désespoir mon âme enviait la démente⁵³.

Certes, Lozeau éprouve la distance qu'il lui faudra parcourir pour maîtriser son art.

Et il ne s'en cache pas:

Vous êtes pareille à la Muse:
Elle ne sourit qu'un instant⁵⁴.

Mais, c'est avouer aussi qu'il lui a ouvert son coeur.

* * *

4. Une voix qui s'affirme

L'année 1901 illustre avec éclat la transformation du jeune auteur en acteur culturel. L'intensité de sa production en témoigne éloquemment. Nous avons relevé,

52. Annette Hayward décrit cette tendance dans sa thèse de doctorat (*op. cit.*, p. 103-105).

53. «J'espère en toi», *Les Débats*, 4 mars 1900, p. 1.

54. «Conseil à une blonde», *Le Passe-Temps*, 12 mai 1900, p. 171.

pour cette seule année, 78 textes publiés dans les périodiques⁵⁵, dont 68 inédits. Mais fait nouveau, Lozeau aborde la prose d'opinion. Une telle intervention dans l'espace littéraire et culturel montréalais présuppose, il va sans dire, l'établissement d'un solide réseau de relations. Faut-il également rappeler que l'École littéraire a perdu son élan⁵⁶, laissant un vide, une absence de catalyseur chez les littérateurs. Jusqu'à 1907, les écrivains publieront d'ailleurs peu de volumes⁵⁷; comme avant 1898, ils se regroupent autour de certains périodiques⁵⁸. Mais *Les Débats* a changé d'orientation, tandis que *L'Avenir* s'éteint le 27 janvier 1901. Entre le 26 avril 1901 et le 11 mai 1902, *Le Pionnier* de Sherbrooke, désormais édité à Montréal et dirigé par Amédée Denault, mobilisera principalement ces énergies⁵⁹. Dans les faits, un vent anti-impérialiste souffle sur Montréal, entretenu notamment par Henri Bourassa⁶⁰. *Le Pionnier* rassemble l'élite de la presse engagée⁶¹: la presse de combat, de toutes

-
55. Voir l'annexe I. Deux autres pièces ont été retracées dans les lettres à Armide [Maria Bourke]. Six poèmes paraîtront dans *L'Âme solitaire*.
56. On a relevé deux réunions: celle du 21 septembre 1900 pour se choisir un comité de direction et celle du 5 octobre convoquée à l'occasion du décès de F.-G. Marchand.
57. En poésie, on retient *Sous les pins* d'Adolphe Poisson, en 1902; *Les Gouttelettes* de Pamphile Lemay, *Les Aspirations* de William Chapman et *Émile Nelligan et son oeuvre*, en 1904; enfin, citons *Élévations poétiques* de l'abbé F.-X. Burque, en 1906 et 1907. Pour la prose: *Les Mystères de Montréal* d'Hector Berthelot, en 1901; *L'Oublié* de Laure Conan, en 1902; *Robert Lozé* d'Errol Bouchette, en 1903; et *Marie Calumet* de Rodolphe Girard, en 1904.
58. Faute de supports institutionnels et «faute d'éditeurs véritables et responsables, les auteurs ont trouvé dans les journaux et les revues une tribune plus régulière, d'autant plus qu'à la fin du XIX^e siècle la conjoncture favorisait le développement de ce moyen de communication. En effet, durant la période de 1890-1910 la presse connaît une expansion sans précédent» (Jacques Michon, *Émile Nelligan. Les Racines du rêve*, p. 27).
59. Cet hebdomadaire du dimanche servira de creuset à la Ligue nationaliste (1^{er} mars 1903): il peut être considéré, en quelque sorte, comme le précurseur du *Nationaliste* (1904) et du *Devoir* (1910).
60. Voir à ce propos, André Beaulieu et Jean Hamelin, *La Presse québécoise des origines à nos jours*, Québec, P.U.L., 1979, tome II: 1870-1879, p. 87.
61. À l'automne 1901, le *Pionnier* fait paraître une mosaïque de ses nombreux collaborateurs, comme pour signifier l'engagement de toute la communauté journalistique à la cause nationale (*Le Monde illustré*, 23 novembre 1901, p. 480-481). Amédée Denault s'est adjoint Olivar Asselin, Omer Héroux, Firmin Picard, Gustave Comte, Charles Gill, Germain

tendances («castor» ou «libérale»), au sein de laquelle s'agitent plusieurs «jeunes loups», fait bloc autour de Bourassa. Déjà au printemps, *Le Monde illustré* avait présenté une vaste enquête, sorte d'États généraux, sur l'avenir des Canadiens français⁶² au sein du continent et de la confédération.

Les Canadiens français ressentent d'autant plus la fragilité de leur existence qu'à Ottawa, les événements des dernières années ont démontré que les leviers de commande leur échappent. Un constat plus pénible encore se dresse aux lieux mêmes de la vie quotidienne montréalaise: le délabrement de la langue française et la misère endémique - qui pousse à l'exil, à la perte de l'identité. Tout recours à la mère patrie s'avère cependant inadmissible au moment même où la France bafoue les droits traditionnels de l'Église catholique. On doit resserrer les rangs, faire front, affirmer sa présence.

Lozeau, qui a profité de la parole des autres auparavant, va joindre sa voix à celle de ses compatriotes sur la place publique. Sur les 61 poèmes composés cette année-là, le tiers (20) est réservé à des pièces de circonstance: onze d'entre elles expriment son sentiment nationaliste, dont quatre manifestent ouvertement son hostilité envers l'Anglais; deux autres pièces évoquent la grandeur de l'héritage

Beaulieu, Paul de Martigny, Louvigny de Montigny, Albert Lozeau, Fred. Pelletier, Madeleine, Colombine, etc.

62. La vieille complicité entre Denault et Massicotte ne se dément pas; voir «Documents historiques. L'Avenir des Canadiens français au XX^e siècle», *Le Monde illustré*, 16 mars 1901, p. 764-765 et 23 mars 1901, p. 780-781. Quelques années plus tard, en 1905, *Le Bulletin de la Caisse nationale d'Économie* (août) et, peu après, *Le Nationaliste* reprendront cet exercice.

français («ceux-là n'ont jamais dit que la force est le Droit⁶³»); deux autres encore déplorent la pauvreté de ses compatriotes.

On l'accusera plus tard de dévoyer ainsi son inspiration; faut-il croire que, dans la conjoncture, au moment même où l'avenir de sa patrie est en jeu, Lozeau va se réfugier dans l'imaginaire de son rêve, lui qui n'aspire à rien d'autre qu'à prendre part à sa société selon ses moyens et les outils à sa disposition? Historiquement, en effet, le littéraire s'est imposé «stratégiquement» comme champ de bataille, par défaut; l'enjeu principal étant l'existence même de la nation. Son admiration pour Nelligan en matière d'art ne lui interdit pas d'exprimer son patriotisme⁶⁴ et, solidaire, par toutes les ouvertures permises par sa condition, il monte aux barricades et sollicite toutes les ressources de sa plume.

Sa prose (17 interventions) se fait donc vive et incisive, souvent ironique. Elle est aussi un instrument de dénonciation et de revendication. Lozeau déplore l'émigration des siens aux États-Unis et prône la mise sur pied de cercles et d'associations pour la préservation de leur identité⁶⁵. Il pourfend les politiques de l'Angleterre⁶⁶

63. «Les Drapeaux français», *La Patrie*, 29 juin 1901, p. 18. En 1903, il condamne la doctrine de Nietzsche: «Puis, ce fut un philosophe allemand dont la doctrine est précisément contraire à tous les sentiments délicats et chevaleresques des Français, la doctrine de la force primant le droit: Nietzsche [sic]. On s'en est vite lassé» («Chronique de Quinzaine. Au fil de la plume», *Le Passe-Temps*, 6 juin 1903, p. 74).

64. M. Robert Lahaise l'accuse, d'une part, de jouer au «délicat», à l'«esseulé»; et simultanément, par quelque détour de la logique qui nous échappe, il lui reproche de s'être laissé détourner par la cause nationale.

65. «La distance n'efface pas la nationalité», *Le Monde illustré*, 20 avril 1901, p. 848.

66. «L'anglification des Boers», *Le Monde illustré*, 30 mars 1901, p. 796; «Franc-parler. La pauvreté et le vice sous le même toit», *ibid.*, 18 mai 1901, p. 30; «Il y a de l'argent», *Le Saint-*

en Afrique du Sud et sa volonté de subordonner le Canada à ses fins. Il se joint à la campagne pour la création d'une bibliothèque publique⁶⁷. Et il se scandalise de ce que l'on dégage pour la visite du duc d'York les fonds refusés pour l'éducation de la population:

Voici que durant cette floraison d'écus, un grand philanthrope américain, M. Carnegie, offre à la ville de Montréal de lui créer une bibliothèque de la valeur de \$150,000 à condition que la dite ville débourse la somme de \$15,000 pour son entretien annuel plus le site convenable. Vous croyez peut-être que les \$15,000 ont poussé avec la vélocité miraculeuse des 20,000 au Duc d'York consacrées [sic]? Que non pas! lecteurs bénévoles. D'abord M. Carnegie n'est pas anglais, mais américain. Il n'est nullement apparenté à la famille de Sire Notre Roi, et n'est ni siré, ni lordifié [...].

Mais parlons sans ambages. La raison principale de ce non enthousiasme de nos édiles, c'est que les largesses de Carnegie n'offrent réellement aucune occasion de crier: God save the King! et de chanter sur tous les tons et les autres les mirifiques bienfaits de l'Angleterre, la grandeur de ses sirs, de ses Lords et de ses généraux. [...]

Eh! M. Carnegie, faites-vous donc naturaliser Anglais, c'est un petit conseil désintéressé que je vous donne, gratuitement. C'est là qu'il en courrait du délire par les rues! Et puis, Kitchener nous enverrait peut-être assez de peaux de Boers pour relier tous les livres que nous devons à votre générosité! C'est ça qui ne serait pas banal et qui raconterait, sans discours insidieux, à chaque lecteur les glorieuses campagnes civilisatrices de notre magnanime mère patrie⁶⁸!

Selon Lozeau, de pareilles sommes conviendraient bien mieux à la création d'asiles

Laurent, 23 août 1901, p. 1.

67. Lozeau conspue l'Angleterre et le duc d'York, mais il serait plus probable de situer les difficultés du côté de l'Archevêché de Montréal qui entend exercer un contrôle sur les lectures: «Mgr Bruchési ne prise pas spontanément les «nouveau-tés», qu'il s'agisse de l'implantation des syndicats internationaux, du droit de vote des femmes, de l'instruction obligatoire et même l'ouverture d'une bibliothèque municipale et publique à Montréal, à laquelle il a trouvé le moyen de s'opposer» (Hélène Pelletier-Baillargeon, *Marie Gérin-Lajoie*, Montréal, Boréal Express, p. 282). Ces «nouveau-tés», ne l'oublions pas, sont à l'ordre du jour des loges *L'Émancipation* et *Force et courage* (voir Roger Le Moine, *op. cit.*).
68. «Il y a de l'argent», *op. cit.*, p. 1. Il manifeste la même préoccupation dans «Les mauvais livres «vs» les bons», *Le Monde illustré*, 13 avril 1901, p. 832 et «Franc-parler. La pauvreté et le vice sous le même toit», *op. cit.*, p. 30.

pour les itinérants qui trop souvent n'ont que la prison pour abri⁶⁹; il vilipende encore les usuriers, ces «parasites rongeurs du pain des pauvres⁷⁰». Il n'est pas tendre non plus pour l'anticléricalisme des Français, en particulier pour Combes et Zola⁷¹. Enfin, il raille la dernière tentative de réforme orthographique; rien que de bien normal pour un pays où la préservation du français mobilise déjà toutes les ressources.

Ces interventions de Lozeau dans la sphère publique, bien antérieures à sa consécration éventuelle, nous le révèlent sous un jour inédit, unanimement et curieusement négligé par l'historiographie littéraire québécoise⁷². Elles s'opposent à l'image d'«esseulé» ou de «solitaire» que les manuels et les études reproduisent

69. «Franc-parler. La pauvreté et le vice sous le même toit», *ibid.*, p. 30.

70. «L'usurier, parce qu'il vole plus pauvre que lui en arrachant des signatures aux malheureux que la misère pousse entre ses griffes; parce qu'il vole entre les murs d'un cabinet tendu de velours, jouit de la considération publique [...]. La loi pour l'usurier a des tendresses étonnantes» («Franc-parler. L'usurier», *Le Monde illustré*, 4 mai 1901, p. 6). On peut lire à la une de *La Patrie* du 26 mai 1899: «L'hon. Juge Pagnuelo seconde les mouvements contre les usuriers. Il réclame une loi de répression». À ce propos, Annette Hayward écrit, en se référant au *Nationaliste* du 24 avril 1904: «On réussit aussi à faire interdire des compagnies de finance comme la Compagnie du Crédit du Canada qui exige des taux d'intérêt aussi élevés que 300%» (*op. cit.*, p. 115).

71. Lozeau déplore l'absence de bibliothèque publique (et morale) à Montréal, mais aussi qu'on tolère les ouvrages immoraux (Zola! et autres) dans les vitrines des libraires («Les mauvais livres «vs» les bons», *Le Monde illustré*, 13 avril 1901, p. 832). La semaine suivante, dans *L'Étudiant* il revient à la charge. Il associe Zola à la vague d'anticléricalisme français: «Depuis quelque temps, *Les Débats* se sont constitués les thuriféraires de l'éminent pornographe dreyfusiste français, du grand Émile Zola, lequel — prosternez-vous - à l'instar des *Débats*, n'a pas de salive à gaspiller pour conquérir des âmes. Ça, c'est bon pour le cuirassé de Mun dont les discours filandreux, tout au contraire de ceux du socialiste Jaurès, ont la prétention de démontrer aux ennemis des congrégations religieuses et à tous ceux qui ont vomis sur la France le trop plein de leurs coeurs enfiellés qu'ils font oeuvre de démolisseurs de l'édifice social» («Nos journaux», *L'Étudiant*, 20 avril 1901, p. 1).

72. Le frère Antoine Bernard (c.s.v.), relèvera brièvement ce trait chez Lozeau en 1926, qu'il s'empresse d'attribuer à des influences extérieures (*Une heure avec Albert Lozeau*, p.11).

depuis trois quarts de siècle. Elles témoignent d'une énergie inlassable projetée sur le monde et sa société. L'année 1901 illustre la volonté de Lozeau d'investir la société plutôt que de se replier sur soi, tel un écrivain sans avenir: «C'est un plaisir de vivre alors que l'on sait que l'on n'est pas un être inutile dans la création [...]», avoue-t-il à Maria Bourke [Armide] dans sa lettre du 5 octobre 1901. À la même, le 28 novembre suivant, il décrit son emploi du temps:

Le matin en m'éveillant, je me trace un programme, et quand le soir, j'ai rimé quelques vers, vu de bons amis, je me dis: Je n'ai pas perdu ma journée, mon coeur a récolté de l'espoir pour les jours sombres de disette, mon cerveau n'a pas été tout à fait inactif; or, le travail, c'est la vie; et le soir, je me demande ce que je ferai demain. Je suis content. Je pense à tous ceux que j'aime, à tous ceux qui souffrent de ne pouvoir se forger du bonheur, et qui pourtant, ne sont pas dans ma position.

Par ailleurs, il est bien évident que Lozeau n'initie aucun nouveau mouvement; mais, par ses lectures, il se tient au fait des événements de l'actualité et des débats sociaux autant que sa condition le lui permet; avec ses visiteurs, il peut échanger et parfaire son opinion. Sans doute reçoit-il aussi des conseils de son père le protonotaire, bien informé de la vie montréalaise ou encore de ses grands-parents patriotes et progressistes si friands de discussions. Bref, la poésie et les jeunes filles n'occupent pas toutes les conversations, n'envahissent pas tout le territoire de son activité, bien qu'elles soient choyées à leur tour. Il faut surtout voir Lozeau s'inscrire avec autorité — et une audace étonnante⁷³ — à même le discours collectif sans autre référence que

73. D'autant plus surprenante qu'il est isolé et sans expérience. Sa fougue signale sa «jeunesse» et correspondrait à une «prise de posture» décrite par Dominique Garand comme «style, attitude globale» (*La Griffes du polémique*, Montréal, 1989, l'Hexagone, «Essais littéraires», 238

son petit renom de poète, sans autre appui que l'élan de son patriotisme, sans autre talent que sa «jeunesse» agissante. Et constater qu'il n'est pas seul.

Il suffit de consulter ses contributions aux différents périodiques — les plus influents — et surtout évaluer la qualité des liens qu'il entretient avec les rédacteurs et chroniqueurs respectifs pour évaluer le crédit dont il dispose maintenant. Au *Monde illustré*, É.-Z. Massicotte⁷⁴, cet allié objectif dans la campagne des *Soirées*, lui manifeste une confiance remarquable. Non seulement accueille-t-il onze de ses poésies, mais encore il l'intègre comme chroniqueur à l'équipe «éditoriale» du «Franc-

p.). Sa critique d'Antonio Pelletier lui a valu des réserves de la part de Madeleine: «Ne m'en voulez pas de ce qui a pu vous sembler des reproches, car je n'avais nulle intention maligne, seulement, avouez bien gentiment que vous avez un peu maltraité qui vous savez?» («Silhouette littéraire. Antonio Pelletier», *Le Monde illustré*, 19 octobre 1901, p. 388-389; Madeleine, «À nos correspondants», *La Patrie*, 26 octobre 1901, p. 19). Dans sa lettre du 5 octobre à Arnide, Lozeau semble plutôt satisfait de son article: «Mon article sur M. P. m'a valu quelques reproches, mais aussi des compliments comme je n'en avais jamais reçus. [...] Je risquais beaucoup — et je le savais — à dire la vérité à mon confrère. Personne n'avait voulu accepter de le silhouetter, parce que, comme écrivain, M. P. est tout à fait nul, et qu'il était impossible de lui faire une [sic] compliment nettement élogieux sans se déprécier soi-même aux yeux des lecteurs qui savent distinguer entre un article écrit en bon français, conforme à la grammaire et au bon sens, entre des vers biens rythmés, de fonds vrais, [sic] et conforme [sic] aux règles de l'art poétique et à celles de l'esthétique surtout. S'attaquer à M. P. — de bonne fois [sic], sans parti pris de le dénigrer ou de l'abaisser, mais pour lui dire la vérité comme on se la doit entre amis — c'était s'attirer la colère d'un tas de petites barbouilleuses de papiers dont les manuscrits étaient refusés partout et que M. P. acceptaient [sic] dans le «Monde Illustré». Voilà pourquoi ces écrivailleuses le considèrent [sic] comme un Dieu que c'eût été blasphémer que de lui dire que ce qui tombait de sa plume était loin d'être parfait. Et moi, j'ai osé! M. P. est un excellent garçon, un bon ami, qui s'obstine à se croire littérateur et poète. [...]». C'est nous qui soulignons.

74. Massicotte a succédé à Firmin Picard au *Monde illustré*. On estimait Picard trop «bas bleu»: «M. É.-Z. Massicotte. C'est le nouveau rédacteur en chef du *Monde Illustré*. Cette déclaration vous fait sourire, mais patience! Vous verrez que ce journal deviendra plus sérieux,— [du moins, nous nous plaisons à l'espérer,] — ce journal qui fut pendant de si longues années le rendez-vous de tout ce que le Canada français compte de bas bleus, le réceptacle des nouvelles sentimentales [...]. Nous ne prétendons pas mettre un frein à l'ardeur de nos plumes féminines, mais il n'en est pas moins vrai qu'un bon travail d'épuration incombe à M. Massicotte» («Les Soirées du Château de Ramezay» [sic], *Les Débats*, 6 mai 1900 [supplément]).

parler»; Lozeau y rédige six essais dans lesquels il exprime ses préoccupations d'ordre social ou patriotique. Enfin, on le sollicite pour «silhouetter» Gaëtane de Montreuil⁷⁵ et, plus tard, Antonio Pelletier⁷⁶.

Par ailleurs, la réputation de Lozeau dépasse largement les frontières de Montréal. Firmin Picard, qui avait publié les premiers textes de Lozeau dans *Le Monde illustré*, dirige *Le Saint-Laurent* de Rivière-du-Loup. Il fait aussi appel à Lozeau; il publiera dans ce journal onze de ses poésies et reproduira l'article sur Gaëtane de Montreuil. Lozeau y dénonce la visite du duc d'York. Cette fois, il s'en prend surtout à certains de ses compatriotes - Fréchette est nommément visé - qui encensent la couronne anglaise en échange d'honneurs⁷⁷. Enfin, à la mi-novembre, Lozeau adresse une lettre louangeant la valeur de Picard comme journaliste⁷⁸, les

75. En 1901, la rédaction du *Monde illustré* publie une série de portraits de collaborateurs-trices: Madeleine, Colombine, Atala, Mlle Andrée [Mme É-Z. Massicotte], Hermance, Gaëtane de Montreuil et Antonio Pelletier. Celle de Lozeau par Gill devait y paraître aussi; à cause d'un changement à la direction, elle sera publiée dans *La Presse*.

76. Rappelons la réunion de l'École littéraire du 17 novembre 1899, quand Gill a tenté de faire accepter les textes de Lozeau; Antonio Pelletier s'est rangé parmi les opposants à la participation de Lozeau au volume. Dans sa «silhouette», Lozeau lui renvoie l'ascenseur. Voir *supra*, note 73.

77. «Enfin, un intelligent collègue, M. Albert Milette, rédacteur au département le plus payant — pour ses patrons — à la «Patrie», a récemment inventé le «point d'admiration», lequel sera bientôt soumis à M. Louis Fréchette qui s'en servira, peut-être, dans sa prochaine ode au duc d'York» («Fantaisie sur la ponctuation», *Le Saint-Laurent*, 31 octobre 1901, p. 1). Dans sa correspondance à Armide, Lozeau écrit: «—Vous voulez que je vous décrive le point d'admiration? Êtes-vous un peu moqueuse, Armide? Ce point-la [sic] n'a été inventé que pour piquer un peu M. Fréchette et pour lui aider à décrocher un titre à la première visite d'un royal Anglais. Est-ce que cette fantaisie a fait rire vos beaux yeux? J'en serais charmé» (Septième lettre à Armide, 14 novembre 1901). Fréchette a composé en 1897 un poème «À Sa Majesté Victoria 1^{ère}», (*La Presse*, 19 juin 1897) pour le 60^e anniversaire de son couronnement (29 juin). Le 21 juin, il était fait commandeur de l'Ordre de l'Empire britannique.

78. «Septième année», *Le Saint-Laurent*, 15 novembre 1901, p. 1.

principes qu'il véhicule au *Saint-Laurent* (foi, neutralité et vérité) et son ouverture aux jeunes:

qu'il continue d'ouvrir toutes grandes ses colonnes aux jeunes qui, s'ils ne créent pas de chefs-d'oeuvre, noircissent plus avantageusement l'espace de leurs écrits que tous les récits illustrés de crimes atroces [...].

Manoeuvre de Lozeau pour prêter main-forte à son protecteur? Bien possible, car Picard perd son emploi le mois suivant. *Le Saint-Laurent* remplace la poésie par la publicité. Et Lozeau prend congé.

Lozeau est devenu un habitué du *Passe-Temps*; Gustave Comte retient douze de ses poésies et deux textes en prose. À *La Presse*, Gaétane de Montreuil reprend sa page en juin 1901; Lozeau lui réserve sept poèmes. Au *Journal*, il confie à la chroniqueuse Solange deux poésies. Au *Pionnier*, Amédée Denault fait paraître quatre poésies, et la photo de Lozeau figure au tableau des collaborateurs. Comme au *Saint-Laurent* et au *Pionnier*, Lozeau retrouve à *L'Étudiant* Gaston de Montigny, Antonio Pelletier et Arthur de Bussières. Cet hebdomadaire ne paraît qu'un mois⁷⁹, mais trois productions de Lozeau trouvent place en première page; deux proses et une poésie. Le 6 avril paraît le poème «L'Avenir», un hymne à la jeunesse affranchie, qui semble s'inspirer de Nelligan. Malgré sa dédicace, le poème paraît avoir été composé pour *L'Avenir* de Louvigny de Montigny:

L'AVENIR (Aux fondateurs de *L'Étudiant*)

79. Publié par Émile O'Leary du 30 mars au 20 avril, selon Beaulieu et Hamelin, *op. cit.*, p. 132.

[...]
Ceux dont le front hardi, marqué du sceau de l'Art,
Domine le cloaque où rampe l'ignorance,

Ceux qui, pour contempler l'Astre de délivrance,
Ont marché bien longtemps à travers le brouillard
Ceux-là n'ont pas besoin des cheveux du vieillard
Pour qu'on les aime: ils sont grands comme la souffrance.
[...]

Mais il semble que Lozeau, à partir du printemps de 1901, développe une nette préférence pour *La Patrie*. La chroniqueuse Madeleine⁸⁰ y a remplacé Françoise. Le camarade Milette y travaille et il intercède auprès d'elle pour qu'elle publie «Le pardon suprême⁸¹» de Lozeau. Cet épisode marque la naissance d'une amitié indéfectible entre Madeleine et Lozeau. Femme honnête, elle ne veut pas se rendre chez le jeune homme, mais Milette la convainc en décrivant l'état de santé de Lozeau. Qu'il nous soit permis de citer ce long témoignage rétrospectif, mais combien éloquent sur le caractère de Lozeau et sur son milieu:

Au début de ma carrière de journaliste, alors que j'essayais encore ma plume dans les pages de la «Patrie», [...] l'un de mes jeunes camarades m'apporta une poésie de Lozeau, me pria de la publier, et surtout m'invita à le venir voir. J'étais à ce moment fort loin de l'âge canonique [environ 26 ans], et cette invitation m'apparut comme une impertinence. Je regardai d'un air courroucé le camarade qui me faisait une si étrange invitation, mais alors M.

-
80. Anne-Marie Gleason, future Mme Wilfrid-A. Huguenin. Elle a travaillé au *Temps* d'Ottawa en 1899 et collaboré ensuite au *Monde illustré*. Elle a presque le même âge (trois ans de plus) que Lozeau. Elle initie le «Royaume des femmes» à *La Patrie* le 30 mars 1901. On lui octroya le titre de «reine des chroniqueuses» de son époque. Originaire de Rimouski, elle jouit, par ailleurs, de la protection d'Arthur Buies («Madeleine», *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord*, Montréal, Fides, 1989, p. 910); voir aussi *Arthur Buies. Correspondance (1855-1901)*, présenté par Francis Parmentier, Montréal, Guérin, «littérature», 1993, p. 308-309 et 325.
81. «Le Pardon suprême», *La Patrie*, 6 avril 1901, p. 11. Poème pour le vendredi saint.

Albert Millette[sic], qui fut le meilleur ami de Lozeau, et n'avait qu'un désir: grouper autour de lui des amitiés choisies qui peuplèrent son isolement, me raconta la douloureuse histoire de ce jeune poète [...]. Je ne pus alors résister à un tel appel, et nous convîmes ou [sic] sortir de nos bureaux, de nous diriger vers la petite maison de l'avenue Laval, où l'ardent poète endurait son martyre. J'avais emporté une botte de lilas, dont une amitié avait, quelques instants plus tôt, fleuri mon travail.[...] Il était là, tout mince dans un tout petit lit, et afin que les couvertures ne blessent pas ses jambes douloureuses, un cerceau formait arc au-dessus de son pauvre corps décharné. C'est cela que je vis tout d'abord et me fit mal. J'eus le geste recueilli et spontané, en me penchant sur la petite main fluette qui s'offrait de laisser tomber les lilas [...].

Je le regardai alors, et son beau regard si intelligent et si doux, reflétait la meilleure des bienvenues. Bientôt, il se mit à rire doucement, et comme je pouvais interpréter cela comme une moquerie, il expliqua: «Milette [sic] m'avait dit que vous étiez jeune, mais je ne croyais pas que c'était à ce point...» Et comme nous avions le même âge, je pus lui répondre: «Et vous, avez-vous attendu d'être vieux pour écrire de si beaux vers?» Alors nous rîmes à l'unisson. Notre amitié était née, solide, irréductible, aimable, surtout aimable! Je pris dès lors l'accoutumance de grimper vers la petite chambre où j'étais accueillie par un cri joyeux: «Enfin, Madeleine, vous voilà. Comme vous avez tardé à revenir!» Et j'avais beau rapprocher mes visites, le même reproche me recevait. Nous étions plusieurs à l'entendre, ce reproche-là, car il avait tant besoin d'être entouré, de se sentir aimé, enveloppé de chaudes sympathies. Il nous lisait ses vers, mais il fallait insister pour les entendre, car il était aussi modeste que délicat. Auprès de lui, chaque jour, accourait cet incomparable ami qu'était Albert Millette [sic], fraternel au plus haut point, et si Lozeau crut un jour en son talent, j'ai l'absolue certitude que l'ami Millette l'en avait convaincu! Autour de son ami immobilisé, il avait réussi à former tout un cénacle. Nous nous retrouvions souvent. C'est là que je connus Charles Gill [...]. Gill lui apportait des livres et ensemble, ils discutaient leurs vers⁸².

Malgré la fréquence de ses visites, Madeleine lui adresse, sous la rubrique destinée aux correspondants, plusieurs messages d'amitié. Elle accueillera douze autres pièces de Lozeau pour cette seule année et lui confiera même la critique du recueil de Françoise [Robertine Barry], *Les Chroniques du lundi*⁸³. Lozeau lui dédiera un long

82. Madeleine, «En conversant avec...», *La Patrie*, 21 juin 1934, p. 2. Dans sa lettre du 28 [septembre] 1901, Lozeau écrit à Armide que Madeleine lui rend visite deux fois par semaine.

83. *La Patrie*, 23 novembre 1901, p. 18. Cet article fut sans doute favorablement accueilli par Robertine Barry, puisqu'elle alla visiter Lozeau peu après (Lettre du 28 novembre à

poème «Les Étoiles⁸⁴» inspiré d'une de leurs conversations. L'un et l'autre partagent les mêmes affinités: l'importance accordée à l'amour⁸⁵, le patriotisme, un désir de justice sociale, ainsi qu'un penchant pour consoler les coeurs blessés. Tandis que Madeleine manifeste ces sentiments dans sa page de *La Patrie* et dans son action sociale, Lozeau les traduit dans son écriture. Un épisode bien particulier de cette année-là illustre ces tendances chez Lozeau.

Parmi les nombreuses correspondantes de Madeleine, l'une d'entre elles retient particulièrement l'attention: elle semble porter en elle une extrême détresse, un profond désenchantement face à la vie; elle a choisi de s'exiler aux États-Unis, comme de sa vie. Il s'agit d'Armide, pseudonyme de Mlle Maria Bourke. Nous

Armide).

84. *Le Monde illustré*, 28 septembre 1901, p. 337. Madeleine manifeste ainsi sa gratitude: «A.L. — J'ai vu les pâles étoiles «s'allumer dans l'éther noir», j'écoutai «les grandes voix des airs». Avec les accents de la plus suave poésie, elles disaient les beautés de leur ciel bleu, la grâce de leur souveraine, et descendant jusqu'à nous, elles murmuraient dans un chant doux comme une timide prière de bien aimer notre «douce patrie». «Que nos poètes la chantent!, ajoutaient-elles, en remontant vers la sphère rayonnante. Et depuis ce temps, je l'aime encore plus notre terre canadienne, j'admire le talent de mes frères et j'y applaudis tout comme le soir où je rêvai devant les étoiles! De tout coeur, merci» («À nos correspondants», *La Patrie*, 28 septembre 1901, p. 13). C'est nous qui soulignons.
85. À titre d'exemple cette confidence de Lozeau à Maria Bourke, le 25 octobre 1901: «Beaucoup d'amis sont venus me voir depuis votre avant-dernière lettre, entre autres, Madeleine et Colombine. Quelle bonne, charmante et joyeuse consoeur que cette Madeleine; comme elle a un esprit fin au service d'un coeur plus aux autres qu'à elle. [...] Colombine aussi est très bonne; elle a tout son coeur et son esprit dans l'ombre lumineuse de ses prunelles; mais le naturel, la simplicité qui fait qu'on est chez elle quand Madeleine est quelque part — où qu'elle se trouve, me fait goûter d'avantage [sic] l'amitié de la chroniqueuse de la *Patrie*, quoique j'aime beaucoup aussi voir celle du «Pionnier». Quant au talent, à tout bien compter, même en accordant à Colombine une supériorité de styliste, un coloris, une sensibilité aiguë — trop, à mon avis, — dont elle bourre ses phrases à les faire éclater, je préfère celui de Madeleine, plus égal, plus doux, plus murmurant, s'élevant moins parfois, mais ne risquant pas la chute [sic] presque inévitable d'une colombe qui ne serait aigle que par moments. [...] Pour l'esprit, où réside le sentiment esthétique, Colombine plaît; au coeur, ou [sic] demeure la sensibilité qui enfrissonne tout l'être, Madeleine plaît d'avantage [sic]. J'ai toujours préféré le coeur à l'esprit.»

savons qu'elle a voulu rencontrer Lozeau, le jeune poète souffrant, avant son départ. Lozeau lui écrira ensuite à neuf reprises entre le 19 septembre et le 12 décembre 1901⁸⁶. Cette correspondance mériterait à elle seule une étude particulière pour ce qu'elle révèle de Lozeau, de ses sentiments, de ses désirs, de son attitude face à sa condition, sur l'amour, sur la femme, l'amitié et sur son quotidien. Si Lozeau cherche d'abord à reconforter la jeune femme à partir de sa petite notoriété⁸⁷, il semble ensuite se prendre dans les filets d'une amitié quelque peu fébrile à la suite de la deuxième visite d'Armide⁸⁸, ce qui, croyons-nous, provoquera la fin de cet échange. Ailleurs, cependant, Lozeau manifeste une parfaite convenance de ton et une discrétion exemplaire: même Madeleine, qui de son côté reçoit des lettres d'Armide et lui répond dans sa page, ignorera tout de la correspondance entre Lozeau et

86. Le frère Antoine Bernard (c.s.v) retrouva ces neuf lettres en 1958. Elles lui avaient été confiées par Mme Adèle Gauthier-Lozeau après la mort de son fils. On peut les consulter au CRCCF (fonds Antoine-Bernard: pièce P7/1/6) ou encore en annexe de la thèse de doctorat de Soeur Jean de Sienne [Jeanne d'Arc Seguin], «Le Sentiment de la nature chez Albert Lozeau», Ph.D., Université d'Ottawa, 1963, f. 256-307. À propos de cette correspondance, consulter aussi les articles suivants du frère Bernard dans *Le Travailleur* de Worchester: «La bouteille à la mer», 18 septembre 1958, p. 1 et 3; «Encore la bouteille à la mer!», 22 janvier 1959, p. 1 et 2 et «À la mémoire d'Albert Lozeau», 5 mars 1959, p. 1 et 2.

87. «Il est passé tant de personnes dans ma vie, qui, comme vous, sont venues m'apporter, un soir, l'assurance de leur considération, mais qui, elles, m'ont si vite oublié! [...] Je suis certain que je suis celui de nous qui a éprouvé le plus grand plaisir, lors de votre visite de l'autre soir. Je vous ai trouvée très aimable, intelligente et — ce qui ne gêne rien — jolie. Or, j'admire toutes ces qualités comme homme et poète. — C'était une délicate attention de votre part de ne vouloir quitter le sol canadien sans avoir fait la connaissance de celui que vous aimiez peut-être dans ses écrits, sans l'avoir jamais vu. Beaucoup se seraient retranchés derrière des questions de convenance, parfois extrême, et auraient laissé leur esprit bâillonner leur coeur. [...] Je ne suis nullement «le jeune homme le plus intelligent» que vous voulez bien me croire. Je ne suis qu'un tout, tout petit poète dont la plus grande gloire est de faire sourire de jolies lèvres et de beaux yeux, comme les vôtres, et peut-être aussi, de consoler une âme qui a souffert ou souffre» (Première lettre: 19 septembre 1901). C'est nous qui soulignons.

88. Voir la septième lettre, du 14 novembre. Elle a pleuré devant lui: «Je me sens aimé de vous comme personne encore ne m'a aimé, et je ne me suis jamais senti autant d'amour, d'admiration et de respect au coeur à brûler, comme un encens, pour personne autant que vous, tendre amie éplorée. [...] Oh! je maudis le destin qui vous exile!»

Armide⁸⁹. Un certain nombre de poèmes s'inspirent des sentiments de Lozeau pour Maria Bourke⁹⁰ avant de trouver, en 1902, leur source chez Françoise Fafard.

*

Enfin, deux ans après ses débuts dans le «grand monde» de la poésie par sa participation aux *Soirées*, Lozeau fera sa véritable entrée dans le «vaste monde» de la notoriété. Cette publicité, il la doit à nouveau à Charles Gill, qui fera paraître, à l'intérieur de la chronique de Gaëtane de Montreuil, son «étude littéraire», accompagnée d'un portrait (gravure) de son camarade⁹¹.

Le texte de Gill intéresse à double titre. En effet, tout en traçant le profil de Lozeau, Gill exprime aussi les préoccupations qu'il partage avec ses confrères sur la

89. Lettre du 19 septembre: «Ne craignez rien au sujet de vos lettres; personne autre [sic] moi n'en prendra connaissance. Ne vous gênez pas pour écrire. [...] Comptez sur ma discrétion.» Le 31 octobre 1901, Lozeau lui demande: «Sait-elle [Madeleine] que vous m'écrivez?» Le 2 novembre, Madeleine écrit à Armide dans *La Patrie*: «M. Lozeau sera charmé de votre flatteuse appréciation sur son étude de M. Pelletier.»

90. «Envolée», *La Patrie*, 5 octobre 1901: À Armide...; «Le bon silence», *Le Saint-Laurent*, 11 octobre 1901; «Pour vous» dans la lettre du [15 octobre]; «La vierge à la harpe», *Le Saint-Laurent*, 8 novembre 1901; «Amour virginal», *Le Pionnier*, 8 décembre 1901; «Langage sympathique», *La Patrie*, 1^{er} février 1902; «Sourire», *La Patrie*, 1^{er} mars 1902; «Toi», *La Presse*, 11 mars 1902; «Fleur séchée», *Le Journal de Françoise*, 7 mars 1903. Notre énumération ne se veut pas exhaustive, mais ce foyer d'inspiration mérite d'être signalé.

91. Charles Gill, «Étude littéraire», *La Presse*, 30 novembre 1901, p. 17. Lozeau la commente en ces termes à Armide (28 novembre 1901): «Comment avez-vous aimé l'article biographique de Charles Gill sur votre poète? Un peu trop élogieux, mais fort bien écrit, n'est-ce pas?» Cet article était destiné au *Monde illustré* (sa série de «silhouettes»), mais un changement à la direction a fait échouer le projet.

situation de la littérature⁹²:

[...] Pour l'honneur des lettres, au nom de la fraternité artistique, de l'enthousiasme et de la sincérité, je vais donc essayer de faire vibrer un «bravo» sonore et franc sur les louanges banales des indifférents et les sifflets de la malveillance.

Gill déplore l'absence de critique au pays, l'indifférence du public et la difficulté d'écrire et de publier. Il souligne aussi le manque de formation dû à l'éloignement de la France; là-dessus, il reconnaît la lucidité de Lozeau sur ses faiblesses. Puis, il évoque le quotidien de Lozeau depuis six ans: la maladie, les heures interminables, les visites, la sérénité qu'il dégage, tout en citant à souhait ses vers. Parle-t-il de lui-même quand il avance:

Oui, la poésie console. Oh! les bonnes heures passées à dire des vers, à échanger ses impressions, à se communiquer ses enthousiasmes! L'estime et l'amitié ont groupé quelques fidèles au chevet de l'intéressant malade. J'en sais qui sont allés à lui dans le but de le distraire un moment, et qui y ont trouvé un adoucissement à leurs peines, eux qui n'avaient gagné que des remords, à vouloir s'étourdir dans le bourdonnement des plaisirs de la foule.

Gill souligne aussi les joies qu'inspire à Lozeau la présence féminine. Ce qui se dégage surtout de cette étude, c'est la sincérité de Lozeau, sa détermination à vaincre les contraintes de son destin:

92. Gill introduit son étude par ce commentaire: «Bien entendu, ceci n'est pas une critique littéraire. [...] Il n'y a malheureusement pas de critique littéraire au Canada. [...] Les éditeurs ont abandonné cette chimère qui consiste à vouloir réaliser un bénéfice en imprimant des rimes.»

Au lieu de haïr l'existence et de la faire prendre en horreur aux autres, il a nargué la destinée; il a trouvé dans son coeur assez de bonté, assez de grandeur, assez de générosité pour admirer, pour aimer, pour chanter. [...] C'est la fièvre de l'inspiration, [...] c'est l'extase des alexandrins, c'est l'enchantement des rêves qui ont empêché son coeur de se laisser mourir. L'Art est une passion.

L'article de Gill va susciter auprès du grand public une sympathie inattendue qui se traduira par une affluence de visiteurs, de nombreuses lettres d'encouragement et même la visite du premier ministre du Canada, nul autre que Sir Laurier accompagné de son épouse⁹³. Une autre conséquence de cette soudaine notoriété proviendra des périodiques. En effet, les demandes de collaboration afflueront au point où Lozeau sera débordé⁹⁴. En cette fin d'année 1901, Albert Lozeau n'appartient plus seulement au cercle restreint des journalistes et littérateurs: il est devenu le «malade le plus connu de Montréal». Et, par-dessus tout, il est, sans conteste, le jeune poète sur lequel converge la faveur du grand public. Peut-être, malgré les assertions de Gill, et pour se prouver à lui-même et aux autres sa détermination à vivre et à aimer, est-il devenu cet autre Cyrano? Peut-être entend-il sourdre cette résolution qu'il a confiée à Armide:

93. Lettre du 12 décembre à Armide: «Depuis ma dernière lettre, j'ai fait la connaissance de beaucoup de personne [sic] que l'article de M. Gill avait intéressées et intriguées aussi un peu, je crois, entre autres, Monsieur et Madame Laurier. Visiteurs qui m'ont surpris énormément. Et des amis! Je n'ai pas le temps de rien écrire, à part des lettres. Savez-vous que tous [sic] les malades de Montréal, je suis assurément le plus connu et celui autour duquel rayonne le plus de sympathie! Et des lettres! je reçois [sic] de tous côtés qui m'apportent des souhaits de toutes sortes, jusqu'à des reliques, des médailles, etc. C'est bon, ma belle Maria, de se sentir aimer [sic]; même d'inconnus.»

94. À la veille de la parution de cet article, Lozeau confie à Armide (28 novembre 1901): «Françoise m'annonce sa visite, j'en suis charmé. Je sais qu'elle est bonne et fine. De la Presse [sic], de la «Patrie», du «Saint-Laurent» m'arrivent des demandes de collaboration au numéro de Noël. Je ne sais pas comment je vais me tirer de ce guépier.»

Je me sens aimé de vous comme personne encore ne m'a aimé, et je ne me suis jamais senti autant d'amour, d'admiration et de respect au coeur à brûler [...]. Je réunirai toutes ces pièces et je les publierai en un volume, un jour. Mes meilleures pièces n'ont jamais été livrées au public. J'espère que ce jour-là, vous n'aurez pas à rougir de votre poète⁹⁵.

95. Lettre du 14 novembre 1901.

CHAPITRE IV

LE POÈTE ENGAGÉ

«Nous s'rons les homm's
d'la s'main' prochaine!»
Albert Lozeau

1. Un nom sur les lèvres

Nous avons vu que Lozeau ne vit pas replié sur lui-même. Il s'implique. Parfois même avec témérité. D'abord sur la place publique, à la fois comme auteur et fervent nationaliste; puis dans sa vie personnelle auprès de ses proches. Plus encore, son nom commence à circuler, non seulement dans le grand public, mais aussi dans les milieux littéraires montréalais, grâce notamment à sa collaboration aux *Soirées* et aux périodiques les plus importants de Montréal. L'article de Charles Gill paru dans *La Presse* du 30 novembre 1901 le propulse véritablement à l'avant-scène de l'actualité littéraire des années 1900. C'est cette période importante de sa vie d'écrivain que nous voudrions présenter dans le présent chapitre.

*

Deux événements, au début de 1902, viendront confirmer la présence de

Lozeau sur la scène littéraire et souligner avantageusement le capital de sympathie réservé au jeune poète. Le premier serait passé inaperçu s'il n'avait suscité un élan de solidarité spontané autour de son nom. Sous l'instigation d'Arthur Berthiaume, Gaëtane de Montreuil inaugure en effet des concours poétiques à *La Presse* à la fin de janvier¹.

Est-ce une coïncidence, un heureux choix du sort? Les lauréats sont tous des poètes de l'École littéraire: Albert Lozeau, Germain Beaulieu et Charles Gill, d'où des remarques malveillantes de la part de lecteurs qui n'étaient pas dupes

relate Réginald Hamel², qui omet toutefois la cible explicite des reproches anonymes: Albert Lozeau. La chroniqueuse réplique vivement dans la livraison du 15 février. Tout en défendant la justesse de l'exercice (rimes imposées), elle exprime avec force sa révolte³ au correspondant qui a osé s'attaquer au jeune Lozeau:

Parmi les auteurs de ces sonnets, il s'en trouve que le grand public croit reconnaître comme ceux qui feront honneur aux lettres françaises en Amérique, et qui auront la gloire de soutenir cette cause sacrée, lorsque les vieux lutteurs d'hier seront disparus. On chuchotte des noms, on fonde des espérances, les réputations naissantes s'affirment de jour en jour; c'est plus que l'envie n'en peut supporter. [...]

S'il s'en prend surtout à M. Albert Lozeau, c'est sans doute parce qu'il le sait infirme et dans l'impossibilité de se défendre, et voilà bien ce qui rend l'attaque plus pénible.

La destinée a été cruelle envers M. Lozeau. Ses vingt ans languissent sur un

1. Annonce du concours, le 25 janvier 1902.

2. *Gaëtane de Montreuil*, p. 37. En fait, Antonio Pelletier (de l'École), J.-B. Caouette, Gabrielle Lapointe et Charles Gamma figurent aussi au nombre des vainqueurs («Notre concours poétique», *La Presse*, 1^{er} février 1902, p. 17).

3. Avec une plume «masculine»?

lit de douleur. Les seules joies qu'il éprouve, vous avez voulu les lui gâter. Eh bien! vous pouvez vous vanter d'avoir réussi! J'ai vu pleurer le pauvre petit poète, cependant que, attendris à son chevet, nous essayions de le consoler. Je l'ai vu pleurer, et c'est pour cela que je vous réponds, car je suis révoltée. Il lui reste la Poésie pour unique bien sur la terre; la lyre divine berce quelquefois l'horrible cauchemar de sa vie et lui fait oublier les maux soufferts. [...] Vous avez envié l'éphémère fierté de ses succès et votre main profane a voulu le dépouiller du laurier mérité!

[...] Les larmes que vous avez fait verser à ce pauvre affligé, vous les retrouverez dans la vie, et elles vous brûleront le coeur⁴.

Cette saillie de Gaëtane de Montreuil, issue de son devoir d'amitié, réitère admirablement, par le double jeu de l'affectivité et de la pensée, les réflexions récentes de Charles Gill. Certes, elle insiste sur le rôle de la poésie dans la vie de Lozeau; mais surtout, elle le désigne ici comme un des espoirs de la littérature du pays. Et elle accompagne ses commentaires au triste sire d'une réplique collective. Il s'agit d'un encadré intitulé «Nos réponses» dans lequel paraissent trois poèmes (ou extraits) éloquents sur l'incompréhension du monde envers les poètes. Ces textes portent la signature de Lozeau, qui a vite fait de refouler ses larmes, de Gill et de... Germain Beaulieu, nul autre que l'ancien président de l'École littéraire⁵. La réaction du trio Gill-Gaëtane-Lozeau peut sembler quelque peu suspecte, comme le suggère

4. «Deux mots de chronique», *La Presse*, 15 février 1902, p. 19. C'est nous qui soulignons.

5. Voir à ce sujet le chapitre III, note 11. Le 6 juin 1903, Lozeau défendra, quoique timidement, la *Passion* de Beaulieu: «L'année dernière, Monseigneur Bruchésie [sic] a interdit la représentation du drame de la Passion sur les planches d'un théâtre, et tout le monde a trouvé cela juste. Cependant, ce spectacle était bon en soi, mais il faut croire que le résultat ne fut pas tel qu'on l'espérait, puisque l'autorité ecclésiastique dut intervenir» («Au fil de la plume», *Le Passe-Temps*, 6 juin 1903, p. 74). Phénomène curieux que cette condamnation d'un drame religieux. L'Église pouvait-elle encourager Beaulieu, ce «franc-maçon» zéléateur de la Ligue de l'enseignement, qui réclamait l'éducation obligatoire et laïque, l'exigence du diplôme pour les enseignants religieux? En fait, la campagne «d'épuration» (le mot est de Robert Rumilly, *Histoire de la province de Québec*, vol. 14) menée par Mgr Bruchési s'intéresse activement aux Beaulieu, Gustave Comte et Godfroy Langlois. Il est aisé d'en déduire que Beaulieu ne fut pas étranger à la politique d'indépendance religieuse à l'École littéraire.

Réginald Hamel; mais la contribution de Beaulieu à la défense de Lozeau confère à ce dernier un crédit bien plus significatif en ce qu'elle légitime son statut de jeune poète d'avenir.

Cet épisode pénible et réconfortant à la fois inspirera probablement à Lozeau ces vers, qu'il publie deux semaines plus tard dans *La Patrie*:

Il est des mots qui sont des joies
Et d'autres qui sont des douleurs⁶.

Le même mois, Lozeau produit un sonnet en souvenir d'Armide⁷, puis, sous l'influence des récits de voyage de Gaston de Montigny, il sacrifie encore à l'exotisme⁸. En fait, Lozeau travaille avec constance: 42 textes, dont 37 poèmes, paraissent dans les périodiques cette année-là. Il faut admettre que le décès récent de son grand-père Alphonse Lozeau (28 mars) et l'éreintement à *La Presse* n'ont pas trop affecté sa verve. Ni sa faculté d'indignation. Il reprend toute son assurance quand, le 12 avril, il tire à boulets rouges sur l'historien Benjamin Sulte⁹. Ce dernier s'était en effet permis de questionner l'intégrité du poète Crémazie et, ultime

6. «Petits poèmes à Ritournelles. II. Les mots», *La Patrie*, 1^{er} mars 1902, p. 22; dédié «Respectueusement à «Pattes de mouches» (correspondante de Madeleine).

7. «À Toi», *La Presse*, 15 mars 1902, p. 17. Le souvenir de Maria Bourke est indiqué par ce passage: «Telle tu m'apparus, telle encor je te vois, [...] Telle que ce soir bleu de novembre, ma belle». La septième lettre (14 novembre 1901) à Armide signale cette visite.

8. «L'Astrologue», *Le Pionnier*, 23 mars 1902, p. 2.

9. «Octave Crémazie et Benjamin Sulte», *La Patrie*, 12 avril 1902, p. 22.

offense, il cautionnait la déportation des Acadiens¹⁰. En fallait-il davantage pour que tout Canadien français bien né ne relève l'outrage? D'autant plus que la situation ne se prête guère à pareil discours; la fibre nationaliste est exacerbée depuis belle lurette, et l'élite cherche à se structurer pour manifester l'existence du peuple canadien-français et organiser la résistance¹¹. Bref, Sulte «choisit mal son moment»...

*

Déjà, en octobre 1896, les membres de l'École littéraire avaient rejeté la proposition d'Henry Desjardins d'ériger un monument à Crémazie. Après consultation auprès de Louis Fréchette, la proposition de Desjardins est en effet écartée sous prétexte que

le poète s'est exilé sous l'accusation de faux et comme ceux qu'il a trompés vivent encore, le mouvement qui tendrait à rehausser le poète canadien jeterait [sic] sur lui plus d'opprobre que de gloire. Ainsi, il faut attendre¹².

-
10. Sulte vient de faire paraître, dans *L'Écho de l'Ouest* (Minneapolis), «L'expulsion des Acadiens» (7 mars 1902), «La France et nous» (14 mars 1902), «Le régime français» (21 mars 1902); enfin, «Mahomet canadien» (28 mars 1902). Dans ce dernier article, Sulte s'en prend à l'attachement exagéré, selon lui, de certains Canadiens pour la France. Pour atteindre son but, il attaque la réputation de Crémazie. Cet article sera reproduit dans *Le Monde illustré. L'Album universel* («Le gros incident de la semaine», 19 avril 1902, p. 845).
 11. ... Et s'emparer éventuellement d'une position de pouvoir. La «Société du Parler français au Canada» vient de voir le jour à Québec en février. La «Ligue nationaliste» sera inaugurée le 1^{er} mars 1903, suivie par l'Association des Journalistes canadiens-français. La Bibliothèque municipale de Montréal est fondée en 1903 par Colombine [Éva Circé]. En 1904, l'Association catholique de la jeunesse canadienne-française vient structurer la relève orthodoxe.
 12. Réginald Hamel, *Procès-verbaux*, *op. cit.*, p. 6: réunions du 8 et du 15 octobre 1896. Selon Odette Condemine, «dès février 1879, les membres de la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec avaient songé à la possibilité de ramener la dépouille mortelle de Crémazie au Canada. Toutefois ce n'est qu'après la publication du compte rendu de la visite de Faucher de Saint-Maurice au cimetière d'Ingouville en 1889, que des démarches sont enfin entreprises pour rapatrier les cendres d'Octave Crémazie. Il est alors trop tard. À l'avocat J.-A.

Or, en avril 1902, en réaction aux propos de Benjamin Sulte, Lozeau et ses amis vont initier un mouvement «national et patriotique¹³» pour rapatrier les restes de Crémazie et lui ériger un monument. Le nom du Barde national est affiché comme un étendard, en véritable signe de ralliement. L'exil intérieur d'un peuple entier, particulièrement ressenti dans la réalité urbaine, trouve un écho dans le destin de Crémazie, comme tantôt il vibrera à l'évocation du sort de Nelligan (souvent plus qu'à sa poésie)¹⁴.

Cette volonté de réappropriation de la dépouille du glorieux exilé s'accorde bien avec le sentiment général d'affirmer l'identité de la nation canadienne-française. On s'active à mobiliser les forces vives, à propager le culte aux héros signifiants, à rétablir le lieu, le théâtre, la cosmogonie de l'aventure collective en péril. Dans les faits, les années 1900 sont, pour le Québec, des années charnières, non seulement au plan socio-économique, mais aussi au plan des valeurs. Au rêve de la reconquête de l'Amérique par la foi et la langue - rêve qui a marqué toute la deuxième moitié du XIX^e siècle - a fait place une vision du monde plus tragique. C'est dorénavant

Chicoine, en 1896, et à Louis Fréchette, en 1902, la mairie du Havre répond qu'il est impossible de retrouver les cendres du poète, le «terrain commun», où il a été inhumé, ayant été repris au bout de quinze ans» (*Octave Crémazie*, Montréal, Fides, 1980, p. 242).

13. Comme ponctuation à l'article de Lozeau, Madeleine écrit: «Je voudrais que les habitantes du Royaume se distinguent par leur patriotique empressement à seconder ce mouvement national. [...] Et lorsque les restes de notre poète Octave Crémazie reviendront au Canada, nous sentirons une douce et fière émotion à l'âme, satisfaction du devoir national accompli» («Crémazie», *La Patrie*, 12 avril 1902, p. 22).
14. Bien sûr, la fascination qu'exercent les figures exemplaires de victime affecte, d'une certaine manière, la perception du grand public par rapport à Lozeau. Cependant, dans son portrait de Lozeau, Doucet évitera toute référence à sa condition («M. Albert Lozeau», *Le Passe-Temps*, 24 octobre 1903, p. 153).

l'Amérique, entendons surtout les États-Unis, qui entraîne le Québec dans sa culture marchande et capitaliste. La collectivité canadienne-française s'interroge donc sur la manière d'assumer son destin nord-américain. La situation exige la fusion de toutes les énergies en fonction du but commun¹⁵.

Alors, pourquoi Lozeau? Parce qu'il est jeune. Parce qu'il «a de l'avenir».

Parce qu'il sait pourfendre. Le frère Bernard a peut-être raison d'affirmer:

On l'initiait aux détails de l'oeuvre à accomplir, de la lutte à entreprendre, on lui désignait même certains adversaires à combattre. Ainsi, *Le Monde Illustré* [sic] publia, en avril 1902, sous la signature de Lozeau, un véhément article intitulé «Octave Crémazie et Benjamin Sulte» [sic], où nous avons aujourd'hui peine à reconnaître le musicien du *Miroir des Jours*¹⁶.

Toutefois, nous savons que Lozeau ne se gênait pas pour s'investir dans sa parole et qu'il participait à l'état d'esprit ambiant. S'il a subi des influences, il les a traduites dans un style très personnel. De fait, l'article de Lozeau dans *La Patrie* connaît un retentissement considérable, au point où l'exégète sent la nécessité d'y faire écho un quart de siècle plus tard! Le texte de cette conférence tel que retrouvé au Centre de recherche en civilisation canadienne-française dénote même la pudeur du

-
15. Annette Hayward constate: «Le bon-ententisme entre nationalistes de tout genre est à l'ordre du jour» (*op. cit.*, p. 111); plus loin, elle reprend: «La nouvelle croisade exige la solidarité de toutes les bonnes volontés» (*ibid.*, p. 821). À cette époque, le «castorisme libéral» d'Henri Bourassa ne suscite pas de controverse.
 16. Frère Antoine Bernard (c.s.v.), *Une heure avec Albert Lozeau*, p. 11. Il semble qu'au lendemain de son décès, on veuille évacuer toute controverse autour de son nom pour fixer dans l'imaginaire du public une représentation de Lozeau conforme à l'idéologie régnant alors. Nous reviendrons sur cette question à propos de l'article du F. V.-M. Breton sur *L'Âme solitaire* en 1908.

conférencier à cet égard, car il a rayé du texte initial le passage suivant:

Permettez-moi d'en citer, à titre de document curieux¹⁷, les lignes du début.
«M. Benjamin Sulte a la bave facile, prodigieusement facile. Après avoir sali des productions de sa plume calomniatrice la France et les Français, le voilà qui essaie maintenant de ternir la réputation de notre premier poète Crémazie, en l'accusant — excusez du peu! — d'être un bohème, un plagiaire, un faussaire... c'est-à-dire ce qu'on appelle vulgairement un gibier de potence qui aurait plutôt dû mourir au bout d'une corde que dans son lit, pauvre et ignoré, en France. Notre ci-devant historien national, dans sa fureur francophile, en veut à tout ce qui est noble, d'une noblesse sacrée par le malheur et l'exil; à tout ce qui honore un pays, à ses hommes et à ses oeuvres... [sic]
Il y en a ainsi, sur ce ton de diatribe féroce, trois grandes colonnes. C'est assez pour nous convaincre que Lozeau eut, à vingt ans, ses heures d'indignation aussi bien que de lyrique enthousiasme [...].

C'est avec la complicité de ses proches que Lozeau donne ici le coup d'envoi au mouvement: avec la bénédiction de Madeleine à *La Patrie*¹⁸ et la connivence de Gill et Gaëtane de Montreuil à *La Presse*¹⁹. La semaine suivante, Lozeau persiste et signe

-
17. Le frère Bernard n'imagine pas citer cet extrait tout aussi «curieux»: «Il [Sulte] est la limace qui traîne sa propre fange sur les fleurs les plus belles de la couronne qui ceint le front de la patrie; il est l'iconoclaste enragé qui crache sur les tableaux les plus glorieux de notre histoire, ne pouvant les briser de ses mains impuissantes de pétrisseur de boue!» C'est nous qui soulignons.
 18. Madeleine: «ALBERT L. - Je vous serre la main, mon brave ami, et votre article tout vibrant de fierté aidera à seconder le mouvement qui se fait pour ramener au Canada les restes d'Octave Crémazie. Ainsi, vous êtes content de moi, je suis contente de vous. À la vérité, il est difficile de mieux s'entendre et avec tant d'amicale sympathie» («À nos correspondants», *La Patrie*, 12 avril 1902, p. 10). L'épigramme de Louis-Joseph Doucet est tout aussi suave de méchanceté que la prose de Lozeau qu'elle joute («Monsieur Sulte», *La Patrie*, 12 avril 1902, p. 22). Peu de temps après, les deux poètes se lieront d'amitié. Voir aussi de Madeleine: «Chronique», *La Patrie*, 14 avril 1902, p. 4.
 19. À *La Presse*, Gaëtane de Montreuil attaque en publiant «Les Morts» de Crémazie, accompagné de l'article de Gill, «L'Infamie» (*La Presse*, 12 avril 1902, p. 16). Gill fait aussi paraître une «[Esquisse du monument de Crémazie]» (*L'Album universel*, 26 avril 1902, p. 865) et un poème d'occasion ([Charles Marcilly], «À Crémazie», *Le Journal*, 29 avril 1902). La chroniqueuse publie son commentaire la semaine suivante («Deux Mots de chronique», *La Presse*, 15 février 1902, p. 19).

de sa main une pièce de 80 vers (!) «La Patrie pleure²⁰». Gill, pour sa part, soumet une esquisse du monument à Crémazie que *Le Monde illustré* reproduira en première page²¹.

Le «père» de notre littérature devient bientôt l'objet d'une ferveur soutenue, à preuve les nombreuses pièces à sa gloire rencontrées dans les journaux de l'époque²² à la suite de cet éclat. En fait, l'affaire «Mahomet» a offusqué à peu près tout le monde, et Louis Fréchette considère enfin le temps propice pour prendre la tête du mouvement²³. Quant au sort de l'historien d'outre-Outaouais, Lozeau a statué: «M. Sulte ne compte plus [...]» Ainsi ce deuxième «incident» n'est pas subi par Lozeau. Il l'initie lui-même, de connivence avec les animateurs du milieu culturel.

*

20. *La Patrie*, 19 avril 1902, p. 22.

21. «[Esquisse du monument de Crémazie]», *Le Monde illustré. L'Album universel*, 26 avril 1902, p. 865. La semaine précédente, la rédaction a fait le point sur l'affaire: «Le Gros Incident de la semaine», *ibid.*, 19 avril 1902, p. 845: «L'Attaque!» (B. Sulte), «La défense!» (H.-R. Casgrain), «La Conclusion de l'affaire» (La Rédaction).

22. La mode est aux très longs poèmes sur Crémazie. *Le Pionnier* publie ceux de Chapman (20 avril 1902) et de Colombine (27 avril); *Le Journal*, celui de Gill-Marcilly, «À Crémazie» le 29 avril; le 23 juin sera créée au Monument National une «apothéose» de Madeleine, *L'Adieu du poète*. Le 9 décembre 1903, *Le Canada* publicise les Soirées pour le monument Crémazie et reprend le poème de Gill (p. 9). Quant à Lozeau, il a déjà signé «Pauvre Crémazie» au *Monde illustré*, le 8 juillet 1899. En 1902, en parallèle à son article contre Sulte, il compose coup sur coup «La Patrie pleure» (*La Patrie*, 19 avril 1902) et «Crémazie» (*La Patrie*, 21 juin 1902). Même la pièce de Lozeau sur Du Bellay, publiée peu après le dévoilement du monument à Crémazie, s'intitule «L'Exilé» (*Le Nationaliste*, 15 juillet 1906, p. 3).

23. Il prend la défense de Crémazie dans les journaux et rédige un «opuscule intitulé *La Nation outragée* [...]». Puis il accepte la présidence d'un comité de littérateurs et de journalistes qui se proposent deux buts bien définis: ramener les cendres du poète à Québec, et ériger un monument Crémazie à Montréal» (O. Condemine, *Crémazie, op. cit.*, p. 242).

Les deux textes, celui de Gaëtane de Montreuil à l'appui de Lozeau et celui de Lozeau contre Sulte, procèdent du même réflexe. L'un et l'autre fondent leur argumentation sur la dimension «sacrée» de la littérature canadienne-française (son passé, son avenir) et de ses célébrants pour excommunier le profanateur et l'hérétique. Gaëtane de Montreuil louange ceux «qui auront la gloire de soutenir cette cause sacrée» et condamne son destinataire à l'enfer («elles [les larmes] vous brûleront le coeur»); quant à Lozeau, il évoque la «noblesse sacrée par le malheur et l'exil» de Crémazie et destine Sulte à la fange et au néant.

Soulignons au passage l'attitude de Lozeau envers la France. S'il se permet ailleurs de vilipender l'anticléricalisme français, il manifeste ici un attachement ferme à la mère patrie qui ne se démentira pas²⁴. Enfin, il nous faudrait tenter de réconcilier les deux aspects qui cohabitent chez Lozeau, du moins risquer une hypothèse. Comment, en effet, ne pas ressentir le contraste entre le pamphlétaire et le poète? Ne pas considérer l'écart troublant entre l'émoi poétique et la prose vitriolique?

Pourquoi donc nous honnir, quand nous grisons nos coeurs
Des ors mourants de l'Astre ou des calmes aurores;
Que vous importe-t-il qu'en des rimes sonores,
Nous chantions nos espoirs, nous pleurions nos douleurs?
Car nous berçons nos jours, ainsi qu'en une danse,
Au rythme des beaux vers à la molle cadence;

24. Cette proclamation coïncide avec la création à Montréal d'un cercle de l'Alliance française (1902) que présidera Honoré Beaugrand. La première rencontre a eu lieu le 14 mars 1902 dans les salons de *La Presse*. Les Béïque, Dandurand, Loranger en font partie. L'inauguration de ce cercle aurait-elle suscité la sortie de Sulte (article du 27 mars)?

Et nous vivons meilleur l'instant de nos combats.
Ne nous enlevez pas ce reste d'ambroisie,
Qu'un beau soir nous légua la douce Poésie,
Et qu'il nous faut ensemble épuiser ici-bas²⁵.

Autant la posture qu'il adopte comme essayiste le relie à la jeunesse militante et le situe dans la mêlée, autant son discours poétique suggère une distanciation — voire postule la quête d'un idéal poétique et témoigne d'une authentique noblesse de sentiment²⁶. Ainsi, c'est à partir de sa fonction sociale, mais aussi dans la mesure où il occupe la position privilégiée de jeune poète d'avenir, que Lozeau intervient dans la lutte nationaliste canadienne-française des années 1900. N'est-ce pas aussi la trame de sa correspondance à Maria Bourke? Prouver par son action qu'il n'est pas une victime, un être «inutile», et mériter, par là, une place dans le monde et son droit à l'amour²⁷. On ne s'étonnera donc pas que «La Patrie pleure» paraisse le même jour que «La Musique des yeux» et que la cause patriotique côtoie l'enchantement vécu dans la présence de l'aimée:

Les yeux ont leur musique, et dans le ciel profond

-
25. Lozeau réagit dignement à son détracteur. L'utilisation du «nous» le rattache à l'élite des chercheurs d'idéal («Nos réponses», *La Presse*, 15 février 1902, p. 21).
26. «Je suis lu moins que d'autres et je fais pourtant mon possible pour atteindre autant qu'il se peut le parfait, le vrai et le beau; je ne sais de quoi cela dépend... Je crois que je vise trop à l'art et que je ne spécule pas assez sur la bêtise publique. Je briserai certainement ma plume plutôt que de ramper dans le banal, de me vautrer dans la platitude», professait-il à Armide le [15] octobre 1901. On pourrait retracer les occurrences par lesquelles il se pose désormais en poète. Ainsi, le mois suivant l'affaire Sulte, il dédie «À une mère pauvre» un poème qu'il conclut: «Le poète, suivant en tout la loi prescrite — Aux choses, n'en a pas, certes, plus de mérite — Que l'étoile qui sans le vouloir respandit» (*La Presse*, 3 mai 1902, p. 16).
27. Par ailleurs, Jeanne d'Arc Seguin cite cette déclaration de Françoise Fafard: «Il disait: «Je veux guérir; je verrai tous les chirurgiens. Ensuite je t'épouserai»» (Entrevue du 10 août 1958, «Le Sentiment de la nature chez Lozeau», f. 127).

Ce sont les astres d'or et d'argent qui la font.

J'écoutai très longtemps chanter le ciel splendide,
Et puis, je m'endormis l'âme émue et candide²⁸.

*

Car l'amour rôde en ce printemps de 1902. Le mariage de Gill avec Gaëtane de Montreuil [Georgina Bélanger] sera célébré le 5 mai 1902. Pour sa part, Albert Lozeau a su retenir l'attention de Françoise Fafard. Une affection mutuelle s'est développée et, vers cette époque, elle a remplacé Maria Bourke dans son coeur. Françoise, en effet, lui rend visite depuis quelque temps déjà. Selon Jeanne d'Arc Seguin, Béatrice Lozeau l'aurait présentée à son frère aîné en 1901; elle avait 17 ans et Albert 23: «Françoise le visita régulièrement jusque vers la fin de 1907²⁹». Une lettre inédite de Lozeau à sa cousine Alice Daoust, datée du 21 mai 1902, vient appuyer cette assertion:

Je ne puis pas ouvrir ma porte, le vent est trop empressé à se faire respirer;
il bouleverse tous mes papiers et s'attaque même à mes portraits encadrés
sans respecter celui de Françoise. Est-il «osatif», hein?³⁰

28. «La Patrie pleure» (*La Patrie*, 19 avril 1902, p. 22) et «La Musique des yeux» [sous un poème de Crémazie]: cette dernière pièce sera reprise dans *L'Âme solitaire* et dédiée à Françoise Fafard (*La Presse*, 19 avril 1902, p. 16).

29. Jeanne d'Arc Seguin, *op. cit.*, f. 127, note 84; voir f. 126-128. Elle a rencontré Mme Henri Caron [Françoise Fafard] en 1958; son information s'avère donc inattaquable, sauf sur la date exacte de la rupture, qu'elle situe à la fin de 1907. Selon notre lecture des poèmes de Lozeau, la rupture survient peu après la sortie de *L'Âme solitaire* (août 1907). Nous y reviendrons.

30. *Ibid.*: lettre manuscrite reproduite en annexe de la thèse.

Cette même lettre illustre l'atmosphère de gaieté autour de la chambrette. Elle met en évidence les charmantes attentions dont le jeune infirme est l'objet — ici un envoi de fleurs — que le poète paiera volontiers de retour. Les premières lignes ébauchent le poème «Pour des pensées» paru dans *Le Journal de Française*, le 26 juillet 1902:

Ma chère Alice,
Tes pensées me sont arrivées toutes fraîches sur leur lit d'ouate, comme si elles venaient justement d'être cueillies. Tu les as choisies comme je les aime: jaune clair et violet sombre [...]

deviendra:

Tu les as bien choisi ces fleurs: violet sombre
Et jaune vif, couleur ardente de soleil;
De la lumière d'or des midis et de l'ombre
En pétales; velours vivant et sans pareil!
Parmi toutes les fleurs dont la terre s'encombre,
[...]
Tes doigts ont su cueillir les soyeuses pensées,
Belles comme des yeux d'enfants, et nuancées
Telles que je les aime et nouvelles d'hier³¹.

D'ailleurs, la production lozéenne semble s'accomplir telle la ponctuation d'un dialogue entretenu avec ses proches³². Le poème liminaire de *L'Âme solitaire* «À un

31. *Le Journal de Française*, 26 juillet 1902, p. 17: «Montréal, juin 1902». Nous avons vu qu'à la suite de sa critique des *Chroniques du lundi*, Lozeau a reçu la visite de Robertine Barry. En décembre, Lozeau la cite en exergue du poème «Les Vieux Noël» (*La Patrie*, 21 décembre 1901, p. 11). *Le Journal de Française* paraît à partir du 29 mars 1902, et Lozeau y collaborera à l'occasion.

32. «Langage sympathique» (*La Patrie*, 1^{er} février 1902) évoque une visite d'Armide; «Joies mortes» (*La Presse*, 1^{er} février 1902): dédié à Alice D[août]; «Billet amical» (inédit: 4 février 1902): À Albert Cloutier; «Sourire» (*La Patrie*, 1^{er} mars 1902): À Madeleine; «Les Mots» (*ibid.*): À une correspondante de Madeleine, «Patte de mouches»; «Toi» (*La Presse*, 11 mars 1902): Armide; «Astrologue» (*Le Pionnier*, 23 mars 1902): Gaston [de Montigny]; «La Musique des yeux» (*La Presse*, 19 avril 1902): Françoise Fafard; «La loi» (*La Presse*, 3 mai 1902): À une «Mère pauvre!»; «Sous les étoiles» (*Le Pionnier*, 4 mai 1902): À mon ami Albert Millette [sic]; «Ses yeux» (*La Patrie*, 14 juin 1902): Lozeau parle de sa «bien-aimée»; «Invitation» (*Le Journal*, 13 septembre 1902): Probablement destiné à Françoise Fafard; «Pour des yeux noirs» (*La*

poète» constitue à l'origine la réplique de Lozeau à un hommage de Gill-Marcilly paru dans *Le Journal*³³ en mai. Plus tard, «Lieux communs» servira à encourager la parution de *L'Étincelle* que Gill et Colombine viennent de fonder³⁴. En retour, la renommée de Lozeau profite de ses liens privilégiés avec la presse montréalaise. Ainsi, quand il se rend en pèlerinage à Saint-Anne-de-Beaupré en juillet, Madeleine associe toutes ses lectrices à la guérison souhaitée pour le poète:

7 ans!

Il y aura bientôt 7 ans que la féroce l'a étendu sur ce petit lit étroit d'où il n'a jamais bougé. [...] On l'amène vers la grande miraculeuse de là-bas, on lui porte le poète-martyr, afin qu'elle jette sa grâce sur le cher être résigné. Douce Ste-Anne, laissez-vous attendre³⁵.

Cette publicité autour du pèlerinage de Lozeau n'a pas de quoi surprendre. Elle rappelle que la pratique religieuse est éminemment présente dans la société québécoise des années 1900. N'inaugure-t-on pas l'Oratoire Saint-Joseph le 19 octobre 1904? Quoi qu'il en soit, l'article de Madeleine contribue à susciter l'intérêt du

Patrie, 20 septembre 1902): «Lesquels?»; «L'Idéal bouquet» (*La Presse*, 20 septembre 1902): À Mademoiselle Régina D...[Daoust?]; «Rage vaine» (*La Patrie*, 8 novembre 1902): La dédicace à Paul Boër deviendra à Jean Charbonneau dans *L'Âme solitaire*; «Tout près d'elle» (*Le Passe-Temps*, 8 novembre 1902): À [Françoise]; «La Vestale» (*Le Journal de Françoise*, 6 décembre 1902): À Mademoiselle Hélène Vacaresco, poétesse roumaine amie de Robertine Barry; «Hosanna!» (*La Patrie*, 20 décembre 1902): À Mademoiselle Françoise F[afard].

33. «À M. Albert Lozeau», *Le Journal*, 17 mai 1902, p. 6. La réponse de Lozeau s'intitule «Réponse à M. Charles Marcilly» (*Le Journal*, 20 mai 1902, p. 4). Dans *L'Âme solitaire*, elle devient «À un poète» (p. xi). Gill collabore à ce périodique et y publie des pièces de son camarade.
34. «Lieux communs» (fragments), *L'Étincelle*, 13 décembre 1902, p. 21. En 1902, Colombine fonde ce journal littéraire avec Charles Gill et Arsène Bessette. *L'Étincelle* ne durera pas. A. Pelletier et G. Desaulniers y collaborent. Coppée aussi y a sa place. La pièce de Lozeau, d'allure badine, indique que la relation entre Lozeau et Françoise va bien.
35. «Chronique», *La Patrie*, 21 juillet 1902, p. 4. Cet article a été repris dans *Premier Pêché*, Montréal, La Patrie, 1902, p. 104-105.

grand public pour Lozeau. C'est du moins l'avis d'Albert Cloutier:

À chacun de ces voyages, Lozeau était parti confiant d'en revenir guéri, mais la Bonne Ste-Anne n'a pas jugé à propos de le faire et il en était revenu bien déçu et peiné. Cette guérison eut eu [sic] beaucoup de retentissement cependant, car Lozeau était déjà connu comme un grand-malade et pour beaucoup, un incurable en effet³⁶.

* * *

2. La chambre ouverte

La popularité de Lozeau amène d'autres amis de choix, qui viennent rejoindre les fidèles de la rue Laval. S'y retrouve surtout Louis-Joseph Doucet, qui formera avec Gill et Lozeau un trio redoutable. C'est en 1902 que Lozeau, par l'intermédiaire de Gill, fait la rencontre de Doucet³⁷, qui lui communique sa vision de l'art, son amour de Villon, sa prédilection pour les formes anciennes. Plus tard, les deux poètes se relayeront la chronique littéraire du *Passe-Temps* («Chroniques de

36. Albert Cloutier, *op. cit.*, p. 32. C'est nous qui soulignons.

37. Le 12 avril 1902, un poème de Doucet contre Sulte voisinait l'article de Lozeau dans *La Patrie*: ce fut peut-être l'amorce de leur relation. Louis-Joseph Doucet a déjà publié plusieurs poèmes au *Monde illustré*. À l'automne 1901, fraîchement diplômé du collège de Joliette (Clercs de Saint-Viateur), il est d'abord surveillant à l'École Normale Jacques-Cartier où Gill enseigne. Ils se lient d'amitié et, quand Doucet déménagera à Québec, ils entretiendront une correspondance soutenue. Or, à l'automne de 1902, Doucet vient enseigner à l'Académie Saint-Jean-Baptiste, dirigée par la même communauté religieuse, à deux pas des Lozeau... La correspondance de Gill à Doucet a été publiée par les soins de Réginald Hamel (*Charles Gill. Correspondance*, Montréal, Parti pris, «Terre-Québec», n° 1, 1969, 248 p.).

quinzaine») et ils s'y portraitureront tour à tour. Deux pièces enjouées saluent cette nouvelle amitié: «Le respect du prélat», parue le 9 juillet 1902, porte cette dédicace: «À mon ami Louis J. Doucet / -«Ah! le bon vieux temps!» Puis, le 26, une «Ballade des hommes de la semaine prochaine» s'achève par un envoi à Louis-J. Doucet. Cette fantaisie démontre clairement la lucidité de Lozeau sur sa renommée grandissante et sur la mission dévolue aux jeunes artistes, tout en narguant sans retenue les présomptueux:

Y a des gens qu'ont d'ambition,
On l'constate en lisant l'histoire -
Et qui n'ont d'autre intention
Qu'd'arriver très vite à la gloire;
S'croyant l'summum d'l'esprit humain,
Bouffis d'orgueil et d'rage vaine,
I s'font app'ler les homme's de d'main;
Nous s'rons les homm's d'la s'main' prochaine!
[...]

Pour le plaisir d'rimer d'travers,
Et d'fair des pieds d'nez à la muse,
Continuons d'fair' des mauvais vers,
Puisque ce jeu-là nous amuse.
Nous qui sommes sur le chemin
D'la renommé', faisons la chaîne
Et dansons, l'coeur d'espoir tout plein.
Nous s'rons les homm's d'la s'main' prochaine³⁸!

Cette faculté qu'a Lozeau de reconnaître ses travers fait d'ailleurs l'unanimité des commentateurs qui ont fréquenté le «Nicaloso». Certes, il ne se méprend pas sur sa valeur propre. Car cette «rage vaine», octroyée ci-devant aux ambitieux, se traduit

38. «Le Respect du prélat», *Le Journal*, 9 juillet 1902, p. 2; «Ballade des hommes de la semaine prochaine», *La Patrie*, 26 juillet 1902, p. 18. En 1902, *L'Album universel* présente hebdomadairement «L'Homme du passé», «L'Homme du jour» et «Les Hommes de demain».

tout autrement lorsqu'elle s'applique à lui-même. Ainsi, peu après l'étude de Louis Dantin sur Nelligan dans *Les Débats*, le poème «Soirs d'octobre» dédié à Hector Demers — poète de l'École — adopte un ton bien différent pour décrire l'ascèse de l'artiste et ses joies spirituelles:

Vous ne connaissez pas, cervaux matériels
Pour qui les écus d'or, de l'esprit tiennent place,
Qui vous courbez bien bas devant la populace,
Friands de ces honneurs que vous croyez réels;

Vous ne connaissez pas l'inexprimable joie
De sentir palpiter sur le papier son coeur,
D'être de sa pensée intime le vainqueur,
De l'avoir faite esclave en un joug qui la ploie!

Qu'importe que la lutte ait brisé tout son corps,
Comme une sève dont la vigueur fend l'écorce!
C'est au feu du combat qu'on mesure sa force [...].

Une page de plus s'ajoute au petit livre
Qu'on rêve de jeter au mépris des humains;
Une fleur fraîche éclore arrachée aux chemins,
Dont le parfum souvent console et nous fait vivre³⁹!

Puis paraît le poème «Rage vaine», qui exprime la distance entre le jeune poète et l'oeuvre à accomplir:

Mon âme fait des bonds vers l'Idéal et pleure
Parce qu'elle n'a pu jamais même saisir

Un de ses petits bouts de rayons qu'elle effleure,
La nuit, lorsque tout dort, excepté son désir⁴⁰.

39. *La Presse*, 25 octobre 1902, p. 16.

40. *La Patrie*, 8 novembre 1902, p. 22. Le poème est repris dans *L'Âme solitaire*, p. 196. La dédicace a changé dans le recueil: non plus «À Paul Boër», mais «À Jean Charbonneau».

Le même mois, un autre poème, «Le Seul bien» invoque Musset et donne le ton à la réflexion poétique de Lozeau:

O poète! apprends-moi les sanglots qui demeurent,
Apprends-moi l'art des chants humains et qui ne meurent,
Pour consoler mon coeur des oublis du ciel bleu⁴¹!

Malgré ses imperfections, Lozeau s'est donc affermi dans sa résolution de participer à l'oeuvre commune. Son entourage stimule sa détermination et, hormis son handicap, il jouit d'un climat propice à son épanouissement, réconforté par l'amour de Françoise, les conversations avec les camarades, les amitiés, les visiteurs choisis et par l'affection de sa famille. Pour tester sa détermination, il s'attaque à des formes plus exigeantes, telle celle du «Premier meurtre du désert», légende très hugolienne où interviennent tour à tour le narrateur, le désert, le poète et le lion. Composée de 98 alexandrins, cette pièce aligne sept sonnets bâtis sur le modèle ABAB-ABAB-CCD-EDE, sauf pour la dernière strophe: EED. Lozeau adopte une solennité, un ton épique inédits chez lui, que n'auraient pas reniés Fréchette ou Chapman. Mais le propos final ne réfléchit pas le passé, il atteste des préoccupations plus contemporaines, plus urbaines de son auteur:

Lion, que penses-tu de ces bourgeois serviles,
Fiers de leur ventre plein des sueurs de l'enfant?
Vengeur, que penses-tu de leurs actions viles,
De leur honneur perdu qu'on leur rend triomphant⁴².

41. *La Presse*, 22 novembre 1902, p. 17.

42. *Le Journal*, 10 novembre 1902, p. 2.

Enfin, pour Noël, il dédie à Françoise F... [Fafard] «Hosanna!» une «pièce de douze quatrains bâtis sur deux rimes. Lozeau tentait-il d'éblouir «sa muse» par ses prouesses en versification?» se demande Jeanne d'Arc Seguin⁴³. Effectivement, Lozeau défie ses limites. Il manifeste son amour par un présent à la mesure de son sentiment, comme une promesse aussi de ses réalisations futures. Il ne se contente pas de profiter de la petite renommée méritée par son travail et par la réclame de ses amis journalistes. Il a éprouvé son talent, poursuivi sa formation, motivé sa présence sur la place publique et dans les milieux littéraires.

* * *

3. Le jeune vétéran

Cette présence, Lozeau l'assume particulièrement au *Passe-Temps*. Depuis l'automne 1902, il y signe en effet deux séries d'articles: «Chronique de quinzaine» et «Dans le monde des lettres» en alternance avec L.-J. Doucet⁴⁴. Ses articles traitent généralement de sujets relatifs à la vie littéraire francophone d'ici et de France; à l'occasion, Lozeau commente la vie sociale. Mais ces articles sont aussi une façon de voir la place que Lozeau occupe dans le champ de la production journalistique de l'époque, notamment sur le crédit qu'on lui accorde dans la sphère culturelle; ils

43. Jeanne d'Arc Seguin, *op. cit.*, p. 129; «Hosanna!», *La Patrie*, 20 décembre 1902, p. 22.

44. De Lozeau, nous avons retracé 19 chroniques: 2 en 1902 et 16 en 1903, plus un portrait de Doucet.

rendent compte aussi de ses lectures, de ses préoccupations et de ses prises de position. Et, pourrait-on ajouter, ils nous font connaître les opinions de ses proches. De fait, Lozeau échange régulièrement avec les membres du petit cénacle qu'il a attirés chez lui. Il en retire aussi des informations privilégiées.

Nous devons constater que pour l'année 1903, celle au cours de laquelle il s'adonne régulièrement à la chronique, sa production poétique diminue sensiblement. Au cours de cette année, 26 poèmes paraîtront contre 18 proses⁴⁵. Nous ne pouvons accuser ici la qualité de sa poésie, puisque Charles ab der Halden retiendra 16 de ces pièces pour *L'Âme solitaire*. Nous croyons plutôt que Lozeau devait consacrer plus de temps aux nombreuses lectures que sa tâche lui imposait et pour laquelle il était rétribué, même maigrement. Nous savons qu'il refusait d'être un fardeau pour les siens; l'amour qu'il porte à Françoise l'inciterait aussi à prouver qu'il est apte à gagner sa vie. Il s'avère concevable qu'il ait tenté l'expérience. Le frère Bernard nous informe que

[...] quand des succès inespérés auront rasséréiné son ciel [...], il s'amusera à dresser le bilan de ces années grises qui vont de 1900 à 1906. Pour 327 articles fournis aux journaux ou aux revues, il avouera avoir touché exactement quinze dollars, ce qui ne constituait pas, toutefois un bénéfice net, car les frais de poste restaient à sa charge⁴⁶...

En fait, Lozeau en apporte lui-même la confirmation dans une lettre à Doucet

45. Ces chiffres sont avancés sous toute réserve. Notre dépouillement ayant une valeur bien relative. Cependant, le fonds Lozeau semble un indicateur valable de la production lozéenne.

46. Frère Antoine Bernard (c.s.v.), *op. cit.*, p. 14.

rédigée au printemps de 1904:

On a bien hâte de [...] te voir, mon cher ami, rimeur de mauvais vers qui sont parfois bons, comme je viens de le constater dans *Le Passe-Temps*, qui me doit toujours six piastres, hélas⁴⁷!

Le contenu de ces articles s'organise par rapport à deux axes principaux: la France, d'abord, à qui il accorde beaucoup d'espace; puis, la littérature d'ici. Lozeau s'intéresse à la critique, à la définition de l'art, à la place réservée aux jeunes et aux droits d'auteur. De plus, il informe ses lecteurs des publications locales⁴⁸.

En cette période de méfiance généralisée envers la mère patrie, Lozeau proclame hautement son attachement à la France tout en réitérant son opposition à l'Angleterre. Et il admet voir avec peine nos «grands hommes» [Fréchette] s'abêtir «en prose ou en vers, renier leur passé et se réjouir, en rimes riches, de la défaite des Plaines d'Abraham» lors des fêtes «anglaises» ou des visites princières. Mais, lors du 14 juillet, c'est «le coeur qui battait et l'esprit qui l'écoutait aller, tout ému⁴⁹». Ainsi, il rend hommage à l'esprit français, tout en faisant état des connaissances qu'il acquiert par ses lectures. Aussi ses articles sont-ils, la plupart du temps, émaillés de

47. Lettre du 20 avril 1904 («Les inédits: Albert Lozeau», *La Barre du Jour*, p. 42).

48. Le 6 décembre 1902, il s'adresse ainsi aux auteurs: «Nous rendrons compte de tout ouvrage dont deux exemplaires nous seront adressés» («Chronique de Quinzaine. Au fil de la plume», *Le Passe-Temps*, 6 décembre 1902, p. 278).

49. «Chronique de Quinzaine. Au fil de la plume», *Le Passe-Temps*, 1^{er} août 1903, p. 106-107.

longues citations quand le propos même du chroniqueur ne sert pas qu'à les introduire, indice du faible degré de distanciation par rapport à son sujet. Quant aux événements évoqués, ils sont le plus souvent reliés à l'actualité littéraire, tels que les nominations à l'Académie, l'érection d'un monument, qui à Baudelaire, qui à Balzac, ou le décès d'un homme de lettres⁵⁰.

Cependant, Lozeau sait profiter de l'occasion pour justifier ses propres opinions. Ainsi dans sa présentation de Baudelaire, il dénonce les préjugés et souligne l'ordre significatif des *Fleurs du Mal*: «ce livre unique doit être avant tout considéré comme une oeuvre d'art⁵¹». À propos de l'élection de Gregh et de la comtesse de Noailles à l'Académie française, il salue la consécration de la «poésie nouvelle⁵²» et entreprend un réquisitoire pour la «jeune école». Il estime comme Brunetière que «le Beau, en poésie particulièrement, peut se manifester, sans déchoir, autrement que selon les ordonnances de Boileau». Ailleurs, il déprécie George Sand au profit de son auteur de prédilection, Musset.

Mais, ce que nous apprécions davantage de ces chroniques, c'est qu'elles nous permettent de mieux cerner les points de vue de Lozeau sur la littérature canadienne-française de cette époque:

50. «Chronique de Quinzaine. Au fil de la plume», *Le Passe-Temps*, 28 février 1903, p. 18.

51. «Chronique de Quinzaine. Au fil de la plume», *Le Passe-Temps*, 6 décembre 1902, p. 278.

52. «Chronique de Quinzaine. Au fil de la plume», *Le Passe-Temps*, 28 février 1903, p. 18.

Nous sommes en plein épanouissement littéraire; je le répète après M. Louis Fréchette. [...] Beaucoup d'oeuvres importantes s'annoncent

avance-t-il d'emblée, le 10 janvier 1903, en louangeant *Premier péché* de Madeleine⁵³. Nous suspectons quelque peu cet élan d'enthousiasme; il ne semble pas réservé à sa seule amie, mais plutôt faire référence à un mouvement collectif. D'autant plus que Lozeau s'empresse de mettre un bémol à l'ouvrage récent d'Adolphe Poisson⁵⁴. Selon nous, Lozeau possède alors une information qu'il ne peut faire paraître pour le moment: la préparation du recueil d'Émile Nelligan! Car Madeleine connaît assez bien Émilie Hudon-Nelligan pour l'avoir accompagnée lors de sa seule visite à son fils au début de novembre 1902. Paul Wyczynski affirme aussi que Dantin travaille à l'édition du recueil depuis l'automne⁵⁵. Il serait logique d'en déduire que le bon camarade de la chroniqueuse devait en être instruit. Mais Lozeau reporte la divulgation du projet au mois suivant, le 14 février, avant même que Dantin, en mars, n'annonce la campagne de souscription afin de publier le recueil, dans *La Revue canadienne*.

Pour la fin de ce mois, les poésies de notre cher confrère Émile Nelligan. L'apparition de ce volume est impatientement attendu [sic] du public lettré.

-
53. «*Premier Péché* par Madeleine», *La Patrie*, 10 janvier 1903, p. 20.
54. *Sous les pins*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1902, vii, 338 p.: volumineux recueil d'inspiration romantique paru en décembre 1902. Selon Guy Champagne, «rien n'annonce, dans cette longue suite de quatrains en alexandrins classiques ou romantiques, une mutation de l'esprit traditionnaliste qui anime toujours la poésie canadienne-française en ce début de siècle» (*Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec*, tome II, Montréal, Fides, 1980, p. 1036).
55. Paul Wyczynski, *Nelligan. 1879-1941. Biographie*, Montréal, Fides, 1987, p. 536. Et si ce n'est Madeleine, la filière de Gill n'est pas à ignorer, puisqu'il jouit de la confiance de Mme Nelligan et qu'il se verra confier la tâche de terminer le travail d'édition suite au départ de Dantin.

Il y a plus que du talent dans l'oeuvre de Nelligan, il y a du génie. Par un côté de son cerveau, il est frère en art des grands poètes français. La lecture de son oeuvre entière nous en convaincra davantage⁵⁶.

De l'article en question, pourtant bref, émane une effervescence bien particulière. Lozeau y encourage le succès d'un «jeune», Louvigny de Montigny, au concours des «Nouveautés»⁵⁷. Du même souffle, il dénonce à mots couverts le plagiat de Fréchette à propos de *Veronica*, que Paul Wyczynski mettra à jour en 1960⁵⁸:

Tous les drames en vers, en cinq actes, ont leur histoire. Celui de M. Fréchette: *Véronica* [sic] a la sienne que nous raconterons quelque jour. Aujourd'hui, nous nous contenterons d'annoncer, les premiers, pour pas plus tard que prochainement, la mise en scène d'une tragédie en six actes, en prose de M. Pradels et de laquelle prose M. Fréchette tirera des vers. Nous ignorons encore quel théâtre montera cette nouvelle oeuvre, mais nous en pouvons donner le titre: Sans Scrupule.

Donc, Lozeau sait. L'hypothèse la plus probable est qu'il tient l'information de Louvigny de Montigny lui-même qui fréquente les coulisses du théâtre «Nouveautés» où la pièce *Veronica* vient d'être créée sur la scène⁵⁹.

Mais ce que nous retenons de ces deux faits, c'est la complicité démontrée ici

56. «Dans le monde des lettres», *Le Passe-Temps*, 14 février 1903, p. 12. C'est nous qui soulignons.

57. Pour *Les Boules de neige*. Gauvreau y organise des concours pour promouvoir les jeunes auteurs du pays.

58. «Dans les coulisses du théâtre de Fréchette», *Le Théâtre canadien-français*, Ottawa, Université d'Ottawa, Centre de recherches de littérature canadienne-française, «Archives des lettres canadiennes», tome V, 1961, p. 230-258.

59. «La première de *Veronica*. Lady Laurier et toute la société montréalaise assistent à cette soirée, aux Nouveautés», *La Patrie*, 3 février 1903, p. 1: article cité par M. Wyczynski, *op. cit.*, p. 239.

entre Lozeau et les agents du milieu culturel. La publication imminente du livre de Nelligan engendre un climat bien spécial auquel nous devons soumettre notre lecture des chroniques de 1903. Si la croisade en faveur de Crémazie exalte la cause nationale, celle qui a pour but de recueillir des fonds pour la publication de l'oeuvre de Nelligan, nous l'avons vu, enflamme les coeurs des jeunes poètes. Et c'est mu par ce projet collectif que Lozeau va énoncer sa vision de l'artiste et qu'il se fait le héraut d'une poésie nouvelle. Prétendant des critiques adressées par des «vieux» à un auteur de la «jeune école» — en l'occurrence Louvigny de Montigny —, il élabore un quasi manifeste par lequel, au nom de l'évolution, il réclame la liberté artistique:

Les lois que nos devanciers respectaient ne sont plus les nôtres; nous réclamons la liberté de l'expression; eux se contentaient de ce qui leur semblait suffisant, nous voulons plus qu'ils ne demandaient [...] «De l'idée naît la forme»; nos idées en littérature ne sont pas semblables; il est donc nécessaire que les formes varient [...].

Nous sommes les adeptes très humbles de l'école française de la fin du XIX^e et du commencement du XX^e siècle, de celle qui laisse chacun libre de choisir le genre qui lui réussit le mieux, et qui ne condamne pas l'initiative personnelle. Donc, place aux jeunes, mais déférence aux vieux que le dépit ne nous rend pas hostiles⁶⁰.

En matière de critique, Lozeau salue Louvigny de Montigny pour avoir introduit la critique impartiale au pays. Il déplore son absence généralisée, absence qui est la cause de l'indifférence du grand public devant ce qui touche l'Art:

60. «Chronique de Quinzaine. Au fil de la plume», *Le Passe-Temps*, 28 février 1903, p. 18. C'est nous qui soulignons.

Le meilleur moyen de tuer l'ambition chez un auteur, c'est de l'encenser exagérément et de lui faire croire qu'il a atteint la perfection. [...] On s'en est convaincu le lendemain - et avant aussi - de la représentation de *Veronica*. Je plains de tout mon coeur Monsieur Fréchette de n'avoir pas eu l'honneur d'une critique sincère et vraie⁶¹.

Les propos de Lozeau sur cette question seront toutefois élaborés dans un des rares articles publiés par le fidèle Milette⁶² qui appelle l'existence d'une critique éclairée dans l'intérêt de notre littérature et surtout pour les auteurs débutants.

Enfin survient, en juin 1903, la campagne française pour le respect des droits d'auteur. Lozeau l'approuve. Elle l'amène à réfléchir tout haut sur cette question⁶³, dont il n'envisage pas, dès l'abord, toutes les conséquences. En effet, nous croyons que la publication de *L'Âme solitaire* sera intimement mêlée à l'échange épistolaire, amorcée par ce biais, entre Louvigny de Montigny et Charles ab der Halden à partir de 1903. Pour l'instant, ce sujet est à l'ordre du jour de la Ligue nationaliste depuis sa fondation en mars 1903. Et de Montigny «attachera le grelot» en novembre 1903⁶⁴.

*

-
61. «Chronique de Quinzaine. Au fil de la plume», *Le Passe-Temps*, 28 mars 1903, p. 34-35.
 62. «La Critique littéraire», *La Patrie*, 4 juillet 1903, p. 18.
 63. Bien qu'il soit d'accord, il questionne la notion de «l'art pour l'art» («Chronique de Quinzaine. Au fil de la plume», *Le Passe-Temps*, 20 juin 1903, p. 83).
 64. «C'est il y aura bientôt trois ans, exactement le 29 novembre 1903, que commença pour de bon la campagne de revendication des droits de la littérature française au pays. C'est à cette date que Louvigny de Montigny attachait le grelot, publia à Paris, dans *Le Canada* — encore un défunt! — une peinture réaliste, en blanc et noir, de la situation faite aux littérateurs français au Canada» (Albert Laberge, «Maintenant, travaillons», *La Revue canadienne*, vol. 1, tome L, mai 1906, p. 525-545). Selon Jean Lionnet, Louvigny de Montigny signa cet article du pseudonyme «Florandean» («Chez les Français du Canada», *Le Nationaliste*, 19 février 1911, p. 6).

La participation de Lozeau aux débats nationalistes et littéraires des années 1900 a contribué à consolider sa réputation parmi le grand public montréalais. Elle lui aura notamment permis d'accéder à la revue littéraire la plus établie et la plus prestigieuse auprès de l'élite littéraire, *La Revue canadienne*. Certes, la parution imminente du livre de Nelligan lui permet-elle de se *faire valoir* auprès de ce même public. Toujours est-il qu'il est invité à publier dans les pages de *La Revue canadienne* une suite de douze douzains intitulée «Cycle d'Impressions⁶⁵». Le titre s'inspire probablement des 53 «Impressions» publiées par Gill entre le 13 avril 1903 et le 19 juin 1903 dans les pages du *Canada*; mais leur forme s'en écarte entièrement. Sans doute, Lozeau a désiré offrir un cadeau d'anniversaire à Françoise Fafard pour leur année d'amour (12 mois). La composition de ces pièces, malgré les rimes plates, vaudra que dix d'entre elles soient retenues éventuellement pour *L'Âme solitaire*. Pour l'instant, elles attirent l'attention de Pamphile LeMay, qui consacre au jeune auteur un hommage poétique⁶⁶. Lozeau savoure un succès bien mérité. Et il peut y puiser le courage nécessaire à une entreprise encore bien plus téméraire: guérir.

En effet, en septembre 1903, le Dr A.-F. Mercier s'intéresse à son sort. Il éveille chez Lozeau l'espoir de pouvoir marcher à nouveau. Différents traitements, des massages en particulier, vont permettre une certaine extension de ses jambes.

65. Voir *La Revue canadienne*, vol. 2, tome XLIII, août 1903, p. 372-377.

66. «À M. Albert Lozeau», *La Patrie*, 7 novembre 1903, p. 22: repris au printemps dans *Les Gouttelettes*, p. 67. En octobre, l'ami Doucet le présente aux lecteurs du *Passe-temps* («M. Albert Lozeau», *Le Passe-Temps*, 24 octobre 1903, p. 153 [avec portrait exécuté par Gill, p. 154]).

Lozeau est convaincu qu'il va marcher à nouveau. Madeleine, qui était présente à l'occasion du verdict, relate l'événement trente ans plus tard avec une émotion toujours vivante:

Il avait tellement dû accepter, dans toute son atroce plénitude, le sort terrible qui lui était fait, qu'il n'arrivait pas à croire qu'il pouvait— sinon guérir — du moins améliorer son épreuve. Il se défendait contre l'espoir. Il redoutait de nouvelles déceptions. [...] Ce qui passa de bonheur alors dans les yeux de Lozeau est intraduisible, mais fut si pathétique, si impressionnant, que je me mis à pleurer de joie, et je compris tout ce que comportait de «surhumain» et de «voulu», la résignation à laquelle il nous avait tout [sic] fait croire⁶⁷.

Cependant, Lozeau ne marcherait plus jamais. Mais il nourrissait malgré tout cet espoir; il accepta de se plier aux chirurgies qui, en occasionnant la section des tendons de ses jambes, lui permettraient finalement de s'asseoir. Les opérations eurent lieu le 30 décembre 1903, puis le 11 janvier 1904 au domicile des Lozeau. Vers le milieu de mars, Albert pouvait conserver la position assise. Au printemps, on pourrait l'installer au balcon⁶⁸. «Je veux guérir, disait-il à Françoise; je verrai tous les chirurgiens. Ensuite je t'épouserai». Lozeau a vingt-six ans. Il a vécu les huit dernières années couché sur son petit lit, les jambes repliées au-dessus de son corps. En mars 1904, à peine installé sur un fauteuil, il saluera avec fracas la naissance du *Nationaliste* et la parution d'*Émile Nelligan et son oeuvre* en proclamant bien haut la liberté du sujet pour les artistes.

* * *

67. «En conversant avec...», *La Patrie*, 21 juin 1934, p. 2. C'est nous qui soulignons.

68. Joseph Lozeau, *Livre de famille*, p. 23.

4. En première ligne

«Je tressaille devant les porteurs d'infini.»
Albert Lozeau

L'histoire de la publication du recueil de Nelligan n'est plus à faire. Qu'il nous suffise de rappeler brièvement le rôle de Charles Gill. Quand Dantin s'est exilé à Cambridge, en octobre 1903, il a déjà «surveillé l'impression des poésies de Nelligan jusqu'à la page 70 du volume⁶⁹» et il remet à Mme David Nelligan les épreuves ainsi que les manuscrits de son fils. Cette dernière se tourne vers Gill pour l'aider à terminer le travail entrepris — et attendu par le public depuis le printemps. Simultanément, les fidèles de l'École littéraire élisent Gill président. Est-ce pour remercier son suppléant que Dantin ajoute le dernier paragraphe du «post-scriptum» dans lequel il signale la renaissance de l'École? Lozeau refuse de s'y joindre. Il ne cédera qu'à l'automne suivant pour appuyer Gill de son vote⁷⁰.

Cet état de fait nous oblige à réfuter le passage, quelque peu romantique, dans lequel Yves de Margerie décrit les états d'âme de Lozeau et de Gill

69. Paul Wyczynski, *Nelligan. 1879-1941. Biographie*, *op. cit.*, p. 536-537. Olivar Asselin déclare, pour sa part, avoir participé au choix des poèmes publiés: «Je me rappelle avoir entendu Gill lui-même déplorer qu'on n'eût pas publié tels quels tous les vers de Nelligan; je le laissai dire, car mon principal sujet de fierté, à propos de ce poète que je n'ai malheureusement pas connu, était précisément que, consulté par son éditeur et préfacier Louis Dantin, j'avais réussi à faire écarter de l'édition un certain nombre d'essais d'écolier [...]» («Quelques livres canadiens», *La Revue moderne*, 15 novembre 1919, p. 18).

70. «Depuis octobre 1903, Gill est président de l'École et fait tout son possible pour ranimer les cendres. Ami de Lozeau depuis quelques années, Gill le fera inscrire membre du groupe en octobre 1904. Deux autres amis du président, Louis-Joseph Doucet et Charles-Albert Milette viennent renforcer les effectifs. [...] Mais la manoeuvre sur laquelle on comptait pour remporter la victoire (le 7 octobre) dégénéra tout de suite en déroute» (Yves de Margerie, *op. cit.*, p. 245-246).

impressionnés par la découverte, en février 1904, de «ces pages fraîchement imprimées⁷¹» qui les «décidèrent sur-le-champ de préparer chacun un article sur l'oeuvre du pauvre Nelligan». Lozeau a connu Nelligan, il a suivi les étapes de sa carrière, il est même informé par Madeleine de sa condition actuelle; il a lu, en 1902, l'étude-préface de Dantin et il discute régulièrement avec Gill du projet d'édition depuis l'automne précédent. Là-dessus, admettons que l'accueil de Gill et de Lozeau ne fut pas improvisé. Accordons-nous aussi pour évaluer qu'au tournant de l'année 1904, les «jeunes» de Montréal, par la cohérence de leur mouvement et par la valeur de leurs productions, ont accumulé un capital symbolique considérable et que l'institution littéraire, si tant fut qu'elle existât, ne pouvait plus compter sans ces «mouches du coche» persistantes et articulées. D'autant plus qu'ils ont ancré leurs résolutions dans le manifeste de la Ligue nationaliste⁷². Annette Hayward confirme:

D'anciennes affiliations au journal *Les Débats* et des positions communes au sujet de la guerre sud-africaine ne sont sans doute pas étrangères à ce regroupement d'amis autour de la nouvelle Ligue nationaliste et de son porte-parole, *Le Nationaliste*⁷³.

71. *Ibid.*, p. 241.

72. Animée par de jeunes journalistes et avocats: Olivar Asselin, Armand Lavergne, Omer Héroux et Jules Fournier. Programme en trois volets: I. Relations du Canada avec la Grande-Bretagne; II. Relations des provinces avec le pouvoir fédéral; III. Politique intérieure (de développement économique et intellectuel exclusivement canadienne): la résolution 10 se lit ainsi: «Adoption de lois propres à développer au Canada la production littéraire et artistique. Adhésion de ce pays aux conventions internationales sur la propriété littéraire et les droits d'auteur» (Voir Linteau, Durocher et Robert, *Histoire du Québec contemporain*, tome 1, Montréal, Boréal, 1989, p. 649-650 et «Notre programme», *Le Nationaliste*, 6 mars 1904, p. 1). C'est la même année (1903) que sera fondée l'Association des Journalistes canadiens-français et que Louvigny de Montigny «attache le grelot» pour la question des droits d'auteur.

73. Annette Hayward, *op. cit.*, p. 97. Elle note, par ailleurs «l'extrême jeunesse» de ses collaborateurs (p. 114).

Olivar Asselin fonde *Le Nationaliste* le 6 mars 1904 et confie les dossiers culturels à Louvigny de Montigny («Le mouvement littéraire⁷⁴»). Le 6 mars, de Montigny «inaugure sa rubrique» par la question des droits d'auteur. Charles Gill présente au grand public *Émile Nelligan et son oeuvre*, sorti des presses en février, en évoquant l'artiste, son idéal et son ambition: son livre. Et il salue bien haut l'avènement de la vraie critique littéraire au pays, celle de Dantin, «la plus impartiale, la plus complète et la plus juste que jamais un Canadien ait faite de poésies canadiennes». Lozeau, quant à lui, publie dans ce même numéro un poème de quarante alexandrins qui reprend un des thèmes chers à Nelligan, «Les vieux temples». Alors, si l'on peut attribuer au mouvement des jeunes le mérite de la cohérence, il faut en ajouter un autre: ils savent se montrer conséquents.

Et il est aisé de comprendre pourquoi l'article de Lozeau sur Nelligan ne figure pas au premier numéro de l'hebdomadaire. L'honneur revenait à Gill. En fait, les deux complices se sont partagé les aspects à développer. Gill parle de son camarade Nelligan et du rôle de Dantin, tandis que Lozeau va traiter d'une notion qui lui tient à coeur, celle du sujet. Cet article de Lozeau⁷⁵ constitue un précieux document pour l'étude de notre histoire littéraire. Au seuil de la polémique entre régionalistes et exotiques, notre poète affiche sans ambages son parti-pris en faveur

74. Au sommaire de la première livraison du *Nationaliste*, le 6 mars 1904: Louvigny de Montigny, «Le Mouvement littéraire», p. 2; Charles Gill, «Émile Nelligan», p. 4; Albert Lozeau, «Les Vieux temples», p. 2.

75. «Émile Nelligan et l'art canadien», *Le Nationaliste*, 13 mars 1904, p. 4; reproduit à l'annexe IV du présent mémoire.

de «l'art pour l'art». Il trouvera certes une oreille attentive chez les étudiants de Sainte-Marie (les Dugas, Lahaise, Morin).

Lozeau salue le «génie» de Nelligan et le jugement éclairé de Dantin. Selon lui, le seul reproche qu'on puisse adresser à Nelligan est sa jeunesse même, son inexpérience et, conséquemment, de n'avoir pas eu le temps de se fixer «un genre propre». «Et malgré cela, il a écrit les plus beaux vers qui aient jamais chanté dans une âme de Canadien». Les maîtres dont il suivait les traces sont parvenus à la gloire «chacun par un chemin différent», et il ne convenait pas à sa jeunesse de s'engager sur une voie qui ne le satisfaisait pas. D'ailleurs, ceux qui se sont astreints au sujet canadien ont généralement livré «des vers incolores, plats et faux»:

La forme se modifie suivant la pensée qu'elle doit revêtir. Le poète serait sans doute arrivé à une idée maîtresse devant le mener en droite ligne à un but fixé, et conforme aux aptitudes qu'il se reconnaissait, mais lequel?

C'est pourquoi nous n'approuvons pas généralement les critiques qui reprochent aux auteurs — nous parlons ici des poètes seuls — de ne pas estampiller leurs oeuvres, comme on fait d'un objet quelconque: «Made in Germany»; de ne pas exactement situer leurs productions; qui exigent le certificat de naissance de tel sonnet, et qui gémissent s'il ne porte pas le cachet canadien et ne fleure point le terroir à pleines rimes. Cette plainte, devenue banale, nous semble s'appliquer à Nelligan moins qu'à tout autre⁷⁶.

Enfin, Lozeau conclut sa réflexion par une prise de position ferme qu'il ramènera avec la même conviction trois ans plus tard, en avril 1907, lors d'un échange notoire

76. C'est nous qui soulignons.

avec Fernand Rinfret au *Canada*:

Qu'importe, après tout! que le génie se fixe un genre propre, si les oeuvres qu'il produit sont belles! À quelque pays lointain ou proche, barbare ou civilisé, qu'une oeuvre d'art doive son inspiration, c'est quand même et toujours la patrie de l'artiste qui en bénéficie.

N'imposons nos sentiments à personne; si le Ciel fait à notre pays la grâce qu'un artiste lui naisse et dont la vocation soit de décrire les beautés de notre nature, il saura bien se révéler tout seul! [...]

Et tout ceci, comme le remarque Louis Dantin, ne touche en rien au patriotisme; il n'est question que de littérature. On peut rimer des sonnets turcs, espagnols ou chinois, et demeurer excellent patriote, si son talent ne s'épanouit à l'aise qu'en faisant de l'exotisme.

L'oeuvre merveilleuse et incomparable de Nelligan, douloureuse comme une vie, poétique comme un rêve et belle comme la lumière, restera le plus riche trésor littéraire dont puisse s'enorgueillir le Canada français.

À l'ombre du Séminaire de Québec, la Société du Parler français ne s'est pas encore prononcée ouvertement sur la question du sujet canadien. L'abbé Roy a publié la première tranche de son «Étude sur l'histoire de la littérature canadienne» en janvier 1904⁷⁷ et il y présente les premières esquisses de son programme de «nationalisation» par lequel il tentera éventuellement de ramener les jeunes montréalais à la saine raison...

*

Ainsi, malgré les limites imposées par sa condition, Albert Lozeau s'est taillé une place enviable au sein de l'avant-garde littéraire montréalaise. Son nom ne

77. «Étude sur l'histoire de la littérature canadienne», *Bulletin du Parler français*, vol. II, n° 5, janvier 1904, p. 129-140 et n° 10, juin-juillet 1904, p. 290-303.

circule plus seulement sur les lèvres et dans le coeur du grand public par ses nombreuses productions. Lozeau a aussi étudié, discuté, éprouvé ses opinions auprès de camarades initiés du milieu, tout en demeurant fidèle à son idéal artistique. Il a mérité le respect de certaines rédactions, qui lui ont confié le rôle d'informer le public et de le former. Et au printemps de 1904, il s'engage résolument dans l'aventure du *Nationaliste*, en devient le poète officiel et participe à l'événement littéraire le plus signifiant du début du siècle.

Peut-être aussi peut-on évaluer Lozeau le poète à l'aune de ce sonnet dédié à Gill, l'éditeur de Nelligan:

LES VRAIS DIEUX

Poètes, pâlisant sur des livres arides,
Qui tâchez à combler les abîmes ouverts
Que l'Ennui creuse en vous, vos tempes sont livides,
Le monde vous renie et vous appelle fiers!

Les coeurs les plus profonds sont aussi les plus vides;
Car tout ce qu'on y jette en joie, en pleurs amers,
Ne hausse, hélas! pas plus leurs profondeurs avides,
Qu'un grain de sable acquis, le niveau des déserts.

L'Ignorance orgueilleuse a peu d'âme: une goutte
Du vulgaire plaisir suffit à l'emplir toute;
Chez elle le frisson du mystère est banni.

Songeant aux gouffres noirs que mon esprit soupçonne,
Je tressaille devant les porteurs d'infini,
Quand vous passez, ô dieux que ne comprend personne⁷⁸!

78. «Les Vrais Dieux», *Le Nationaliste*, 27 mars 1904, p. 1. Repris dans *L'Âme solitaire* (p. 181); il y sera dédié à Charles Gill, éditeur de Nelligan. Le 28 septembre 1901, Lozeau écrivait à Armide: «Les rêves, les illusions, c'est de quoi l'existence est faite; on en vit, mais on en meurt aussi. Oui, je crois qu'ils sont très heureux les gens qui ne savent pas voir. Ils ont des rêves réalisables, eux, parce qu'ils ne les tissent pas avec la soie vaporeuse de l'idéal. Ils sont très heureux parce que la nature leur semble un buffet à satisfaire leurs appétits, et que la nature est bonne. Ils ont ce qu'ils veulent, parce qu'ils ne désirent que ce qu'ils savent pouvoir posséder. La profondeur de la désespérance se mesure à la hauteur de l'espoir caressé.»

CHAPITRE V

LA RECONNAISSANCE TRANQUILLE

Par ici, ça va. Et on se propose d'aller autant que possible, et le plus loin — jusqu'à vous.
Lettre du 13 janvier 1904 à L.-J. Doucet

1. Monologues sur le sujet canadien

L'article véhément de Lozeau contre Benjamin Sulte procédait d'un réflexe patriotique également ressenti dans l'ensemble de la population. Mais sa «mise au point» sur la liberté du sujet canadien, qui reprend une réflexion et une position élaborées de longue date, ne trouve que peu d'écho dans la presse de l'époque, comme si Lozeau se situait en marge de l'horizon d'attente du Québec littéraire de 1904. Au point où l'on pourrait presque croire que Lozeau livre alors un combat d'arrière-garde, tel le «preux Roland», et que la liberté du sujet n'avait été qu'une fredaine des jeunes montréalais de la décade précédente. Peu à peu, cependant, Lozeau va s'illustrer comme le digne successeur d'Émile Nelligan et le représentant le mieux doué de la jeune génération. C'est autour de son nom que se cristallise la modernité littéraire de la première décennie.

*

Désormais assagis, plus lucides, les jeunes écrivains ont modifié leur tir. Ils sont résolus de structurer leurs revendications dans des organismes politiques ou parapolitiques, tels la Ligue nationaliste ou l'AJCF (ou économiques, comme les Caisses populaires), visant ainsi à consolider les forces de la nation canadienne-française ou pallier ses faiblesses. Par ailleurs, la publication d'*Émile Nelligan et son oeuvre*, longuement souhaitée, signale la présence d'un grand poète au pays. Elle laisse cependant un goût amer, car elle établit le constat de l'échec de sa tentative. Et nous estimons nécessaire ici de questionner la position de Louvigny de Montigny, ce camarade de Nelligan qui défendait naguère dans *Les Débats* l'idéal et la liberté artistique, en compagnie de son directeur actuel, Olivar Asselin. Dans sa chronique du 20 mars 1904, de Montigny, élaborant le troisième volet du programme de la Ligue nationaliste, publie un «manifeste» en faveur d'une littérature canadienne-française qui n'existe toujours pas. Il y reprend en substance le propos de bien des commentateurs — dont Gill dans son article sur Lozeau en novembre 1901 — et déplore l'absence des conditions susceptibles de favoriser l'éclosion d'une littérature autochtone:

Au Canada, la tradition littéraire manque, le milieu manque, l'ambition n'a pas sa raison d'être parce que le but n'existe pas. L'individu auquel viendrait la résolution saugrenue d'orienter sa vie dans le sens des belles-lettres, qui calculerait de se faire, au Canada, sous le régime actuel, une carrière en littérature, aurait la raison si croche que ses productions ne nous avanceraient guère. [...] Ceux qui y mettent trop de persistance, [...] qui s'obstinent à demeurer fidèles aux lettres, deviennent — est-ce rassurant! ce que sont devenus Nelligan et de Nevers!... Nos bibliothèques témoignent véritablement de tentatives innombrables, mais on n'y trouve jamais plusieurs volumes signés du même nom: chaque livre représente un échec,

une déception, sinon un désespoir, une ruine¹.

Sur les conditions d'existence de la littérature, de Montigny ne révèle rien de bien neuf à ses camarades ès lettres. Ses doléances font consensus dans le milieu. Il s'emploie ici à tracer le programme qu'il entend poursuivre au *Nationaliste*. D'ailleurs, selon Lozeau, la situation persistera en 1907: «Les littérateurs [...] s'étiolent comme des fleurs exotiques», déclare-t-il; ajoutant encore: «le milieu leur manque, ils sont isolés; l'encouragement leur fait défaut, ils renoncent à leur art, l'amertume au coeur, et troquent la lyre pour les ciseaux et le pot de colle. Il faut bien vivre!²» Rodolphe Girard, pour sa part, saluera la parution de *L'Âme solitaire* en des termes analogues³. Il n'est donc pas étonnant que l'on s'attache à modifier les sources les plus flagrantes de cette double faillite, symbolique et matérielle, qui rejaillit sur la nation entière⁴. C'est dans cette perspective que Louvigny de Montigny, auréolé par le succès de sa pièce *Les Boules de neige* et fraîchement coiffé

-
1. Louvigny de Montigny, «Le mouvement littéraire», *Le Nationaliste*, 20 mars 1904, p. 2.
 2. «Une Commission des Beaux-Arts à Québec», *Le Canada*, 24 avril 1907, p. 4.
 3. «L'on nous annonce la parution prochaine d'un volume de vers. Un livre nouveau alors... avec des mots et des idées dedans; un produit de cerveau. L'apparition d'un livre crée presque de l'ahurissement à notre époque, car il y a bien deux ans, peut-être trois, que nous n'avons vu cette sorte de produit dans le pays. Un livre! Encore a-t-il fallu que ce fût un paralytique — un être incapable par conséquent d'occuper son cerveau et ses deux bras d'une autre manière — qui se décidât à tenter l'aventure et à rompre l'ataxie intellectuelle qui nous envahit» («Lettre ouverte au docteur Choquette. À propos de la production intellectuelle des Canadiens Français», *Le Nationaliste*, 27 janvier 1907, p. 3).
 4. De Montigny, en réponse à l'enquête de L.-O. David sur «l'acte le plus patriotique» répond en se référant au monument destiné à Crémazie: «L'heure glorieuse d'un peuple n'est pas toujours —hélas! — celle que chantent ses voix inspirées, mais bien l'heure où le peuple comprend ses poètes et ses artistes, leur décerne le laurier immortel qu'espèrent les muses jusqu'au delà des tombeaux. [...] Les écrivains sauront désormais que l'idéal a droit de cité chez nous, que l'âme populaire dresse des autels aux poètes, professe un culte pour la littérature comme les autres dévouements, les autres patriotismes [...]» (*Bulletin de la Caisse nationale d'Économie*, vol. 1, n° 1, juin 1904, p. 6-8).

des palmes académiques, obtient la présidence du comité des droits d'auteur de l'AJCF et part enfin (!) en campagne pour interdire le pillage des auteurs français dans les journaux et chez les éditeurs, et ce, afin de créer un espace propice aux écrivains du pays. Cette prétention lui vaudra bien quelques remarques ironiques de la part des Français eux-mêmes⁵; mais elle sera couronnée de succès, du moins juridiquement parlant, en mars 1906.

Parallèlement, il reprend la thèse de Dantin et il incite les jeunes à se discipliner et à préférer le sujet canadien. Selon nous, de Montigny reflète bien la position dominante de son milieu⁶. Du moins, ces exhortations sont récurrentes au *Nationaliste*. En tant que dramaturge, il se solidarise avec Georges Gauvreau pour

-
5. S'adressant à un public français, Auguste Dorchain, après avoir fait l'historique de la loi canadienne, insiste sur le fait que les pirates se sont eux-mêmes dénoncés et réclament justice: «C'est M. E. Roby, le grand éditeur, qui réclame à son tour «l'honneur d'être une cible». Et j'en passe...» Il soulève, entre autres, ce point essentiel: «Il y a de plus, un intérêt national à cette reconnaissance, celui que M. Louvigny de Montigny a d'abord eu en vue: l'intérêt des tettes [sic] indigènes, absolument étouffées par la concurrence française. Mais si l'on considère que les sacrifices seront lourds, certains immédiats, tandis que les avantages resteront lointains et hypothétiques, on ne saurait trop admirer ce généreux mouvement de l'opinion canadienne («Les Droits d'Auteurs [sic]», *La Revue canadienne*, 41^e année, vol. 1, tome XLVIII, mars 1905, p. 290-295).
 6. Mlle M.-L. Milhau, professeur à McGill et collaboratrice de *La Revue canadienne*, dans une critique élogieuse des *Boules de neige*, arrive au même constat: «Nous assistons depuis quelques années à la marche progressive d'un mouvement littéraire que le public canadien n'a pas le droit d'ignorer puisqu'il a le devoir de soutenir et d'encourager les jeunes auteurs travaillant à la gloire de sa littérature nationale. Cette nouvelle école [...] veut être avant tout canadienne et elle s'inspire de l'histoire, des coutumes et de la nature du pays pour glorifier le sentiment national et travailler à l'indépendance littéraire et artistique du Canada» («Chronique théâtrale», *La Revue canadienne*, 39^e année, vol. 2, tome XLIV, septembre 1903, p. 388; repris de *La Patrie*, 8 août 1903, p. 18). Pourtant, elle structure sa conférence du 29 mars 1905 selon cinq genres: poésie sentimentale, descriptive, historique, philosophique et, volontairement ignoré, poésie de circonstance. Cette catégorisation dénote une certaine souplesse.

créer un répertoire national — n'a-t-il pas été critiqué pour l'emploi du «dialecte canadien» dans son oeuvre? — et favoriser la relève.

Il semble aussi que, dans ce même mouvement, la bohème associée à l'exotisme et au décadentisme ait perdu son droit de cité. Les «jeunes», en âge de fonder un foyer, de consolider leur carrière, se fixent désormais des buts plutôt qu'un idéal désincarné et voué éventuellement à l'échec ou à la folie⁷. Le silence d'Arthur de Bussièrès, le plus fin sonnettiste de l'École — le plus exotique aussi et le plus dépourvu de capital social — nous paraît symptomatique de cette situation. Faire oeuvre utile apparaît alors comme un mot d'ordre dans le ciel menacé du Canada français⁸.

7. «Cette poésie à fleur de peau est sans danger; elle gîte chez maints messieurs rubiconds et ventrus qui fourniront une longue carrière. Mais pour d'autres — et ce sont peut-être les vrais, les seuls poètes, — la muse n'est pas seulement une amie, c'est une amante terriblement exigeante et jalouse; il lui faut toutes les pensées, tout l'effort, tout le sang de l'âme; c'est l'être entier qu'elle étreint et possède. Et comme elle est de nature trop éthérée pour nos tempéraments mortels, ses embrassements donnent la phtisie et la fièvre. Ce n'est plus la poésie dont on s'amuse, c'est la poésie dont on vit... et dont on meurt» (Louis Dantin, «Préface», *Émile Nelligan et son oeuvre*, p. II).

8. Cette réflexion anonyme parue dans *Le Nationaliste* reflète bien ce climat: «De ceux qui firent partie de l'École littéraire, plusieurs ont abandonné la rime depuis longtemps, heureusement pour eux-mêmes, et pour la rime; d'autres ont vu leur barque sombrer, toutes voiles déployées, «dans l'abîme du rêve»; quelques-uns, enfin, sans perdre des yeux l'idéal de leur adolescence, ont dû, pour des raisons d'ordre matériel, s'astreindre à des travaux et adopter des genres de vie peu compatibles avec l'exaltation qui est comme le fond de la poésie. Deux ou trois à peine ont continué à travailler et à produire. Lozeau, inlassable, se rapproche chaque jour de la perfection; Gill, dont la nature délicate s'est encore affinée au contact d'une femme d'élite, ciselle [sic], dans le silence du foyer, des vers qui s'imposeront à l'attention du Vieux-Monde; enfin, Charbonneau publierait bientôt son premier volume. À part ceux-là, qui est resté sur la brèche pour sonner, à la face des Philistins, les fières claironnées du Beau?» ([Anonyme], «Nos jeunes poètes», *Le Nationaliste*, 23 avril 1905, p. 2). C'est nous qui soulignons.

Nous devons donc, en l'occurrence, relever cette contradiction apparente entre Lozeau et *Le Nationaliste*. En effet, bien que Lozeau ne privilégie pas le «sujet canadien» et qu'il affiche ouvertement son opinion en la matière, il devient, paradoxalement, le poète le plus choyé et, en quelque sorte, le poète officiel du *Nationaliste* où collaborent aussi ses intimes, Gill, Doucet, et peut-être surtout Madeleine [sous le pseudonyme de «Myrto»], qui épousera en octobre le Dr W.-A. Huguenin, «un des directeurs» de l'hebdomadaire⁹... En fait, nous croyons que la position éditoriale du *Nationaliste* plus montréalaise, entendons plus personnelle, manifeste une souplesse et une ouverture — ce fait même l'atteste — distinctes de celle énoncée plus tard dans l'année à Québec.

Là-dessus, il faut revenir au passage de Dantin critiqué par Lozeau. Dantin ne renie pas l'importance de la forme, bien au contraire; l'art n'est-il pas «avant tout la splendeur vivante de la forme»? Seulement, après avoir mesuré l'effet de l'exotisme et du décadentisme sur la nature sensible de Nelligan, perçoit-il dorénavant un danger pour les autres jeunes poètes. Alors, il leur propose de «tenter l'expérience» du sujet canadien afin d'échapper au pastiche et d'atteindre une poésie plus proche de leur racine et de leur sensibilité propre. Cette explication s'impose d'autant plus à notre esprit, que Dantin allait par la suite modifier son opinion. En effet, Placide Gaboury rapporte:

9. Olivar Asselin, «Départs de Confrères» [Du «*Nationaliste*»], *La Patrie*, 8 octobre 1904, p. 22.

Dantin allait raturer dans son exemplaire de ce texte le passage qui va de «L'essai d'un art indépendant» jusqu'à «l'originalité vraie et complète», [p. XIII-XIV de sa préface] les remplaçant par une pensée moins dogmatique: «Il ne faut pas, certes, emprisonner l'inspiration, l'endiguer dans des rives toutes faites; mais on peut lui demander d'être directe, personnelle et puisée à des sources vives. Autrement elle ne peut atteindre à la puissance d'une création». Cette correction toutefois n'apparaît dans aucune des éditions subséquentes, et il serait souhaitable qu'elle y fût, puisqu'elle représente la dernière pensée de l'auteur¹⁰.

Sans doute, Lozeau a-t-il pu voir dans la préface de Dantin une trahison face au personnage, sinon à l'oeuvre de Nelligan et à l'idéal poursuivi par les «artistes» de l'École littéraire et des *Débats*. Il serait, aussi, vraisemblable de croire qu'il ait craint qu'un tel souhait, énoncé si souvent ailleurs sous la plume de critiques plus traditionalistes, moins soucieux de la forme, soit repris et porté en credo, et qu'il ait senti la nécessité d'affermir sa position¹¹. En fait, l'abbé Casgrain a laissé des héritiers et, à Québec, le conseil désintéressé prendra de plus en plus des allures de coercition. Toute tentative de renouveler la forme sera associée à des «réminiscences livresques», à un vide du discours¹², à un étalage mondain et prosaïque, à une «vanité» d'auteur; alors que le sujet canadien requiert sérieux et profondeur et s'inscrit dans

-
10. Placide Gaboury, *Louis Dantin et la critique d'identification*, Montréal, 1973, Hurtubise HMH, p. 105.
 11. Annette Hayward avance même: «En fait, presque tout le texte de Dantin pouvait être utilisé comme une arme contre l'influence de Nelligan dans certains milieux moralisateurs et nationalistes du Québec» (*op. cit.*, p. 125).
 12. Camille Roy, «Étude sur l'histoire de la littérature canadienne. Notre dessein. [...]», *Bulletin du Parler français*, 2^e année, n° 5, janvier 1904, p. 129-140 et *ibid.*, n° 10, été 1904, p. 290-303, qui esquissent «La nationalisation ...»; Ferdinand Paradis, «L'Émancipation de notre littérature», *La Nouvelle-France*, 3^e année, n° 6, juin 1904, p. 287-295; Le comité du Bulletin, «Glanures: soyons de chez nous», *Bulletin du Parler français*, 3^e année, n° 2, octobre 1904, p. 63; Camille Roy, «La nationalisation de la littérature canadienne», *Bulletin du parler français*, 3^e année, n° 4, décembre 1904, p. 116-123 et n° 5, janvier 1905, p. 133-144. Selon Dominique Garand, d'ailleurs, les exotiques et les régionalistes n'accordent pas le même sens aux «pôles fond/forme» (*La Griffé du polémique*, Montréal, 1989, l'Hexagone, p. 183-202).

la mission sacrée du peuple élu d'Amérique:

Sans doute encore, et nous l'avons assez expliqué, nous ne devons pas interdire à nos écrivains de s'occuper de sujets étrangers aux choses du pays; mais nul doute que ce qui importe, et ce que l'on recommande avec instance, c'est qu'ils choisissent les sujets où l'esprit canadien puisse s'affirmer avec plus de personnalité [...] ¹³.

Avec l'abbé Roy, ce n'est plus la personnalité de l'auteur qui doit se dégager désormais, mais plutôt «l'esprit canadien», l'«intérêt supérieur de la race». Et ces «recommandations» ont force de loi pour quiconque a éprouvé la rhétorique des séminaires. Au risque de devenir un «isolé»¹⁴, l'individu doit céder au groupe.

Au *Nationaliste*, le sujet canadien ne va pas à l'encontre de la «facture», dont témoigne à un tel degré la poésie de Nelligan. Et ce même Louvigny de Montigny avoue en septembre 1907: «C'est un peu la mode, chez nous, de reprocher à nos littérateurs leur inattention pour les choses du pays. [...] [Nelligan] eut effectivement

13. *Essais sur la littérature canadienne*, 1913, p. 227. C'est nous qui soulignons.

14. Camille Roy commente l'article d'ab der Halden paru dans *La Revue d'Europe*. Ab der Halden a déjà annoncé qu'il se documentait pour la rédaction de ses *Nouvelles études*. L'abbé Roy tente ici de disqualifier cet aspect de notre littérature en insistant sur le côté anti-social et sur l'«isolement» de Nelligan: «Émile Nelligan fut un excentrique, un bizarre, un nerveux richement doué, capable des plus belles hardiesses, capable aussi de sombrer, comme il l'a dit lui-même, dans l'abîme du rêve. M. Ch. ab der Halden l'inscrit sur la liste de ces bohèmes de la littérature, des poètes maudits qui ont eu là-bas les plus étranges existences. Émile Nelligan est le moins canadien de nos poètes, et celui dont l'oeuvre est le moins pénétrée des choses de la vie nationale. [...] Nul peut-être, au Canada français, n'avait si bien réussi à exprimer et à rendre en une forme plus neuve et plus personnelle sa pensée et son émotion profonde. «Avec lui, si la poésie de son pays perd en couleur locale, elle s'élargit en même temps qu'elle devient plus intime.» Nelligan fut donc, en ce sens, bien original, et «s'il n'est pas un isolé — (mais nous craignons qu'il n'en soit un) — il marque une phase nouvelle de l'histoire littéraire franco-canadienne» («Bibliographie. Un poète maudit. Émile Nelligan, par M. Ch. ab der Halden», *Bulletin du parler français*, 3^e année, n^o 6, février 1905, p. 188-189). C'est nous qui soulignons.

des envolées comme on n'en retrouve pas dans *L'Âme solitaire*. Aussi Lozeau a-t-il fort bonne grâce de saluer Nelligan comme il s'incline devant ses maîtres [...]»¹⁵. Le sentiment d'urgence, celui de constituer un répertoire national, n'entre donc pas en contradiction avec le choix du sujet, en autant que soit bannie l'imitation servile des auteurs français et que l'on se débarrasse de «ces clichés d'exotisme dont l'emploi nous condamne à l'infériorité»¹⁶. Ne croirait-on pas ressuscités ici les propos de Buies fustigeant les «Jeunes Barbares»? Or, la poésie de Lozeau échappe à cette condamnation.

Personnelle, amoureuse et urbaine, elle s'affirme avec de plus en plus de maîtrise. Par sa thématique, elle rejoint les attentes du grand public, celui-là même qu'ont modelé les jeunes poètes de l'École dans des revues telles *Le Monde illustré*, *Le Passe-temps*, et, depuis 1902, *Le Journal de Françoise*, et que les pages féminines des grands quotidiens conditionnent depuis une décennie. C'est bien l'avis de «Léona

15. Louvigny de Montigny, «*L'Âme solitaire*», *La Revue canadienne*, 43^e année, vol. 2, septembre 1907, p. 315.

16. Louvigny de Montigny, *op. cit.*, 20 mars 1904. Camille Roy conclut d'ailleurs son discours sur la nationalisation par ce passage des *Études de littérature canadienne-française* d'ab der Halden (p. 124): «Ne nous promène pas en Espagne, en Italie, en Égypte. Au Gange, préfère le Saint-Laurent... Dis-nous les splendides paysages du pays natal, fais chanter l'âme de tes compatriotes. Tu pourras en tirer les éternels accents de l'âme humaine... Mais laisse les chiffons qui sortent de nos magasins de nouveautés, [...] et va, Canadienne aux jolis yeux doux, va boire à la claire fontaine!» Cependant, ab der Halden tiendra un tout autre discours dans ses *Nouvelles études* à propos de Nelligan: «Les lauriers de M. Fréchette ne l'empêchent pas de dormir, et regretter que Nelligan n'ait pas laissé une oeuvre de caractère canadien, c'est, nous semble-t-il, regretter que Nelligan ait été Nelligan. [...] Que lui importaient les lacs, les fleuves et les cascades du pays où vivait son corps?» (*Nouvelles études de littérature canadienne-française*, Paris, F.-R. de Rudeval, «Bibliothèque canadienne», 1907, p. 359-360).

Duval» dans sa réponse à M. Luc Deshaies:

Sans doute aussi, comme vous le dites, la conférencière [Mlle Milhau] n'est pas tenue de lire tous les vers qui paraissent dans les pages féminines des journaux quotidiens, mais comme ces pages sont les seules où la direction desdits journaux tolère que l'on fasse une petite place à la littérature, il faut bien y jeter les yeux de temps en temps, au moins quand on veut se tenir au courant du mouvement littéraire chez nous¹⁷.

Bien entendu, cette politique ne s'applique pas au *Nationaliste*, préoccupé par l'avancement culturel et où la poésie côtoie souvent la une, dans la lignée des *Débats*.

On ne peut non plus attribuer les succès de Lozeau au seul sentiment de pitié populaire. Doucet l'ignore totalement dans sa silhouette parue en octobre 1903¹⁸. Cette place, il la doit à son art dépouillé et personnel, sans affectation, et à l'émotion sincère qui émane de sa poésie. On aurait tort aussi de sous-estimer la qualité de son public. Rappelons-nous qu'au Québec, les femmes sont plus alphabétisées que les hommes au début du siècle. En outre, selon Elzéar Lavoie,

la culture savante [avait] fait écran, pendant un siècle, à la culture populaire, que seule la presse de masse pouvait révéler en la constituant, faite d'ouvriers et d'agriculteurs, de femmes et de jeunes, et non plus des seuls mâles professionnels et cultivés, d'ainés passionnés de politique, de finance et de commerce, dont ils se réservent le monopole, de moralistes austères au style «classique» et au goût raffiné. La culture populaire [...] révéla par son médium écrit sa modernité, juvénile et populiste, communautaire et

17. N'est-elle pas, par hasard, une proche parente d'un certain Léon Duval, ci-devant Charles Gill, époux d'une chroniqueuse qui signait naguère «Gaétane de Montreuil»? (Léona Duval [Mme Charles Gill], «À M. Luc Deshaies», *Le Nationaliste*, 28 mai 1905, p. 3).

18. Louis-Joseph Doucet, «Albert Lozeau», *Le Passe-Temps*, 24 octobre 1903, p. 153.

pragmatique quand elle fut mass-médiatisée par la presse du soir¹⁹.

Lozeau est, en quelque sorte, un «produit» de ce nouveau médium. Jeune et urbain, ayant échappé au cours classique, dépourvu de diplôme et donc «ignorant le droit d'ignorer²⁰», il n'a eu d'autre alternative que de former sa sensibilité à même la bibliothèque de Milette et de Gill, bien sûr, mais pour une grande part grâce aux revues et à la presse à grand tirage. Ainsi, il fut en mesure de saisir, sans a priori académique, sans l'«écran» institutionnel, non seulement l'orientation du mouvement littéraire, mais aussi les attentes de tout un mouvement de jeunesse désormais conscient de lui-même, désireux de se démarquer de la génération précédente et d'inscrire sa parole au seuil du siècle nouveau²¹.

Il serait aussi permis de s'interroger sur les fondements réels de l'axiomatisation du littéraire tels que définis à Québec. La lutte sacrée entreprise par Mgr

19. Et Elzéar Lavoie d'ajouter encore: «L'analphabétisme du plus du tiers [sic] [...] baissa de moitié en une génération, pour ne laisser qu'un résidu urbain d'environ 15% en 1901, et d'environ 25%, surtout adultes francophones, en province. [...] Cet appétit insatiable de lecture «même au Québec rural» après [sic] des jeunes et des femmes — plus alphabétisées que les hommes, en 1891, de 10% en général et probablement de 20% en milieu rural, pour les femmes de moins de 40 ans —, démontre bien la constitution d'une modernité culturelle populaire au début du XX^e siècle au Québec» (Elzéar Lavoie, «La constitution d'une modernité culturelle populaire dans les médias au Québec (1900-1950)», *L'avènement de la modernité culturelle au Québec*, Québec, 1986, IQRC, p. 257-258).

20. Joseph Mélançon citant P. Bourdieu, «Littérature et enseignement: la prescription didactique», *L'Institution littéraire*, Québec, IQRC, 1986, p. 85 et Pierre Bourdieu, *Homo academicus*, Paris, 1984, Éditions de Minuit, p. 18.

21. À travers des modes bien identifiées, telles les albums de cartes postales, véritables rites d'initiation au monde des jeunes adultes. Par ailleurs, le clergé reconnaît la nécessité de canaliser la fougue de cette jeunesse. C'est en mars 1904 que les abbés Groulx et Chartier fondent l'Association catholique de la Jeunesse canadienne-française (A.C.J.C.). Suivant Robert Rumilly, «un ferment travaillait la jeunesse, ce qui n'est jamais rassurant pour les partis constitués, pour les équipes en place» (*Histoire de la province de Québec*, tome 11, p. 124).

Louis-A. Paquet en 1902 ne vise-t-elle pas à ramener au bercail les brebis menacées par la perte des traditions et, pour notre race, à «[...] garder dans une humble sphère le libre jeu de son organisme et de sa vie [plutôt] que de graviter dans l'orbite de vastes systèmes planétaires²²»? Par ailleurs, en décembre 1904, Camille Roy, dans la longue sentence où il règle le cas de ce «pauvre et si sympathique Émile Nelligan», n'oublie pas d'inclure au passage dans sa liste d'interdits l'écriture des chroniqueuses:

[...] Employer tous ces vocables mièvres, ou prétentieux et miroitants comme de faux bijoux, qui tirent l'oeil plus qu'ils n'éveillent la pensée; étaler en sa prose toutes ces formes bizarres comme on le fait souvent ici en certaines chroniques féminines, sans compter quelques masculines [...]: voilà ce qui n'est pas canadien, et voilà donc ce qu'il faut condamner²³.

Dès janvier, l'abbé Roy rédige sa critique de *Premier Péch*é et reprend les mêmes observations. Cette proximité chronologique²⁴ nous semble un peu suspecte. Madeleine n'est-elle pas alors la chroniqueuse la plus influente de Montréal? En lisant l'appréciation de Lozeau sur le même volume, rédigée deux ans plus tôt, il est aisé d'évaluer la distance qui sépare la sensibilité montréalaise et celle de Québec:

Ces pages, rendues personnelles par une originalité nettement caractérisée de tournures de phrases, et de mots pleins d'un sens neuf, se lisent comme de beaux paysages se regardent sans fatigue et avec un plaisir incessamment

-
22. René Dionne, *La Patrie littéraire*, Montréal, La Presse, 1978, p. 505. Dans cette perspective, signalons l'accueil désolant réservé à l'auteur de *L'Âme américaine*, Edmond de Nevers, à l'Université Laval de Montréal, le 16 avril 1902 (Madeleine, «Deux mots de chronique», *La Patrie*, 19 avril 1902, p. 16). C'est nous qui soulignons.
 23. Camille Roy, «La Nationalisation de la littérature canadienne», p. 221. C'est nous qui soulignons.
 24. Camille Roy, «Causerie littéraire. Madeleine», *La Nouvelle France*, février 1905, p. 58-75; repris dans *Essais sur la littérature canadienne*, 1907, p. 171-195; 1913, p. 109-122.

renouvelé. [...] Ah! si je n'étais pas votre ami, comme j'aurais du plaisir, en vous prenant pour exemple, à fermer la bouche aux débiteurs de platitudes moyen-âgeuses sur les femmes écrivains²⁵!

D'ailleurs, les jeunes poètes de Québec se font remarquablement absents dans le paysage littéraire au point où Alonzo Cinq-Mars pose la question ouvertement au lendemain de la conférence de Mlle Milhau, en avril 1905²⁶.

Malgré la sympathie du *Nationaliste* envers la Société du Parler français, signalée par Mme Annette Hayward²⁷, on ne peut nier que le fond de l'air est différent dans la métropole. Et que la houlette de Mgr Bruchési a bien des motifs d'être vigilante à l'égard de journaux intolérables comme *Les Débats* (francophile) ou de productions irrespectueuses telles *Marie Calumet* de Rodolphe Girard ou *La Scouine* de Laberge, d'autant plus que la France combiste vient de s'insinuer dans le paysage montréalais par la création d'un premier cercle de l'Alliance française²⁸ (14

25. «Premier Péché par Madeleine», *La Patrie*, 10 janvier 1903, p. 20.

26. Alonzo Cinq-Mars écrit: «Il est à noter que, dans la période étudiée, les poètes seuls de Montréal et des environs se soient fait connaître. Les oeuvres des poètes québécois semblent ne plus parvenir jusqu'à Montréal...» (Cyrano, «Les jeunes poètes canadiens-français», *Le Nationaliste*, 2 avril 1905, p. 3).

27. «En effet, cette conférence [de l'abbé Roy] provoque peu d'émoi au *Nationaliste* et on en retient surtout les réformes suggérées dans le système d'éducation. [...] Asselin ne voudrait pas qu'on pousse l'indépendance en littérature jusqu'à se couper de tout contact avec la France [...]» (*op. cit.*, p. 129-130). Mentionnons que l'article du 25 décembre 1904 est reproduit de *La Vérité* où l'ex-collaborateur Omer Héroux vient d'aller remplacer son beau-père Jules-Paul Tardivel (O. Asselin, «Départ de Confrères» [Du «*Nationaliste*»], *La Patrie*, 8 octobre 1904, p. 22).

28. L'abbé Élie-J. Auclair tient des propos fermes envers le président du comité général de la propagande de l'Alliance, «l'oncle Herbette». À propos de son introduction aux *Études* d'Abder Halden, il écrit: «[...] Sa longue harangue en faveur de l'influence française ressemble trop à une *croisade sans croix*. Je respecte ses intentions. Elles ne me paraissent pas cadrer cependant avec les aspirations de notre race. Certes, nous voulons au Canada le progrès de notre langue, comme ces MM. de l'Alliance française; mais nous voulons aussi le progrès de la foi catholique. Or, *notre oncle* n'a pas l'air de s'en soucier beaucoup» («Bibliographies Canadiennes», *La Revue canadienne*, 41^e année, vol. 1, tome XLVIII, avril 1905, p. 443).

mars 1902) protégé par l'université protestante et piloté par des gens de la trempe de Beaugrand, Robidoux, Masson²⁹... Mme Hayward souligne avec raison que «le *Nationaliste* affectionne moins que la Société du Parler français une littérature qui donnerait l'image d'un Canada français presque exclusivement rural³⁰». Et elle avance:

Il nous semble alors que Roy veut surtout contrer l'influence de l'École littéraire de Montréal, et en particulier celle du jeune poète Émile Nelligan [...] ³¹.

Il se peut aussi que la nationalisation ne représente qu'un aspect d'un objectif plus ambitieux:

En réalité, le passé n'était pas aussi glorieux qu'[ils] voulaient le faire croire [...]. [...] Au Canada français [...], la montée du capitalisme de monopole, qui resserrait l'étreinte des Anglophones sur l'économie québécoise, poussait les chefs de la petite bourgeoisie à trouver des moyens de prévenir l'aliénation des masses qui les dépouillerait de leur pouvoir [...] De même que les monuments, drapeaux et hymnes nationaux étaient destinés à regrouper, au nom d'un passé fictif, les masses européennes à côté de leurs chefs de la bourgeoisie, les masses canadiennes-françaises étaient également amenées par diverses institutions [...] à se plier à la volonté de l'élite³².

29. Voir à ce propos Pierre Savard, qui écrit: «Il reste bien au Canada français un carré de francophiles impavides formé des Beaugrand, des Fréchette, des Dandurand et des Desaulniers, mais ces Canadiens sont montrés du doigt comme des thuriféraires sinon comme des complices, des impies» (*Consulat général de France à Québec et à Montréal de 1859 à 1914*, Paris, 1970, A. Pedonc, p. 129; cité par Marie-Andrée Beaudet, *Langue et littérature au Québec, 1895-1914*, Montréal, l'Hexagone, 1991, p. 53). Selon Roger le Moine, H. Beaugrand et G. Desaulniers ont appartenu à la loge *L'Émancipation* (*Deux loges montréalaises...*, annexe I, p. 101 et 111).

30. Annette Hayward, *op. cit.*, p. 130. Marie-Andrée Beaudet renchérit: «Cette unanimité autour du champ n'est pourtant qu'apparente. Au *Nationaliste*, une opposition se fait jour. Nelligan a laissé non seulement des camarades en poésie, mais il a aussi laissé des héritiers. Il n'est d'ailleurs pas indifférent que les premières chroniques littéraires du *Nationaliste* aient justement célébré la parution du recueil de Nelligan. Outre Albert Lozeau, qui devient rapidement le poète «attitré» du journal, Olivar Asselin accueille au *Nationaliste* quelques jeunes étudiants de l'Université Laval de Montréal» (*op. cit.*, p. 130).

31. Annette Hayward, *op. cit.*, p. 58.

32. Ronald Rudin, «Alphonse Desjardins et le marketing des caisses populaires, 1900-1920», dans Guildo Rousseau et Pierre Lanthier, *La culture inventée: les stratégies culturelles aux 19^e et 20^e siècles*, Québec, 1992, IQRC, p. 174-175.

Ainsi, il nous a paru nécessaire de situer la position initiale de Lozeau dans un conflit que des chercheurs émérites ont ailleurs étudié avec discernement. Toutefois, puisque Lozeau n'appartient pas véritablement à l'École littéraire et que la querelle des exotiques et des régionalistes n'éclate qu'en 1910, ses interventions nous ont paru généralement marginalisées. Entendons qu'elles sont mentionnées isolément, sans tenir compte du fil conducteur, de la trajectoire de Lozeau³³. La genèse de *L'Âme solitaire* s'inscrit entre ces deux périodes, dans une frange de l'histoire littéraire³⁴ qui coïncide justement avec l'accession à la renommée d'un jeune poète canadien-français vivant, par la qualité de son oeuvre et par l'introduction d'un souffle original.

* * *

2. Le pouvoir de l'intime

Ainsi, au fil des années, le combat d'«arrière-garde» qu'a mené Lozeau en

-
33. Selon Lucie Robert, en 1907, «l'écriture moderne continue d'être le fait d'individus peu ou pas organisé» (*L'Institution du littéraire au Québec*, Québec, 1989, P.U.L., p. 191). Fournier, Lozeau, Asselin, etc. sont regroupés autour du *Nationaliste*, qui donne raison à Mme Robert: «Il y a aujourd'hui autant de talent qu'autrefois, sinon plus: l'impression contraire vient du fait qu'au lieu de se grouper, comme aux jours de l'École littéraire, pour suppléer au manque de direction par l'étude en commun, on travaille séparément, partant, difficilement, et sans enthousiasme» ([Anonyme], «Nos jeunes poètes», *Le Nationaliste*, 23 avril 1905, p. 2). En fait, on travaille plus à la mise en place des structures qu'à la création elle-même: journalisme, barreau et politique au service de l'idéal! Il ne faut pas omettre le rôle de l'Alliance française: Charles ab der Halden à Paris, Mlle M.-L. Milhau et M. Leigh-R. Gregor à McGill. Enfin signalons un léger anachronisme: Mme Robert associe Lozeau à la Société royale en 1907; il y sera admis en avril 1911.
34. «1904-1911: «La querelle en incubation»», selon le découpage approprié d'Annette Hayward (*op. cit.*, p. 843).

«solitaire» prend des allures de «résistance» aux doctrines et aux écoles. Ses chroniques du *Passe-Temps* en 1903, sa mise au point avec Dantin en 1904, la polémique avec Rinfret en avril 1907 au *Canada*, son appréciation de l'ami Doucet³⁵ en septembre 1908: l'ensemble de ses interventions témoigne de la constance de son choix, de la fermeté de son propos, de sa fidélité à l'idéal qu'il s'est tracé. Nelligan disparu, Lozeau poursuit à sa manière, sans transiger, la quête artistique que l'École littéraire avait amorcée³⁶. Il faut bien reconnaître qu'il n'a pas attendu l'avis des «grands collègues français».

Cette résistance, elle s'incarne dans une production de qualité. Lozeau a-t-il profité du conseil de Doucet³⁷? Des quinze poésies publiées entre mars et décembre 1904 dans *Le Nationaliste*, cinq mériteront la une. Sur l'ensemble des pièces recensées pour cette année-là dans les périodiques (29), dix-neuf trouveront place dans le recueil. À l'automne, Olivar Asselin se permet de signaler dans ses «Échos» deux poèmes de Lozeau qu'il considère particulièrement réussis: «Septembre» et

35. «Et si l'on me demandait, maintenant de quelle école est Louis-Joseph Doucet, je répondrais qu'il n'est d'aucune sinon de la sienne; c'est bien ainsi que doit être tout bon poète» (*La Chanson du Passant*, *Le Nationaliste*, 6 septembre 1908, p. 3).

36. Lozeau se permet de tels échanges d'opinion avec des confrères en littérature. Louvigny de Montigny n'est certes plus un inconnu pour lui en 1904. Quant à Fernand Rinfret, il a publié treize textes de Lozeau à *L'Avenir du Nord* en 1906 avant de passer au *Canada*. Lozeau l'avait appuyé à l'encontre d'Adjutor Rivard en saluant sa compétence critique («Une histoire littéraire canadienne-française», *L'Avenir du Nord*, 23 novembre 1906, p. 1; repris dans *Le Nationaliste*, 9 décembre 1906, p. 3). C'est Rinfret qui a annoncé en primeur la parution de *L'Âme solitaire*.

37. «Il [Lozeau] a le défaut de publier dans les journaux des choses imparfaitement travaillées, qu'il retouche ensuite. Nous lui recommandons, pour son bien, de se réserver pour les grandes et solennelles circonstances. L'excellent n'est le résultat que d'un labeur obstiné» («M. Albert Lozeau», *Le Passe-Temps*, 24 octobre 1903, p. 153).

«Musicana»³⁸. Cette réclame inhabituelle prend, dans la circonstance, un relief très singulier quand on y associe le nom de Charles ab der Halden, l’auteur des récentes *Études sur la littérature canadienne-française*. D’autant plus qu’en présentant l’ouvrage du critique français en août, Louvigny de Montigny vient de signaler la mise en oeuvre d’un nouveau volume³⁹, et que le 9 octobre la rédaction publie, à l’attention des intéressés, l’adresse postale d’ab der Halden:

M. Abder-Halden [sic] [...] écrit à un ami qui lui avait envoyé les poésies de Nelligan⁴⁰:

Je viens de lire sérieusement le livre de Nelligan. Vous pouvez le pleurer: c’était le mieux doué de vos poètes, et il eût laissé bien loin derrière lui les prédécesseurs. Je vais en parler. [...]

Nous attirons l’attention de M. Abder-Halden [sic] sur les vers de M. Lozeau [«Musicana»] qui paraissent dans le «Nationaliste» aujourd’hui. Il en admirera certainement l’idée comme la facture, et il en tirera peut-être la conviction que Nelligan, si talentueux qu’il soit, a de dignes rivaux dans la jeunesse de son âge.

M. Ab der-Halden [sic] recevra avec plaisir (71, rue de la Faisanderie, Paris) des exemplaires des ouvrages dont il n’a pas parlé dans son premier volume.

À partir de cette époque, il semble que les trajectoires de l’«ami» en question, probablement Louvigny de Montigny⁴¹, celle d’ab der Halden et celle de Lozeau vont

-
38. «Septembre», *Le Nationaliste*, 11 septembre 1904, p. 1; «Musicana», *ibid.*, 9 octobre 1904, p. 3. La Rédaction, «Échos», *ibid.*, 11 septembre 1904, p. 2 et 9 octobre 1904, p. 2.
39. «Un livre encourageant», *Le Nationaliste*, 14 août 1904, p. 4. L’article, prévu pour le 7 août, paraît plus tard à cause du manque d’espace du journal, mais aussi parce que de Montigny a privilégié la mésaventure d’ab der Halden par rapport aux droits d’auteur.
40. Qui a écrit cet article? Sûrement pas L. de Montigny, qui aurait correctement orthographié le nom de son correspondant.
41. Qui est cet ami dont parle le rédacteur? N’est-ce pas justement Louvigny de Montigny? Puisqu’il est rédacteur au *Nationaliste*, puisqu’il correspond avec ab der Halden pour la question des droits d’auteur, puisqu’il s’intéresse au premier titre à la renommée de Nelligan? Peut-on citer bien des noms d’agents du milieu littéraire montréalais qui peuvent alors s’être constitués en «amis» d’ab der Halden et qui font la promotion de la jeune littérature tout en travaillant au *Nationaliste*? Tous les indices convergent vers de Montigny: la relation épistolaire initiée à l’automne 1903 se prolongera jusqu’en 1907; l’échange récent confirmé par l’article «De deux pierres pas un coup» (*Le Nationaliste*, 7 août 1904, p. 1); enfin,

se croiser. Dès le 12 décembre 1904, lors d'une soirée tenue sous les auspices de l'Alliance française à Paris, ab der Halden s'empresse de faire connaître Nelligan. Et il introduit cette partie de la conférence par la lecture «d'un joli sonnet de M. Albert Lozeau, intitulé «Septembre»»⁴². Certes, le nom de Lozeau a naguère franchi l'océan grâce aux *Soirées du Château de Ramezay*; mais, cette fois-ci, il a retenu l'attention de Français éminemment intéressés à notre jeune littérature. On ne s'étonnera donc pas si, par reconnaissance, Lozeau dédie ce poème à ab der Halden dans *L'Âme solitaire*:

Soirs qui viennent plus tôt du ciel plus bas: septembre;
Première effeuillaison des choses vers le sol;
Premiers départs ailés dans l'innombrable vol
Parti des arbres, en essaims de pourpre et d'ambre.
Premier retour au livre oublié dans la chambre;
Seuls vrais repos plus frais sur l'oreiller plus mol;
Apaisement profond des sens, que l'Été fol
Exaspéra; bonheur vague de chaque membre⁴³...

*

Lozeau, qui jouit maintenant d'une belle renommée dans presque toutes les couches de la population canadienne-française, de la jeune domestique jusqu'au

l'admiration et la solidarité indéfectible qu'il a manifestées pour Nelligan à l'École comme aux *Débats*. Qu'il nous soit permis de souligner tout l'intérêt et la pertinence de la recherche de Mme Marie-Andrée Beaudet: *Charles ab der Halden. Portrait d'un inconnu*, Montréal, 1992, l'Hexagone, CRELIQ, 234 p. Dommage seulement que la correspondance entre de Montigny et ab der Halden n'ait pu encore être localisée ni en France (bien que des documents soient «signalés» mais introuvables), ni de ce côté-ci de l'Atlantique... Voir *infra*, note 60.

42. René Lebeau, «La littérature canadienne en France. Conférence de M. Charles ab der Halden à l'Alliance Française de Paris: «La Langue et les oeuvres françaises au Canada» ---L'oeuvre de M. Pamphile LeMay — Émile Nelligan — L'avenir des lettres canadiennes», *Le Nationaliste*, 8 janvier 1905, p. 2.

43. «Septembre», «À Charles ab der Halden», *L'Âme solitaire*, p. 96.

premier ministre⁴⁴, savoure sûrement cette bienveillante attention. Et, sans vilénie, il peut goûter les succès qui s'accumulent en bonne compagnie. Sa condition s'est améliorée et il accède, de son petit balcon, au ciel de son quartier. Il consacre tous ses avant-midi à l'écriture. Il n'ignore sans doute pas qu'avec Gill, Doucet et quelques autres, il incarne l'avenir de la jeune poésie montréalaise. Selon Yves de Margerie, le cercle de ses visiteurs s'est élargi:

Louis-Joseph Doucet⁴⁵, Madeleine, l'abbé Joseph Melançon⁴⁶, Blanche Hardy⁴⁷, Omer Héroux et d'autres, poètes, musiciens, journalistes, s'étaient joints au petit groupe des premières années et fréquentaient assidûment sa modeste chambre, devenue, ou en passe de devenir, «un des centres littéraires les plus attirants de Montréal»⁴⁸.

-
44. Le 3 novembre 1904, Wilfrid Laurier, est reporté au pouvoir. Wilfrid et Zoé Laurier n'oublient pas leur dette de reconnaissance envers les Gauthier. En 1902, ils ont défrayé le voyage d'étude d'Éva Gauthier, cantatrice et cousine de Lozeau, en Europe ([Anonyme], «Éva Gauthier, *Le Passe-Temps*, 19 juillet 1902, p. 97). Ils suivent aussi la carrière de leur «neveu» Albert; c'est ce que révèle la lettre du 27 août 1906 de Wilfrid Laurier à Lozeau (BN du Québec, fonds Albert-Lozeau: pièce 384/2/2: copie dactylographiée).
45. Il faut certes compter Doucet comme un complice très présent. Lozeau lui dédie «Sagesse» (*Le Nationaliste*, 15 janvier 1905, p. 2), puis «Mars» (*La Presse*, 2 mars 1905, p. 15), sans oublier l'envoi de la «Ballade des hommes de la semaine prochaine» (*op. cit.*), leur association au *Passe-temps*, ainsi que les silhouettes mutuelles et le poème de Doucet, «Le Livre des hivers» (*Le Nationaliste*, 25 décembre 1904, p. 2). En juillet 1905, Lozeau prend la défense de Doucet contre l'abbé Burque («À propos d'une chanson», *Le Nationaliste*, 16 juillet 1905, p. 2).
46. L'abbé Joseph-Marie Melançon [Lucien Rainier] affirme qu'il a connu Lozeau vers 1904 avant qu'il ne puisse s'asseoir. Au printemps de 1904, il devient vicaire à l'église Saint-Louis-de-France, sise à l'angle des rues Roy et Saint-Hubert, donc à proximité de chez Lozeau, dont il deviendra le confesseur («Albert Lozeau», *Le Devoir*, 18 janvier 1930, p. 25).
47. Blanche Hardy, issue d'une famille de mélomanes, était alors une jeune pianiste de renom. Elle épousa Arthur Laurendeau et engendra André Laurendeau. Le portrait anonyme qu'en trace *Le Passe-Temps*, nous semble d'Albert Lozeau, qui rédige une «Chronique de quinzaine» dans la même page. Dans *L'Âme solitaire*, Lozeau dédie «Les Mains musiciennes» à Blanche Hardy et «Rondel musical» à Arthur Laurendeau ([Anonyme], «Nos Canadiennes-françaises [sic]. Mlle Blanche Hardy», *Le Passe-Temps*, 18 juillet 1903, p. 98).
48. Yves de Margerie cite *Nos amis les Canadiens* de Louis Arnould (Yves de Margerie, *op. cit.*, p. 243). Arnould occupa la chaire de littérature française à l'Université Laval de Montréal entre 1905 à 1907 et visita Lozeau. De retour en France, il fait la part belle à Nelligan et à Lozeau dans son cours de littérature canadienne-française.

À ces noms, il faut bien ajouter ceux de Charles Gill et de Madame [Gaëtane de Montreuil] dont l'enfant naîtra le 7 décembre 1904⁴⁹; aussi Joseph Brunet, l'échevin, pianiste et poète à ses heures⁵⁰; Damien Renaud, le violoniste; Napoléon Lacroix, l'ami pianiste; les frères Alfred et Albert Milette, le tenace et érudit Milette, bientôt membre titulaire de la «Société d'histoire littéraire de la France⁵¹». Il faudrait interroger les dédicaces, étalées telles des pierres blanches sur la voie du livre à naître⁵², pour tenter de reconstituer l'atmosphère enjouée et tonifiante de ces rencontres. Et capter par la mémoire des proches le tableau de quelque saturnale:

Or, Bertrand, Gill, Renaud, Brunet,
les deux Milette et Melançon,
coquin jusqu'à changer de nom,
venaient, le samedi, par les beaux soirs ou non
dans le «Nicaloso», fumer la cigarette.

L'endroit mystérieux, n'étant qu'une chambrette,
se chargeait d'un brouillard si lourd, que le champion
au noble jeu d'échecs matait à l'aveuglette,

-
49. La composition de «Rondel musical» coïncide avec la naissance de Roger-Charles Gill (*Le Passe-Temps*, 17 décembre 1904, p. 210). Dans *L'Âme solitaire*, p. 150, il sera dédié à Arthur Laurendeau: «La Musique berce nos peines - Et les endort pour un moment - Comme en ses bras bonne maman - Berce le bébé des heures pleines».
50. Luc Deshaies, dans une lettre ouverte au *Nationaliste*, inclut Brunet au nombre des jeunes poètes (*op. cit.*, 21 mai 1905, p. 3). Une pièce de Brunet dédiée «À Albert Lozeau» fut publiée; nous l'avons retrouvée à la BN du Québec dans le fonds Albert-Lozeau (pièce 384/2/2): sans autre référence que la date de sa composition, le 19 février 1904.
51. «MM. Gustave Lanson, Gaston Boissier, Jules Clarétie, Arthur Chuquet, Jules Lemaître, Émile Faguet, Ernest Lavisse, René Doumic ont admis dans leurs rangs, à titre de membre titulaire, notre distingué compatriote, M. Charles-Albert Milette» (L.-J. Doucet, «Esquisse. M. Charles-Albert Milette», *Le Passe-Temps*, 6 octobre 1906, p. 434).
52. Mlle Alice Daoust, l'adorable et dévouée cousine, les soeurs Gill, Marie et Rachel, le camarade Louvigny de Montigny (deux dédicaces!), Olivar Asselin, Albert Cloutier, l'ami d'enfance amoureux de Béatrice, le juge Pagnuelo, et Françoise Fafard, l'aimée. Pour les membres de l'École littéraire, Lozeau retiendra Albert Ferland, Jean Charbonneau, Gonzalve Desaulniers. De tous les noms ci-haut mentionnés, seul celui de Gaëtane de Montreuil ne paraît pas dans *L'Âme solitaire*. La mésentente entre celle-ci et son époux, manifeste à partir de 1905, motive peut-être cette omission.

ne pouvant distinguer un fou d'avec un pion.
Moments de réconfort!.. Moments où toute peine
s'atténuait, près de l'infirmes au coeur sans haine,
qui bronçait notre vie au contact de la sienne⁵³!...

Cette stimulante camaraderie, la présence réjouissante d'amies musiciennes, le réconfort que Lozeau trouva auprès de ses proches et que, de notoriété, il accordait de retour, l'amour agissant de Françoise Fafard, si longtemps éludé par Lozeau lui-même, puis par les critiques autorisés, ancrèrent le sens de sa destinée. Car, malgré son insensibilité pour le sujet canadien, Lozeau n'affiche pas les traits de l'«isolé» qu'on dispense volontiers à ceux qui n'embrassent pas l'orthodoxie. S'il sait, pour une part, se montrer «badin, taquin, spirituel, alerte, enjoué, observateur et psychologue; s'amusant de tout et de rien⁵⁴», bref, charmant camarade, il conserve la lucidité nécessaire pour reconnaître sa situation. Et ce conflit intime, Lozeau le dissémine discrètement dans son oeuvre, au fil des semaines, au hasard de ses collaborations.

L'écriture pallie le manque, la rupture redoutée. Elle séduit, elle invite et elle retient. Acte symbolique et transfiguration du corps blessé au creuset de l'art, projet démiurgique de se forger un corps social, une identité propre, une signature. Comme stratégie d'accès à l'existence, cette écriture s'instaure comme une prise de pouvoir:

53. Lucien Rainier [Joseph-Marie Melançon], «Albert Lozeau» [Extrait de *Avec ma vie*], *Le Devoir*, 29 août 1931, p. 1.

54. Joseph-Marie Melançon, «Albert Lozeau. Notes et souvenirs», *L'Action Française*, 8^e année, vol. 11, mai 1924, p. 273-290.

Rien de ce qui vivait en dehors de son rayonnement ne lui resta inconnu, il a tout ramené à lui, par la force magnétique de son vouloir, par la puissance de son imagination⁵⁵.

Lozeau ne prétendra jamais remplacer, encore moins rejoindre Nelligan. Là-dessus, il ne manifeste aucune illusion. L'artisan du langage, «l'oiseau à l'aile brisée» cherche l'aigle du regard, mesure la distance et interroge les «gouffres noirs que son esprit soupçonne⁵⁶»:

Tu montais radieux dans la grande lumière,
Enivré d'idéal, éperdu de beauté,
D'un merveilleux essor de force et de fierté,
Fuyant avec dédain la route coutumière.

Tu montais emporté par ton ardeur première,
Battant d'un vol géant la haute immensité,
Et là, tout près d'atteindre à ton éternité,
Tu planais, triste et beau, dans la clarté plénière.

Mesurant du regard le vaste espace bleu,
Tu sentis la fatigue envahir peu à peu
La précoce vigueur de tes ailes sublimes.

Alors, fermant ton vol largement déployé,
O destin! tu tombas d'abîmes en abîmes,
Comme un aigle royal en plein ciel foudroyé⁵⁷!

* * *

-
55. Madeleine, «Poète et poésie», *La Patrie*, 9 août 1907, p. 22.
56. «Les Vrais dieux», *Le Nationaliste*, 27 mars 1904, p. 1. Ce poème a été composé au moment de la parution d'*Émile Nelligan et son oeuvre*. Il fut dédié à Gill qui en prépara l'édition.
57. «À Émile Nelligan», *Le Nationaliste*, 23 juillet 1905, p. 3; *L'Âme solitaire*, 1907, p. 193. Il s'avère que Lozeau a préparé ce poème de longue main: «L'Avenir» (*L'Éudiant*, 6 avril 1901, p. 1) s'apparente à une esquisse; «La Chute» (*Le Pionnier*, 3 novembre 1901, p. 3) de même: il y a l'essor et la chute, mais Nelligan n'est pas nommé explicitement.

3. Des amis gênants⁵⁸.

À l'automne 1904, le «Nicaloso» réunit les partisans avoués d'Émile Nelligan. À l'Alliance française de Paris, C. ab der Halden s'enthousiasme à son tour pour le jeune poète et il s'empresse à communiquer à «l'ami» canadien son sentiment⁵⁹. Nous avons émis l'hypothèse qu'il s'agit de Louvigny de Montigny⁶⁰. Charles Gill, le responsable de l'édition d'*Émile Nelligan et son oeuvre*, est un vieux compagnon de route dudit Louvigny; il en est sans doute un des premiers avisés. Par ailleurs, il est de notoriété que l'historiographe français prépare un deuxième recueil d'études. Gill préside l'École littéraire depuis octobre 1903. Il jouit des retombées de la publication du recueil de Nelligan, il attend un enfant, il est rangé: son crédit est solide. Peut-être flairer-t-il la bonne affaire: la reconnaissance des jeunes auteurs par la France! Une occasion idéale pour légitimer la jeune école, pour l'affranchir de la critique biaisée du pays et compléter le coup d'envoi de Dantin.

La réunion annuelle de l'École pour l'élection du comité exécutif est imminente. Gill aura à affronter l'équipe des anciens, sérieux aussi: Beaulieu,

58. Nos tirons nos informations principalement du tome II des «Archives des lettres canadiennes»: Paul Wyczynski, «L'École littéraire de Montréal»: p. 23 et Yves de Margerie, «Albert Lozeau»: surtout p. 242-249; et aussi du document: *L'École littéraire de Montréal. Procès-verbaux*.

59. La rédaction du *Nationaliste* en informe ses lecteurs le 9 octobre ([Anonyme], «Échos», 9 octobre 1904, p. 2).

60. Fait avéré, ce n'est pas Fréchette qui a expédié le volume de Nelligan en France. La lettre d'ab der Halden à Fréchette du 17 août 1904 n'y fait aucune allusion («Lettre à Louis Fréchette», 17 août 1904. AN du Canada, papiers Louis-H. Fréchette, MG 29, D 40, vol. 3, feuillets 1947-1950).

Charbonneau, Dumont, Desaulniers et Ferland, tous avocats, sauf le dernier, artiste. Alors, puisqu'il semble que la mise est importante, on fait consensus rue Laval: Millette, Doucet et Lozeau sont désormais inscrits comme membres de l'École. Pour la cause⁶¹!

Cependant, à la réunion du 7 octobre, Gill ne se présenta même pas, Beaulieu non plus. À ce propos, Yves de Margerie écrit:

Mais la manoeuvre sur laquelle on comptait pour remporter la victoire dégénéra tout de suite en déroute. Dès avant la première réunion, quelque chose se produisit qui contrecarra tous les plans. Le beau projet avortait. Vaincu d'avance, Gill évita de se montrer à la séance du 7 octobre⁶².

Ce «quelque chose», n'est-ce pas tout simplement la majorité absolue dont dispose l'autre équipe? D'autant plus que la réunion se tient chez Demers⁶³, un allié fidèle de Dumont si l'on examine la liste des présences de l'École. Alors, tout simplement, Ferland accède à la présidence, Charbonneau occupe la vice-présidence et Dumont est élu secrétaire.

Heures précieuses où tous les anciens restent unis dans la plus sainte des aspirations et où ils travaillent ensemble à atteindre un idéal commun. Tels se sont rencontrés, en 1904, ces fondateurs de l'École demeurés fidèles à la même cause,

61. La fonction de Melançon l'oblige à s'abstenir. Voir *supra*, note 46.

62. «Albert Lozeau», *op. cit.*, p. 245.

63. Qu'est-ce qui motive qu'il ne soit pas inscrit comme membre? Yves de Margerie l'explique ainsi: «À la vérité, il faudrait, à ces cinq noms, ajouter celui d'Hector Demers. C'est chez Demers, en effet, que se tiendront presque toutes les séances de l'année. Mais il n'avait peut-être pas encore signifié son adhésion au moment où la liste fut dressée» (*ibid.*, p. 244, note 101).

consigna Charbonneau rétrospectivement⁶⁴... Après cet épisode, les collègues de l'École vont rendre à Lozeau une visite de courtoisie, un soir de novembre. Curieusement, Lozeau n'est pas assis, mais alité. Assistent à la réunion Charbonneau, Dumont, Ferland, Beaulieu, Gill, Milette et Doucet. Les deux camps sont à égalité, mais l'action se passe dans l'antre de Lozeau.

Pour rappeler cet événement, nous disposons de deux témoins, et de... trois versions: une de Dumont et deux de Charbonneau, que nous interrogerons ici. Le sentiment général qui s'en dégage est la gêne, un malaise qui confirme l'absence de liens, de contact entre Lozeau et ces «anciens» de l'École. Un embarras qui semble trancher avec les habitudes de la maison. Charbonneau écrit en 1935:

C'est sous le coup d'une commune émotion, qu'un soir de novembre suivant, nous nous réunissions chez le poète Lozeau [...]. Les Archives n'en rapportent pas les incidents, mais nous nous rappelons combien cette rencontre nous avait encore une fois unis dans une touchante fraternité. Un malaise étrange en effet, nous envahit et nous contraignit à la vue de ce malade incurable que nous savions condamné pour toujours à la torture et nous avons gardé un mélancolique souvenir de cette soirée⁶⁵.

Vingt ans plus tard, en entrevue avec Yves de Margerie, le même Charbonneau relate:

Cette soirée a eu lieu un peu par hasard; les poètes ont décidé d'aller voir Albert Lozeau. On a parlé de choses, mais pas de littérature; on n'a pas lu

64. Jean Charbonneau, *L'École littéraire de Montréal. Ses origines, ses animateurs, ses influences*, Montréal, 1935, Albert Lévesque, p. 63. C'est nous qui soulignons.

65. *Ibid.*, p. 65.

de poésies comme aux réunions régulières. Il y avait de la gêne à cette réunion; c'était une visite de sympathie tout au plus. Lozeau ne s'est pas informé de nos oeuvres, ne semblait pas intéressé⁶⁶...

Alors, que s'est-il passé pendant ces années qui eût pu rendre Lozeau moins fraternel? qui eût pu affecter la perception de Charbonneau? La «commune émotion» est devenue un «hasard»; la «touchante fraternité» s'est transformée en «sympathie tout au plus»; le «malaise étrange» et «mélancolique souvenir» a cédé à la «gêne»; enfin, le touchant Lozeau est devenu un être hautain, qui garde ses distances, ne s'intéresse pas aux productions de ses confrères, pas plus qu'à la littérature d'ailleurs. Alors, s'agit-il ici d'un écart entre la langue écrite et parlée, d'une question de style? Écoutons plutôt Dumont, l'archiviste, dont la mémoire était sans doute moins influencée en 1917 par le passage des années et des influences. Le premier paragraphe est fidèle à la version de Charbonneau en 1935, à moins que ce dernier ne se soit inspiré de celui-là:

La soirée que nous passâmes chez Albert Lozeau fut pénible, bien pénible. Devant ce jeune homme immobilisé sur un lit et semblant devoir y passer toute sa vie, nous ne pouvions être gais⁶⁷.

Le passage suivant, toutefois, contredit le discours de Charbonneau. Lozeau était joyeux, il a participé, s'est intéressé aux oeuvres:

66. Yves de Margerie, *op. cit.*, p. 246: entrevue du 3 novembre 1956.

67. G.-A. Dumont, *L'École littéraire de Montréal. Réminiscences*, Montréal, 1917, [Librairie G.-A. Dumont], p. 7.

Cependant, ce pauvre Lozeau était joyeux, probablement de se trouver entouré pendant quelques heures d'autres hommes ayant ses goûts et ses rêves. Il prit part aux discussions, approuvant ou critiquant certains poètes, lut quelques-unes de ses oeuvres et prit un grand intérêt à la lecture des travaux de ses collègues⁶⁸.

Que faut-il conclure de cette visite ou plutôt des interprétations de Charbonneau? Lozeau, mort en 1924, n'est certes pas intervenu pour modifier le souvenir de son confrère. Toutefois, d'autres influences ont pu agir sur Charbonneau, entre sa relation nostalgique de 1935 et son revirement de 1956, ainsi celle d'Albert Laberge en 1945, qui couvrit d'opprobre la mémoire de Lozeau⁶⁹...

Ce fut la seule séance de l'École littéraire à laquelle Lozeau assista et il ne l'a pas consignée dans ses mémoires. Et puis, l'École végéta jusqu'en 1907. À la réunion du 10 avril 1905, tenue chez Desaulniers, à laquelle assistaient Ferland, Gill, Charbonneau, Desaulniers et Dumont, on fit la proposition suivante:

Il est résolu de demander aux membres de faire parvenir leurs manuscrits, d'ici au 1^{er} avril prochain pour la publication d'un nouveau recueil des travaux des membres de l'École. La prochaine assemblée aura lieu chez Lozeau⁷⁰.

Cette proposition, formulée au lendemain de la conférence de Mlle Milhau, resta lettre morte. La visite n'eut pas lieu. Et le recueil ne vit jamais le jour. Milette quitta l'École, Gill aussi s'en désintéressait, seul Doucet continua d'en faire partie;

68. *Ibid.*, p. 7. C'est nous qui soulignons.

69. Albert Laberge, *Journalistes, écrivains et artistes*, Montréal, 1945, Édition privée, p. 114-115; voir le chapitre «Guy Delahaye»: p. 107-115.

70. *L'École littéraire de Montréal. Procès-verbaux*, p. 88.

au moins, les amis étaient informés... Quant à Lozeau, il avait déjà donné⁷¹.

*

4. La conférence de Mlle Milhau

Tandis que Lozeau médite sur les bienfaits de la politique, Charles ab der Halden s'apprête à créer dans les milieux littéraires de Montréal et de Québec une effervescence inattendue, mais souhaitée chez les poètes de la jeune école. Il publie en effet en janvier 1905, dans la *Revue d'Europe*, son étude sur Nelligan⁷². En pleine période de méfiance du clergé envers la mère patrie⁷³, *Émile Nelligan et son oeuvre* est accueilli ainsi que l'aurait souhaité son auteur et il a droit à une deuxième naissance. Pour ab der Halden, tout l'édifice de Casgrain, l'ensemble de son programme, s'écroule par la seule poésie de Nelligan. Le discours sur le sujet canadien ne tient plus désormais. Et c'est bien Camille Roy qui en sera le plus saisi,

71. Pas rancunier, Lozeau n'oubliera pas de dédicacer des poésies à Ferland, Charbonneau et Desaulniers dans *L'Âme solitaire*. Nous avons pu consulter trois lettres de Lozeau à Albert Ferland, toutes civiles et encourageantes pour son oeuvre et sa gloire littéraire: 1^{er} août 1907, 2 septembre 1909 et 6 novembre 1909 (CRCCF, fonds Albert-Ferland: pièce P5/4/7). Ajoutons que Desaulniers se porta à la défense de Lozeau après l'attaque vile de Gaétan Valois à propos des *Phases* («Albert Lozeau. Une lettre de protestation de M. G. Desaulniers», *Le Pays*, 30 avril 1910, p. 6).

72. «Un poète maudit. Émile Nelligan [sic]», *La Revue d'Europe et des colonies*, vol. 13, n° 1, janvier 1905, p. 49-62.

73. En novembre 1904, M. Hodent, vice-président de «la Canadienne», signale au *Nationaliste* «des marques de défiance de la part des Canadiens français eux-mêmes» pour établir des relations de toute nature entre la France et le Canada («Une lettre de France», *Le Nationaliste*, 13 novembre 1904, p. 2). Voir, entre autres, l'article de Fernand Paradis, «L'Émancipation de notre littérature», *La Nouvelle-France*, 3^e année, n° 6, 6 juin 1904, p. 287-295.

lui qui s'autorisait de l'Alsacien pour indiquer *sa* voie à suivre⁷⁴. Et, sans doute, Lozeau qui en sera le plus agréablement surpris, qui avait défendu seul le message que la France vient claironner dans les pages du *Nationaliste*.

Mais c'est Albert Lozeau qui vit le plus clair dans cette question. Il s'exprime avec une grande fermeté [...]. Personne à notre sens n'est arrivé en 1904 à une semblable liberté de pensée touchant la littérature régionaliste. Il faudra attendre plusieurs années avant que Dantin parvienne à cette liberté dans une question qu'en 1902 il n'avait sans doute pas encore beaucoup mûrie⁷⁵.

Ab der Halden divise son étude en fonction de l'inspiration et de la forme, avant de conclure:

Mais à l'heure où Nelligan paraît, son originalité éclate tout entière. Il marque une phase nouvelle de l'histoire littéraire franco-canadienne, à moins qu'il soit un isolé. Avec lui, si la poésie de son pays perd en couleur locale, elle s'élargit en même temps qu'elle devient plus intime⁷⁶.

Comme nous l'avons vu plus haut, Nelligan ne peut être qu'un «isolé» par rapport au programme de la Société du Parler français. De même Lozeau ne peut être qu'«isolé» ou «mondain», ce qui, paradoxalement, revient au même dans le langage de Québec. De même aussi un autre «isolé», le jeune Fournier, rédige au même

74. En 1907, ab der Halden oppose deux critiques: «Outre les travaux de M. l'abbé Camille Roy, et à l'autre pôle de l'opinion, il faut au moins citer les deux compactes brochures de M. F. Rinfret [...]. Très combatif, l'esprit ouvert et ami des nouveautés, M. Rinfret est l'un des plus jeunes mais l'un des plus intéressants écrivains de son pays» (*Nouvelles études*, p. 318).

75. Placide Gaboury, *op. cit.*, p. 106.

76. «Un poète maudit. Émile Nelligan [sic]», *La Revue d'Europe*, p. 61. Il est tout de même significatif qu'ab der Halden ne mentionne que Louvigny de Montigny, Albert Lozeau, Paul de Martigny et Germain Beaulieu quand il signale l'existence de l'École littéraire de Montréal (p. 51).

moment une préface à son roman populaire⁷⁷. Et Clapin, plus âgé, non plus sage, dénonce dans les pages du *Canada* l'entreprise de l'abbé Roy. À Montréal, l'étude d'ab der Halden fait prendre conscience à ceux qui s'en désintéressaient que la jeune poésie existe et qu'elle s'incarne chez un certain nombre d'auteurs de talent.

*

L'Alliance française, indépendante de l'autorité catholique, tient ses conférences à l'Université McGill. C'est là qu'enseigne une Française protestante, Mlle Marie-Louise Milhau, officier d'Académie⁷⁸. Elle signe la chronique théâtrale à *La Revue canadienne*, et on l'a vu défendre Louvigny de Montigny et prodiguer ses encouragements à la jeune école⁷⁹. Pour clore la saison de l'Alliance française, elle invite les poètes qui n'ont pas publié de volume à lui soumettre leurs manuscrits qu'elle critiquera.

Les chroniques mondaines recensées nous ont semblé presque aussi

77. «Coteau-du-Lac, janvier 1905» («Comme préface», *La Revue canadienne*, 42^e année, vol. 2, tome LI, juillet 1906, p. 33).

78. Les mémorialistes de l'Alliance française relatent: «Le Comité de Montréal doit une grande dette de reconnaissance à l'Université McGill. Le recteur de l'Université, sir William Peterson; le doyen de la Faculté de Droit, le docteur H. Walton; le docteur Leigh Gregor; le professeur J.-L. Morin et Mlle Milhau de la Section des Langues romanes furent parmi les premiers pionniers de l'Association. Ils prirent une part active à la fondation et au développement du Comité» (Paul Villard, *Alliance française. Comité de Montréal. 1902-1942*, Montréal, 1941, [Alliance française], p. 41-42). Ainsi, Lozeau aura raison d'affirmer que la «critique judicieuse» provient de «l'étranger».

79. *La Revue canadienne*, 39^e année, vol. 2, tome XLIV, septembre 1903, p. 388-395; voir *supra*, note 6.

révélatrices que les comptes rendus de la conférence elle-même. Car, au soir du 29 mars 1905, un public de choix s'est déplacé en grand nombre pour assister à ce tribunal littéraire, à ce spectacle de la critique en représentation, qui allait identifier les gloires et les espoirs de la jeune poésie canadienne-française. En fait, l'assistance d'élite accourue rappelait les séances publiques les plus réussies de Larose à l'École littéraire: juges, consuls, sénateurs, comtes et comtesses, bourgeois professionnels et marchands, écrivains, journalistes, chroniqueuses, tous se pressaient dans une salle bondée, heureux de participer à un tel événement, impatients d'entendre tomber les verdicts. Bien entendu, les habitués du «Nicaloso»: Madeleine, Gill, Melançon, Asselin, même un certain «A. Lozeau», le père d'Albert, étaient du nombre⁸⁰.

Peu importe les lauriers distribués, l'oeuvre de Nelligan rayonnait enfin et, par un effet de retour singulier, elle consacrait le projet initial de l'École littéraire de Montréal. L'objectif avoué de Mlle Milhau est d'apporter de l'encouragement aux jeunes poètes et d'aider le grand public à distinguer, parmi les productions qui, généralement, côtoient les annonces publicitaires dans les journaux qui daignent les publier, celles qui sont dignes d'attention. Elle critique les revues qui, «sous l'impulsion d'idées étroites, [ont] fermé leurs portes aux jeunes talents⁸¹». Elle s'intéresse particulièrement au groupe des *Soirées du Château de Ramezay* et elle

80. [Anonyme], «Les Jeunes poètes canadiens-français», *Le Canada*, 30 mars 1905, p. 12 et Camille [Mlle A. Lanctôt], «Revue mondaine», *La Patrie*, 30 mars 1905, p. 5.

81. Alonzo Cinq-Mars [Cyrano], «Les Jeunes poètes canadiens-français», *Le Nationaliste*, 2 avril 1905, p. 3.

attribue aux «conditions défavorables» la tristesse qui sévit dans leurs productions.

Bien qu'elle souhaite voir les jeunes s'inspirer davantage de la nature de leur pays, elle n'accorde pas la priorité aux genres historique et descriptif. Ce qui l'étonne surtout, en ce pays pourtant jeune, c'est l'absence de sentiments vigoureux:

La poésie sentimentale des poètes canadiens est empreinte d'un mysticisme, d'un esprit de renoncement qui étonnent chez des auteurs aussi jeunes. L'amour trouve peu de place dans leurs vers, et c'est un amour indéfini, blanc, où l'amante se confond avec la soeur: on n'y trouve ni l'angoisse qui torture, ni la passion qui affole: absence de sentiments violents surprenante chez les jeunes poètes d'une nation jeune⁸².

Cependant, Nelligan et Lozeau se distinguent par un talent incontestable⁸³. Certaines pièces de Lozeau échappent à la fadeur ambiante et retiennent l'attention⁸⁴. Toutefois, la condition de Lozeau, analogue à celle d'Elizabeth Barrett Browning, ne suffit pas à motiver la faiblesse de l'émotion. On entend bien que ces commentaires ne s'adressent pas expressément aux jeunes, mais à la chape morale dont le clergé revêt toutes les productions de l'esprit. La conférencière reprend ainsi à son compte

82. *Ibid.*, p. 3.

83. [Anonyme], *Le Canada, op. cit.*

84. Les observateurs s'accordent sur ce point: «Une honorable exception est à faire en l'honneur de la pièce de Lozeau [«Les mots d'amour»] [...]. [...] Il faut encore citer du même auteur «L'Impression» no 35, d'un sentiment si vrai et d'une si belle facture» (Cyrano, *op. cit.*). Gilberte écrit: «C'est encore M. Albert Lozeau qui a su dans les beaux vers intitulés «l'Impression», mettre le plus de sentiment puissants et forts» («Petite fête littéraire», *Le Journal de Françoise*, 15 avril 1905, p. 22-23). Le poème «Les mots d'amour» a paru dans *Le Journal*, le 13 juillet 1901; il sera repris dans *L'Âme solitaire*, p. 38. La dernière pièce deviendra la troisième partie du poème «L'Aveu» dans le recueil (p. 15).

les remarques formulées récemment par ab der Halden à propos de Nelligan⁸⁵.

Mlle Milhau se désole un peu que la poésie descriptive ne soit pas très choyée chez les jeunes Canadiens français. De Lozeau, qui a tout de même «esquissé de petits tableaux très finement vus⁸⁶», elle lit le sonnet «Jour d'automne», un «pur chef-d'oeuvre⁸⁷», à son avis. Gill et Ferland manifestent un sens plus aigu de l'observation. La palme revient toutefois à G. Desaulniers⁸⁸ et à L. Régner [J.-M. Melançon].

La poésie historique ne subsiste plus dans l'oeuvre des jeunes montréalais, sauf exception. Quant à la poésie philosophique, elle les a sollicités davantage. Gill s'est imposé comme le maître de ce genre. Mlle Milhau signale aussi la pièce «Inconséquence⁸⁹» de Lozeau à l'attention du public.

85. «Il est cependant quelque chose de canadien dans cette oeuvre: sa pureté. Faut-il l'attribuer au moissonneur qui lia la gerbe et jeta la nielle? Peu importe. Pensons aux abominations que contiendrait le volume, même expurgé, d'un Nelligan du quartier latin; disons-nous, au contraire, que l'ouvrage dont nous parlons peut être lu par la jeune fille la plus chaste» («Un poète maudit. Émile Nelligan [sic]», *La Revue d'Europe*, p. 53). Dans ses *Nouvelles études*, ab der Halden écrit: «Il y a quelque temps, M. C. H. Hirsch, dans le *Mercure de France*, constatait avec une surprise un peu dédaigneuse l'absolue pureté d'un recueil de poésies canadiennes dues à la plume d'Émile Nelligan. La littérature canadienne, en effet, est fort éloignée de la grivoiserie. Ne disons pas qu'elle est bégueule, mais plutôt qu'elle est chaste. [...] Il est probable, il est même certain, qu'un travail d'épuration s'est effectué sous l'influence du clergé» (p. 18).

86. [Anonyme], *Le Canada*, *op. cit.*

87. Alonzo Cinq-Mars, *op. cit.*

88. Gonzalve Desaulniers est membre de l'Alliance française depuis les tout débuts (22 mars 1902): «Il a lu, l'an dernier, à l'Alliance française même, de forts beaux vers sur le golfe Saint-Laurent» (Alonzo Cinq-Mars, *op. cit.*). Il siège aussi avec Fréchette au comité pour l'érection du monument Crémazie, sous la présidence d'honneur de F.-L. Béique, un des pionniers de l'Alliance.

89. Signalée par Gilberte, *op. cit.*. Elle a paru récemment dans le *Journal de Françoise* (21 janvier 1905, p. 617); reprise dans *L'Âme solitaire*, p. 216.

Après ce tour d'horizon, la conférencière tente de dégager les influences qui agissent sur les jeunes poètes: celle, «très accentuée», de la religion⁹⁰ et celle des auteurs français modernes:

Nelligan, dont l'oeuvre, moins égale et moins parfaite que celle de Lozeau, a cependant quelque chose de prodigieux, a plus que les autres, cédé à cette influence⁹¹.

À son avis, la persévérance, le travail et la lecture des maîtres français contribueront à éliminer l'impersonnalité et l'imprécision. Elle suggère aussi la naissance d'une revue dans laquelle les jeunes poètes pourraient se produire et où s'exercerait une critique saine et avisée.

Au lendemain de la conférence, tous les commentateurs louangent unanimement la conférencière pour la justesse de sa critique⁹². La seule réserve portera sur le conseil donné à des ecclésiastiques «d'écrire tout simplement en prose, puisque leur poésie n'est pas autre chose⁹³».

*

90. Alonzo Cinq-Mars, *op. cit.*

91. *Ibid.*

92. Une critique aux «idées si justes qu'elle exprime si joliment» ([Anonyme], *Le Canada, op. cit.*); cette «leçon de littérature donnée sous la forme la plus charmante comme aussi la plus diserte et la plus franche» ([Anonyme], *La Patrie, op. cit.*); «un modèle de saine critique, de celle qui pèse les pensées et dose les éloges, et ne vide pas à tout propos ses niagaras de superlatifs» (Alonzo Cinq-Mars, *Le Nationaliste, op. cit.*); en résumé, «une critique judicieuse» (Gilberte, *Le Journal de Françoise, op. cit.*).

93. Gilberte, «Petite fête littéraire», *ibid.* et Léona Duval, «À M. Luc Deshaies», *Le Nationaliste*, 28 mai 1905, p. 3.

Il faut admettre que le «cénacle» de la rue Laval fut bien représenté ce soir-là et qu'en l'occurrence, il s'est brillamment distingué: Lozeau, Gill et Melançon constituent presque à eux seuls (avec Doucet) la relève poétique montréalaise et canadienne-française. Lozeau, pour sa part, figure au palmarès dans trois des genres poétiques étudiés. Malgré ses réserves, la conférencière a utilisé le terme de «chef-d'oeuvre» à propos de «Jour d'automne» et attribué à sa production une qualité «formelle» supérieure à celle de Nelligan. On pourrait estimer que l'exercice de Mlle Milhau pave la voie à la rédaction des *Nouvelles études*.

En décembre de la même année, Lozeau s'inspirera de cette conférence pour inviter ab der Halden à utiliser un langage aussi franc envers les jeunes poètes canadiens-français dans sa prochaine étude. Et c'est au nom de ses collègues qu'il prend la parole:

Nous apprenons que M. Charles ab der Halden [...] prépare un nouveau travail où il étudiera spécialement les jeunes poètes. Une fois de plus, c'est de l'étranger que viendra l'encouragement et aussi, nous le croyons, la critique judicieuse. On n'a pas oublié la belle conférence que fit, au commencement de l'année, mademoiselle Milhau, du Royal Victoria College. C'est comme Française, et en qualité de professeur de littérature attaché à une université anglaise protestante, que mademoiselle Milhau a distribué impartialement l'éloge et le blâme aux jeunes poètes canadiens-français catholiques. Elle avait observé que ce n'est pas précisément de leurs compatriotes que les jeunes reçoivent de l'aide. [...]

M. Ch. ab der Halden, dans son prochain volume, imitera, nous l'espérons, Mlle Milhau. Il voudra bien nous «critiquer», si toutefois il est d'avis que nous méritons cette faveur. Nous sommes écoeurés de louanges imméritées, comme on en a tant prodigué à Chapman, par exemple. Nous n'en voulons plus. [...]

Qu'on nous critique donc sincèrement. Nous connaissons quelques-uns de

nos défauts, qu'on nous aide à les corriger [...]. Qu'on nous fasse l'honneur de nous croire capables de profiter d'un conseil désintéressé. Si l'on nous considère encore des bambins, qu'on ne parle pas de nous; si l'on nous prend pour des hommes, qu'on nous parle comme à des hommes.

Nous mettons tout notre espoir en M. Charles ab der Halden; son premier volume nous y invite⁹⁴.

Par la suite, les remarques de Lozeau sur Mlle Milhau, ainsi que les jugements de la conférencière sur Lozeau réapparaîtront sous la plume d'ab der Halden⁹⁵. Nous devons donc considérer cet événement littéraire comme un des jalons importants de la trajectoire de Lozeau. Il a d'abord servi à mobiliser l'élite et à sensibiliser le public canadien-français à l'existence d'une jeune poésie autochtone, à sa cohérence aussi; d'autant plus que son mouvement était digne de l'attention de la mère patrie. Il attestait aussi que l'art ne se limitait pas à chanter le pays, mais qu'il lui était loisible de traduire des sentiments personnels. En ce sens, il a contribué à informer les Français que Nelligan, si doué fût-il, avait laissé des camarades qui poursuivaient à leur manière leur quête de l'idéal et de l'art. Parmi ces poètes de la nouvelle école, de la parole intime, un nom se détachait, celui d'Albert Lozeau.

Une heure seulement de pure jouissance.
Pourvu que Dieu m'accorde un quart de siècle entier
De rêve intérieur et de jeune espérance
Pour méditer sur elle et pour l'étudier;

94. Le «nous» de Lozeau dénote bien le rôle qui lui semble désormais dévolu. Par ailleurs, le public sait depuis plus d'un an qu'ab der Halden prépare un volume; mais il s'agit ici, à notre connaissance du moins, de la première occurrence signalant que les «jeunes» feront l'objet d'une attention particulière («De la critique s.v.p.», *Le Nationaliste*, 10 décembre 1905, p. 1). C'est nous qui soulignons.

95. Charles ab der Halden, «Albert Lozeau»; voir l'annexe V.

Pour ordonner l'instant et régler la seconde,
Pour que rien ne se perde et que tout soit joui,
Jusqu'à la moindre miette, et que le temps du monde
S'envole, n'emportant que de l'évanoui!

écrivait-il au moment où l'étude sur Nelligan avait paru dans *Le Nationaliste*⁹⁶... En 1905, un nom s'illustre, qui parlait au nom de ses camarades, et donnait foi en l'avenir de la jeune poésie canadienne-française.

96. «L'attente», *Le Nationaliste*, 12 mars 1905, p. 2; date de composition: 19 février 1905.

TROISIÈME PARTIE

LA SÉDUCTION DU TEMPS INTÉRIEUR

CHAPITRE VI

ISOLÉ, MAIS SOLIDAIRE

1. L'art et la morale

Nous tenterons dans ce chapitre de rendre compte du climat intellectuel qui prélude à la publication de *L'Âme solitaire* en 1907. Nous nous guiderons sur la méthode d'enquête et d'analyse utilisée jusqu'ici: c'est-à-dire la confrontation des faits avec leurs sources retrouvées et interrogées. Toutefois l'intelligence des événements revêt ici un caractère plus aléatoire que dans les chapitres précédents. En effet, les sources disponibles, pour la plupart faites d'articles de revues ou de journaux de l'époque, ne couvrent pas toutes les circonstances historiques qui ont pu influencer d'une façon directe ou indirecte la préparation et la parution de *L'Âme solitaire*. Il aurait fallu, pour étayer davantage les éléments de notre enquête, avoir accès à des pièces d'archives (correspondances, documents inédits, etc.) touchant de près ou de loin les relations littéraires d'Albert Lozeau. Malheureusement nous n'avons pu retracer de telles pièces dont le contenu aurait étoffé davantage notre objet de recherche¹. Nous avons pourtant la certitude que le nom de Lozeau

1. Nous pensons tout particulièrement à l'échange de correspondance entre ab der Haden et Louvigny de Montigny, ou encore à l'activité littéraire de celui-ci à cette époque. Nous n'avons rien trouvé à son sujet, pour ces années-là, ni à la Bibliothèque nationale du Québec,

participe à maints échanges littéraires au cours de la période qui a précédé la parution de *L'Âme solitaire*. La «lettre-préface» et l'«avis au lecteur», à partir desquels ab der Halden présente ses *Nouvelles études*, en 1907, signalent au premier titre la collaboration de deux proches de Lozeau: Louvigny de Montigny² et Anne-Marie Gleason³. Par ailleurs, cette dernière a confié à ses lecteurs le rôle important joué par de Montigny dans la publication de *L'Âme solitaire*:

M. Chs. Abder Halden [sic] [...] a fait là-bas les démarches nécessaires pour la publication des vers de M. Lozeau, tandis qu'ici, M. Louvigny de Montigny, le plus généreux des camarades, s'employait avec son active intelligence à toute correspondance relative à cet intéressant incident littéraire⁴.

Force nous est donc de reconnaître la fragilité de notre argumentation⁵. Nous nous proposons néanmoins d'avancer quelques hypothèses d'interprétation, quitte à laisser

ni aux Archives nationales du Canada.

2. Ab der Halden écrit à de Montigny: «Plus de trois ans se sont écoulés déjà, mon cher ami, [...] depuis que la question des droits d'auteur pour laquelle vous faisiez alors campagne dans *Le Nationaliste*, nous permit de nous connaître, et de commencer ces relations épistolaires» (*Nouvelles études*, p. VI).
3. Ab der Halden: «Nous tenons à remercier ici nos correspondants fidèles, à l'obligeance desquels nous avons eu vingt fois recours: M^{me} Gleason-Huguenin, M^{lle} R. Barry, MM. Ernest et Alphonse Gagnon, Ernest Myrand, Edouard Lemoine, A. de Celles, P. G. Roy, Adjutor Rivard, l'abbé Camille Roy, E. Z. Massicotte, et maint autre que nous n'oublions pas. M. le sénateur L. O. David [...]» (*ibid.*, p. XV).
4. Madeleine, *La Patrie*, 26 novembre 1906, p. 4. C'est nous qui soulignons.
5. Dans son précieux *Charles ab der Halden. Portrait d'un inconnu*, Marie-Andrée Beudet fait le même constat que nous: la collection personnelle des documents de Charles ab der Halden, confiée à la Bibliothèque de Saint-Germain-en-Laye en 1930, demeure introuvable à ce jour. Un manque de sources qui l'oblige à la prudence: «Nous ignorons encore beaucoup de choses sur la carrière d'ab der Halden, sur les circonstances de publication de ses *Études*, sur celles entourant son abandon, après 1909, de ce qui avait jusque-là et depuis dix ans constitué la forme privilégiée de son activité littéraire» (p. 24 et 67).

dans l'ombre ce qui ne peut être prouvé⁶. Nous nous arrêterons plus particulièrement à démontrer que la parution de *L'Âme solitaire* en 1907 est au coeur d'un mouvement littéraire et culturel qui a comme double point d'ancrage Montréal et Paris.

*

La période qui va du printemps 1905 à l'été 1907 est une période intense dans la vie d'Albert Lozeau. Années fertiles en rebondissements, au cours desquelles apparaît une tentative d'institutionnalisation de la littérature canadienne-française. L'historiographie littéraire a retenu pour cette période deux événements majeurs: la polémique de Jules Fournier avec ab der Halden et l'émergence, à Québec, de la critique littéraire avec Camille Roy. À ces deux événements, ne faut-il pas ajouter ce qui se tramait en même temps à Montréal et à Paris: la publication simultanée de *L'Âme solitaire* d'Albert Lozeau et des *Nouvelles études de littérature canadienne-française* de Charles ab der Halden? Pour les jeunes littéraires montréalais, l'espoir en un avenir moins ingrat devenait en effet tangible. La pièce suivante de Louvigny de Montigny, parue dans le *Bulletin de la Caisse nationale d'Économie*, et que nous nous permettons de citer in extenso, exprime à notre avis cet espoir partagé par l'ensemble des jeunes écrivains montréalais; datée d'octobre 1905, elle est dédiée à

6. Sans doute, l'équipe du professeur Michel Lemaire de l'Université d'Ottawa, qui travaille présentement à l'édition critique de l'oeuvre de Lozeau, apportera-t-elle les réponses souhaitées par tous.

Lozeau:

LES BONS FRUITS

À Albert Lozeau

C'est une mauvaise saison:
De méchants fruits la terre est pleine;
C'est la misère dans la plaine
Et la tristesse à la maison.

Quels sont donc les dieux qui permettent
Que nos champs soient tant accablés?
À peine avons-nous quelques blés
Et quelques vignes qui promettent.

Le blé ne promet pas en vain;
La vigne n'est pas réfractaire;
Songe à ce que Jésus, sur terre,
Fit avec du pain et du vin⁷.

Sans raison apparente, l'éditeur de la revue croit bon de «nationaliser» le poème en le coiffant du titre «La Terre canadienne»! Se peut-il que le sens symbolique du poème lui ait complètement échappé? Si tel est le cas, les vers de Louvigny de Montigny, qui appellent au «miracle», sont d'une féroce acuité. Non seulement expriment-ils l'espoir des jeunes écrivains montréalais de voir leur sort matériel s'améliorer, mais par-dessus tout leur désir de voir le statut intellectuel de Montréal se soustraire à l'autorité unique de l'Université Laval⁸. À ce débat de fond, Lozeau

-
7. «Les Bons Fruits», *Bulletin de la Caisse nationale d'Économie*, vol. 2, n° 5, octobre 1905, p. 5.
8. À titre d'exemple, on pourra lire l'article de l'abbé Élie Auclair à propos de l'arrivée de Louis Arnould, un «Français», comme titulaire de la chaire de littérature à la succursale montréalaise de l'Université Laval. La preuve de moralité est indispensable. Voir à ce sujet cet article intitulé «Le Nouveau professeur de littérature française à Laval» — article de *La Semaine religieuse* — paru dans *Le Nationaliste* du 12 novembre 1905, p. 2; voir aussi l'article de Louvigny de Montigny, publié dans *Le Journal de Française* en 1906, dans lequel il écrit notamment: «Ne cherchons pas mieux aux cours de haute littérature de l'Université. Nous n'y pourrions faire que de tristes constatations. Pour être plus instruits que les indigènes, les

apportera sa contribution dans la mesure de ses moyens. Et c'est dans ce dessein, et auréolé de sa petite renommée, qu'il revient à la prose, sans néanmoins délaisser la poésie⁹.

*

Première manifestation de son humeur, la nouvelle intitulée «La Planchette¹⁰». Ce morceau de prose suscite encore aujourd'hui un sourire de bon aloi. Lozeau retrouve néanmoins son mordant. Il égratigne *La Presse*¹¹ et compose un «Hymne à la Patrie¹²» pour la Fête nationale du 24 juin 1905. En juin encore, au lendemain de son intervention chirurgicale, Lozeau conserve toujours l'espoir d'aller «jusqu'au

professeurs français n'en sont pas moins bâillonnés; et, ayant fait sur le roman moderne une série de conférences qu'il s'était cependant laissé imposer, M. Augustin Léger a reçu son exeat pour avoir imprudemment appris à ses élèves qu'Émile Zola avait du talent» («Un vœu», *Le Journal de Françoise*, 15 décembre 1906, p. 281).

9. Voir son poème le «Printemps», publié quelques jours après la conférence de Mlle Milhau, qui témoigne de l'effet bienfaisant des paroles de la conférencière. Poème d'amour, bien entendu, dans lequel Lozeau privilégie l'impressionnisme au langage de la passion. Paru dans *Le Nationaliste* (9 avril 1905, p. 3), le poème sera par la suite repris sous le titre d'«Avril» dans *L'Âme solitaire*, p. 73:

J'entr'ouvre mon coeur au printemps qu'il fait.
Le soleil d'avril entre à pleine porte.

[...]

Tout s'endort qui souffre et se tait qui pleure.
L'espérance monte avec le soleil.

[...]

Et l'encens des fleurs prochaines s'annonce
Par la tiédeur vague et fine du temps.
Et ma bien-aimée, ô subtil Printemps,
Est là qui sourit, tendre et sans réponse.

10. *Le Passe-Temps*, 8 avril 1905, p. 42.
11. En fait, les attaques contre *La Presse* proviennent de tous les horizons à cette époque. Le quotidien est accusé de tous les vices attribués au journalisme américain: exploitation de la nouvelle à sensation, soumission à la publicité et recherche exclusive de profit. De plus, *La Presse* fait la promotion de la «loi du dimanche», loi inique pour des hebdomadaires dominicaux comme *Le Nationaliste* et, injure inqualifiable, imposée par le Canada anglais aux Canadiens français. Enfin, au début de 1906, *La Presse* pille littéralement le roman de Jules Fournier.
12. *Le Passe-Temps*, 17 juin 1905, p. 170-171.

bout¹³». Il se porte surtout à la défense de l'ami Doucet qui, ayant ajouté quelques couplets à la célèbre complainte «Un Canadien errant» d'Antoine Gérin-Lajoie, se voit attaqué par l'abbé F.-X. Burque. Signifiant son respect pour l'âge vénérable de l'abbé et sa compétence «théologique», Lozeau s'attaque à son tour à la version du prélat qu'il éconduit sans égard¹⁴. En fait, Lozeau plaide pour les jeunes poètes et pour le travail sur la forme. S'autorisant peut-être des propos de Mlle Milhau sur la prose rimée de certains ecclésiastiques, il consacre la séparation entre la religion et le littéraire. Pour tout dire, il laïcise la forme poétique:

Et bien! malgré toute notre considération pour l'abbé Burque, nous oserions lui dire que ses vers ne valent pas grand chose, (l'approbation de M. Benjamin Sulte en matière patriotique étant plutôt suspecte, il n'y a pas lieu d'en tenir compte) qu'ils n'ajouteraient rien de bon à la chanson de Gérin-Lajoie, dont ils n'ont ni la grâce naturelle, ni la poésie facile, ni surtout la simplicité attendrie¹⁵.

La semaine suivante, soit le 23 juillet 1905, *Le Nationaliste* publie son hommage «À Émile Nelligan». Sa révolte contre la suffisance outrageante de certains religieux en matière d'art frise le sacrilège. Ne rimera-t-il pas quelques mois plus tard à l'intention d'Olivar Asselin?

13. Dans son poème «Aux femmes» (*Le Nationaliste*, 3 septembre 1905, p. 3), il écrit justement: «À vous dont les regards disent: «Va jusqu'au bout / Touche le but, jamais à genoux, mais debout!»»

14. Lozeau affirme notamment que les «jeunes», comme l'agneau de la fable, sont excusables d'ignorer l'existence de la version que l'abbé Burque avait lui aussi voulu imposer en 1892; une version qui altérerait non seulement la version d'Antoine Gérin-Lajoie, mais qui en changerait radicalement la signification par ses nouveaux couplets racontant le retour au Canada de l'émigré canadien-français aux États-Unis. Sur les origines de cette polémique, voir Guildo Rousseau, *L'Image des États-Unis dans la littérature québécoise (1775-1930)*, Sherbrooke, Éditions Naaman, 1981, p. 209-211.

15. «À propos d'une chanson», *Le Nationaliste*, 16 juillet 1905, p. 2.

«Dieu seul est grand!» C'est vrai: mais la bêtise humaine?
La vivace, puissante, orgueilleuse et sereine
Bêtise! Comme Dieu dans la splendeur des cieux,
Ici-bas la Bêtise a son trône odieux,
Et chacun, malgré soi, subit son lourd empire¹⁶.

Deux semaines plus tard, Lozeau éreinte encore l'oratorio *Cain*¹⁷ dont le sujet, tout biblique qu'il soit, a inspiré un livret inepte au point où, semble-t-il, la musique inspirée d'Alexis Contant ne peut être goûtée des auditeurs. Ici encore, Lozeau critique le travail sur la forme, et il conclut en émettant le vœu qu'à l'avenir on confie à un véritable versificateur le soin de composer le livret. Or, il semble que ce souhait sera entendu: en 1907, Mgr Bruchési retiendra les services de Lozeau afin de versifier la prose de l'abbé Lebel pour l'oratorio *Jean le Précurseur*. Enfin, c'est sur cette lancée polémique que Lozeau réclame d'ab der Halden, au nom des jeunes poètes, une vraie critique dans son volume en préparation. Il n'aura pas attendu Rémi de Marmande¹⁸ pour exiger du Français moins de condescendance.

*

-
16. «Impressions», *Le Nationaliste*, 5 novembre 1905, p. 3. Olivar Asselin défendra lui aussi la même thèse. Deux semaines après la conférence de Mlle Milhau à l'Université McGill, il avait écrit: «[...] Il devrait être possible à un honnête homme de se défendre, à propos d'une question libre, contre toute insinuation malicieuse d'un exploiteur de religion qui, à force de s'écrire de prétendues lettres d'évêques, a fini par faire croire à un certain nombre de gogos qu'il parle au nom du pape. L'opinion d'un laïc vaut celle d'un religieux sur une question libre» (*Le Nationaliste*, 16 avril 1905, p. 1).
17. «Le Livret de *Cain*», *Le Nationaliste*, 19 novembre 1905, p. 2.
18. «Littérature française au pays de Jacques Cartier», *Mercure de France*, tome LXIV, n° 225, 1^{er} novembre 1906, p. 21-33.

L'année 1906 s'annonce, quant à elle, riche d'attentes et d'espérance à la fois pour Lozeau et pour les jeunes poètes montréalais. En janvier, Jules Fournier attaque *La Presse* pour plagiat¹⁹; en février, *Le Passe-Temps* annonce la mise en oeuvre d'un recueil de poésie par Doucet, *La Chanson du passant*²⁰; dans son numéro du mois de mars, *La Revue canadienne* publie les plaidoiries dans la cause des droits d'auteur²¹ et, le 23 du même mois, le juge Thomas Fortin tranche en faveur du respect de la convention de Berne. Louvigny de Montigny crie «victoire» et, du même élan, il soumet l'enthousiasme des troupes aux exigences de la réalité: «Donc, apprenons à écrire, mettons-nous au travail²²». Rien n'est cependant acquis; tout est à faire désormais.

Lozeau réagit lui aussi aux bonnes nouvelles. À l'intention de Doucet, il publie une poésie régionaliste de «forme très ancienne²³». Il fait également paraître un sonnet sur François Villon²⁴. Pour célébrer les succès de Louvigny de Montigny, il compose une petite fantaisie, «Rêves contraires», où entrevoyant enfin la prospérité économique pour les poètes, il se voit mille fois millionnaire, prodiguant les bienfaits

19. «Autour d'un feuilleton. Le plagiat de *La Presse*», *Le Canada*, 29 janvier 1906, p. 4.

20. «Notre ancien et estimé collaborateur prépare un volume: *La Chanson du passant*» ([Émile Sibert], «Poésie», *Le Passe-Temps*, 10 février 1906, p. 27). Le volume paraîtra en 1908.

21. [Anonyme], «Les Droits d'auteur», *La Revue canadienne*, 42^e année, vol. 1, mars 1906, p. 251-266.

22. Louvigny écrit encore à ce sujet: «[...] Ladite Convention de Berne est pleinement et sans le moindre doute exécutoire au Canada. La protection des droits d'auteur français assure l'essor de la littérature canadienne-française» («Les Droits d'auteur», *La Revue canadienne*, 42^e année, vol. 1, avril 1906, p. 431).

23. «Au Canada (Rondeau de forme très ancienne)», *Le Nationaliste*, 11 février 1906, p. 3.

24. «Villon voyage», *Le Nationaliste*, 18 mars 1906, p. 3.

autour de lui: «J'ai cent mille millions - Ne craignez rien, c'est un rêve²⁵».

Cette dernière pièce marque par ailleurs l'amorce de sa collaboration à l'hebdomadaire de Saint-Jérôme, *L'Avenir du Nord*. Quelles circonstances le poussent à se joindre à ce journal? Nous ne pourrions l'affirmer avec certitude. Nous pouvons cependant avancer certains éléments de réponse. Louvigny de Montigny a quitté *Le Nationaliste*: il dirige dorénavant *La Gazette municipale*. Fils du réputé Antoine Testard de Montigny, il est originaire de Saint-Jérôme. Colombine [Éva Circé], sa protégée et amie, que Lozeau connaît d'ailleurs depuis longtemps, tient chronique dans les pages de *L'Avenir du Nord* et elle y a introduit la poésie. Par ailleurs, Jules-Édouard Prévost, le propriétaire du journal est aussi libraire et éditeur. Il s'est adjoint les services d'A.-B. Cruchet et, surtout, ceux de Fernand Rinfret, qui ambitionne de contribuer à la naissance de la «vraie» critique²⁶; aussi, nous

25. «Rêves contraires», *L'Avenir du Nord*, 5 avril 1906, p. 1. Ce poème porte la mention «Inédit» et sa composition date du 28 mars 1906. Dans son *Albert Lozeau* (Fides, 1958), Yves de Margerie reproduit un manuscrit en fac-similé (p. 32): il s'agit d'une version de la première strophe de «Rêves contraires», intitulée «Rêve d'or»; elle est dédiée «À mon bon ami Cloutier». De Margerie écrit à propos de ce poème: «Ce petit sonnet est inédit. Nous en avons découvert l'original parmi les papiers de M. F.-S. Lozeau, frère du poète. [...] Ce manuscrit ne porte pas de date mais il est vraisemblablement antérieur à 1900».

26. Un rédacteur de *L'Avenir du Nord* [A.-B. Cruchet] écrit à propos de Rinfret: «Il arrive rarement dans ce pays qu'un homme soit appelé à écrire la préface d'un livre de pure critique littéraire. Cela tient d'une part à la rareté des oeuvres de valeur écrites par nos compatriotes et, d'autre part, à l'absence de critique littéraire digne de ce nom. La vraie critique littéraire [...] est à peine née dans notre pays. [...] M. Fernand Rinfret [...] a tenté un essai sérieux, libre de toute préoccupation extérieure à la critique. Et je crois qu'il a réussi» ([Anonyme], «Octave Crémazie», *L'Avenir du Nord*, 22 juin 1906, p. 1). Faut-il rappeler qu'ab der Halden opposera Rinfret à Camille Roy; voir *supra*, chapitre V, note 74. Dans sa réponse à Jules Fournier, ab der Halden retient Camille Roy et «le tout jeune» Rinfret comme deux vrais critiques sur lesquels notre société pourra compter («À Monsieur Jules Fournier», *La Revue canadienne*, 42^e année, vol. 2, octobre 1906, p. 319).

savons que Rinfret échange à l'été 1906 une correspondance avec ab der Halden²⁷. Enfin, *L'Avenir du Nord* clame par son titre même, encadré par l'effigie de Chénier et du curé Labelle, son orientation libérale. Accusé par les ultramontains d'affiliation à la franc-maçonnerie, le journal répond coup pour coup aux attaques de *La Croix* de Trois-Rivières et de *La Vérité* de Québec. De telles batailles journalistiques permettent à Lozeau de plonger à son tour dans la mêlée; s'inspirant d'un commentaire de Françoise²⁸, il profite de sa deuxième collaboration pour se mesurer aux «mouches du coche»:

[Ils] ne conçoivent pas que le beau et le bien, quelque part qu'ils se trouvent, — dans les livres de Rousseau, de Nietzsche [sic] ou de Renan, — demeurent le bien et le beau, et qu'on ait le droit de les aller chercher où ils se trouvent²⁹.

Pour Lozeau, les esprits étroits font plus de tort à la religion que les libres-penseurs. De fait, la pensée du poète n'a pas dévié depuis sa première prose — «Les Âmes du purgatoire» — qui raconte un mauvais tour joué à une bigote. À la fois candide et

-
27. Ab der Halden écrit notamment à *L'Avenir du Nord*: «J'ai été fort heureux de recevoir la si intéressante brochure de M. Rinfret sur Crémazie. Je l'avais lue avec plaisir lors de sa publication dans votre intéressant journal, et je me promets de faire une place — malheureusement moins importante que je n'aurais voulu — à ce travail, dans mon prochain livre sur les écrivains canadiens d'aujourd'hui. [...] Je profite de cette circonstance pour vous dire avec quel plaisir je reçois *L'Avenir du Nord* (dont le titre n'est pas menteur). J'y ai déjà puisé bien des renseignements [...]. J'ai le plaisir de vous annoncer que le numéro de juillet de cette Revue [d'*Europe*] contiendra un article de votre serviteur sur M. Lozeau. Je suis assez fier de publier sur votre compatriote et collaborateur la première étude qu'on lui consacre en France. Ce ne sera pas la dernière» ([Anonyme], «L'Étude de Fernand Rinfret sur Crémazie», *L'Avenir du Nord*, 10 août 1906, p. 1).
28. Françoise, «La Religion canadienne», *L'Avenir du Nord*, 5 avril 1906, p. 1: extrait reproduit du *Journal de Françoise*.
29. «Les Mouches du coche», *L'Avenir du Nord*, 12 avril 1906, p. 1.

téméraire, Lozeau compose un poème à l'adresse du journal *La Croix* et le dédie à nul autre que l'archevêque de Montréal, Monseigneur Bruchési!

LA CROIX

[...]
Mais, ô honte, ce nom profond de mystère,
Religieux et grave — ô prostitution —
Sert d'étendard aux faux disciples sur la terre³⁰!

En somme, Lozeau ne manque pas d'audace. À la fin de l'année 1906, sans doute enhardi par la sortie éventuelle de son recueil, il se portera même à la défense d'Olivar Asselin, lors de son fameux duel judiciaire avec Jean Prévost, ministre de la Colonisation:

Le blâme qui voudra, moi je l'aime, cet homme
Ennemi de la fraude et défenseur du droit,
Qui venge l'injustice et désigne du doigt
L'hypocrite impudent qu'on salue et renomme³¹!

Après cet épisode, les poésies de Lozeau se feront plus rares à *L'Avenir du Nord*. Pour l'instant, au printemps 1906, d'autres événements moins anodins se préparent, qui viendront modifier sensiblement la destinée de Lozeau.

* * *

30. «La Croix», *Le Nationaliste*, 6 mai 1906, p. 3.

31. «Vir», *Le Nationaliste*, 16 décembre 1906, p. 3. Suivant Annette Hayward, «[...] Lozeau n'a jamais refusé de prêter sa plume au service d'une bonne cause, qu'il s'agisse de défendre la réputation d'Émile Nelligan ou de chanter le courage d'Olivar Asselin....» (*op. cit.*, p. 145). En fait, *L'Avenir du Nord* est l'organe officiel du clan Prévost, dont Jean Prévost, cousin de Jules-Édouard, fut le directeur avant de défaire Asselin aux élections de 1904. Éventuellement, Asselin et Prévost feront alliance pour battre Wilfrid Laurier en 1911.

2. La «lettre d'aveu» d'Albert Lozeau

C'est en effet au cours du printemps 1906 que Lozeau rédige à l'intention d'ab der Halden une lettre, bien singulière, dans laquelle il se livre à une rhétorique pitoyable envers lui-même. Cette soumission de sa part nous a semblé quelque peu suspecte; l'attitude de Lozeau nous obligeait à l'interroger. Qu'est devenu le Lozeau de décembre 1905? Où sont passés les crocs du jeune loup qui réclamait un peu plus tôt du même Français «de la critique, s.v.p.³²»? En ce printemps 1906, le voilà qui soupire: «Je suis un ignorant. Je ne sais pas ma langue. [...] Je suis particulièrement abondant en faiblesses³³». Quelle fin poursuit Lozeau? Veut-il attirer sur lui la sympathie du critique français, comme l'affirme Marie-Andrée Beudet³⁴? Veut-il encore consacrer l'indigence de la littérature canadienne d'expression française? Peu probable. À notre avis, le jeune loup est un fin renard!... Et que recherche donc ab der Halden, quel effet désire-t-il créer en publiant par trois fois cette lettre? Il l'insère d'abord dans son étude sur Lozeau dans *La Revue d'Europe* en juillet 1906, ensuite dans ses *Nouvelles études de littérature canadienne-française* (1907) et, simul-

32. *Le Nationaliste*, 10 décembre 1905, p. 1.

33. Voir la «Note de l'éditeur» de *L'Âme solitaire*, reproduite à l'annexe VIII du présent mémoire, de même que l'étude d'ab der Halden à l'annexe.

34. En ce sens, l'explication de Marie-Andrée Beudet ne nous satisfait pas. Selon elle, «la crainte de se voir reprocher l'incorrection de son style a pu inciter Lozeau à rédiger une sorte de mise en garde destinée à forcer la sympathie et l'indulgence de la critique française. Quelles que soient les intentions de l'auteur de *L'Âme solitaire*, ses «aveux» retiennent l'attention des chroniqueurs littéraires». Plus loin, à propos de Michel Bibaud, Marie-Andrée Beudet ajoute encore: «L'attitude rappelle celle de Lozeau: elle revient à revendiquer pour soi et pour les siens le statut d'amateur tout en reconnaissant implicitement à l'autre, en l'occurrence au Français, une supériorité absolue en matière d'art» (*Langue et littérature au Québec. 1895-1914*, p. 40-43).

tanément, dans la préface de *L'Âme solitaire*. Nous avons tenté de suivre le fil conducteur de la métaphore de l'«ignorant» et de la «faiblesse», et il nous a ramené à l'idéal poétique d'Émile Nelligan. Mais comment cette lettre s'est-elle rendue jusqu'à ab der Halden? Voilà la première question qu'il nous faut d'abord résoudre.

*

À notre avis, cette fameuse lettre accompagne le manuscrit de *L'Âme solitaire* que Lozeau envoie à ab der Halden au cours du printemps 1906. Nous supposons aussi que Louvigny de Montigny joua en l'occurrence un rôle d'intermédiaire. Une telle hypothèse peut sembler audacieuse à plus d'un titre³⁵. Elle est pourtant la plus plausible: d'abord parce qu'elle justifie la chronologie des événements qui précèdent l'envoi de cette lettre en France; ensuite parce qu'elle nous oblige à considérer le fait que le manuscrit de *L'Âme solitaire* ne se serait sans doute jamais rendu jusqu'à ab der Halden, n'eût été la précieuse médiation de Louvigny de Montigny. Reprenons donc ces événements les uns à la suite des autres.

35. Aucun critique n'a en effet jusqu'ici émis une telle hypothèse. Les informations sont en effet bien maigres sur ce sujet, comme l'a constaté Mme Beaudet. Toutefois, Madeleine, une des personnes les mieux informées, confirme l'échange de correspondance entre de Montigny et ab der Halden pour l'édition de *L'Âme solitaire* («Chronique», *La Patrie*, 26 novembre 1906, p. 4). Depuis trois ans, Louvigny de Montigny s'est constitué en interlocuteur et informateur privilégié auprès d'ab der Halden, pour la rédaction des *Nouvelles études*, qui lui sont d'ailleurs dédiées. Il n'a pas cessé de défendre activement l'esprit de Nelligan et de travailler à l'avènement de notre littérature. Enfin, Lozeau et de Montigny fraient dans le même cercle d'amis. Et, comme par hasard, en juin 1907, les deux récipiendaires du prix des «Poètes de clochers» sont Lozeau et Michel Helbronner, le beau-frère de Louvigny de Montigny. Les coïncidences sont vraiment trop nombreuses, l'itinéraire de Lozeau et celui de Louvigny de Montigny se croisent vraiment trop souvent, comme ici encore en avril 1906, pour ne pas céder à la tentation d'y accorder du sens.

En avril 1906, Lozeau rédige une brève présentation du volume de Dorchain, *L'Art des vers*. Or, de quelle manière présente-t-il ce volume? En renvoyant tout simplement son lecteur au «clair et bel article de Louvigny de Montigny», paru dans *La Revue canadienne* du même mois³⁶; il écrit notamment: «Il y a ici des poètes qui écrivent les vers aussi bien que De Montigny [sic] la prose, et ce n'est pas un compliment banal que je leur fais³⁷». Un mois plus tard, le 27 mai, *Le Nationaliste* rend publique «une demande de collaboration qu'Albert Lozeau reçoit d'une revue *politique et littéraire* récemment fondée à Paris». Et, le 31 mai, Lozeau signale à nouveau sa complicité avec «l'ami de Montigny³⁸». D'autre part, le poème intitulé «Désir», daté du 12 avril s'insère parfaitement dans le contexte qui motive la lettre de Lozeau³⁹. Par ailleurs, quand *ab der Halden* signifie à Lozeau: «Savez-vous ... que

36. «*L'Art des vers*», *La Revue canadienne*, 42^e année, vol. 1, tome L, avril 1906, p. 366-378. Rappelons qu'Auguste Dorchain dirige *Les Annales Politiques et Littéraires* et qu'il est le secrétaire de la Société des Gens de Lettres. Il a donc travaillé en étroite collaboration avec de Montigny pour la question des droits d'auteur. En 1912, après la parution du *Miroir des jours* de Lozeau, il parlera de son «talent désormais si achevé [...]. [...] Je salue en lui, comme à son avènement, le premier des poètes du Canada contemporain, et l'un des premiers, à l'heure qu'il est, de tous les pays de langue française, y compris le nôtre» («La revue des livres. La poésie du Canada», *Les Annales politiques et littéraires*, 30^e année, tome LVIII, n^o 1508, 19 mai 1912, p. 439-440; cité par Georges Pelletier, «M. Lozeau et la critique française», *Le Devoir*, 28 mai 1912, p. 1).

37. «*L'Art des Vers*», *Le Nationaliste*, 22 avril 1906, p. 2. Lozeau fait-il la réclame du livre de Dorchain ou bien celui de l'article de Louvigny de Montigny? Un tel compliment de la part de Lozeau en faveur de Montigny n'a rien d'étonnant en soi, quand on connaît la vieille complicité des deux larrons; dans son article «Un pas en avant», la connivence de Lozeau est flagrante: «Le temps semble passé pour nos collèges classiques, où les bacheliers obtenaient des brevets d'omniscience à critiquer Victor Hugo et à le déjucher de son apothéose», comme dit l'ami de Montigny» (*L'Avenir du Nord*, 31 mai 1906, p. 1). C'est nous qui soulignons.

38. [Anonyme], «Mademoiselle Le Franc», *Le Nationaliste*, 27 mai 1906, p. 1. Pour l'article de Lozeau du 31 mai, voir la note précédente.

39. Le contenu de cette pièce se présente ainsi: «[...] J'ai l'esprit lucide et le coeur en fête. // Je ne rêve ni gloire ni conquête; / Je n'ai pas l'orgueil qui sied au puissant; / Mais je veux être

vous êtes un grand poète? Non? Eh bien, apprenez-le⁴⁰», il faut croire qu'il accuse réception du manuscrit du recueil éventuel et de la fameuse lettre de Lozeau. Enfin, versons aussi au dossier, cette note de Lozeau consignée dans son exemplaire personnel de *L'Âme solitaire* en octobre 1920 pour la postérité:

Ces vers sont faibles, comme était faible le jeune homme qui les écrivit alors. Ils constituent la partie la moins mauvaise d'un manuscrit qui fut envoyé à Paris pour servir à une étude de M. ab der Halden, nullement dans l'intention d'être publiés. Ils ont été réunis en volume sur le conseil et par les soins de plus compétents que moi. Qu'ils en assument la responsabilité. C'est ce qu'il faudra dire si jamais l'on fait une étude générale de mes vers⁴¹.

En évaluant les délais requis pour l'envoi à Paris du manuscrit de *L'Âme solitaire* et la parution de l'étude de Charles ab der Halden dans *La Revue d'Europe*, en juillet 1906, nous devons convenir qu'un mois — de mai à la fin de juin — suffit à peine. C'est en ce sens que la pièce «Désir» signalée plus haut, et sa date de composition, nous incitent à situer la requête du Français à Lozeau, soumise — faut-il s'en étonner? — à l'époque même où le milieu littéraire parisien s'apprête à célébrer la poésie

humble et compatissant, / Pour avoir l'honneur d'être un vrai poète. // J'aimerais sonner le vers attendri, / Discret, mais sincère autant qu'un grand cri, / Comme André Dumas ou François Coppée; // Afin que ma strophe aux sons merveilleux, / D'une plume ardente et douce échappée, / Fit tressaillir l'âme et pleurer les yeux» («Désir», *L'Avenir du Nord*, 12 octobre 1906, p. 1).

40. Le frère Antoine Bernard introduit ainsi le texte d'ab der Halden: «De son côté, M. ab der Halden, en annonçant à Lozeau une étude sur *L'Âme solitaire*, qu'il donnait à la *Revue d'Europe et des Colonies*, disait à son protégé [...]». Voir à ce propos Antoine Bernard, *Une heure avec Albert Lozeau*, p. 18. Pour des raisons matérielles, nous n'avons pu nous rendre à l'Université de Moncton pour consulter le fonds d'archives légué à cette institution universitaire par le frère Bernard. C'est nous qui soulignons.

41. *Ibid.*

canadienne-française à la Sorbonne⁴². Ainsi, pouvons-nous nous permettre d'avancer que c'est au cours du printemps 1906, et probablement grâce aux bons soins de Louvigny de Montigny, que Lozeau répond à l'invitation de Charles ab der Halden et lui expédie, accompagné d'une lettre, l'ensemble de ses écrits jugés susceptibles d'être appréciés outre-mer.

*

Quelle interprétation pouvons-nous faire maintenant de cette fameuse lettre? Lozeau recherche-t-il la compassion ou affirme-t-il avec habileté sa position vis-à-vis l'idéal poétique? Selon nous, et comme nous l'avons annoncé précédemment, Lozeau réaffirme les exigences esthétiques et littéraires de l'héritage de Nelligan. Sa pensée à ce sujet ne s'est d'ailleurs jamais démentie: la poésie et l'art sont pour lui universels, essentiellement humains et subjectifs, rebelles aux ukases et aux diktats. Aussi est-il bien conscient de sa valeur par rapport à Nelligan; sa production en témoigne. Mais plus que tout, Lozeau connaît bien le paysage littéraire canadien. La position qu'il défend est celle des jeunes poètes montréalais; à ses yeux, la reconnaissance française, parce qu'elle ouvre une brèche dans le programme de Québec⁴³, doit s'évaluer en termes de retombées pour Montréal et ses écrivains.

42. Le 29 avril 1906, en effet, s'est tenue à la Sorbonne la première fête des poètes canadiens, organisée par *La Revue des poètes* et présidée par Hector Fabre. Des artistes de la Comédie-Française récitèrent des poèmes d'Émile Nelligan et de Nérée Beauchemin, deux poètes qu'ab der Halden avait révélés à la France.

43. Voir également à ce sujet Olivar Asselin qui, en juin 1906, parle de choix entre poésie personnelle et poésie patriotique: «Quant au patriotisme [...] on peut en faire de deux manières: en exaltant la foi et la vaillance des aïeux et en pleurant leurs défaites, ou en

Mais c'est une analyse comparée de la lettre de Lozeau et de l'étude de Charles ab der Halden sur Nelligan qui nous indique jusqu'à quel point le poète visait un objectif qui ne s'inspire en rien de la pitié. En effet, c'est l'idée même d'une nouvelle poésie — voire d'une nouvelle littérature — qui est au coeur de cette «lettre d'aveu». Voici mis en parallèle un certain nombre de passages de cette lettre et de l'étude d'ab der Halden⁴⁴:

Lettre de Lozeau

Je suis un ignorant. Je ne sais pas ma langue.

Ab der Halden sur Nelligan

Ajoutons à cela que Nelligan est d'une ignorance supérieure à la moyenne.

Sans doute ce rondel n'est pas d'une langue très pure.

Pourtant les critiques sont unanimes à reconnaître à Lozeau sa compétence linguistique! La posture affichée par Lozeau, la mise en scène de son «humilité» s'oppose assurément à la vanité, si décriée, de William Chapman.

produisant, dans toutes les sphères de la pensée humaine, des oeuvres qui seront une gloire pour sa race» («La lettre de M. Gregor», *Le Nationaliste*, 10 juin 1906, p. 1). Il en est de même pour Fernand Rinfret qui admet, après discussion, l'alternative: «Or, nous ne devons pas vouloir une littérature patriotique exclusivement. Mais nous devons rêver d'une littérature où l'on sente vivre le Canada [...]» («L'Idéal et l'Idéal canadien», *Le Canada*, 29 avril 1907, p. 4).

44. «Un poète maudit. Émile Nelligan [sic]», *La Revue d'Europe et des colonies*, vol. 13, n° 1, janvier 1905, p. 49-62; repris dans *Le Nationaliste*: 5 février, 19 février et 5 mars 1905.

Lettre de Lozeau

Je balbutie en vers assez harmonieux (j'adore la musique), souples et lâches.

Ab der Halden sur Nelligan

Même dans les meilleures pièces, tout est loin d'être parfait [...]. Mais à côté de ces inadver-tances et de ces incorrections [...], combien de vers de poète peut-on glaner chez Nelligan!

Mais à Verlaine [...], il doit des vers plus fluides, plus libres, ces vers sanglots où les mots perdent parfois leur sens précis pour ne plus suggérer qu'une sensation musicale très fine.

Le grand résultat de sa tentative, c'est d'as-souplir le vers français là-bas.

Lettre de Lozeau

Je n'ai pas d'idées. Je rêve et ne pense pas. J'ima-gine, je n'observe pas. J'exprime des sentiments que je ressentirais. Il m'est parfois arrivé d'en exprimer que j'ai ressentis. J'ai vu des arbres à travers des fenêtres.

Ab der Halden sur Nelligan

Nous avons constaté qu'il n'avait pas, qu'il ne pouvait pas avoir d'idées. Les idées ne sont pas du tout nécessaires à un poète de dix-neuf ans. Nelligan voit, il écoute, il sent, il chante.

Nelligan se retrouve en regardant en lui-même [...].

Le sens de l'intimité ou plutôt de la subjectivité manque un peu à ses poètes [ceux du Canada]. Nelligan peut contribuer à le leur donner.

Cette poésie personnelle, intime, subjective, entre en conflit avec la nationalisation de la littérature telle que proposée par l'abbé Camille Roy. «À la poésie de l'idée, Nelligan oppose une poétique de la suggestion», dira Jacques Michon⁴⁵.

45. Jacques Michon, *Émile Nelligan. Les racines du rêve*, p. 49-50.

Lettre de Lozeau

J'écris des sonnets de préférence, parce que j'ai l'haleine assez courte. Le cadre du sonnet me semble convenir à l'exiguïté de mon talent.

Ab der Halden sur Nelligan

Les Trophées, dont l'influence au Canada nous semble incontestable et d'ailleurs très heureuse [...].

Toutes les oeuvres de Nelligan sont courtes...

Les jeunes de Montréal n'ambitionnent pas de rejoindre Hugo, ni de répéter Fréchette ou Crémazie, encore moins d'imiter Chapman. «Le sonnet devient la marque par excellence de l'artisanat poétique [...]. [II] représente le produit d'un travail où s'affichent la virtuosité et les qualités de l'artiste [...]», relève encore Michon. C'est aussi ce qu'énonçait Henry Desjardins⁴⁶.

Lettre de Lozeau

Je suis particulièrement abondant en faiblesses. C'est que je n'ai pas fait mon cours classique, que je ne sais pas le latin dont la connaissance est indispensable pour bien écrire le français. J'achevais un cours commercial, quand la maladie m'a jeté sur le dos.

Ab der Halden sur Nelligan

Cet ignorant, ce mauvais écolier.

Le même dans ses *Études*:

Ajoutons à cela qu'un catholicisme rigide éveillait contre beaucoup d'ouvrages des défiances qui ne se sont pas toutes évanouies. Il fallait tout tirer de soi, refaire son éducation au sortir du collège [...].

46. Selon Desjardins, «pour faire un sonnet, [...] il faut une grande délicatesse d'âme, parce que le sonnet est la pièce la plus délicate, et par cela même la plus inabordable en poésie» («Le Sonnet», *Le Monde illustré*, 13 mai 1899, p. 22 et Jacques Michon, *op. cit.*, p. 47-48).

Lettre de Lozeau

Je ne connaissais absolument rien de la littérature française, et c'est couché et très malade que j'ai appris l'existence de Chénier, Hugo, Lamartine, Musset, Gautier, Leconte de Lisle, et de la plupart de vos grands maîtres. Je n'ai pu les goûter qu'à peine, manquant tout à fait de préparation.

C'est par des bouquins que me passaient mes amis, que je me suis mis au courant et que le mal de rimer m'a pris. Je dis le mal de rimer, mais pour moi ce n'était pas un mal, c'était plutôt un bien, qui m'a, je le crois sincèrement, arraché au désespoir et à la mort.

Ab der Halden sur Nelligan

[...] Ce mauvais écolier a beaucoup lu de poètes. Des Parnassiens comme Leconte de Lisle, MM. José-Maria de Heredia, François Coppée, des écrivains qui se rattachent à des écoles différentes comme Verlaine, Baudelaire, Rollinat, Rodenbach probablement...

Ce sont en effet les amis et non les professeurs qui ont orienté la vocation de Lozeau, qui l'ont aidé à se former. Et c'est dans les maîtres français qu'il a trouvé un sens à sa destinée, et non chez les poètes nationalistes canadiens-français. Voilà la source féconde de son «isolement» parmi les siens... Mais voilà aussi ce qui lui méritera d'être reconnu par la critique étrangère comme le digne successeur de Nelligan. Plus encore, il était dans l'ordre des choses qu'une telle reconnaissance vienne de Charles ad der Halden lui-même. Non seulement le critique français incorpore-t-il dans sa «note de l'éditeur» de larges extraits de la «lettre d'aveu» que lui envoie Lozeau, mais il en confirme l'authenticité dans une conclusion qui propulse l'auteur de *L'Âme solitaire* à l'avant-scène de la modernité littéraire au Canada français:

Ce sont donc bien réellement les rêves et les confidences d'une «Âme solitaire» que nous publions. Et nous croyons que l'oeuvre de M. Lozeau comme celle de son émule Nelligan, trop tôt enlevé à la sympathie de ses amis, marque une orientation nouvelle de la jeune littérature canadienne-

française⁴⁷.

Que conclure de cette «lettre d'aveu» de Lozeau à ab der Halden? Tout simplement que si son contenu s'adresse au critique français, l'intéressé a admirablement saisi sa dimension polémique et il s'est empressé de la faire sienne. Peut-être visait-il l'abbé Camille Roy, celui-là même qui commentait ainsi l'étude d'ab der Halden, en février 1905:

Nelligan fut donc, en ce sens, bien original, et «s'il n'est pas un isolé — (mais nous craignons qu'il n'en soit un) — il marque une phase nouvelle de l'histoire littéraire franco-canadienne⁴⁸.

La parution de *L'Âme solitaire* viendra attester que Nelligan n'est plus un isolé! Ainsi, la «lettre d'aveu» de Lozeau, reprise trois fois par ab der Halden, n'a rien à voir avec un quelconque appel à la pitié; tout au contraire, elle exprime un profond sentiment de solidarité à l'héritage de Nelligan; elle met encore en évidence l'existence de la jeune école montréalaise et, par ce fait même, l'avènement d'une «phase nouvelle de l'histoire littéraire franco-canadienne». Comme dirait Lozeau à la suite de Dantin: «Et tout ceci [...] ne touche en rien au patriotisme; il n'est question que de littérature⁴⁹». Pour tout dire, ce qui nous émeut, rétrospectivement, ce n'est pas tant la naïveté affectée de la lettre. Ce qui la rend si bouleversante à

47. Voir la «Note de l'éditeur» de *L'Âme solitaire*, à l'annexe VIII. Cette préface méritera un long article de la part du frère Valentin-Marie Breton (o.f.m.), qui tentera de démolir les propos d'ab der Halden. Nous y reviendrons au chapitre VIII. C'est nous qui soulignons.

48. C[amille] R[oy], «Bibliographie. Un poète maudit. Émile Nelligan», *Bulletin du Parler français*, 3^e année, n^o 6, février 1905, p. 189. C'est nous qui soulignons.

49. «Émile Nelligan et l'art canadien», *Le Nationaliste*, 13 mars 1904, p. 4.

nos yeux, c'est qu'elle se greffe à la situation collective et à l'ambition des jeunes poètes... et que nous connaissons la suite de leur histoire.

* * *

3. L'éclaircie montréalaise

La «communion de pensée» entre ab der Halden et le jeune Lozeau trouve son corollaire dans les événements qui marquent le milieu culturel montréalais au cours de l'année 1906⁵⁰. Nous en avons retenu deux qui nous paraissent à cet égard très significatifs du climat ambiant: soit la conférence prononcée par Amédée Jasmin au Collège Saint-Laurent en mai et l'inauguration du «Monument Crémazie» au Carré Saint-Louis le 24 juin suivant. Ces deux événements illustrent à notre avis l'esprit d'«émancipation⁵¹» intellectuelle de Montréal vis-à-vis l'emprise ecclésiastique qui règne alors sur presque tout ce qui pouvait au cours des années 1900 s'appeler

50. Au premier titre, la polémique Fournier / ab der Halden; puis, le règlement des droits d'auteur (23 mars), la publication des *Poésies* d'Alfred Garneau et, bien sûr, l'annonce de *L'Âme solitaire* en novembre.

51. Voir à ce propos Robert Rumilly qui fait expressément allusion à la loge maçonnique *L'Émancipation* à laquelle il associe invariablement la Ligue de l'Enseignement, Godfroy Langlois du *Canada*, Germain Beaulieu, Gustave Comte, et même Olivar Asselin (Robert Rumilly, *op. cit.*, tome 12, p. 200). En fait, Godfroy Langlois, Gonzalve Desaulniers et Charles Gill ont appartenu à la loge *L'Émancipation*. Les autres prônaient des objectifs socio-culturels analogues. Nous référons le lecteur, à nouveau, au livre de Roger Le Moine, *Deux loges montréalaises du Grand Orient de France*.

mouvement d'idées au Québec.

*

Le 20 mai, en effet, un événement inédit se produisit au Collège Saint-Laurent. Le conférencier invité, Amédée Jasmin, entretint son auditoire sur deux poètes contemporains: Pamphile LeMay et Émile Nelligan. L'exercice dépasse cependant d'emblée la comparaison des poètes. Il semble en effet que la tenue de cette conférence puisse être considérée comme la «première» manifestation scolaire portant sur «la nationalisation de la littérature canadienne», telle que proposée deux ans plus tôt par l'abbé Camille Roy⁵². L'idée de créer une littérature nationale et des manuels scolaires qui la feraient connaître auprès de la jeunesse canadienne-française ralliait tous les camps; *Le Nationaliste* suivait même le très ultramontain *La Vérité* sur cette voie⁵³. Or, le discours d'Amédée Jasmin provoque une division de l'auditoire

-
52. Dans son discours sur la «Nationalisation de la littérature canadienne», prononcé en décembre 1904, Camille Roy demande effectivement que ce soient les maisons d'enseignement, naturellement contrôlées par le clergé, qui forment les écrivains canadiens d'expression française: «Qu'il me soit seulement permis de dire que [...] plus vite [...] on se préoccupera de bâtir des hommes, et plus vite aussi on augmentera, avec la valeur et le prestige de notre corps enseignant, les chances de voir se multiplier parmi nous des auteurs qui fassent au moins des manuels. Et peut-être aussi, et par surcroît, mettrons-nous fin à ce spectacle anormal d'une littérature canadienne qui se développe, c'est-à-dire qui recrute ses ouvriers actifs, surtout à côté et en dehors des maisons d'enseignement.» Et l'abbé Roy d'ajouter encore: «Si nous voulons aussi combattre l'indifférence parfois dédaigneuse qu'ici l'on professe, pour la littérature canadienne, il nous faudra, dans nos maisons d'éducation, donner [...] une instruction qui soit, en vérité, plus nationale [...]. Et pourquoi [...] ne mettrait-on pas au programme, dans l'une ou l'autre de ces classes, quelques leçons d'histoire de la littérature canadienne?» (*Essais sur la littérature canadienne*, 1913, p. 228-231). C'est nous qui soulignons.
53. «Soyons de chez nous» (de *La Vérité*), repris sous le titre «Faites-nous des manuels», *Le Nationaliste*, 25 décembre 1904, p. 1. L'abbé Élie Auclair avait, un an plus tôt, émis

en deux clans bien distincts: d'une part, le conférencier et les étudiants et, d'autre part, la direction du collège.

Du moins, est-ce ainsi que les journaux de l'époque rendent compte de la soirée. *L'Avenir du Nord*, par la voix d'un de ses rédacteurs, Camille Roussin, applaudit aux propos du conférencier, qui n'aurait guère trouvé de qualités au contenu «canadien» des *Gouttelettes*:

M. LeMay est un véritable versificateur d'un classicisme très pur, un peu... un peu trop comme nos autres vieux poètes prétendus «nationaux». Cela a pris, pendant un certain temps. Mais qu'en dira la Postérité [...] ⁵⁴?

Toutefois, c'est lorsqu'il se fait poète de l'intime que LeMay est à son meilleur,

également la même idée en faveur de la rédaction de manuels scolaires canadiens-français. Accusant réception des *Études* d'Ab der Halden, il formule le souhait de voir «sortir de quelques-uns de nos vieux séminaires — de Québec, par exemple [...] des manuels de littérature» qui parleraient aussi des auteurs canadiens. Il suggère les écrivains suivant: F.-X. Garneau, O. Crémazie, A. Gérin-Lajoie, Aubert De Gaspé, H.-R. Casgrain, A. Buies, L.-H. Fréchette, A.-B. Routhier, W. Chapman, «et tant d'autres» (Élie-J. Auclair, «Bibliographies Canadiennes. *Études de littérature canadienne-française*, Charles Ab der Halden, Paris, 1904», *La Revue canadienne*, 41^e année, vol. 1, avril 1905, p. 443-445).

54. Camille Roussin, «Soirée littéraire au collège Saint-Laurent. Rapprochements entre *Les Gouttelettes* de M. Pamphile Lemay [sic] et *L'oeuvre d'Émile Nelligan*. — Conférence par M. Amédée Jasmin, E. E. L.», *L'Avenir du Nord*, 24 mai 1906, p. 2. Ab der Halden sera moins sévère pour LeMay. Dans le chapitre des *Nouvelles études* qu'il lui consacre, il reprend le conférencier: «Dans une récente causerie faite par M. Amédée Jasmin, au Collège Saint-Laurent, le conférencier analyse avec quelque dureté les *Gouttelettes* de M. Le May. Son admiration pour Nelligan, dont il comparait l'oeuvre à celle du vieux poète, devait l'empêcher d'être absolument équitable. Du moins nous semble-t-il que sa conférence fut un plaidoyer en faveur de la jeune école, à laquelle la mère patrie n'avait guère encore prodigué son attention. Et quand on plaide une cause, on est en général un peu sévère pour son antagoniste. Il eût fallu dire, en tous cas, que M. Le May avait, dans les *Gouttelettes*, consacré un sonnet d'intentions excellentes à M. Albert Lozeau, et montré ce spectacle rare et touchant d'un vétéran saluant un conscrit. Enfin, il ne nous semble pas que ce soit M. Le May qui ait particulièrement attiré sur ses oeuvres des éloges exagérées, et nous eussions plutôt compris la comparaison avec d'autres poètes ou pseudo-poètes plus bruyants» (*Nouvelles études*, p. 276-277). C'est nous qui soulignons.

prétend Jasmin. C'est alors que «son âme vibre avec de véritables sons de lyre⁵⁵», que la sécheresse disparaît de ses vers, et qu'il redevient intéressant. Ce qui manque au barde de Lotbinière, ajoute encore Jasmin, Nelligan l'a entretenu, et c'est le «feu sacré». On peut dès lors anticiper la suite de l'analogie, sentir monter l'émotion qui saisit autant le conférencier que les collégiens qui l'écoutent et l'applaudissent chaleureusement en réclamant en rappel «La Romance du vin». Et Jasmin d'ajouter encore cette réflexion:

Il se déduit que nous devons suivre le mouvement littéraire français quant à la forme, que «l'oeuvre de Lemay est indigne de servir au couronnement de la renommée d'un véritable poète national»⁵⁶.

Naturellement, le directeur du collège, le Père Hébert (c.s.c.), ne partage nullement un tel jugement. Aussi remercie-t-il le conférencier en ces termes:

À cette heure [...] où la France représentative offre des sentiments si peu conformes aux nôtres, prenons-lui sa langue avant qu'arrive la décadence, et nationalisons-la en nous en servant pour exprimer notre mentalité⁵⁷.

Certes, on ne peut pas encore parler de dissidence ou de révolte chez ces jeunes collégiens. Manifestement en ce mois de mai 1906, le programme de Québec n'a pas encore eu le temps de prendre racine dans tous les lieux d'endoctrinement relevant de la compétence du clergé. Cela ne saurait cependant tarder. Le Congrès de

55. Camille Roussin, *op. cit.*

56. *Ibid.*

57. *Ibid.*

l'enseignement secondaire de Québec s'en chargera dès le mois suivant en proposant que la «littérature canadienne» soit inscrite au programme d'études⁵⁸. À l'automne 1907, le *Tableau* de l'abbé Camille Roy circulera dans les maisons d'enseignement de la province.

*

Ayant pris connaissance de l'article de Roussin, paru dans *L'Avenir du Nord*, Lozeau se hâte de féliciter le Collège St-Laurent pour ce pas accompli dans la «bonne» direction. Cette avancée, il l'associe d'emblée aux journaux progressistes de Montréal, ces navires amiraux de la jeune littérature:

Il se passe actuellement des choses extraordinaires. Trois journaux canadiens: *L'Avenir du Nord*, *Le Nationaliste* et le *Journal de Françoise* combattent vaillamment pour le triomphe de la vérité, pendant que le *Bulletin du Parler Français* tâche à mettre un frein aux tentatives quotidiennes de corruption du langage de la presse canadienne-française⁵⁹.

Lozeau déborde donc d'enthousiasme. À ses yeux, l'événement est une révolution en

-
58. C'est lors de ce congrès que Camille Roy propose la rédaction d'un manuel de littérature autochtone, manuel qu'il se chargera lui-même de rédiger (M.-A. Beaudet, *Langue et littérature au Québec*, p. 97). Elle cite aussi ce passage instructif: «Au mois de juin 1906, pendant la session du Congrès de l'enseignement secondaire, tenu à l'Université Laval de Québec, on a inscrit la littérature canadienne au programme des examens du baccalauréat et cet article des nouveaux règlements doit prendre effet cette année même» (*ibid.*, p. 96-97: avant-propos du *Tableau de l'histoire de la littérature canadienne-française*, p. 5). Voir à ce sujet Lucie Robert (*Le Manuel d'histoire de la littérature canadienne de Mgr Camille Roy*, Québec, 1982, IQRC, 196 p.), qui rend bien compte des objectifs poursuivis par Camille Roy.
59. Notons la fonction purement philologique réservée à la Société du Parler français («Un pas en avant», *L'Avenir du Nord*, 31 mai 1906, p. 1; repris dans *Le Nationaliste*, 10 juin 1906, p. 2). Dans son étude sur Lozeau, Ab der Halden dira: «Il serait donc à souhaiter que des critiques plus qualifiés [...] prissent la peine de parcourir des journaux courageux comme *Le Nationaliste*, *L'Avenir du Nord*, *Le Journal de Françoise*, ou, à un autre point de vue, le si érudite *Bulletin du Parler Français*» (*La Revue d'Europe*, juillet 1906; voir annexe V). En 1907, dans la version des *Nouvelles études*, la référence au *Bulletin du Parler Français* est omise (p. 321).

soi. Non seulement la tenue d'une telle conférence annonce-t-elle une rupture avec la tradition des collèges classiques, mais elle consacre, par le biais des grands maîtres de la poésie française contemporaine, la victoire de la forme sur le fond, de l'avenir sur le passé:

Un «jeune» poète canadien et qui a rejeté partiellement la vieille forme rigide des classiques, pour le plus grand plaisir de l'oreille et la plus libre expression de son tempérament original, un jeune poète canadien vivant loué et applaudi dans une maison d'éducation canadienne, en vérité, c'est un fait bien propre à nous plonger dans le plus profond ébahissement⁶⁰!

Les propos de Lozeau sont aussi un pied de nez à l'imposition du sujet canadien. Ce que nous remarquons aussi, c'est que Lozeau prend bien soin de rattacher sa position à l'appareil de communication — appareil bien fragile certes — dont les jeunes montréalais disposent: soit la presse écrite de tendance libérale⁶¹.

*

À la suite de Lozeau, c'est au tour de Leigh Gregor qui, pareillement à Mlle

60. *Op. cit.*, 31 mai 1906.

61. La bataille est cependant inégale, face à la puissance, à la cohésion et aux moyens dont le clergé dispose. D'ailleurs la question littéraire n'est qu'un aspect de la lutte âpre que les Montréalais livrent au clergé pour la modernisation de l'enseignement. Voir à ce propos Robert Rumilly (*Histoire de la Province de Québec*, tome 12, p. 56), qui rappelle les luttes que mène alors la constellation des journaux libéraux — *Le Nationaliste*, *L'Avenir du Nord* et *Le Canada* — en faveur de la réforme de l'enseignement. Lozeau collaborait régulièrement à ces journaux: au premier en 1904-1905, au second en 1905-1906 et au dernier à partir de 1907.

Milhau, met son prestige de professeur à l'Université McGill au service de la cause des jeunes écrivains montréalais. Le 31 mai 1906, il rédige le premier de deux articles qui paraîtront dans *Le Nationaliste*. Sa première intervention, publiée à la une, prend la forme d'un conseil à Marie Le Franc, qui vient de remporter un prix pour sa participation à un concours international organisé par la revue parisienne *Le Soc*. Bien qu'il lui reconnaisse un indéniable talent, Gregor exhorte la «poète débutante» à ne pas se laisser «détourner de [sa] voie de prédilection et de faire de [son] talent une arme de combat dans la guerre pour la conservation des caractéristiques nationales⁶²»:

Des chants comme le vôtre enrichissent la vie canadienne. Croyez-moi, on fait meilleure oeuvre de patriote en élargissant notre domaine artistique qu'en se cantonnant dans des sujets 'patriotiques'. Vous n'êtes pas faite pour faire rimer «gloire» avec «victoire», ni pour chanter les faits d'armes de vos ancêtres. Continuez d'observer la vie dans la sphère où vous avez fait vos preuves et vers laquelle tous vos instincts semblent vous porter: j'entends la vie intérieure, celle de l'âme⁶³.

Enfin, Gregor estime que l'heure est venue de fonder au pays une vraie critique littéraire. Aussi propose-t-il aux jeunes gens de talent qui composent l'équipe du *Nationaliste* de se charger de cette mission. L'opinion de Gregor n'étonne pas quand on connaît ses affiliations, sa conscience des enjeux et l'impunité dont il dispose. Contrairement à Olivar Asselin, il n'a pas à se prémunir contre les semonces de

62. «Mlle Le Franc jugée par M. Gregor», *Le Nationaliste*, 10 juin 1906, p. 1. En fait, Olivar Asselin relève la méprise de Leigh Gregor: Marie Le Franc n'est ni canadienne, ni une débutante («La lettre de M. Gregor», *Le Nationaliste*, 10 juin 1906, p. 1).

63. *Ibid.*

l'orthodoxie agissante. Il avance à flanc découvert, tandis que le directeur du *Nationaliste* sent la nécessité d'«adoucir cette prise de position⁶⁴». Par ailleurs, un détail au bas de la lettre de Gregor nous laisse quelque peu songeur. Sous sa signature, il révèle l'endroit d'où il écrit: «Cambridge (Mass.)!»! Mais n'est-ce pas là le lieu d'exil de Louis Dantin? Comment ces deux critiques, si préoccupés de la vie littéraire canadienne-française, ont-ils pu *ne pas* s'y rencontrer? Rien ne peut le confirmer. Il serait toutefois extraordinaire que l'événement ne se soit pas produit. Dans sa lettre, Gregor définit d'ailleurs la critique en termes que Dantin n'aurait sûrement pas désavoués:

J'entends celle qui ne se contente pas de blâmer et de louer, encore moins de flageller et de louer à outrance, mais celle qui collabore avec le poète, qui l'aide à dégager son talent des liens de la routine et de la convention, qui suit tous ses mouvements d'un oeil sympathique, qui essaie de le comprendre et de le faire comprendre au public⁶⁵.

De tels faits littéraires ne nous éloignent pas de Lozeau. Ils contribuent au contraire à la compréhension du milieu culturel où il évolue. Ils nous font surtout mieux comprendre ce qui s'annonce comme l'événement-symbole dans l'éclaircie montréalaise: soit le dévoilement, le 24 juin 1906, au Carré Saint-Louis de Montréal,

64. Asselin écrit notamment: «M. Gregor [...] ne nous blâmera pas de préciser quelque peu sa pensée. Même parmi les gens intelligents qui lisent notre journal, il y en aurait de capables de la mal interpréter («La lettre de M. Gregor», *Le Nationaliste*, 10 juin 1906, p. 1). Selon Annette Hayward, «Gregor semble donc sentir peser sur les écrivains canadiens une certaine pression nationaliste contre laquelle il entend réagir. Son intervention radicale ne plaît pas complètement à Asselin, qui publie un article dans la même page pour adoucir cette prise de position et éviter la possibilité d'une dispute littéraire» (Annette Hayward, *op. cit.*, p. 140). À propos de l'attitude d'Asselin, voir aussi *supra*, note 43.

65. Leigh-R. Gregor, *op. cit.*

du «Monument Crémazie».

*

L'érection du monument permet au *Nationaliste* de publier la seconde étude de Gregor, qui porte effectivement sur «les idées de Crémazie⁶⁶». Le critique incite les Canadiens français à tirer parti des enseignements de Crémazie pour le futur. Selon lui, Crémazie n'a jamais prôné le patriotisme; il s'en est même moqué; c'est Fréchette qui a inventé ce mythe. Ce que désirait Crémazie, c'est que la littérature procure à l'écrivain le moyen de vivre. Il recommandait aux auteurs l'étude et la persévérance (comme Buies dans ses *Jeunes Barbares*).

Gregor souhaite à nouveau l'avènement d'une vraie critique. Pour lui, la littérature doit être «à l'image de la nature»; autrement dit, semblable à la vie, variée dans ses manifestations. Il prend exemple sur les Américains qui se sont constitué une littérature originale, sans s'isoler de la mère patrie: «Car on ne s'émancipe pas en littérature comme en politique⁶⁷». La seule réserve qu'il entretient au sujet de Crémazie, et elle est de taille, c'est sa résignation:

66. L'étude sera publiée en deux tranches: «Les Idées de Crémazie I», *Le Nationaliste*, 24 juin 1906, p. 1 et «Les Idées de Crémazie II», *Le Nationaliste*, 1^{er} juillet 1906, p. 4. Par ailleurs, Fernand Rinfret, de *L'Avenir du Nord*, fait aussi paraître pour la circonstance une brochure sur Crémazie, qui est bien accueillie en France et à Montréal, mais non par Adjuditor Rivard, à Québec.

67. *Ibid.*

Allons donc! cesser de lutter et de réagir contre la tyrannie du destin; accepter d'être lu par patriotisme, se borner à un seul thème, ignorer l'immensité et l'inépuisable variété de la vie afin d'atteindre un but politique si noble qu'il soit; renoncer à affronter le seul public qui vaille — tous ceux qui lisent la langue française! [...] La littérature ne saurait, sous peine d'extinction, se résigner à l'état colonial. La langue française ne sera digne de se propager sur le continent américain qu'à la seule condition d'y représenter ce que la culture française produit de plus libre, de meilleur et de plus progressif, d'y être employée par des gens qui pensent et qui donnent à leur pensée une forme supérieure et nouvelle⁶⁸.

Est-ce pour ces raisons que le 24 juin 1906, Mgr Bruchési, Sir Wilfrid Laurier et le lieutenant-gouverneur «excusèrent» leur absence lors du dévoilement du monument⁶⁹? Le délégué de l'archevêque, Mgr Racicot, ne prit pas la parole. Aucun représentant de l'Université Laval de Montréal non plus dans les comptes rendus, fors l'abbé Auclair venu en observateur. Les motifs de ces désistements peuvent être divers, mais il semble que les responsables de la cérémonie professent des idées qui ne font pas l'unanimité au sein des élites canadiennes-françaises du temps. La liste des organisateurs et des participants officiels est assez éloquente à ce sujet. Parmi les noms rencontrés, la plupart sont membres de l'Alliance française; citons, entre autres, le sénateur F.-L. Béique, président d'honneur du comité; Louis Fréchette, président; Gonzalve Desaulniers, secrétaire et futur président de l'Alliance; le juge Robidoux, premier président en titre de l'Alliance; enfin, de l'Université McGill, les professeurs Foran, Murray, Gregor. Et le président Fréchette

68. *Ibid.* Sylva Clapin a exprimé les mêmes réserves en réaction au discours de Camille Roy; voir à ce propos «Le Passant: les hommes et les choses. Le monde des lettres», *Le Canada*, 27 janvier 1905, p. 4.

69. [Anonyme], «Le Poète et libraire Octave Crémazie», *La Presse*, 1^{er} août 1992, p. A-9. L'auteur de l'article fait ici allusion à un article de Desaulniers publié dans *La Presse* du 25 juin 1906. Au comité du monument siègent deux membres de la loge *L'Émancipation*, Gonzalve Desaulniers et Arthur Beauchesne.

exaltera dans son discours «la consécration formelle des traditions qui unissent pour toujours la France d'Europe à la France d'Amérique⁷⁰».

Ce jour-là, Montréal peut se targuer d'avoir « floué » le vénérable Séminaire de Québec en consacrant ainsi dans le bronze la gloire du barde de la Vieille Capitale! Mais n'était-ce pas encore dans l'ordre des choses que le monument à la gloire de Crémazie soit érigé à Montréal, puisque ce sont les fils spirituels du «Père» de la littérature canadienne qui sont réunis pour lui rendre hommage, particulièrement les jeunes, ceux qui représentent l'avenir des lettres: Adolphe Poisson d'Arthabaska est présent; on lit un poème de Nérée Beauchemin de Yamachiche; tous les poètes qui participent par la suite à la cérémonie sont issus de l'École littéraire de Montréal: Charles Gill, Jean Charbonneau, Louis-Joseph Doucet, Hector Demers et Albert Lozeau: car, ce sont eux, les proches de l'École, particulièrement Desaulniers, Gill, Lozeau et Madeleine qui ont entrepris en avril 1902 cette campagne en faveur du Monument Crémazie, et ce, contre Benjamin Sulte. Louis-Honoré Fréchette, la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, et certains membres de l'Alliance française ont pris en charge le mouvement: tous les collèges, tous les organismes canadiens-français et franco-américains ont encore souscrit à la cause.

70. Discours de Louis Fréchette partiellement reproduit dans *La Presse* ([Anonyme], «Au monument Crémazie», 25 juin 1906, p. 8-11). Une brochure commémorative a été publiée la même année; on y retrouve les discours, les poèmes et les informations sur le déroulement de la cérémonie (*Le Monument Crémazie. Séance d'inauguration. Le 24 juin 1906*, Montréal, Beauchemin, 1906, 64 p.). Dans son livre *Chez les Français du Canada*, Jean Lionnet commente ainsi l'événement: «Dans les discours prononcés et dans les vers déclamés à l'inauguration, en même temps que l'hommage à Crémazie, c'est, inséparable, l'hommage à la France» (passage reproduit dans *Le Nationaliste*, 19 février 1911, p. 6).

Cette célébration en l'honneur d'Octave Crémazie rejaillit sur le Montréal culturel des années 1900, et par-dessus tout «sur la jeunesse militante de la presse et des lettres - surtout la jeunesse militante de la presse et des lettres[sic]⁷¹».

*

Mais Lozeau n'assiste pas à la fête. Comme au temps de l'École littéraire, on a fait la lecture de son poème à Crémazie⁷². En ce jour de liesse pour les jeunes poètes montréalais, Lozeau quitte l'hôpital pour la dernière fois. Probablement qu'au matin du 24 juin, en se dirigeant rue Laval depuis l'hôpital Notre-Dame⁷³, il a pu entrevoir au Carré Saint-Louis la toile qui recouvrait le monument de Crémazie, saluer au passage la maison des Nelligan avant de remonter vers la rue Rachel. Probablement a-t-il pu songer à leur gloire et à l'étude qu'ab der Halden allait faire paraître sur sa poésie à Paris le mois prochain... Spéculations sans doute, mais combien le tracé est plausible. Lozeau rentre chez lui. Il ne marchera jamais. Les médecins le lui ont dit après l'opération du 15 juin, après la section des tendons⁷⁴.

71. G. Desaulniers et L. Fréchette, article-circulaire publié dans les journaux de Montréal «l'avant-veille de l'inauguration»: *Le Monument Crémazie*, appendice.

72. «Seul de tous ceux dont les vers sont consignés ci-après, M. Albert Lozeau manquait personnellement, retenu par une cruelle maladie» (*Ibid.*, p. 45). Le poème «Crémazie» avait paru peu après le lancement de la campagne pour l'érection du monument dans *La Patrie*, 21 juin 1902, p. 8; reproduit dans *Le Monument Crémazie*, p. 52-54. Voir aussi É.-J. Auclair, «Au Monument Crémazie», *La Revue canadienne*, 43^e année, vol. 1, tome LII, février 1907, p. 113-127.

73. Sans doute a-t-il emprunté la rue Cherrier.

74. Ces événements sont consignés dans le *Livre de famille*: «Lundi après-midi, le 11 juin 1906, il fut conduit à l'hôpital Notre-Dame où le 15 du même mois, le Dr A. Éthier aidé du Dr Alph. Mercier pratiqua la section des tendons et fit une exploration vésicale. Dimanche avant midi, le 24 Juin, il fut ramené à la maison» (p. 24).

Tout espoir était anéanti: guérison, mariage, vie accomplie. Le terrible espoir que Lozeau avait dressé contre la réalité, la joie de sa vitalité recouvrée⁷⁵, tout s'était effondré. Quinze ans de résistance au mal, quinze ans d'espoirs dissimulés et de résolutions avouées confrontés à l'arrêt fatal. De qui Lozeau parlait-il dans ce poème qu'il confia au *Nationaliste* au début de juillet 1906?

L'EXILÉ

Triste, parmi l'orgueil des monuments romains,
Tu n'eus qu'un seul désir: revoir le ciel de France.
Tu disais tes regrets et ta grande souffrance
A Baïf, à Ronsard, qui te tendaient les mains.

Tout te blessait, là-bas: les palais, les chemins,
L'éclat du ciel trop beau sur ta désespérance;
Tu ne voyais de bien que dans la délivrance;
En la Ville Éternelle exilé des humains!

Ah! ton Anjou n'avait pas les splendeurs de Rome!
Comme il était plus doux à ton pauvre coeur d'homme,
Avec ses bords de Loire où tes pas ont erré!...

Je te vois, quand la nuit semait d'astres le Tibre,
Seul dans l'ombre, enviant la créature libre,
L'âme et les yeux tournés vers ton petit Liré⁷⁶!

Lozeau évoquait-il Du Bellay, Crémazie ou encore son propre destin? La gloire avait-elle été d'une si grande consolation pour Crémazie ou Du Bellay?

75. Cet espoir fut colporté entre autres par l'étude d'ab der Halden en juillet 1906 et repris dans les *Nouvelles études*; ceux qui auront eu accès à un de ces articles annonceront avec joie la guérison prochaine ou le rétablissement complet de Lozeau...

76. «L'Exilé», *Le Nationaliste*, 15 juillet 1906, p. 3; le poème est repris dans *L'Âme solitaire*, p. 190.

CHAPITRE VII

À LA RECHERCHE DU PLUS GRAND POÈTE

1. L'étude de Charles ab der Halden en 1906

«...des sources vives qui font espérer!...»

L'étude d'ab der Halden sur Lozeau paraît dans la *Revue d'Europe et des colonies* en juillet 1906². Elle est reproduite le mois suivant dans *Le Nationaliste* et dans *Le Canada*, les deux périodiques les plus «rouges» de Montréal³. Cette étude s'inscrit dans le projet d'édition des *NÉLC* destinées à la présentation d'auteurs contemporains, particulièrement à la promotion des poètes associés à l'École littéraire de Montréal⁴. Fort du succès de son premier volume, et dans la foulée de

-
1. Louvigny de Montigny, «Lettre à M. Charles ab der Halden», *La Patrie*, 5 novembre 1907, p. 4 et *La Revue d'Europe et des colonies*, vol. XVIII, n° 6, décembre 1907, p. 375-384.
 2. Nous reproduisons à l'annexe V la version de 1906 en indiquant les variantes avec celle des *Nouvelles études de littérature canadienne-française*. Dorénavant, nous référons aux *Nouvelles études* par l'abréviation *NÉLC*.
 3. Wilfrid Laurier affirme l'avoir lue dans *La Presse*. À ce jour, nous n'en avons pas retrouvé la source (lettre du 27 août 1906: BŃ du Québec: fonds Albert-Lozeau, pièce 384/2/2: copie dactylographiée).
 4. Charles ab der Halden présente ainsi l'École: «Réunion de jeunes amateurs de lettres qui formèrent [...] un groupement dont nous écrivons l'histoire et dont nous étudions l'influence» («Étude de littérature canadienne-française. Albert Lozeau», *Revue d'Europe et des colonies*, juillet 1906; reproduite à l'annexe V du présent mémoire).

sa découverte de Nelligan, ab der Halden ne se contente plus de rendre compte de l'existence d'une littérature française sur les bords du Saint-Laurent⁵; désormais, il porte un regard plus critique sur ses orientations. Marie-Andrée Beaudet estime qu'à ce moment,

il lui est maintenant possible de travailler activement à la construction de cette littérature en faisant éditer des auteurs (ainsi pour Lozeau et pour l'offre de publication faite à Louis Fréchette) et en offrant un espace [...] dans la *Revue d'Europe* aux auteurs québécois désireux se faire connaître en France⁶.

La publication de *L'Âme solitaire* au mois d'août 1907 ne survient pas comme un événement fortuit. Elle s'inscrit au coeur même des luttes symboliques pour la conquête du champ littéraire québécois en constitution. L'année qui précède la sortie du recueil est vraiment trop fertile en péripéties pour la définition du «génie» attendu, ce grand poète, qui de Québec, qui de Montréal, viendrait légitimer l'axiome revendiqué. Aussi, tenterons-nous, dans cet avant-dernier chapitre, de présenter les circonstances qui ont contribué à l'édition du recueil à partir des faits recueillis. Pour ce faire, nous devons soumettre notre lecture de la première étude d'ab der Halden⁷ sur Lozeau au langage «amphibologique» utilisé par le critique français lui-

-
5. À la page de garde des *NÉLC*, l'éditeur écrit: «Ouvrage couronné par l'Académie française, prix Bordin, 1905, et honoré de souscriptions du Gouvernement Français, du Gouvernement Provincial de Québec, de l'Alliance Française, etc.».
 6. Marie-Andrée Beaudet, *Charles ab der Halden. Portrait d'un inconnu*, p. 61. Pour sa part, Mme Hayward note avec justesse: «L'influence exercée par Halden sur la scène littéraire montréalaise vers 1904-1907 ne fait aucun doute. Ses louanges, en haussant sur un piédestal Nelligan et Lozeau, apportent un contrepois au mouvement régionaliste tant encouragé par la Société du Parler français de Québec» (*op. cit.*, p. 148; voir aussi p. 133).
 7. Première «version» serait plus juste. En effet, la version définitive, celle des *NÉLC* en 1907, diffère de l'étude antérieure. Ab der Halden apporta des modifications significatives à

même; nous devons relever ses assertions à la double lumière de son parti-pris en faveur de Nelligan et de son opposition à l'axiomatisation du littéraire telle que formulée par la Société de Québec⁸.

*

L'étude de Charles ab der Halden soulève d'abord une première question fondamentale. Pourquoi Lozeau plutôt que Gill ou Desaulniers? Car l'un et l'autre jouissent d'une réputation enviable et sont, à leur manière, des chefs de file, des animateurs de prestige. Associés à l'époque glorieuse de l'École littéraire, ils sont des poètes avantageusement connus⁹. D'autant plus que leur rang social leur permettrait plus qu'à tout autre de provoquer un effet d'entraînement dans les cercles littéraires montréalais. Pourquoi alors ab der Halden arrête-t-il son choix sur Lozeau? Parmi les facteurs qui semblent avoir conditionné sa décision, nous retenons l'impact décisif de la conférence de Mlle Milhau en mars 1905. Selon celle-

l'introduction et, surtout, à la conclusion. Nous reviendrons sur ces variantes des *NÉLC* ultérieurement.

8. Ab der Halden rappelle effectivement, à la suite de Lozeau, que «c'est une protestante, professeur à l'Université anglaise de Montréal, qui a proféré les paroles les plus justes et les plus élogieuses à la fois sur un mouvement littéraire remarquable, dont certains Canadiens-Français [sic] semblent trop se désintéresser» («Étude de littérature canadienne-française. Albert Lozeau», reproduite à l'annexe V). C'est nous qui soulignons.
9. En 1907, Charles ab der Halden présentera ainsi dans ses *NÉLC* ces deux poètes: «Des noms émergent de l'ombre, Nelligan, Lozeau, Gill, quelques autres. [...] Si nous avons pris Nelligan et Lozeau comme types, cela ne veut pas dire que d'autres, comme M. Gill, ne méritent pas une monographie [...]» (C. ab der Halden, «L'École littéraire de Montréal», *NÉLC*, p. 319). Desaulniers et Gill jouissent d'un prestige social qui fait défaut à Lozeau: l'un est un avocat entreprenant et intègre, associé de près à l'Alliance française, secrétaire de Fréchette au comité du monument Crémazie. Gill, quant à lui, est fils de juge, artiste formé à Paris, ami de Nelligan, journaliste à ses heures et il enseigne les beaux-arts à l'École normale Jacques-Cartier; mais, selon Réginald Hamel, sa production poétique n'est pas très soutenue.

ci, Gill et Desaulniers s'illustrent davantage dans la veine descriptive ou philosophique. Or le propos du critique, n'insistons plus, est tout autre¹⁰. Par ailleurs, Lozeau se signale à l'attention par la multiplicité et la qualité de ses productions publiées dans les périodiques significatifs¹¹ et par ses prises de position sur la place publique. Enfin, Lozeau n'est-il pas parmi les jeunes écrivains, celui qui correspond le plus adéquatement au message qu'ab der Halden désire véhiculer? Son argument le plus pertinent en l'occurrence?

*

La longue introduction d'ab der Halden vise un objectif double: dénoncer les manigances de Chapman et associer Lozeau au courant de poésie «véritable» qui existe en sol canadien¹²: «La critique française a fait beaucoup de mal aux lettres canadiennes en consacrant trop souvent des réputations usurpées¹³», écrit-il, d'entrée de jeu. D'ailleurs, c'est bien Chapman qu'ab der Halden désigne quand il évoque

-
10. Ab der Halden écrit notamment: «[...] Reconnaissons que Gill a des parties descriptives excellentes dans ses *Impressions du Saguenay*, et que M. Gonzalve Désaulniers [sic] écrivit une aimable poésie, *La Fille des Bois* [...]. Cette poésie est célèbre là-bas. Mais nous craignons qu'elle n'exerce sur la réputation de M. Désaulniers [sic] une influence amoindissante: Ne [sic] reste-t-il pas depuis trop longtemps le poète de la *Fille des Bois*?» (*Ibid.*, p. 315).
 11. Ab der Halden a déjà lu «Septembre» de Lozeau lors d'une conférence en décembre 1904. La rédaction du *Nationaliste* l'avait auparavant désigné à son attention. De plus, il avoue tirer ses informations sur la vie littéraire canadienne du *Nationaliste*, de *L'Avenir du Nord* et du *Journal de Française*.
 12. Le courant des «joueurs de flûte», moins intrigants, que Charles ad der Halden situe à Yamachiche (là où réside Nérée Beauchemin, qu'il a fait connaître en France), à Arthabaskaville (lieu de résidence d'Adolphe Poisson, sur lequel une étude paraîtra en avril 1907), à Québec (représenté probablement par LeMay, qui aura droit à un article dans les *NELC*) et, enfin, Montréal, où se regroupent les jeunes poètes de l'École littéraire.
 13. «Albert Lozeau», annexe V.

certain auteurs canadiens sans scrupules qui s'arrogent les fruits d'une «bienveillance excessive» de la part des Français¹⁴; pire encore, ajoute ab der Halden: de retour au pays, ces auteurs monnaient cette bienveillance contre une gloire fallacieuse, au risque «d'étouffer» les talents authentiques¹⁵, dont ceux de Nelligan, de Beauchemin et celui d'un «très jeune homme», Albert Lozeau.

À l'autre pôle de la rhétorique abderhaldienne, se dresse la figure centrale de Nelligan. Nous avons relevé plus haut l'importance stratégique accordée à sa condition d'isolé. Nous avons supposé que la lettre de Lozeau venait réfuter l'affirmation de l'abbé Camille Roy et que son message avait été bien capté par ab der Halden. Or, non seulement la lettre est-elle reproduite dans l'étude, mais

-
14. David-M. Hayne a décrit les épisodes de l'affaire Chapman et situé le rôle respectif de la *Revue des poètes* et de la *Revue d'Europe et des colonies* dans son article «Les lettres canadiennes en France, V. (1900-1914)», *Revue de l'Université Laval*, vol. XV, n° 8, avril 1961, p. 716-725.
 15. Chapman a fait le voyage à Paris pour y faire éditer ses *Aspirations*; l'Académie française lui décerna le prix Archon-Despérouses la même année, et l'ouvrage connaît un grand succès de vente. En l'occurrence, ab der Halden manifeste une indépendance certaine envers l'Académie — mais n'est-ce pas plutôt *La Revue des poètes* qui est visée — ce qui ne l'empêchera pas d'être nommé officier d'Académie en juillet 1908. On devra s'en rappeler lors de la polémique avec Fournier qui l'accuse d'agir de manière intéressée. En octobre 1907, Louvigny de Montigny souligne ce fait: «[Ab der Halden] court toutes chances de s'indisposer le gouvernement; il rompt de précieuses relations littéraires en blâmant l'hyperbolique complaisance des critiques français qui se payèrent innocemment la fantaisie de comparer Chapman à Virgile, sous prétexte que cela ne tirait pas à conséquence; il renonce hardiment aux faveurs de l'Académie en faisant à cette illustre et chatouilleuse Compagnie une faute d'avoir recommandé, par l'attribution d'un prix, un ouvrage auquel les étudiants en belles-lettres auraient dû plutôt être mis en garde. [...] La dénonciation de la poésie de Chapman est un acte de courage que les intrigants ne comprendront jamais, mais dont sauront gré à M. ab der Halden tous les Canadiens français soucieux de la dignité de leur jeune littérature» («Tribune libre», *Le Canada*, 8 octobre 1907, p. 4). Quelques jours plus tard, *Le Nationaliste* publie un envoi anonyme adressé d'Ottawa à ab der Halden: «Chapman avait vendu au gouvernement Gouin 500 *Aspirations*, l'hiver dernier. Gouin, son ami, est furieux contre vous. Il a dit qu'il lui en prendra 1 000 l'hiver prochain. Vos chances de vendre vos *Études* sont minces» («Poésie et Gros Sous», *Le Nationaliste*, 13 octobre 1907, p. 3).

encore, et de manière explicite, ab der Halden va-t-il comparer et définir la personnalité poétique de Lozeau «subjectif entre tous» en fonction de celle de Nelligan. Pour lui, l'un et l'autre se complètent. Ce que Nelligan fait d'instinct¹⁶, Lozeau l'atteint par ses qualités lyriques et son labeur:

Il se forgea bien vite, un instrument qui, au début, accusa quelques défaillances et laissa échapper quelques fausses notes. Mais ce n'étaient pas des dissonances [sic] voulues, à la manière de Nelligan [...]. Il n'a pas les excentricités de Nelligan, ni ses ignorances stupéfiantes, ni, ajoutons-le, les heureuses audaces de ce pauvre enfant qui fut parfois un si rare poète. M. Lozeau ne tente pas de scandaliser ses lecteurs par des nouveautés contemporaines de M. Carnot. Mais il a plus de noblesse et de pureté verbale que Nelligan, moins de désespoir et plus de mélancolie. Il ne se laisse pas aller à des transports de rage, mais il chante mieux que nul autre la splendeur étoilée des nuits estivales et l'émoi causé par une musique languissante, quand on rêve à la Bien-Aimée¹⁷.

Le destin de Nelligan et celui de Lozeau sont liés à des événements tragiques: les uns ont entraîné le naufrage de Nelligan, les autres ont conditionné le talent de Lozeau, qui les a transcendés par la noblesse de ses «aspirations». La poésie subjective n'est donc pas *maudite*¹⁸. Dès lors, ab der Halden peut se permettre d'établir la filiation entre Lozeau et Nelligan. Bien sûr, Lozeau n'est pas sans défauts, mais il est jeune,

16. Dans les *NÉLC*, Charles ab der Halden s'attardera plutôt à démontrer l'investissement de Nelligan sur la forme (le travail d'écriture) conjugué à son génie.

17. «Albert Lozeau»; voir l'annexe V.

18. Pourquoi ab der Halden n'a-t-il pas modifié ses informations à propos de la «guérison» de Lozeau? Entre l'étude (juillet 1906) et la parution des *NÉLC* et de *L'Âme solitaire* (été 1907), il en aurait eu tout le loisir. Par ailleurs, Louvigny de Montigny dira: «On a comparé Albert Lozeau à Émile Nelligan. La poésie de ces deux jeunes Canadiens est cependant bien différente. Si l'un ressemble à l'autre, c'est pour nous avoir également surpris par leur originalité, parfois vive chez Nelligan, plus constante chez Lozeau; c'est que l'infortune de ces deux existences inspire une même sympathie. Enfin, c'est peut-être que l'un et l'autre semblent s'être entendus pour ne tirer aucun parti de leur pays» (Louvigny de Montigny, «*L'Âme solitaire*», *La Revue canadienne*, 43^e année, vol. 2, septembre 1907, p. 313). C'est nous qui soulignons.

et déjà «le seul qui peut consoler de la perte» de son camarade.

Le reste de l'article est péroraison et ne contribue à l'étude que par l'éreintement final de Chapman; le «charlatanisme mercantile» de l'un appelle la louange exagérée à l'adresse de Lozeau. L'objectif d'ab der Halden est clair, et il s'avance avec toute l'autorité que lui confère le succès de ses premières études et sa position de critique français; il entend écarter hautement et clairement les faussaires qui entravent la voie aux poètes authentiques. L.-J. Doucet ne s'y trompa guère quand il commentait le jugement d'ab der Halden:

Lozeau n'est pas un oublié, et quiconque aime notre pays et suit le mouvement de sa renommée intellectuelle se dira en lisant cette reconnaissance due au mérite, qu'il y a là une preuve que la poésie est universelle [...]. Eh! bien, quand un poète est poète, il grave son nom lui-même dans la palpitation des coeurs [...]¹⁹.

*

Il nous a semblé pertinent de situer l'étude d'ab der Halden dans son contexte historique. En effet, sans les affrontements sur l'axiomatisation de notre littérature autour des années 1900 — et simultanément sur son existence même — le sort de Lozeau aurait été sans doute différent. Nous y reviendrons. Pour le moment, tentons d'apprécier les jugements du critique français sur Lozeau sans oublier que

19. Louis-Joseph Doucet, «Étude de littérature canadienne-française. Albert Lozeau», *Le Passe-Temps*, 11 août 1906, p. 339-340. Par ailleurs, ab der Halden avoue, dans son article sur Pamphile LeMay, qu'on peut ainsi amplifier ses effets; voir chapitre VI, note 54.

celui-ci les adresse aux lecteurs des deux continents. En fait, par les aspects les plus fondamentaux (formation, inspiration, forme) de son étude, ab der Halden trace le profil d'un jeune poète dont l'oeuvre sympathique se situe à cent lieues des prétentions québécoises. Aucune allusion non plus aux pièces de circonstance que Lozeau s'est bien gardé d'expédier. «Impressions diurnes et nocturnes»: tel est le titre coiffant le cahier qui contenait ses manuscrits, et sans doute celui destiné à un recueil éventuel²⁰.

Et c'est bien à partir de la «lettre-aveu» — lettre dont nous avons antérieurement montré toute l'importance — qu'ab der Halden introduit son personnage. Selon lui, Lozeau doit bien peu à la fréquentation scolaire²¹. Sa pensée et son goût se sont développés à la lecture des grands maîtres français qu'il a su comprendre «par le coeur», tandis que l'École littéraire de Montréal contribua heureusement à sa formation poétique. Quant à ses sources d'inspiration habituelles (nature, musique, amour et religion), Lozeau les aborde à travers sa vision toute subjective du monde.

20. Dans la version des *NÉLC*, le titre définitif, «*L'Âme solitaire*», a déjà été retenu, et la majuscule ainsi que les guillemets ont été omis. Cyrano [Alonzo Cinq-Mars] faisait allusion à l'«Impression no 35» dans son compte rendu de la conférence de Mlle Milhau. Depuis 1903, à la suite de Gill [pseud.: Clairon], Lozeau intitule ainsi nombre de pièces. On ne peut croire que Gill, le peintre, n'ait pas été initié au courant impressionniste lors de son séjour de formation à Paris.

21. En 1907, ab der Halden ajoutera: «*tout personnel*» à l'expression «développement de son talent». D'ailleurs, Lozeau et Nelligan, les jeunes qui se sont le plus démarqués de la tradition ont échappé à la formation officielle. Louvigny de Montigny reprendra: «Que le bachelier mieux préparé au service de la poésie lui décoche la première épigramme!» («*L'Âme solitaire*», *La Revue canadienne*, p. 306).

Des pensées qui se forment à peine et se résorbent en rêveries; des rêveries qui soudain se précisent en pensées, comme à la lueur d'un éclair surgissent de l'ombre des lignes nettes d'un paysage qui, la seconde d'après, s'évanouira dans la nuit [...]²².

La nature (fleurs, saisons, étoiles, clairs de lune) — celle des bouquets introduits dans la chambre, comme celle aperçue par la fenêtre — se fait intime et se manifeste à travers la palette de ses émotions, le prisme de ses états d'âme²³. Tout le contraire de l'académisme. Ab der Halden insiste sur la modernité de cette écriture:

Avec une imprécision musicale qui n'exclut pas toujours la notation aiguë de sensations répétées, il contemple la lune à toutes ses phases et sous toutes les colorations. [...] C'est que les aspects de la nature se traduisent presque toujours chez M. Lozeau par une impression musicale²⁴.

La musique! Elle est en effet au coeur de toute la poésie de Lozeau; elle participe inlassablement à sa quête d'harmonie; elle ne se «sépare jamais [...] de l'amour»,

-
22. Charles ab der Halden, *op. cit.*; voir l'annexe V. Certains critiques et auteurs québécois des années 1900 ne partageaient nullement le jugement d'ab der Halden, à commencer par Adjutor Rivard, qui répliqua en ces termes par le biais de la morale: «Parce qu'à ces désirs il ne se livre pas tout entier, le poète échappe aux tourments de la passion; mais parce qu'il s'y livre trop, il ne s'élève guère au-dessus d'un certain sensualisme mélancolique. C'est peut-être pourquoi ses rêveries ont tant de peine à *se préciser en pensées*, pourquoi il n'atteint pas aux hauteurs où il semble qu'il devrait monter» («Livres et revues. Albert Lozeau. *L'Âme solitaire*», *Bulletin du Parler français*, 6^e année, n° 1, septembre 1907, p. 24).
23. Là-dessus, ab der Halden tient sensiblement les mêmes propos que Mlle Milhau: «Il a [...] noté ses «Impressions diurnes et nocturnes» telles qu'il les ressentait — et elles sont alors presque toujours admirables, — ou telles qu'il les imaginait — et elles sont alors un peu floues.» Un an plus tôt, la conférencière disait: «[...] Il n'a pas connu la nature, et ses descriptions tombent dans le banal et l'imprécis» (Cyrano [Alonzo Cinq-Mars], *Le Nationaliste*, 2 avril 1905, p. 3).
24. Charles ab der Halden, *op. cit.*; voir l'annexe V. L'allusion à Verlaine est évidente, celle aussi à la Société du Parler français qui énonçait ainsi le «programme» littéraire que les écrivains canadiens-français devaient suivre: «Notre pays, nos coutumes, nos légendes, nos traditions, notre vie nationale et religieuse, — un poète, avec ces éléments, peut se passer des lacs et clairs de lune mélancoliques» (Le Comité du Bulletin, «Glanures: Soyons de chez nous», *Bulletin du Parler français*, 3^e année, n° 2, octobre 1904, p. 63).

écrit encore ab der Halden, comme si le langage de l'amour pouvait, en ce début de siècle, se retrouver dans l'expression poétique québécoise.... Ab der Halden avait signalé que le recueil de Nelligan était sous le signe de la chasteté²⁵. À l'Alliance française de Montréal, Mlle Milhau avait relayé la question à son auditoire. Mais voilà que son compatriote français la réintroduit au sujet de Lozeau et attribue à son tour cette «absence de sentiments violents» à un phénomène collectif²⁶. Cette pudeur symptomatique, ce «manque d'impertinence», cette passion contrainte portent bien la signature du milieu. Et sous la plume de Lozeau, l'amour ne suggère pas l'expérience d'émotions profondes. Toutefois, ab der Halden ne met pas en doute la véracité de son expérience amoureuse, comme bientôt s'y emploiera avec une belle unanimité la critique cléricale. Il relève plutôt «l'admiration chaste presque toujours, et parfois ardente, pour celle à qui tous les voeux du poète s'adressent²⁷». Et il s'empresse de reconnaître que, malgré tout, Lozeau est «à peu près le seul» poète canadien à avoir exploité avec succès la thématique amoureuse²⁸. Et le Français pousse l'*impertinence* jusqu'à supputer qu'avec le temps l'oeuvre érotique de Lozeau

25. «Il est cependant quelque chose de canadien dans cette oeuvre: sa pureté. [...] Pensons aux abominations que contiendrait le volume, même expurgé, d'un Nelligan du quartier latin; disons-nous, au contraire, que l'ouvrage dont nous parlons peut être lu par la jeune fille la plus chaste» («Un poète maudit. Émile Nelligan [sic]», *La Revue d'Europe et des colonies*, vol. 13, n° 1, janvier 1905, p. 53). Voir *supra*, chapitre V, note 85. Toutefois, les manuscrits de Lozeau ont échappé à la censure.

26. Dans les *NÉLC*, ab der Halden nuancera: «Il resterait à savoir si les sentiments violents sont l'apanage de ceux qui se portent bien, et s'ils ne sont pas souvent le signe d'un état morbide» («M. Albert Lozeau», p. 332).

27. *Op. cit.*; annexe V.

28. Marie-Andrée Beaudet remarque à ce propos: «On peut s'étonner que le critique ne fasse aucune allusion à l'oeuvre d'Eudore Évanturel qu'Hector Fabre, si ce n'est l'abbé Casgrain ou la journaliste Françoise, avait dû lui faire connaître» (*Charles ab der Halden. Portrait d'un inconnu*, p. 45).

«s'élargira»²⁹!

Enfin, abordant le thème de la religion chez Lozeau, ab der Halden signale la part toute secondaire qu'il tient chez le poète³⁰. Ce thème se distingue néanmoins par les marques de sa modernité: doute et angoisses qui ne lui ont pourtant rien inspiré de bien puissant. Cette saillie à l'endroit des bons abbés et de leurs chefs spirituels de la part d'un Français de 1906 ne sera pas sans effet.

*

En publiant son étude sur Albert Lozeau, Charles ab der Halden poursuit, ne l'oublions pas, un objectif bien précis: utiliser sa fonction et sa réputation pour légitimer la jeune poésie montréalaise. Or, Lozeau n'a jamais prétendu vouloir se mesurer à Nelligan; au contraire, il a plutôt entrepris la lutte pour la reconnaissance de Nelligan et de la jeune poésie et ce, bien avant le chemin de Damas d'ab der Halden. Il constitue le candidat le plus apte à illustrer une conception poétique qu'il a personnellement éprouvée. L'oeuvre de Lozeau présente aux yeux du Français un caractère de modernité tant par sa thématique que par ses qualités formelles. N'en

29. Louvigny de Montigny corroborera le jugement d'ab der Halden: «Mais je serais surpris si l'on me montrait, dans notre littérature, d'aussi véritables vers d'amour.» Et, s'appuyant sur l'assertion de Madeleine, il évoquera la réalité de son expérience amoureuse: «Et pourtant! [...] comme si l'on pouvait imaginer l'amour et la douleur: libre à vous de croire ou de douter [...]» (L. de Montigny, «*L'Âme solitaire*», *Revue canadienne*, p. 310-311 et Madeleine, «Poète et poésie», *La Patrie*, 17 août 1907, p. 22).

30. Déjà, Mlle Milhau estimait que, pour l'ensemble des jeunes, ce thème tenait plutôt de la «religiosité, de formes extérieures» (voir *supra*, chapitre V).

doutons pas, Lozeau et son critique savent bien qu'aucun poète connu n'est en mesure de remplacer Nelligan. Quant à jouer au «meilleur», il semble que ce jeu fût inventé pour occuper M. Chapman...

Ainsi, au moment où la société canadienne-française s'interroge ouvertement sur son avenir, cette étude de Charles ab der Halden s'inscrit dans notre histoire littéraire tel un épisode dans la lutte artistique autant qu'idéologique du Canada français; elle met en présence deux conceptions antagonistes, deux regards sur notre société: l'une qui veut préserver les valeurs de la tradition, l'autre qui aspire au changement et à la modernité.

* * *

2. Les circonstances d'une édition

Il ne se croyait pas un artiste;
mais il avait la fierté de
se sentir poète [...]³¹.

C'est encore dans la foulée des événements littéraires qui marquent les années 1906 et 1907 que doit se comprendre l'annonce du recueil *L'Âme solitaire*. Tout commence pour ainsi dire en septembre 1906; plus précisément, suivant notre hypothèse, vers le 23 septembre, date à laquelle ab der Halden aurait expédié de

31. Albert Lozeau, «Les Poésies d'Alfred Garneau», *La Revue canadienne*, 43^e année, vol. 1, février 1907, p. 169.

Paris une lettre à Albert Lozeau l'invitant à publier sous forme de recueil un choix de ses poésies. En vacances en Corse au cours des semaines précédant le 23, ab der Halden y rédige sa réponse à l'*interpellation*³² de Jules Fournier, ainsi que sa «lettre-préface» des *NÉLC*, qu'il adresse à Louvigny de Montigny³³; puis, c'est le retour à Paris, où il doit rallier Rudeval à sa cause. Quelle est la valeur de cette hypothèse? Examinons les faits et les événements qui, à nos yeux, l'attestent.

*

Nous examinerons d'abord les motifs en faveur de cette hypothèse en nous appuyant sur des faits avérés. Parmi les documents consultés, certains établissent avec certitude l'enchaînement des événements; il s'agit, entre autres, des sources suivantes:

1. lettre d'Albert Lozeau à Sir Wilfrid Laurier, 23 octobre 1906;
2. lettre de Sir Wilfrid Laurier à Albert Lozeau, 24 octobre 1906;
3. lettre d'Albert Lozeau à Sir Wilfrid Laurier, 25 octobre 1906;
4. l'annonce de la parution de *L'Âme solitaire* dans *L'Avenir du Nord*, 16 novembre 1906;
5. la conférence du frère Antoine Bernard (c.s.v.), *Une heure avec Lozeau*, à l'Université de Montréal, le 26 novembre 1926.

-
32. Dans sa réponse à Fournier, rédigée à Corte en Corse et datée du 12 septembre 1906, ab der Halden écrit: «Ce m'est donc une agréable surprise de recevoir l'exemplaire que vous voulez bien m'adresser [...], et de trouver le court billet qui accompagne votre envoi. [...] Je réclame donc la liberté de présenter à votre billet d'abord, à votre article ensuite, quelques observations et remarques [...]» (Charles ab der Halden, «À Monsieur Jules Fournier», *La Revue canadienne*, 42^e année, vol. 2, octobre 1906, p. 315). Marie-Andrée Beaudet consacre le chapitre VI de son *Charles ab der Halden. Portrait d'un inconnu* à cette polémique. De plus, elle reproduit le texte de la querelle en annexe de l'ouvrage (p. 118-158).
 33. Intitulée «À M. Louvigny de Montigny, agent général de la Société des gens de lettres au Canada, Montréal», cette «lettre-préface» rédigée à Corte (Corse) en septembre 1906, introduit les *NÉLC* (p. I-XIV).

Commençons par rappeler les événements entourant le financement des frais d'édition de *L'Âme solitaire*. Le frère Bernard reste discret sur le montant requis pour l'édition du recueil. Mais nous savons par l'échange épistolaire avec Wilfrid Laurier qu'il s'agit pour Lozeau et sa famille d'un luxe inabordable, d'une somme exorbitante pour l'époque: cent dollars. Et quels besoins criants Joseph Lozeau, le père d'Albert, militant de la Saint-Vincent-de-Paul, ne pourrait-il pas soulager dans la paroisse avec une telle somme? Par ailleurs, après la terrible condamnation des médecins en juin et le jugement plus qu'élogieux d'ab der Halden en juillet, la publication d'un recueil ne contribuerait-elle pas à soutenir le courage du fils aîné? Peut-être ces réflexions ne se rattachent-elles que vaguement à l'art et à l'institution littéraire. Mais nous croyons utile de les formuler, car elles ont dû être l'occasion d'intenses conciliabules dans la modeste résidence de la rue Laval. Malgré tout leur bon vouloir, les Lozeau ne disposent pas de telles ressources financières. Et Albert doit se résoudre à refuser l'offre si enthousiasmante de l'éditeur français. Toutefois, ab der Halden ne se tient pas pour battu. Dans une deuxième lettre³⁴, il revient à la charge en proposant à Lozeau d'associer le gouvernement canadien au projet.

Effectivement, la solution viendra d'Ottawa. Au lendemain de l'étude d'ab der Halden, en juillet 1906, Albert Lozeau s'était déjà permis de solliciter l'avis de son illustre protecteur. Wilfrid Laurier y avait «trouvé l'expression de l'opinion qu'[il

34. Cette lettre n'a, pour l'instant, qu'une valeur hypothétique. Nous scruterons bientôt les indices qui nous ont amené à établir son existence.

s'était] formée sur [son] talent³⁵.» Chez les Lozeau, on n'avait pas oublié non plus qu'en 1902 Lady Zoé Lafontaine et son époux sir Wilfrid, si liés aux Gauthier, avaient défrayé la formation d'Éva Gauthier en Europe³⁶ et, tout dernièrement, le premier ministre avait souscrit cent dollars pour le monument Crémazie³⁷. C'est ainsi qu'à la suggestion d'Ab der Halden, Lozeau sollicita l'encouragement «du gouvernement fédéral» et que le premier ministre du pays associa son prestige à l'édition de *L'Âme solitaire*. Voyons, brièvement, ce que nous disent à ce sujet les documents de première main.

*

La première lettre³⁸ de Lozeau à Wilfrid Laurier (23 octobre 1906) indique que Lozeau a déjà reçu deux offres de Paris:

-
35. Il écrivait encore: «Je lis régulièrement tout ce que tu publies dans les journaux et comme M. Ab der Halden, j'y trouve presque toujours la vraie inspiration poétique» (Lettre de Wilfrid Laurier du 27 août 1906 en réponse à celle d'Albert Lozeau. BN du Québec, fonds Albert-Lozeau, correspondance: pièce 384/2/2: copie dactylographiée).
 36. «En 1905, elle rencontra à Londres sa compatriote Emma Albani qui l'engagea pour une tournée avec elle dans les Îles britanniques et pour les 50 concerts de sa grande tournée d'adieu au Canada (1906)». Éva, cousine d'Albert, jouit des meilleures protections et déjà d'une belle renommée. Plus tard, c'est elle qui révélera Gershwin aux Newyorkais! (Gilles Potvin, «Éva Gauthier», *Encyclopédie de la musique au Canada*, Montréal, 2^e édition, Fides, tome 2, 1993, p. 1326-1328). Voir aussi [Anonyme], «Éva Gauthier», *Le Passe-Temps*, 19 juillet 1902, p. 97.
 37. C'est probablement à la requête de Mgr Bruchési que Laurier «excusa» son absence à la cérémonie, car il fut, avec Béique, le souscripteur le plus généreux (*Le Monument Crémazie*, appendice: liste des souscripteurs).
 38. Les lettres de Lozeau à Sir Wilfrid Laurier, celles du 23 et du 25 octobre 1906, sont reproduites à l'annexe VI du présent mémoire. Ces lettres manuscrites sont conservées aux Archives nationales du Canada: fonds Wilfrid-Laurier (MG 26, G, vol. 430, feuillets 114900 a, b, c, d, e).

À la suite de l'article de M. Halden, un éditeur de Paris m'a fait des conditions très avantageuses [sic] pour la publication en volume de mes vers. Il me demandait \$100. J'ai répondu que je ne les avais pas et que je n'espérais pas les trouver. Alors, il m'a demandé de lui assurer une [sic] certain nombre de souscripteurs et a ajouté que si le gouvernement canadien promettait d'acheter 150 volumes, dont le prix de chacun ne dépasserait pas 3 f. 50, cela me donnerait un bon coup d'épaules [sic]. Croyez-vous que la chose soit possible³⁹?

C'est très probablement un passage de la première de ces deux lettres d'Ab der Halden à Lozeau que le frère Antoine Bernard a livré au public en 1926:

Je vois, dans les vers que vous m'avez soumis, de quoi former un livre intéressant. Quel titre choisiriez-vous! Et pourriez-vous vous porter garant de tel montant comme part des frais d'édition⁴⁰?

Le 24 octobre 1906, sur réception de la lettre d'Albert Lozeau, Wilfrid Laurier écarte la possibilité d'une telle intervention gouvernementale. Comme il ne peut l'aider officiellement, il lui envoie, à titre personnel, un chèque de cent dollars pour couvrir sa part des frais d'édition⁴¹. Le lendemain Lozeau exprime à son protecteur sa vive

39. Lettre à Sir Wilfrid Laurier, 23 octobre 1906; AN du Canada: fonds Wilfrid-Laurier (MG 26, G, vol. 430, feuillet 114900 a). Lettre reproduite à l'annexe VI. La version d'Albert Cloutier, moins précise toutefois, appuie notre hypothèse: «[Ab der Halden] a fait un prix qui est aussitôt soumis à Lozeau. Ce dernier n'ayant pas d'argent ne sait que faire. Laissera-t-il tomber l'occasion? On lui suggère de s'adresser au gouvernement fédéral, lui laissant entendre que le gouvernement aidait de cette façon les jeunes auteurs» (*Mémoire sur Albert Lozeau en réponse...*, p. 10). C'est nous qui soulignons.

40. Citée par Antoine Bernard (c.s.v.), *Une heure avec Lozeau*, p. 16. Le passage «dans les vers que vous m'avez soumis» pourrait suggérer que la démarche pour l'édition du recueil avait été initiée par Lozeau. Cependant, nous avons déjà cité la note écrite par Lozeau en 1920 dans son exemplaire par laquelle il affirme que les manuscrits ont été envoyés pour servir à l'étude d'Ab der Halden. Lozeau tenait à dissiper tout malentendu à ce sujet puisque, dans une lettre à Madelon Rufiange, il confiait: «Ne parlez pas de *L'Âme solitaire*: cet amas de vers juvéniles avait été envoyé à Paris pour servir de documents à une étude et nullement pour être publié. Il l'a été presque malgré moi. Tout cela est faible et maladif comme l'auteur l'était alors» (Madelon Rufiange, «Albert Lozeau, intime», *Le Devoir*, 6 juin 1931, p. 1).

41. Dans sa lettre du 24 octobre 1906 à Albert Lozeau, le premier ministre lui explique le mode d'acquisition d'oeuvres littéraires de la part du gouvernement fédéral (BN du Québec, fonds

reconnaissance:

J'ai pleuré de plaisir, et toute la famille était folle de joie. Mais personne n'a été surpris de votre générosité [...]. Si je n'avais promis, et si le devoir filial ne m'y obligeait, d'offrir mon premier volume à mon père et à ma mère, c'est à vous que j'en ferais hommage. Mais je ferai tout en mon pouvoir pour m'acquitter d'une part au moins de la dette immense que j'ai contractée envers vous.

Je voudrais que le volume que je vous offrirai fût imprimé sur le plus beau papier du monde et pour vous seul. Car vous m'avez assuré la publication de mes vers; la somme que vous m'avez offerte était le maximum de ce qu'il me fallait⁴².

Parions que Lozeau n'a pas remis au lendemain l'envoi de sa réponse à Charles ab der Halden. Nous sommes donc légitimé de croire que le titre du recueil fut alors communiqué à l'éditeur. Vingt-deux jours plus tard, le 16 novembre 1906, *L'Avenir du Nord* annonce la parution éventuelle du recueil *L'Âme solitaire* d'Albert Lozeau⁴³ chez Rudeval à Paris.

Ainsi, nos sources corroborent les deux demandes d'ab der Halden évoquées par le frère Bernard: frais d'édition et choix du titre. En l'occurrence, les lettres d'octobre nous permettent de situer temporellement la requête du critique français⁴⁴.

Albert-Lozeau, pièce 385/2/2: copie dactylographiée).

42. On a tiré un seul exemplaire de luxe de *L'Âme solitaire*: «Il a été tiré de ce volume un unique exemplaire sur hollande», lit-on en page de garde. À partir du contenu de cette lettre de Lozeau, on pourrait croire que cet exemplaire était destiné à Wilfrid Laurier; mais il n'en fut rien. Le frère Bernard écrit en 1926: «Voici les lignes que l'on trouve [...] dans le beau volume [de *L'Âme solitaire*] que lui avait offert son éditeur» (AN du Canada: fonds Wilfrid-Laurier (MG 26, G, vol. 430, feuillets 114900 d, e) et Antoine Bernard, *Une heure avec Albert Lozeau*, p. 18: verso).
43. [Anonyme], «*L'Âme solitaire*», *L'Avenir du Nord*, 16 novembre 1906, p. 1.
44. Pour évaluer le temps de correspondance, nous nous appuyons sur le dernier échange de Fournier et d'ab der Halden dans *Le Nationaliste*: l'article - injurieux - de Fournier a paru le 5 mai 1907, et la réponse d'ab der Halden est datée du 15 mai; elle paraît le 9 juin suivant.

En accordant un délai approximatif de dix jours pour l'expédition de chacune des trois lettres outre-mer, et de trois jours pour l'échange Lozeau-Laurier, nous devons bien situer *au plus tard* l'invitation d'ab der Halden à Lozeau à la fin de septembre⁴⁵, donc, peu après sa lettre à Fournier et sa dédicace des *NÉLC* à Louvigny de Montigny. Et encore, nous ne concédons aucun temps de réflexion à Lozeau. Enfin, pour bien circonscrire l'événement, ajoutons que la demande n'a vraisemblablement pu être expédiée *avant* la fin d'août, puisque la lettre du 27 août de Wilfrid Laurier, «en réponse» à celle de Lozeau, est muette sur ce point⁴⁶.

*

Le jour même de l'annonce de la parution du recueil de Lozeau, *L'Avenir du Nord* publiait un article de Paul Gauthier [?] réclamant une histoire de la littérature canadienne-française. D'entrée de jeu, le rédacteur réproue la tyrannie des moralistes, dénonce la presse vénale et fustige l'éducation: «Je constate, écrit-il, une

-
- | | | |
|-----|---|---|
| 45. | Invitation d'ab der Halden à Lozeau
Réponse négative de Lozeau à ab der Halden
Seconde demande d'ab der Halden à Lozeau
Requête de Lozeau à Sir Wilfrid Laurier
Réponse favorable de Sir Wilfrid Laurier à Lozeau
Remerciements de Lozeau à Sir Wilfrid Laurier
Acceptation de Lozeau à ab der Halden
Confirmation de l'accord par ab der Halden à Lozeau
Réception de la lettre d'ab der Halden
Annonce du recueil dans <i>L'Avenir du Nord</i> | [23] septembre 1906 (Paris-Montréal);
[3] octobre 1906 (Montréal-Paris);
[13] octobre 1906 (Paris-Montréal);
23 octobre 1906 (Montréal-Ottawa);
24 octobre 1906 (Ottawa- Montréal);
25 octobre 1906 (Montréal-Ottawa);
[25] octobre 1906 (Montréal-Paris);
[4] novembre 1906 (Paris-Montréal);
[14] novembre 1906;
16 novembre 1906. |
| 46. | Lettre de Sir Wilfrid Laurier à Albert Lozeau, 27 août 1906. BNQ: fonds Albert-Lozeau, pièce 384/2/2: copie dactylographiée. | |

lacune dans l'enseignement de la littérature — une lacune immense et peut-être préméditée [...]»⁴⁷. Plus précisément, Gauthier recommande à l'historien éventuel de replacer à leurs justes proportions les faux géants, de reconnaître Arthur Buies et de se pencher sur les jeunes du Château de Ramezay. Enfin il rappelle les études d'ab der Halden sur Nelligan et sur Lozeau:

Ne l'a-t-elle pas été réveillée, cette attention universelle quand dernièrement, cette même Revue [*d'Europe*] appréciait le talent d'Albert Lozeau et le mettait à la tête des plus brillants de notre Parnasse⁴⁸?

*

Ainsi, alors même que la fameuse polémique Fournier/ab der Halden venait questionner les vieilles certitudes et secouer la léthargie généralisée, ab der Halden achevait, à Paris, la composition de ses *Nouvelles études de littérature canadienne-française* et se préparait à lancer dans le paysage littéraire québécois l'oeuvre du jeune poète montréalais le plus susceptible d'illustrer l'orientation nouvelle de la littérature canadienne-française des années 1900, assurant du même coup la réponse la plus pertinente qu'il ait pu formuler à l'endroit de son interlocuteur canadien. Et d'autant plus — mais ab der Halden l'ignorait en initiant son projet — que, si l'autorité de Paris était alors mise en cause au Canada, celle de Wilfrid Laurier allait

47. Paul Gauthier, «On demande une histoire de la littérature canadienne-française», *L'Avenir du Nord*, 16 novembre 1906, p. 2.

48. *Ibid.* Il faut reconnaître au critique une étonnante perspicacité. D'ailleurs, Lozeau lui répondra en révélant au grand public le dessein et le contenu général des *NÉLC* («Une histoire littéraire canadienne-française», *L'Avenir du Nord*, 9 décembre 1906, p. 3).

imposer à la critique locale éventuelle une dose appréciable de prudence.

Puis, c'est au tour du journal *Le Nationaliste* d'accueillir avec joie la parution d'un

premier recueil de poésie pure présenté par un Canadien à la vieille Europe, les vers de MM. Fréchette et Chapman ayant été couronnés à cause surtout de leur caractère canadien. À ce titre, il sera certainement lu et discuté dans des milieux où la *Légende d'un peuple* et *Les Aspirations* n'ont guère rencontré que des «sympathies». Cela ne veut pas dire que M. Lozeau n'eût pas également réussi les sujets canadiens; cela veut dire seulement qu'avec son talent on peut se tailler des succès où seuls les poètes de première grandeur ont brillé⁴⁹.

Par la même occasion, le rédacteur de l'article livre des informations très pertinentes sur la préparation du recueil. Il nous apprend que le titre a été choisi par Lozeau et que *L'Âme solitaire*, recueil de 180 pages, «se composera de pièces choisies par [...] Halden»⁵⁰. Enfin il lui prédit un «joli succès». Nous lui savons gré d'avoir révélé la part qu'ab der Halden a prise dans la préparation du recueil, car ce dernier s'est montré plutôt discret sur son rôle. Dans les *NÉLC*, il parle de «ce livre où M. Lozeau réunit suivant un plan logique les meilleures pièces de son oeuvre⁵¹». Le lendemain, 26 novembre, Madeleine apporte aussi, à son tour, des éléments d'information précieux. Selon elle, ab der Halden s'occupe des démarches en France,

49. On se souviendra de cette remarque quand Lozeau triomphera, en juin 1907, au concours des «Poètes de clochers» ([Anonyme], «Le volume de M. Lozeau», *Le Nationaliste*, 25 novembre 1906, p. 1).

50. *Ibid.*

51. *NÉLC*, p. 321, note 1.

tandis qu'ici, M. Louvigny de Montigny, le plus généreux des camarades, s'emplo[ie] avec son active intelligence, à toute correspondance relative à cet intéressant incident littéraire⁵².

Bien entendu, la fidèle confidente fait de cet événement littéraire un bonheur personnel. Et Lozeau s'empresse de composer une pièce à l'intention de l'ami de Montigny, qui sera bien le seul à mériter deux dédicaces dans le recueil⁵³. Pour sa part, Françoise se félicite d'avoir contribué, en publiant ses poésies, à la renommée de Lozeau «en dehors du pays»⁵⁴! En septembre 1907, Louvigny de Montigny viendra confirmer l'information parue dans *Le Nationaliste*, le 25 novembre 1906, information validée ailleurs par nos sources:

[...] Il sera bon de noter à notre tour que ce plan logique est plutôt de M. ab der Halden lui-même dont la sympathie bien avisée lui a inspiré cette pensée de composer un livre des pièces éparses ou, pour mieux dire, des feuilles volantes d'Albert Lozeau.

Il n'est pas inopportun de dire ces choses. Je connais mon Lozeau et n'éprouve aucune crainte à me mettre ici à sa place [...]. Or, aucune des pièces de l'*Âme solitaire* n'a été écrite avec, chez l'auteur, l'arrière-pensée de

-
52. Madeleine [Anne-Marie Gleason-Huguenin], «Chronique», *La Patrie*, 26 novembre 1906, p. 4.
53. «Ma vitre», *L'Avenir du Nord*, 21 décembre 1906, p. 1. Cette poésie porte la mention: «Vers inédits. À Louvigny de Montigny» et «Décembre 1906». Composée à la hâte, cette pièce sera insérée dans *L'Âme solitaire* (p. 114), mais elle sera, exceptionnellement, entièrement remaniée pour l'édition de 1908; voir «Vitre au soleil», *Le Nationaliste*, 24 mars 1907, p. 3. L'autre poème dédié à Louvigny de Montigny, «À la lune» (p. 62), constitue une suite de soixante-seize alexandrins!
54. «Albert Lozeau», *Journal de Françoise*, 1^{er} décembre 1906, p. 263.

grossir un volume⁵⁵.

*

À ce stade de notre exposé, nous croyons être légitimé d'affirmer que, si *L'Âme solitaire* est l'oeuvre d'Albert Lozeau, il n'en demeure pas moins le livre de Charles ab der Halden! Ce dernier a, en effet, initié le projet; il a effectué le choix des pièces, structuré le recueil; il en a orienté le sens non seulement dans son étude de juillet 1906 (avant la naissance même du projet), mais aussi dans ses *NÉLC* et dans sa «Note de l'éditeur»; enfin, il s'activera à faire la promotion de *L'Âme solitaire*, et ce, grâce à *La Revue d'Europe et des colonies*⁵⁶, à ses relations dans le milieu littéraire parisien, à l'Alliance française et à «La Canadienne». Le lecteur ne s'étonnera

55. Louvigny de Montigny, «*L'Âme solitaire*», *La Revue canadienne*, 43^e année, vol. 2, tome LIII, septembre 1907, p. 307. En janvier 1908, le frère V.-M. Breton (o.f.m.), contestera cette structure pour montrer que Lozeau a suivi l'«ordre naturel d'évolution»: de la nature à la musique, à l'amour, à la solitude; ce qui devrait constituer l'ordre véritable du recueil. Cette critique, derrière son apparente rigueur, ne constitue qu'un article de propagande religieuse, motivé par la réédition de *L'Âme solitaire*. De fait, le frère Breton veut tout simplement évacuer la dimension amoureuse — qui a fait le succès du recueil — et christianiser le message du poète: la fragilité du bonheur humain mène au désenchantement; le stoïcisme, morale tout humaine, ne peut y suppléer. Seule la résignation chrétienne, la foi et l'espérance du salut en Jésus-Christ apportent la réponse. Le poète l'a appris dans la douleur de son corps, dans ses amours déçues: voilà le message inscrit dans ce recueil pour ceux et celles qui s'attardent à le bien lire. Pas de frivolité! De la foi! (Valentin-Marie Breton (o.f.m.), «*L'Âme solitaire*», *La Nouvelle-France*, vol. 7, n° 1, janvier 1908, p. 38-47). Le mois suivant, le frère Breton tentera de réfuter «l'orientation nouvelle» de la littérature canadienne-française annoncée dans la préface de *L'Âme solitaire*. («À propos d'une préface», *La Nouvelle-France*, vol. 7, n° 2, février 1908, p. 99-104; repris dans *Le Nationaliste*, 8 mars 1908, p. 3). C'est nous qui soulignons.

56. En janvier 1908, la revue sera rebaptisée *Revue d'Europe et d'Amérique*.

donc pas si nous avons tenté d'examiner ses motivations⁵⁷.

* * *

3. Les préludes de la renommée

Pendant que ces projets et débats entretiennent le dialogue entre Montréal et Paris - les *NÉLC* et *L'Âme solitaire* sont attendus au printemps 1907 - l'autorité morale de Québec et de Montréal ne se contente pas de tendre l'oreille. En février, l'abbé Camille Roy rédige sa réponse à Jules Fournier⁵⁸, intègre Alfred Garneau dans le giron québécois, et, le 17 du même mois, il obtient l'*imprimatur* pour ses *Essais sur la littérature canadienne*, qui paraîtront en mai. D'entrée de jeu, l'abbé Roy proclame l'existence de la critique, avec ses propres études à l'appui, et referme son volume par l'énoncé de son programme de «nationalisation» et sa fameuse sentence

-
57. Même Albert Cloutier, malgré certaines erreurs de faits (nous savons qu'Ab der Halden n'a jamais mis les pieds au Canada, et Lozeau a confié ses textes pour les fins de l'étude seulement), rejoint le consensus à propos du rôle d'ab der Halden: «[...] Lors d'une visite que lui fit [...] Halden, écrivain français, ce dernier lui suggère la publication de ses poésies l'assurant d'un succès mérité. Il insiste même pour qu'il lui en confie le soin afin que cette publication soit imprimée à Paris, lui-même devant voir à la correction des épreuves. Enfin Lozeau consent et remet [...] le cahier dans lequel il avait compilé toutes les poésies qu'il avait publiées jusqu'à ce moment-là. Ab der Halden, de retour à Paris, lit attentivement toutes ces poésies. Il fait le choix d'un nombre suffisant pour former un volume de deux cents pages» (*Mémoire sur Albert Lozeau en réponse...*, p. 10). C'est nous qui soulignons.
58. «Daté de février 1907, ce texte de vingt-trois pages constitue la réponse de Camille Roy à l'affirmation de Fournier. Commencant son texte sous l'incipit «Notre critique littéraire», ses tout premiers mots sont: «Car elle existe, quoi qu'on dise souvent, et que l'on écrive quelquefois [...]» Le texte de Camille Roy reprend en les commentant les principaux points de l'argumentation de Jules Fournier» (Marie-Andrée Beaudet, *Langue et littérature au Québec. 1895-1914*, p. 84-85).

sur Nelligan.

Simultanément, à la fin de février 1907, Mgr Bruchési se paie une visite de courtoisie chez Albert Lozeau; l'abbé É.-J. Auclair, alors rédacteur à *La Semaine religieuse*⁵⁹, l'accompagne. La renommée de Lozeau est-elle déjà si grande? Sa poésie a-t-elle remué la fibre artistique de son chef spirituel au point de le prédisposer à cette rencontre? Quoi qu'il en soit, l'occasion est propice: Lozeau vient de faire paraître son étude sur Alfred Garneau dans *La Revue canadienne*, et *Le Nationaliste* a publié de lui un poème sur Sainte Claire quelques jours plus tôt⁶⁰.

Un jour [...] c'était en 1907, Mgr Bruchési, qui fut toujours si bienveillant aux affligés et aux souffrants, voulut se faire conduire chez le poète à l'âme candide, à l'esprit clair et au cœur si aimant et bon. J'eus l'honneur d'accompagner mon vénéré archevêque chez Lozeau. La conversation qui se tint là, entre le grand prélat et le poète malade, et que j'entendis toute, fut des plus émouvantes dans sa simplicité. Le poète était ravi de voir et d'entendre Monseigneur, et Monseigneur ne l'était pas moins de l'accueil et de la belle aisance de ce jeune favori des Muses que la souffrance n'avait pas su vaincre.

59. É.-J. Auclair, ex-vicaire de la paroisse Saint-Jean-Baptiste, rapporte que Lozeau adressait «Sur un crucifix» à Mgr Bruchési le 28 février «dernier» («Le clair crucifix», *La Semaine religieuse*, vol. XLIX, n° 12, 25 mars 1907, p. 187). Ailleurs, il écrit: «Deux jours après [sa visite], l'archevêque recevait de son jeune ami le joli sonnet» («Albert Lozeau», *La Presse*, 4 avril 1924, p. 6). En 1908, quand Mgr Bruchési fera l'acquisition de la *Revue canadienne*, l'abbé Auclair sera assigné à la rédaction. François Landry décrit ainsi sa position: «[...] Élie-Joseph Auclair, secrétaire de rédaction de la *Revue canadienne* et surtout très proche de l'Archevêché de Montréal (il y est vicaire) et de la Librairie Beauchemin (il y rédige les préfaces et la revue des événements de l'année dans *Le Canada ecclésiastique*). Par son entremise, tous les membres du clergé reçoivent des instructions claires [...]» («Le livre de récompense canadien-français, conformité et valorisation de la conformité: Beauchemin et sa «Bibliothèque canadienne»» dans Guïdo Rousseau et Pierre Lanthier, *La Culture inventée: les stratégies culturelles aux 19^e et 20^e siècles*, p. 55).

60. «La mort de Sainte-Claire», *Le Nationaliste*, 24 février 1907, p. 1.

En quittant le pauvre Albert, d'ailleurs si riche d'esprit et de coeur, Mgr Bruchési lui donna un crucifix d'argent, en lui disant aimablement: «Écrivez-moi, sur ce sujet, quelques beaux vers. Je les réciterai aux enfants dans mes visites pastorales.» «-Oh! oui, si je le puis, Monseigneur», reprit Lozeau, en souriant et en baisant l'anneau de l'archevêque⁶¹.

La candide version de l'abbé Auclair connut une belle postérité et «Sur un crucifix», une longue carrière; il fut récité dans les écoles et les foyers chrétiens et, plus tard, mis en musique par Alexis Contant. Cette fois-ci, Lozeau ne versait plus dans le polémique et comblait d'aise son archevêque⁶² et les «archi-castors»:

Il a fallu que M. Albert Lozeau écrivit [sic] une pièce de vers sur le Crucifix pour que *La Vérité* s'aperçut qu'il a du talent⁶³!

Par la suite, à chaque fois que Lozeau dévia du «droit chemin», les rédacteurs, qui de *La Semaine religieuse*, qui du *Semeur*, le ramèneront publiquement à cette profession de foi publique⁶⁴.

*

-
61. É.-J. Auclair, «Albert Lozeau», *La Presse*, 24 avril 1924, p. 6. Lozeau, comme la plupart de ses contemporains, croyait aux vertus des objets du culte. Albert Cloutier qui, ailleurs, évoque les deux voyages de son beau-frère à Sainte-Anne-de-Beaupré et d'autres à l'Oratoire Saint-Joseph, raconte que Mgr Bruchési a apporté spécialement pour Lozeau un crucifix d'argent béni par le pape lors de son dernier voyage à Rome (Albert Cloutier, *Mémoires sur Albert Lozeau en réponse...*, p. 31-32). Lozeau ne pouvait s'opposer à sa foi profonde, à son plus grand souhait: un miracle.
 62. Le 6 mai 1906, la pièce «La Croix» avait été rédigée en réaction aux ultramontains et dédiée «À Sa Grandeur Mgr Paul Bruchési» (*Le Nationaliste*, 6 mai 1906, p. 3).
 63. [Anonyme], «À propos de poète», *L'Avenir du Nord*, 5 avril 1907, p. 1.
 64. H. L. [Hermas Lalande, s.j.], «À l'auteur de *L'Âme solitaire*», *Le Semeur*, 4^e année, n^o 7, février 1908, p. 187-188.

Avec la renommée locale et étrangère désormais à sa portée, Lozeau, le «plus grand» de sa génération devenait l'objet de bien des égards impromptus. Ce talent si original méritait sans doute quelque considération⁶⁵. Vers la même époque, Mgr Bruchési lui confia le soin de travailler la langue du livret d'un oratorio de Guillaume Couture, *Jean le Précurseur*⁶⁶. Comment le jeune mélomane si bien entouré qu'était Lozeau aurait-il pu refuser un tel honneur, une pareille invitation? Mais pourquoi, à l'opposé, manifesterait-il autant de réserve, si peu d'enthousiasme envers Mgr Bruchési à l'automne? Le 20 octobre 1907, il déclarera en effet à propos de sa participation à cet oratorio:

Je n'ai fait que le rythmer et rimer sur la demande du musicien, M. Guillaume Couture, en respectant scrupuleusement le texte, qui est une traduction littérale des Saintes Écritures. En publiant cette lettre, vous rendez à M. le curé Lebel la part qui lui est due⁶⁷.

Sans doute n'approuve-t-il pas les gestes de censure que Mgr Bruchési avait posés au cours du mois de mars précédent contre le théâtre montréalais. En mal d'*épuration* (selon le mot de Rumilly), l'archevêque de Montréal avait en effet interdit les représentations de *La Rafale* au théâtre des Nouveautés⁶⁸. Un comité de

65. Mgr Bruchési avait-il déjà eu vent de la relation qui existait entre Lozeau et Wilfrid Laurier? En bon politique, il pouvait sûrement — il en avait vu d'autres! — supputer les implications qu'un tel lien pourrait exercer sur une réputation, fût-elle à naître...

66. «Composé à la demande de Mgr Paul Bruchési, à qui il est dédié, cet oratorio fut écrit en trois ans, à partir de 1907 [...]; il ne fut créé que le 6 février 1923 au théâtre Saint-Denis de Montréal...» (Gilles Potvin, «Jean le Précurseur», *Encyclopédie de la musique au Canada*, tome II, p. 1679).

67. Albert Lozeau, «Tribune libre», *Le Nationaliste*, 20 octobre 1907, p. 2.

68. Paul Bruchési, «Mgr Bruchési frappe d'interdiction le Théâtre des Nouveautés [Lettre]», *La Presse*, 1^{er} avril 1907, p. 11; voir aussi: [Anonyme], «L'incident des Nouveautés», *La Presse*, 3 avril 1907, p. 14 et [Anonyme], «La censure théâtrale», *Le Canada*, 5 octobre 1907, p. 5:

censure fut constitué en octobre 1907 pour éviter d'autres mandements du genre et d'éventuelles pertes financières pour le producteur. Lozeau et Germain Beaulieu furent désignés pour siéger à ce comité. Par la suite, certains accusèrent Lozeau de s'être rangé du côté de l'opresseur, et il dut se défendre sur la place publique⁶⁹.

*

Au cours de l'hiver et du printemps 1907, Lozeau ne reste pas inactif en attendant quelque éventuelle reconnaissance littéraire. Et c'est bien conscient de sa renommée grandissante qu'il s'implique encore dans une campagne contre le journal *La Presse*. De concert avec les Desaulniers, Beaulieu et Charbonneau, il attaque le journal de la rue Saint-Jacques qui prétend, par voie de concours, inciter la création d'un hymne national⁷⁰. Et l'on peut se demander si Lozeau n'est pas l'alter ego de

«La nomination [...] sera officielle aujourd'hui. Il n'y a que deux censeurs nommés, et ce nombre est bien suffisant. Leurs noms vont causer une certaine surprise, - très heureuse, hâtons-nous d'ajouter, - dans plusieurs cercles. Ce sont MM. Germain Beaulieu et Albert Lozeau, deux de nos littérateurs les plus en vue».

69. Germain Beaulieu n'est certes pas reconnu pour ses sympathies envers l'Archevêché. D'autre part, avec des amis dramaturges, tels Louvigny de Montigny, Madeleine ou Éva Circé-Côté, Lozeau tempère davantage qu'il ne censure. Voir l'article de Lozeau, «La censure aux Nouveautés», *Le Nationaliste*, 19 janvier 1908, p. 1. Selon Jean Laflamme et Rémi Tourangeau, «pris entre l'intolérance marquée de certaines associations pieuses toujours prêtes à tout dénoncer et l'intransigeance de ceux qui se refusent à voir mutiler les oeuvres des maîtres français, les membres du comité ne peuvent avoir la tâche facile» (*L'Église et le théâtre au Québec*, Montréal, Fides, 1979, p. 255-256).

70. Albert Lozeau, «On demande... une oeuvre impérissable», *Le Nationaliste*, 9 septembre 1906, p. 1; collectif, «Ce fameux concours. Le résultat du concours d'hymne national jette l'émoi dans notre monde littéraire. Intéressantes opinions [...]», *Le Canada*, 30 mai 1907, p. 10. À notre bibliographie, on peut se référer aux articles de J.-H. Malo (10 septembre 1906), d'Ernest Choquette (11 avril 1907) et d'un auteur qui publie sous le pseudonyme de «Paysan» (29 mai 1907).

ce «Malin Charretier⁷¹», comme l'avait été son grand-père Nestor avec les Anglais en 1837. Ce futé estime d'ailleurs, dans une épigramme, que Chapman va remporter le prix de *La Presse*, car les meilleurs esprits s'abstiendront⁷².

Lozeau en réunit quelques beaux autour d'une métaphore de Fréchette qu'il avait antérieurement critiquée dans son article sur Garneau:

[...] Il est à présumer que si M. Fréchette lui eût soumis, entre autres, ces vers:

Et notre vieux drapeau, trempé de pleurs amers,
Ferma son aile blanche et repassa les mers,

Garneau lui aurait conseillé d'écrire:

Ouvrit son aile blanche et repassa les mers.

Puisque, eût-il sans doute expliqué, vous tenez à comparer le vieux drapeau à un volatile, vous devez, tout au moins, lui faire franchir l'Océan à la manière des oiseaux qui, pour effectuer ce long voyage, ont l'habitude de déployer et non pas, ce me semble, de fermer leurs ailes⁷³.

Le sénateur Pascal Poirier⁷⁴ avait noté et apprécié; et l'idée lui avait souri d'initier

71. Malin Charretier, «Le Prix (Prédiction)», *Le Nationaliste*, 30 décembre 1906, p. 1; «La Presse endolorie», *Le Nationaliste*, 20 janvier 1907, p. 3. Pourquoi, d'ailleurs, Lozeau a-t-il conservé ces articles dans les spicilèges destinés à *ses propres productions*? À la BNQ, au fonds Albert-Lozeau, «Le Prix (Prédiction)» se retrouve dans le spicilège n° 1: Oeuvres d'Albert Lozeau: Poésies (384/1/1) et «La Presse endolorie» au spicilège n° 2: Oeuvres d'Albert Lozeau: Prose (382/1/2).

72. Malin Charretier, «Le Prix (Prédiction)», *Le Nationaliste*, 30 décembre 1906, p. 1.

73. «Les Poésies d'Alfred Garneau», *La Revue canadienne*, 43^e année, vol. 1, tome LII, février 1907, p. 170.

74. Sénateur acadien, président de la section française de la Société Royale du Canada. *L'Avenir du Nord* publia son intéressant rapport sur la situation culturelle au Canada français: critiques dirigées contre la morale omniprésente, sur l'éducation, le manque de vision des autorités.

dans *Le Journal de Françoise* un concours bien insolite en convoquant la francophonie nord-américaine à «dissenter» sur le sujet⁷⁵. Lozeau acquiesça, prenant bien soin toutefois d'exprimer son admiration pour Fréchette⁷⁶. Le divertissement se prolongea d'avril jusqu'à la mi-août, se terminant par la réponse du maître lui-même. Il avait réuni un jury prestigieux composé de Laure Conan, Gonzalve Desaulniers et du juge Robidoux.

*

Mais ce loisir — mondain sans doute, mais combien révélateur de la position sociale de Lozeau — ne le distrait pas des préoccupations plus fondamentales et plus constantes touchant la vie littéraire. En ce printemps 1907, c'est comme poète et critique, voire même muni de l'autorité d'un chef de file, qu'il s'engage, une fois encore, dans une discussion sur l'orientation de notre littérature dans le journal *Le Canada*. D'autres prestigieuses reconnaissances littéraires l'attendent également, qui viendront attester sa renommée nationale et internationale.

75. Françoise [Robertine Barry], «Un beau concours», *Le Journal de Françoise*, 6 avril 1907, p. 2. Plus tard, Louis Arnould commenta ainsi cette initiative: «Un poète de la jeune école canadienne ayant fait observer, il y a un an, que ce vers [de Fréchette] était mal venu [...], il se trouva une femme d'esprit pour organiser un concours de réponses sur ce point, un sénateur pour subventionner le concours d'une somme importante, qui aurait été si bien employée à encourager quelque production originale [...]» («Sur la littérature canadienne», *Le Mois littéraire et pittoresque*, n° 115, juillet 1908, p. 103).

76. «Explication», *Le Journal de Françoise*, 20 avril 1907, p. 22-23. Ajoutons, cependant, que la métaphore en question avait déjà été relevée par Alonzo Cinq-Mars [Cyrano] dans son compte rendu de la conférence de Mlle Milhau. Lozeau avait sûrement lu son commentaire: «[...] Sans revenir au vieux drapeau trempé de pleurs, qui pour franchir l'océan, fermait ses ailes, laissant à la Providence le soin de le diriger vers le but de son voyage...» («Les jeunes poètes canadiens-français», *Le Nationaliste*, 2 avril 1905, p. 3). Un mois avant la mort de Fréchette, Lozeau lui dédia une pièce: «À M. Louis Fréchette» (Après avoir lu sa traduction du Poème de Mme M.-H. Gates [«La Nuit»]), *Le Nationaliste*, 26 avril 1908, p. 1.

CHAPITRE VIII

L'ACCOMPLISSEMENT

1. L'axiome nationaliste revisité

Pour qui parcourt les périodiques canadiens-français de l'époque, plus particulièrement les pages du *Nationaliste* à partir de 1904¹, il devient évident que la polémique Fournier/ab der Halden retient davantage par le spectacle de son énonciation que par la nouveauté de son propos. Mais elle projette à l'avant-scène le débat endémique sur l'existence d'une littérature nationale canadienne-française. À cet égard, la discussion qui s'amorce en avril 1907 dans le journal *Le Canada* est d'un contenu tout aussi fondamental. Elle met en présence trois animateurs bien représentatifs du milieu montréalais des années 1900: Fernand Rinfret, qui ambitionne de donner naissance à la critique canadienne-française², et qui est devenu

-
1. Qu'on se remémore, entre autres, les chroniques de Louvigny de Montigny, «Le mouvement littéraire».
 2. En juin 1906, il a publié ses études sur Crémazie et Fréchette et correspondu avec ab der Halden. Néanmoins, la Société du Parler français, par la voix d'Adjutor Rivard, a émis des réserves sur sa morale («M. A. Rivard et mon étude sur Crémazie», *L'Avenir du Nord*, 12 octobre 1906, p. 1 et «La critique de M. A. Rivard», *L'Avenir du Nord*, 25 octobre 1906, p. 1); Lozeau et ab der Halden l'ont alors appuyé. En 1909, Mgr Bruchési fit remplacer l'imsubordonné Godfroy Langlois par Rinfret à la direction du *Canada* (Robert Rumilly, *Histoire de la province de Québec*, tome 14, p. 121).

le chroniqueur littéraire attitré du *Canada*; Albert Lozeau, un de «nos deux seuls poètes un peu remarquables³» - selon Fournier *et* Halden - qui se présente comme le porte-parole autorisé de la jeune poésie; Jean Charbonneau, nouvellement élu président de l'École littéraire, qui vient soutenir le discours de Lozeau et ce, malgré sa démission récente⁴; enfin, Alfred Descarries, en mal de reconnaissance⁵, plaidera pour la thèse du patriotisme. Quant à Jules Fournier, alors à l'emploi du *Canada*, un peu étrangement, il s'exprimera dans *Le Nationaliste*⁶! En quoi la thèse de chacun de ces écrivains éclaire-t-elle les enjeux de l'heure et prépare-t-elle l'avènement de *L'Âme solitaire*? Voilà ce sur quoi nous voudrions d'abord nous arrêter dans ce dernier chapitre. Ultime étape d'une recherche qui nous conduira finalement à postuler, à l'encontre peut-être de l'historiographie littéraire, qu'Albert Lozeau a

-
3. Jules Fournier, «Réplique à M. ab der Halden», *La Revue canadienne*, 43^e année, vol. 1, tome LII, février 1907, p. 134.
 4. Charbonneau, élu président le 15 mars, intervient le 23 avril. On pourrait questionner ses motivations. Est-ce qu'il tente de ramener l'initiative de Lozeau dans le camp de son École? Ou encore, réagit-il à l'appel de *Nature* pour que l'École littéraire permette la naissance d'une critique autorisée? «Que des noms comme M. Rinfret, Louvigny de Montigny, Albert Lozeau, G. Desaulniers et autres y garantissent la sûreté de vues critique, la probité littéraire, l'encouragement au bon endroit, l'exclusion impitoyable de la médiocrité d'où qu'elle vienne, et tout d'abord l'autorité viendra d'emblée à l'École littéraire. Nous aurons du coup notre critique organisée, notre juridiction en dernier ressort» (*Nature*, «Chronique. L'École littéraire. Quel pourrait être son rôle?», *Le Canada*, 6 avril 1907, p. 9). C'est nous qui soulignons.
 5. En 1904, deux pièces de Descarries ont été retenues par Georges Gauvreau au concours du National (Louvigny de Montigny, «Le Mouvement littéraire» *Le Nationaliste*, 20 mars 1904, p. 2). En juillet 1906, Descarries avait confié, chez Rinfret, ses commentaires sur la «Préface» de Fournier («Littérature et littérateurs», *L'Avenir du Nord*, 20 juillet 1906, p. 2). À la fin de l'année, Germain Beaulieu éreintera ses récentes *Heures poétiques* («Critique littéraire», *Le Nationaliste*, 22 décembre 1907, p. 2).
 6. Il préférera vitupérer, dans *Le Nationaliste*, contre ab der Halden par le biais d'un article acerbe à l'endroit d'Ulric Barthe, de *La Vigie*, qui avait osé affirmer l'existence de nos Lettres et défendre les jeunes («En réponse à M. Barthe», *Le Nationaliste*, 5 mai 1907, p. 2); l'article de Barthe a été reproduit dans *Le Canada* («À propos de littérature canadienne-française», *Le Canada*, 15 avril 1907, p. 4).

marqué, par sa personnalité et son oeuvre poétique, la littérature canadienne-française de son temps.

*

Le débat s'engage au début d'avril 1907. Ab der Halden s'étant en effet retiré de la polémique avec Fournier au cours du mois de mars précédent, Rinfret décide de la ramener sur la scène domestique; il recommande modération et patience. Comme Crémazie sur lequel il a bâti sa réputation, Rinfret définit la littérature nationale en fonction d'une langue et d'un idéal communs. Aussi attribue-t-il l'existence de la littérature canadienne-française aux auteurs passés qui, malgré leurs faiblesses, ont glorifié l'âme canadienne. De là à reprocher aux jeunes de s'éloigner de l'idéal canadien, le pas est vite franchi:

C'est précisément avec nos jeunes, avec Nelligan, Lozeau et Gill par exemple, que l'on voudrait poser comme les premières assises de notre littérature que nous nous éloignons de notre idéal propre et que nous entrons dans le grand idéal humain.

Rien n'est si peu national que les poésies de Nelligan, que les sonnets de Lozeau, que les poèmes de Gill. [...]

Les Nelligan ne seront jamais que des exceptions au Canada: jamais nous ne bâtirons une littérature avec leurs larmes poétiques⁷.

Les jeunes constituent donc une menace à l'émergence de nos lettres!... Pour qui

7. «La Littérature canadienne-française», *Le Canada*, 11 avril 1907, p. 4.

connaît quelque peu son Lozeau, une réplique, fût-ce au confrère d'antan, ne devrait pas tarder⁸. Elle vient le 15 avril suivant. Lozeau récusé, bien sûr, les assertions de Rinfret: l'existence d'une littérature ne peut être déterminée par une énumération d'auteurs. Lozeau dénonce encore le peu de considération à l'endroit des jeunes, «et leur gloire, si jamais ils en ont, rejaillira tout entière sur la Turquie⁹». Mais par dessus tout, Lozeau ramène le débat sur la littérature à son aspect fondamental: l'art.

Il se peut que M. Rinfret ait raison et que M. Fournier n'ait pas complètement tort. J'avoue avec naïveté partager à peu près l'opinion des deux.

Il me semble qu'il y a bien de la subtilité là-dedans, et que toute la discussion repose sur le sens que l'on prête au mot «littérature»¹⁰.

L'appartenance au pays va de soi, tandis que les auteurs, pour être littéraires, doivent traduire dans leurs oeuvres «le résultat d'une conception artistique». Et c'est à ce mérite bien relatif que Lozeau reconnaît l'apport des auteurs de la vieille génération.

Le lendemain, Alfred Descarries s'immisce dans la discussion, estimant Lozeau sévère de vouloir - comme Fournier - juger les oeuvres sur leur forme et de

-
8. Symptomatique de l'état d'esprit ambiant, le fait que l'organe officiel des libéraux, *Le Canada*, défende des options si voisines de celles de Québec!
 9. Lozeau semble ici s'inspirer des propos de Sarah Bernhardt en décembre 1905 à Québec: «Vous êtes des arriérés, vous n'avez ni peintres, ni sculpteurs, ni poètes [...]. Vous n'avez pas d'hommes, pas d'idées. Vous marchez à reculons, vous ployez sous le joug clérical! Votre pays ressemble à la Turquie!» (Jean Laflamme et Rémi Tourangeau, *L'Église et le théâtre au Québec*, Montréal, Fides, 1979, p. 239).
 10. «La Littérature canadienne-française», *Le Canada*, 15 avril 1907, p. 4. À l'automne suivant, Louvigny de Montigny fera sensiblement la même remarque à ab der Halden: «Avons-nous une littérature? Vous l'avez affirmé à l'encontre de certains de nos écrivains. Mais, de part et d'autre, vous êtes-vous entendus sur la signification du terme?» («Lettre à M. Charles ab der Halden», *La Patrie*, 5 novembre 1907, p. 4; repris sous le titre «À propos d'un livre récent. Lettre à M. Charles ab der Halden», *La Revue d'Europe et des colonies*, vol. XVIII, n° 6, décembre 1907, p. 375-384).

trahir l'esprit national. Le patriotisme n'exclut pas la liberté d'inspiration, réplique Lozeau. Un argument que reprendront les exotiques:

Tous les esprits ne sont pas sollicités par les mêmes sujets [...]. [...] C'est assurément se faire une idée très étroite de la poésie — art ailé et libre, s'il en est — que d'enchaîner les essors et de circonscrire les horizons du rêve! Hors du genre patriotique, - d'autres disent religieux, point de salut¹¹.

Lozeau réfute encore l'antagonisme que l'on cherche à entretenir entre les jeunes et les vieux: il en réfère à la notion d'évolution, professée par Brunetière. Quelques jours plus tard, le 19 avril, Rinfret répond à Lozeau que la littérature nationale repose sur la forme et le fond nourris à l'esprit national. Le critique revient sur les «sources» de la littérature canadienne-française, visant tout autant Lozeau que Fournier. À son avis, les

âmes isolées [...] sont toujours des exceptions dans une littérature; elles ne font jamais école, et cela vaut mieux. La mélancolie n'est belle que dans la solitude, et nous ne pouvons tous nous mettre à gémir pour fonder une littérature nationale¹².

Accusé de ne considérer que la forme en art, Lozeau vient préciser que l'on s'est trop attardé à ne considérer au Canada que le fond. On ne peut contribuer à la naissance d'une littérature sans que la critique ne s'emploie à rejeter les ouvrages

11. «Les Jeunes et les vieux», *Le Canada*, 18 avril 1907, p. 4.

12. Rinfret a été le premier à annoncer le titre du recueil de Lozeau dans *L'Avenir du Nord* («Notre littérature», *Le Canada*, 19 avril 1907, p. 4). C'est nous qui soulignons.

médiocres¹³. Le 23 avril, c'est au tour de Jean Charbonneau de s'impliquer, et il se range de l'avis de Lozeau: «L'esprit souffle où il veut.» Il s'accorde aussi avec lui sur la théorie de l'évolution. Autre convergence de taille, à l'encontre de Rinfret et de la *nationalisation*:

Si l'on se borne à cette proclamation: «que la poésie ne parle qu'à l'idée,» la littérature alors pourrait être exclusivement patriotique; mais la poésie - c'est Lamartine qui nous le dit - parle à la fois à l'idée et à la sensation.

[...] Comme le dit Albert Lozeau, il serait encore possible de faire partie de la galerie des poètes canadiens, tout en faisant «des poèmes de notre émotion et des chansons de nos larmes»¹⁴.

Comme président de l'École littéraire de Montréal, Charbonneau préfère déployer ses efforts vers l'amélioration du milieu et il estime nécessaire que le gouvernement du Québec passe aux actes en mettant sur pied une commission des Beaux-Arts, à l'exemple d'Ottawa: «Qu'en pense [sic] nos amis Gonzalve Desaulniers et Albert Lozeau¹⁵?»

Le lendemain, Rinfret, remué par la lettre de Charbonneau, revient sur la

13. «La Forme», *Le Canada*, 22 avril 1907, p. 4.

14. «À propos de littérature canadienne-française», *Le Canada*, 23 avril 1907, p. 4.

15. Voir *supra*, note 4. Lozeau n'a pas attendu la création d'une commission fédérale pour exposer ses griefs au premier ministre sur le soutien de l'état aux artistes: sa lettre du 23 octobre 1906 est éloquente à ce sujet (voir l'annexe VI). Lozeau vient d'ailleurs de faire paraître dans *L'Avenir du Nord* un article sur la question («Une Commission Permanente des Beaux-Arts à Québec», *L'Avenir du Nord*, 19 avril 1907, p. 1). Rappelons au passage la méfiance du clergé de l'époque à l'endroit de l'État. Sur l'anémie du milieu, Lozeau s'exprime en termes analogues à ceux de Louvigny de Montigny en 1904, reformulés encore tout récemment («Un Voeu», *Le Journal de Françoise*, 15 décembre 1906, p. 281 et 284).

question du fond. Il reconnaît que le sujet ne peut se restreindre à la patrie. Mais, il ne peut admettre que des poésies comme celles de Nelligan, étanches à l'idéal canadien, puissent contribuer à l'oeuvre nationale:

Ah! de telles âmes sont, au Canada, des âmes isolées: je tiens à ce mot qui amuse l'École Littéraire¹⁶.

Lozeau s'empresse de recueillir les concessions de Rinfret, mais avoue ne pas saisir sa notion d'idéal canadien. Selon lui, l'idéal est avant tout humain et universel: l'oeuvre d'art, ainsi que les sentiments qui l'animent, appartiennent à l'humanité, et la gloire de l'artiste rejaillit sur son pays.

À son tour, Charbonneau réitère son appui à Lozeau, mais nuance la polémique. Il reconnaît deux catégories de poètes: ceux qui privilégient leur patrie et ceux plus sensibles à l'âme et aux sentiments intimes:

Je crois que cette deuxième catégorie ne doit pas être composée que «d'âmes isolées,» et qu'elle ne devrait pas être exclue des écrivains formant une littérature nationale¹⁷.

Rinfret, agacé par le front commun du président de l'École littéraire et de Lozeau, récuse toute concession de sa part. Selon lui, les pays ont leurs écoles, leurs idéaux

16. «Une rectification. À propos de littérature canadienne», *Le Canada*, 25 avril 1907, p. 2.

17. «Lettre ouverte. À propos de littérature canadienne-française», *Le Canada*, 27 avril 1907, p. 4. C'est aussi la concession qu'Olivar Asselin faisait à Leigh-R. Gregor en juin 1906. C'est nous qui soulignons.

conditionnés par le «tempérament national». Nos jeunes sont détournés par la pensée française. Il admet quand même que la littérature patriotique ne puisse pas être exclusive, quoique

nous devons rêver d'une littérature où l'on sente vivre le Canada et dont on dise avec vérité: «Seuls les Canadiens ont pu l'écrire».

Faisons école, comme les autres peuples¹⁸.

Puis, Brunetière à l'appui, Lozeau corrige Rinfret qui considérait le Parnasse comme un accident dans l'histoire littéraire. Rinfret accuse alors ses détracteurs de faire dévier un débat essentiel sur des théories secondaires. - Mais quel est donc le but de la discussion? Sinon celui de donner naissance à une *vraie* critique? - Pour Rinfret, les subtilités sur l'histoire littéraire ne contribuent pas à réhabiliter nos vieux auteurs et à promouvoir notre littérature nationale. Lozeau ne répondra plus; il fait plutôt paraître dans *Le Nationaliste* la pièce «Insensible nature» qui décrit l'indifférence de la nature face aux sentiments humains¹⁹...

Deux semaines plus tard, — qu'est-il advenu? — Rinfret suggère la rédaction d'une histoire littéraire nationale s'inspirant de Brunetière... Il salue au passage la

18. «L'Idéal et l'Idéal canadien», *Le Canada*, 29 avril 1907, p. 4.

19. «Impassible nature, ô nature sereine! / Rien ne monte vers toi de la douleur humaine» («Insensible nature», *Le Nationaliste*, 28 avril 1907, p. 3). Une semaine plus tard, datés de mai, ces vers sur la nature: «Qui sait? Peut-être de ses branches, / Qui m'ont toujours fait doux accueil, / Tirera-t-on les quatre planches / Nécessaires à mon cercueil...» («Vieil érable [sic]», *Le Nationaliste*, 5 mai 1907, p. 1). «Les Arbres d'octobre» sera dédié à Fernand Rinfret (*Le Canada*, 12 octobre 1907, p. 9).

publication imminente des *NÉLC* et ébauche un modèle de périodisation. Il explique l'époque moderne, celle des jeunes, Gill, Lozeau, Nelligan, en ces termes:

Cet idéal, je crois le deviner, est fait du rêve personnel mêlé au souci de la forme.

[...] Je concèderai [sic] volontiers que nos jeunes poètes sont plus près de capter la forme parfaite du vers que nos vieux auteurs [...].

Oh! je ne suis pas un adversaire de la perfection de la forme [...]. Mais je suis décidément pour la pensée [...].

[...] M. Lozeau peut être sûr que je serai un des premiers à lire le volume qu'il nous a promis et à pénétrer les secrets de cette «Ame Solitaire» qui m'est déjà sympathique²⁰.

Selon Lucie Robert, Lozeau aura gagné bien peu au terme de cet échange²¹.

Pour le compte, il a tout de même obtenu des concessions de taille - mais de quelle légitimité un rédacteur du *Canada* pouvait-il se réclamer? : la prééminence de la valeur artistique de l'oeuvre et, surtout, la reconnaissance que le mouvement des jeunes écrivains participe à part entière à l'élaboration d'une littérature nationale. Gill, Lozeau, Nelligan, les jeunes, les «exceptions», les «âmes isolées» font de plus en plus école. Les finissants de Sainte-Marie prennent acte, sans doute.

L'Université Laval aussi. En mai, le frère Breton publie sa «Méthode de critique littéraire²²» et Camille Roy ses *Essais*, tandis que, chez F.-R. de Rudeval, on

20. «Notre histoire littéraire», *Le Canada*, 11 mai 1907, p. 9.

21. *L'Institution du littéraire au Québec*, Québec, P.U.L., 1989, p. 190-191.

22. V.-M. Breton (o.f.m.), «Méthode de critique littéraire», *Le Rosaire*, vol. XIII, n° 5, mai 1907, p. 144-153.

met la dernière main aux *NÉLC* et à *L'Âme solitaire*.

*

De part et d'autre de l'échiquier, chacun s'active donc à disposer ses pièces. On pourrait se demander pourquoi Lozeau quitte alors, au printemps 1907, l'École littéraire. Yves de Margerie avance que Lozeau,

aurait pu se retirer plus tôt du mouvement, en 1905 par exemple, ou dès 1904, puisqu'il en était déjà dégoûté. Mais il jugeait sans doute, et non sans raison, que l'École à ce moment-là était une chose insignifiante dont il ne valait pas la peine de se séparer par un acte officiel; il lui suffisait de n'en faire aucun cas. — En avril 1907, cependant, la situation se présente tout autrement: *L'Âme solitaire* est sous presse à Paris, va paraître à Montréal dans quelques semaines; Albert Lozeau, le premier jeune poète canadien, depuis Nelligan, à publier une oeuvre en vers, entend ne laisser personne, et surtout pas l'École littéraire, qui semble croire et vouloir faire croire qu'elle détient le monopole de la poésie nouvelle au Canada français, partager son mérite et sa gloire; il estime alors devoir s'en dissocier solennellement²³.

L'attitude ambiguë de Lozeau ne nous incite pas à adhérer totalement à cette thèse. «Je suis donc de tout coeur avec mes camarades de l'École littéraire», écrivait-il en avril 1907²⁴; de même sa correspondance à Ferland à l'été dénote la cordialité des relations «confraternelles» de Lozeau. Par ailleurs, rien dans sa lettre de démission ne trahit non plus de malaise, bien au contraire²⁵. Et puis, convenons-en, l'École

23. «Albert Lozeau et l'École littéraire de Montréal», p. 247.

24. «Une Commission des Beaux-Arts à Québec», *Le Canada*, 24 avril 1907, p. 4.

25. «Montréal, le 15 avril 1907. M. L.-J. Doucet, Secrétaire de l'École Littéraire de Montréal. Mon cher ami, Je te prie de bien vouloir aviser l'École Littéraire de Montréal que j'ai le regret de n'en pouvoir plus faire partie, pour des raisons personnelles et qui ne sauraient en

littéraire, en ce printemps 1907, ne se compose pas que d'ennemis de Lozeau, puisque Milette et Doucet en sont²⁶.

Pourtant, vers la fin de l'été 1907, Lozeau manifestera clairement sa désillusion face à la contribution de l'École littéraire. Aussi sommes-nous d'accord sur ce point avec Yves de Margerie. Mais à ce moment-là, sous la présidence de Charbonneau, l'École réunit les mêmes vieux membres qu'en 1900 qui se remplacent tour à tour, d'année en année, aux charges du conseil. Ce n'est qu'en septembre, après les *NÉLC* et avec le retour de Beaulieu à la présidence, qu'elle cherchera véritablement à recruter du *sang neuf*²⁷. À notre avis, le différend entre Lozeau et Charbonneau ne s'est jamais estompé depuis 1900, et c'est bien de l'École de Jean Charbonneau que Lozeau entend dissocier son nom, d'abord formellement, puis sur la place publique. À preuve, dès octobre, Lozeau n'hésite pas à collaborer avec

rien diminuer l'estime que j'éprouve pour chacun de ses membres. Je serai toujours heureux de recevoir, comme confrères et amis, les membres de l'École. Bien à toi, Albert Lozeau» (Yves de Margerie, «Les Inédits: Albert Lozeau», *La Barre du Jour*, vol. 1, n° 6, janvier-février 1966, p. 43).

26. [Anonyme], «L'École littéraire», *Le Nationaliste*, 17 mars 1907, p. 4.

27. Lozeau démissionne le 15 avril, donc peu après l'accession de Charbonneau à la présidence de l'École (15 mars); c'est encore sous la présidence de Charbonneau que Lozeau se montre si critique face à l'École littéraire (*Nouvelles études de littérature canadienne-française* par M. Charles ab der Halden», *Le Nationaliste*, 18 août 1907, p. 3). Puis, «le 20 septembre, Germain Beaulieu revient à la présidence. Trois poètes nouveaux entrent à l'École et lui apportent l'appui de leurs dons précieux. Ce sont Albert Dreux (Albert Maillé), Englebert Galèze (Lionel Léveillé) et Alphonse Beauregard, les deux premiers le 18 octobre, et le dernier, le 27 novembre suivant» (Jean Charbonneau, *L'École littéraire de Montréal*, Montréal, Albert Lévesque, 1935, p. 65). À cette réunion, Beaulieu veut changer le nom d'«École» en «Académie», adopter les règles de l'Académie française, faire rédiger une brochure sur l'histoire de l'École et policer les discussions «et ceci en vue d'un avancement plus rapide, d'un bien plus général». À la même époque, Beaulieu entreprend sa mission de critique impartial au *Nationaliste*, sous le pseudonyme de Lector Probus.

Beaulieu au comité de critique des «Nouveautés». Au seuil de la renommée, et désormais conscient de sa personnalité d'écrivain et de poète enfin accompli, Lozeau peut bien se permettre d'écarter les bénévoles d'occasion.

* * *

2. Un clocher sur mesure

Tout arrive à Lozeau à la veille de la sortie de *L'Âme solitaire*. En juin 1907, un événement bien significatif réclame à nouveau l'attention du grand public sur Albert Lozeau. Et c'est encore de Paris, «de l'étranger», que la valeur de Lozeau sera reconnue. Au concours régionaliste des «poètes de clochers», organisé par les *Annales Politiques et Littéraires*, sur les 8 946 participants, Lozeau a mérité le titre de poète lauréat pour le Canada²⁸. Il partage cet honneur avec «Jacques Savanne» [Michel Helbronner, beau-frère de Louvigny de Montigny (!)].

Cette reconnaissance littéraire internationale, n'est-elle pas une réplique ferme et forte à tous les Camille Roy et Fernand Rinfret du pays à propos de la polémique sur la forme et le fond? Une victoire morale imparable! La preuve que Lozeau

28. Sur les 8 946 participants, cinquante-quatre ont été proclamés poètes lauréats, chacun pour sa région ou son pays respectifs («Les Poètes de clochers», *Supplément aux Annales politiques et littéraires*, 25^e année, n° 1250, 9 juin 1907, 20 p.).

pourrait tout aussi bien réussir sur le fond «canadien», *si le vent l'y poussait*²⁹... Lozeau a surclassé Stanislas Roberge (dramaturge régionaliste), Albert Ferland et Jean Charbonneau, retenus pour une mention... Il semble que Chapman n'ait pas pris part à la compétition.

Ce titre de «lauréat» s'explique néanmoins plus aisément si l'on se tourne du côté des organisateurs du concours. Auguste Dorchain préside le jury; il est un allié de Lozeau en France³⁰, secrétaire de la Société des Gens de Lettres, présidée par Jean Lionnet, et dont l'agent général au Canada est... Louvigny de Montigny. Lionnet préside aussi «La Canadienne»; il est venu au Canada pour faire avancer le dossier des droits d'auteur³¹. Il a visité Lozeau! En octobre 1906, Lozeau associe son nom au projet d'édition de *L'Âme solitaire*:

Je crois que mon volume aurait quelque valeur, car M. Halden et M. Jean Lionnet qui me conseillent fort de publier et qui travaillent de leur côté à la réussite de ce projet, me promettent presque un prix de l'Académie³².

-
29. «Cela ne veut pas dire que M. Lozeau n'eût pas également réussi les sujets canadiens [...]», prophétisait le rédacteur anonyme du *Nationaliste* le 24 novembre 1906, p. 1.
30. Albert Lozeau a fait l'éloge de son livre («*L'Art des vers*», *Le Nationaliste*, 22 avril 1906, p. 2). Louvigny de Montigny avait aussi louangé l'ouvrage dans *La Revue canadienne* le même mois. Voir chapitre VI, notes 36 et 37.
31. [Anonyme], «M. Jean Lionnet», *Le Nationaliste*, 5 juin 1904, p. 6; Jean Lionnet, «Seize ans de piraterie», *Le Nationaliste*, 12 juin 1904, p. 6 et Auguste Dorchain, «Les Droits d'auteurs» [sic], *La Revue canadienne*, 41^e année, vol. 1, mars 1905, p. 290-295. Lionnet fut en France un des plus ardents promoteurs du Canada: et il a parcouru le pays afin de le mieux connaître. Il a publié *Chez les Français du Canada*, 2^e éd., Paris, Plon-Nourrit, 1908, vi-284 p. Voir aussi l'article de William Chapman, «Jean Lionnet», *Le Passe-Temps*, 4 juin 1904, p. 75.
32. Voir l'annexe VI. Lionnet s'est rendu chez Lozeau lors d'un de ses passages à Montréal: «J'ai connu Albert Lozeau à Montréal; et j'attendais son volume avec quelque appréhension, parce que je craignais que l'oeuvre me plût moins que l'auteur. Il n'en a rien été» (Jean Lionnet, «*L'Âme solitaire*. Par Albert Lozeau», *Le Correspondant* (Paris), 25 août 1907: coupure de presse retrouvée à la BN du Québec, fonds Albert-Lozeau: pièce 384/2/1). Cette visite serait peut-être à l'origine de la version d'Albert Cloutier, selon qui ab der Halden [un Français] a visité son beau-frère avant la publication de *L'Âme solitaire*. C'est nous qui soulignons.

Concédonsons que l'attribution de ce prix participe à une stratégie élaborée par ab der Halden et ses confrères, car la pièce couronnée intitulée «Canada» n'ajoute rien de bien glorieux à la production de Lozeau:

Cela sent le terroir, mais l'originalité manque; c'est un peu «déjà entendu», un peu «dictionnaire de rimes». Je ferai à M. Albert Lozeau l'honneur de lui dire qu'il a souvent fait beaucoup mieux que cela. Il a indiscutablement le don. Il ne lui est donc pas permis de faire médiocre, puisqu'il lui est aisé de faire très bien, l'heureux mortel³³!

*

L'impact d'une telle publicité autour du nom de Lozeau ne pouvait que se répercuter sur les ventes éventuelles du recueil dont l'arrivée à Montréal est attendue avec impatience. Et pourtant, le printemps 1907 s'achève sans qu'il ne soit encore possible de se procurer en librairie un exemplaire du recueil. Dans sa livraison du 22 mars 1907, *L'Avenir du Nord* publie la pièce «Stances», accompagnée de la note suivante: «Extrait de *L'Âme solitaire* qui paraîtra en avril³⁴». Le 13 avril, c'est au tour de Madeleine de faire la promotion du jeune auteur et de son recueil. Elle avise ses lecteurs que Lozeau a déjà commencé à inscrire les réservations:

33. Pierre Lorraine, «Sur des vers. Les Poètes de Clochers», *Le Journal de Françoise*, 20 juillet 1907, p. 122.

34. «Stances», *L'Avenir du Nord*, 22 mars 1907, p. 1. Le dernier poème publié que nous avons recensé, ne portant pas la mention «Extrait de *L'Âme solitaire*» est «Causerie féminine» (*Le Nationaliste*, 6 janvier 1907; le poème est daté de «Janvier 1907»). C'est nous qui soulignons.

On pourra se procurer *L'Âme solitaire* dès son apparition en librairie, en envoyant maintenant son nom et adresse, etc. à M. Albert Lozeau, 468 avenue Laval, en ville³⁵.

Mais l'été passe sans qu'aucun exemplaire ne soit encore disponible sur le marché.

Le 13 juillet 1907, Madeleine manifeste son impatience dans sa chronique:

Nous espérons toujours et avec une hâte intense *L'Âme solitaire* de notre jeune poète, à laquelle nous réservons l'accueil de la plus sincère amitié et de la plus entière admiration³⁶.

Comment expliquer un tel retard? N'allons pas imaginer qu'ab der Halden s'est détourné du projet. Malgré ses obligations familiales (il a alors trois enfants) et sa nomination récente comme inspecteur de l'enseignement primaire³⁷, il n'a cessé de travailler. En plus de surveiller l'édition des deux volumes, la réédition de ses premières *Études*, de superviser le volume d'Henri d'Arles et de signer deux études³⁸, il a été chargé par Rudeval d'initier la collection «Bibliothèque canadienne» dont il a eu l'idée en préparant *L'Âme solitaire*³⁹.

35. Madeleine [Anne-Marie Gleason-Huguenin], «Choses littéraires et artistiques. *L'Âme solitaire*», *La Patrie*, 13 avril 1907, p. 22.

36. Madeleine, «Nos poètes», *La Patrie*, 13 juillet 1907, p. 22.

37. Marie-Andrée Beaudet, *Charles ab der Halden. Portrait d'un inconnu*, p. 90-91.

38. En avril 1907, deux études, l'une sur Françoise et l'autre sur Adolphe Poisson paraissent dans *La Revue d'Europe et des colonies*. Le livre d'Henri d'Arles [Henri Beaudé], *Jérusalem* (conférence), paraît chez Rudeval en 1907; *Le Collège sur la colline* paraîtra chez le même éditeur en 1908.

39. Dans une lettre adressée le 10 février 1907 à Louis Fréchette, ab der Halden confie à ce sujet: «Mon éditeur, encouragé par les témoignages divers qui nous sont venus de tous côtés, et par la conscience que nous faisons une oeuvre bonne et utile, s'est décidé à fonder une collection d'ouvrages canadiens, et de livres français relatifs aux lettres canadiennes. Cette idée nous est venue au cours des pourparlers pour l'édition d'un volume de M. Albert Lozeau, *L'Âme solitaire*, qui est actuellement sous presse, et que vous verrez bientôt à Montréal». Et ab der

Moins d'une semaine plus tard cependant, soit vers le 22 juillet 1907, les voeux de Madeleine sont exaucés. Sans doute a-t-elle obtenu un exemplaire similaire à celui que Lozeau a donné personnellement à Françoise Fafard, qui porte la date du (lundi) 22 juillet 1907⁴⁰. Elle en fait l'annonce dans sa chronique du samedi 27 juillet. Toutefois, la livraison des autres exemplaires tarde. Le premier août, Lozeau signale ce retard à Albert Ferland: seulement quinze exemplaires ont été livrés⁴¹. Les autres exemplaires suivront probablement la route des *NÉLC*, qui débarqueront peu après⁴². *La Revue d'Europe et des colonies* de Rudeval publicisera le double événement dans son édition du mois d'août.

*

Halden d'ajouter encore: «Mon ami, M. de Rudeval, m'a confié l'exclusive direction littéraire de l'entreprise, où nous ne cherchons pas à réaliser des bénéfices, mais simplement à joindre les deux bouts, afin de pouvoir continuer plus longtemps l'oeuvre véritablement nationale et patriotique dont nous espérons le succès. Nous allons bientôt rédiger un avis aux écrivains canadiens, et cet avis sera sans appel. [...] Nous voulons donner aux ouvrages canadiens une toilette typographique vraiment irréprochable, et je vous garantis que rien de médiocre ne portera notre estampille» (lettre citée par Marie-Andrée Beaudet, *op. cit.*, p. 225-227). À ce moment-là, Louis Fréchette prépare l'édition très soignée de ses *Poésies choisies* qui paraîtront chez Beauchemin en 1908 peu après sa mort. Selon Marie-Andrée Beaudet, cette collection constitue «une première en Europe» (*ibid.*, p. 59). Notons que dix jours après cette invitation, ab der Halden se retire de la polémique avec Fournier.

40. «À ma chère amie Françoise Fafard, affectueux hommage. Albert Lozeau, 22 juillet 1907» (Jeanne d'Arc Seguin, «Le Sentiment de la nature chez Albert Lozeau», Ph.D., Ottawa, Université d'Ottawa, 1963, f. 129).
41. Lettre d'Albert Lozeau à Albert Ferland, 1^{er} août 1907 (CRCCF, fonds Albert-Ferland, correspondance reçue, pièce P5/4/7).
42. Madeleine, «*L'Âme solitaire* par M. Albert Lozeau», *La Patrie*, 27 juillet 1907, p. 22 et *La Revue d'Europe et des colonies*, vol. XVIII, n° 2, août 1907 [page couverture]. Selon les données bibliographiques de Jacques Cotnam (*Dictionnaire des Oeuvres littéraires du Québec*, t. II, p. 785) et de Marie-Andrée Beaudet (*Charles ab der Halden. Portrait d'un inconnu*, p. 111), on peut situer le premier recensement des *NÉLC* le 10 août 1907: [Anonyme], «*Nouvelles études de littérature canadienne-française*», *Le Soleil*, 10 août 1907, p. 2.

Dans sa «toilette de prince⁴³», *L'Âme solitaire* arrive à Montréal au début du mois d'août 1907. En septembre, les 1 100 exemplaires de cette première édition sont épuisés:

Enfin nous sommes heureux de constater ici le succès remporté par *l'Âme solitaire* d'Albert Lozeau, dont la première édition est épuisée. Ce charmant livre, qui inaugure dignement la Bibliothèque Canadienne, tenait fort à coeur au directeur de cette collection [...]. Les lecteurs de la *Revue d'Europe* ont fait la connaissance de M. Lozeau à une époque où ses compatriotes eux-mêmes ne lui rendaient pas encore pleine justice⁴⁴.

Seul un prix de l'Académie échappe à Lozeau. Des deux côtés de l'Atlantique, on nourrissait pareillement l'espérance de voir Lozeau remporter cet honneur⁴⁵. On peut se demander si les luttes intestines que se livrent alors *La Revue d'Europe* (Nelligan, Beauchemin, Lozeau...) et *La Revue des poètes* (Chapman), plus particulièrement la croisade d'ab der Halden contre Chapman, n'ont pas contribué

43. Le rédacteur anonyme de *Paris-Canada* louange autant le livre que l'oeuvre: «M. de Rudeval est-il poète lui-même? On le croirait à la façon dont il édite les poètes. Ce recueil de vers jeunes et charmants est un bijou typographique. [...] Aucun poète n'a été mieux traité, plus choyé par son éditeur. C'est l'éditeur qu'il faut d'abord saluer, remercier» («Bibliographie. Bibliothèque Canadienne publiée sous la direction de M. Ch. Ab der Halden. S. R. de Rudeval [sic], éditeur, 4, rue Antoine-Dubois, Paris. *L'Âme solitaire*, poésies par Albert Lozeau», *Paris-Canada*, 26^e année, n° 9, 15 août 1907, p. 5).

44. Charles ab der Halden, «Livres canadiens», *La Revue d'Europe et des colonies*, vol. XVIII, n° 3, septembre 1907, p. XVIII. Les propos d'ab der Halden infirment l'hypothèse de Sylvain Simard, selon qui, «découragé sans doute par la faible vente du recueil de Lozeau, déçu peut-être aussi de n'avoir pas réalisé la percée espérée sur le marché canadien, l'éditeur parisien met rapidement un frein à cette tentative» (Sylvain Simard, *Mythe et reflet de la France*, Ottawa, P.U.O, 1987, p. 260). En fait, Lozeau a réinvesti la recette des ventes pour la deuxième édition; Rudeval ayant fermé ses portes, Lozeau fit son deuil des profits escomptés. Avouons que la notion de «capital symbolique» s'applique ici à merveille (Albert Cloutier, *Mémoires sur Albert Lozeau en réponse...*, p. 12).

45. Louigny de Montigny, «*L'Âme solitaire*», *La Revue canadienne*, 43^e année, vol. 2, septembre 1907, p. 306.

à l'échec de ce projet⁴⁶. Toutefois, en choisissant délibérément de présenter à la France un recueil de poésie subjective, Lozeau soupçonnait sans doute que son recueil ne pourrait être apprécié là-bas selon les critères de sympathie habituellement réservés aux Canadiens *nationalisants*.

Dans le grand public, on s'arrache le recueil, tandis que la critique se manifeste selon ses tendances. Doit-on s'en surprendre? Dans un camp, on mène campagne contre la moralité des poèmes amoureux⁴⁷, tandis que dans l'autre on applaudit à l'avènement de l'intime et de la thématique amoureuse⁴⁸. En général, les louanges sont tempérées par une saine appréciation de la forme encore à maîtriser. Mais ces réserves, Lozeau ne les avait-il pas lui-même réclamées au nom de la constitution d'une littérature nationale? Et c'est lui qui, plus tard, se jugera le plus sévèrement⁴⁹. Le milieu montréalais fit consensus autour du nom de Lozeau et de la valeur du projet d'édition.

* * *

-
46. En février 1908, William Chapman fit parvenir au *Nationaliste* un article de Jean de Lavour de *La Revue des poètes*, qui n'est pas très tendre envers ab der Halden («*Nouvelles études de littérature canadienne-française* par Charles ab der Halden», *Le Nationaliste*, 9 février 1908, p. 3).
47. Adjutor Rivard, Valentin-M. Breton, Hermas Lalonde et Casimir Hébert. Lozeau organise lui-même sa défense. Il rappelle la critique de Mlle Milhau et s'appuie sur ab der Halden: «On a l'immoralité facile au Canada!» («*L'Âme solitaire*», *Le Canada*, 23 janvier 1908, p. 4). Le frère V.-M. Breton réprimandera Lozeau là-dessus dans *La Nouvelle-France* en février 1908 («À propos d'une préface»: *nota*).
48. Fernand Rinfret, Madeleine, Louvigny de Montigny, A.-B. Cruchet et particulièrement Louyse de Bienville [Marie-Louise Marmette] qui livre une excellente critique impressionniste.
49. Madelon Rufiange, «Albert Lozeau, intime», *Le Devoir*, 6 juin 1931, 20 juin 1931 et 4 juillet 1931.

3. Le repentir d'ab der Halden

«Nous refusons d'être complice⁵⁰.»

L'Âme solitaire et les *Nouvelles études de littérature canadienne-française* débarquent au Canada simultanément. Bien entendu, l'étude qu'ab der Halden avait consacrée à Lozeau en juillet 1906 sera reproduite dans les *NÉLC*. Le critique français maintient-il en août 1907 le même jugement qu'il émettait en juillet 1906, lorsqu'il déclarait à propos de son protégé:

Mais si l'on nous demandait le nom du plus grand poète canadien d'aujourd'hui, et surtout de demain, nous répondrions sans hésiter: Albert Lozeau.

Lui seul en éprouverait quelque surprise, avec un ou deux confrères⁵¹.

Il semble bien que non. Albert Lozeau, conclut-il dans ses *NÉLC*,

[...] est infiniment plus adroit que Nelligan. Pourquoi son oeuvre nous cause-t-elle une émotion moins intense?

Il y manque quelque chose, et le jour où M. Lozeau renonçant à sa joliesse un peu mièvre ou à sa fantaisie un peu conventionnelle, exprimera de vraies émotions et de vraies pensées, il sera l'artiste le plus complet de son pays⁵².

Les observateurs quelque peu attentifs se sont étonnés devant l'excès de louanges, puis la soudaine modération avec laquelle ab der Halden accueille *L'Âme solitaire* en 1907. Annette Hayward écrit à propos du jugement de 1906: «Il serait difficile

50. Ab der Halden, «M. William Chapman», *NÉLC*, p. 265.

51. Voir l'annexe V.

52. Voir l'annexe V.

d'imaginer un éloge plus poussé de l'oeuvre de Lozeau⁵³»; selon elle, ce serait l'intervention de Rémi de Marmande en novembre 1906 qui aurait motivé la volte-face d'ab der Halden quelques mois plus tard. Pourtant, l'anti-clérical notoire soutenait que «la seule lueur d'espoir à l'horizon [pour nos lettres] est le progrès indiscutable que l'on remarque chez les poètes⁵⁴» et, du même souffle, il assimilait Lozeau à ceux qui «ont, à des degrés différents, indiqué la voie à leurs compatriotes⁵⁵».

Peut-être faut-il pousser plus loin l'analyse des raisons qui poussent ab der Halden à plus de retenue en 1907. Peut-être sa soudaine circonspection vis-à-vis de Lozeau cache-t-elle un effet critique recherché? Une chose est certaine. Il faut questionner plus profondément les textes. Une lecture comparative des deux versions de l'étude d'ab der Halden sur Lozeau⁵⁶, de même qu'un regard attentif sur le contexte de leur rédaction nous apparaissent en ce sens tout à fait révélateur.

Si l'on envisage, en effet, l'attitude d'ab der Halden en 1906 dans une perspective polémique, celle qui préfigure déjà le sens des *NÉLC*⁵⁷, l'usage du superlatif

53. Annette Hayward, *op. cit.*, p. 142-143. Voir aussi, Rémi de Marmande, «Littérature française au pays de Jacques Cartier», *Mercure de France*, vol. LXIV, n° 225, 1^{er} novembre 1906, p. 21-33, et [Anonyme], «Deux critiques», *Le Nationaliste*, 9 décembre 1906, p. 1.

54. Cité par David-M. Hayne, «Les lettres canadiennes en France», *Revue de l'Université Laval*, vol. XV, n° 8, avril 1961, p. 723.

55. Avec F.-X. Garneau, J.-Edmond Roy, Edmond de Nevers, Arthur Buies, Émile Nelligan, Gonzalve Desaulniers et le Dr Choquette (Rémi de Marmande, «Littérature française au pays de Jacques Cartier», cité par Sylvain Simard, *Mythe et reflet de la France*, p. 254).

56. Reproduites à l'annexe V.

57. Suivant Sylvain Simard, «Aucun critique littéraire au Canada n'aurait pu rédiger cet éloge du talent de Buies sans subir les foudres du clergé. En revanche, la critique qu'il fait de Chapman [...] est d'une très grande sévérité. [...] La partie la plus originale est certes les

s'interprète plus clairement: ab der Halden énonce avec force *la voie à suivre*. Il suffit de consulter sa critique contre Chapman dans les *NÉLC*⁵⁸ pour en retrouver la transposition antinomique, et pour éprouver à quel point ab der Halden⁵⁹ dénonce les excès auxquels peut conduire le programme de Québec: «La forme seule assure au poète l'immortalité⁶⁰», soutient-il. Par ailleurs, si les commentaires de Rémi de Marmande n'ont pu motiver à eux seuls un tel revirement d'opinion, comme nous le disions plus haut, il faut donc admettre que le contexte qui entoure les *NÉLC* diffère de celui de l'étude de juillet 1906. L'éloge exagéré de naguère valait par l'opposition et la polarisation - superlative - entre Lozeau (la jeune poésie montréalaise) et Chapman.

Or, si ab der Halden poursuit un objectif analogue dans les *NÉLC*, son appréciation s'inscrit maintenant dans le cadre plus vaste du *volume-manifeste* par lequel il veut promouvoir l'orientation nouvelle de la poésie canadienne-française. En ce sens, nous devons situer la nouvelle version de son étude sur Lozeau en fonction de la structure interne des *NÉLC*, et ce, pour pouvoir apprécier à leur juste proportion les modifications qu'apporte ab der Halden à sa critique antérieure de

pages qu'Halden consacre à la jeune littérature canadienne. Très tôt [...], il a souligné les aspects majeurs de l'oeuvre de Nelligan et de Lozeau, indiquant à la jeune école ses tendances, ses qualités et ses défauts. En ce sens, il n'est pas pour les auteurs canadiens un oracle qui pose des jugements définitifs, mais un guide qui s'efforce, avec amitié, d'indiquer les bonnes routes à suivre et les mauvaises à éviter» (Sylvain Simard, *op. cit.*, p. 252-253).

58. «M. William Chapman», *NÉLC*, p. 225-265. Quarante pages d'éreintement au bout desquelles il conclut: «Nous refusons d'être complice».

59. Animé, entre autres, par la fameux duel entre Chapman et Fréchette en 1894 à propos de plagiat (*ibid.*, p. 229, note 1).

60. *Ibid.*, p. 238.

l'oeuvre. Il faut rapprocher la ponctuation rhétorique de 1906 (l'éloge exagéré de Lozeau à l'encontre de Chapman) de la finale des *NÉLC* en 1907: après avoir dénoncé le monde périmé de Chapman — ce côté excessif de la «nationalisation⁶¹» — ab der Halden s'apprête à proclamer hautement le génie de Nelligan⁶². Toute politique que soit la démarche d'écriture des *NÉLC*, on ne peut accuser ab der Halden de manquer de lucidité ni d'opiniâtreté.

Ainsi peut-on concevoir qu'ab der Halden se montre plus *sévère* à l'endroit de Lozeau en modifiant la conclusion de son étude dans ses *NÉLC*: il a eu tout le loisir de régler ouvertement, sur quarante pages, le cas de Chapman; et voilà qu'en guise de point d'orgue à son volume, il va consacrer sa dernière envolée à Nelligan, telle une mise en demeure à l'endroit de nos institutions. À preuve, le contenu de l'introduction de l'étude sur Lozeau en 1906 est reformulé, dans les *NÉLC*, en guise

-
61. L'abbé Camille Roy lui-même réprovoque ces excès. Son appréciation personnelle d'Alfred Garneau témoigne de son sentiment: «[Il] se protégeait contre la renommée comme d'autres s'acharnent à solliciter la gloire. [...] LeMay, Nelligan, Alfred Garneau ne se soucient guère de s'abandonner à ces développements, et de se livrer à une pareille rhétorique. Ils sont poètes tout court, moins canadiens peut-être par les sujets qu'ils traitent, - si l'on excepte toutefois M. LeMay, que MM. Fréchette et Chapman, mais à coup sûr très humains, largement et profondément humains. Et d'être humain suffit bien à la gloire d'un poète, s'il est vrai que la poésie véritable est celle-là même qui s'alimente aux sources vives et intimes de la conscience» («Fleurs d'outre-tombe», *La Nouvelle-France*, tome VI, n° 2, février 1907, p. 54, 70). Encore faudrait-il définir l'humanisme de Camille Roy!...
62. À titre indicatif, voici reproduit le contenu de la table des matières des *NÉLC*: «À Louvigny de Montigny» (p. I-XIV); «Avis au Lecteur» (p. XV-XVI); «Chansons populaires et jeux enfantins» (p. 1-48); «Arthur Buies» (p. 49-184); «Laure Conan» (p. 185-205); «Henri d'Arles» (p. 207-224); «William Chapman» (p. 225-265); «Pamphile Le May» (p. 267-283); «Quelques jeunes»: I. «L'École littéraire de Montréal» (p. 285-320); II. «Albert Lozeau» (p. 321-338); III. «Émile Nelligan» (p. 339-377). Ainsi, sur les 377 pages d'études, 227 sont consacrées à Arthur Buies (135) et aux jeunes (92); quarante autres dénoncent Chapman...

d'épilogue à l'article sur... William Chapman⁶³! Quant au chapitre des *NÉLC* consacré à l'École littéraire de Montréal, il évacue la question de la nationalisation⁶⁴ de la littérature; à sa suite, l'étude sur «Lozeau» propose une définition de l'art qui contredit entièrement l'académisme prôné par Québec⁶⁵. Enfin, ab der Halden réserve à *Émile Nelligan et son oeuvre* l'ultime chapitre de son volume.

Quand on a lu les oeuvres estimables et souvent émouvantes qui voient le jour au bord du Saint-Laurent, et qu'on ouvre le recueil de Nelligan, on sent par la comparaison à quel point la perte est douloureuse⁶⁶,

conclut-il avant de proclamer le génie de l'auteur du *Vaisseau d'or*.

N'en doutons plus, la fermeté des propos du critique français sur Lozeau en 1907 s'inscrit comme l'articulation d'un discours plus vaste, celui des *NÉLC*; elle opère une transition et prépare le lecteur à l'univers nelliganien. Le caractère superficiel, l'absence de «souffrance morale» chez Lozeau s'opposent à la profondeur, à la lucidité de Nelligan à qui le critique prête ces paroles: «Je saigne et je souffre

63. «M. William Chapman», *NÉLC*, p. 264.

64. Voici comment ab der Halden évalue la contribution de l'École: «Essais de poésie subjective et philosophique, influence de nos derniers parnassiens et de quelques poètes plus modernes et moins stricts sur les règles traditionnelles, tendances obscures au symbolisme, telles sont les indications qui se dégagent pour nous de ce rapide examen» («L'École littéraire de Montréal», *NÉLC*, p. 318-319).

65. Qu'il suffise d'énumérer quelques-uns des termes employés, dans les deux versions de l'étude sur Lozeau par ab der Halden: «personnel, subjectif entre tous, comprend par le coeur, rêve intérieur, imprécision, impressions, amour, doute, musique, couleurs, apparences changeantes, images (sensations en 1907) plutôt qu'idées».

66. «Émile Nelligan», *NÉLC*, p. 375-376. C'est nous qui soulignons.

et je n'attends rien du matin clair⁶⁷». Albert Lozeau fut d'ailleurs le premier à s'incliner: «Tous tant que nous sommes devons saluer Nelligan comme un maître», déclarait-il le 18 août 1907, au moment même où paraissaient les *NÉLC* et *L'Âme solitaire*⁶⁸.

* * *

4. Le triomphe

«Qui ne l'a lu⁶⁹?»

Albert Lozeau a gagné son pari, en somme. Fidèle depuis les débuts à la pensée de Nelligan, il vient de livrer, grâce à sa persévérance et aux amitiés solides qu'il a su édifier le long du parcours, une vision subjective de la poésie avec laquelle la société canadienne-française devra désormais compter. La faveur du grand public, la protection de Sir Wilfrid Laurier et l'appui de l'ensemble des critiques montréalais vont contrebalancer les réserves de l'Université Laval et du clergé envers la poésie personnelle. À cet égard, le frère Breton devra faire preuve de bien des subterfuges dialectiques pour atténuer l'impact du recueil. Il doit même s'y prendre à deux fois à cause de sa trop grande popularité:

67. *Ibid.*, p. 373. Pour ab der Halden, il y a M. William Chapman, M. Pamphile Le May, M. Albert Lozeau — Laure Conan et Henri d'Arles sont des noms de plume —, mais «Arthur Buies», «Émile Nelligan».

68. «*Nouvelles études de littérature canadienne-française* par M. Charles ab der Halden», *Le Nationaliste*, 18 août 1907, p. 3.

69. [Anonyme], «La Censure théâtrale», *Le Canada*, 5 octobre 1907, p. 5: à propos de *L'Âme solitaire*.

Sans doute il conviendrait d'accompagner d'excuses la tardive publication d'une étude sur un livre qui est parvenu en quelques mois à sa seconde édition; mais je ne sais pas que l'auteur ait souffert de mon silence, ni le public attendu mon suffrage pour se déclarer conquis. Dès lors arriver trop tard n'est rien, si j'arrive assez tôt pour donner à l'auteur une appréciation d'ores favorable, mais plus nuancée peut-être et plus motivée que celle du public; et au public des raisons d'approuver ce qu'il approuvait d'instinct [...]⁷⁰.

Il est aisé de déduire que cette analyse «tardive» a été provoquée par le succès même du recueil. Et il s'agit plutôt d'une critique «anticipée» pour préparer le public à une deuxième lecture. En effet, si Lozeau jouit d'un tel auditoire, peut-être convient-il, pense le critique franciscain, de tempérer par une critique «scientifique» et «morale» la ferveur immodérée et inattendue du grand public. Il a sûrement évalué la portée de la critique de Louvigny de Montigny et de l'étude d'ab der Halden. Quelque chose de cet événement semble donc avoir glissé entre les mailles des censeurs. De fait, le mot «instinct» sera un des mots-clés de sa rhétorique. Il faut donner au grand public un éclairage nouveau, l'éloigner de sa lecture «païenne» (Lozeau «poète érotique»), redéfinir le sens du recueil avant la deuxième édition. Le mois suivant, de façon plus péremptoire, le frère Breton repart à l'attaque pour démolir cette fois-ci les assertions de l'éditeur «français» dans la préface de *L'Âme solitaire*:

Dans quelle intention essaie-t-on d'accréditer cette légende d'une poésie

70. Valentin-Marie Breton (o.f.m.), «*L'Âme solitaire*», *La Nouvelle-France*, 7^e année, n° 1, janvier 1908, p. 38-47; voir aussi «Albert Lozeau, *L'Âme solitaire*. Poésies. Paris. Rudeval. Montréal. Beauchemin», *Revue franciscaine*, 23^e année, n° 10, octobre 1907, p. 40.

canadienne exclusivement religieuse et nationale, je l'ignore⁷¹.

Pour contredire ab der Halden, Breton décortique alors le corpus d'oeuvres canadiennes et additionne celles qui ne sont pas exclusivement inspirées d'un sentiment «religieux et national». Il fait abstraction des mouvements, des écoles, des orientations reconnues de notre littérature. De Lozeau, il va aller chercher son poème à Crémazie (sentiment national). En guise de conclusion, il avance que la «note de l'éditeur» est un habile subterfuge pour détourner nos écrivains de leur foi, de leur pays: «Plaise à Dieu qu'on ne voit jamais ici d'émancipée que la littérature d'importation⁷²!» Dans la «note de l'éditeur», ab der Halden avait avancé:

Et nous croyons que l'oeuvre de M. Lozeau comme celle de son émule Nelligan, trop tôt enlevé à la sympathie de ses amis, marque une orientation nouvelle de la jeune littérature canadienne-française⁷³.

*

À Montréal, on ne constesta pas cette affirmation d'ab der Halden. D'autres jeunes allaient bientôt emboîter le pas, tenter à leur manière d'investir le champ littéraire par leur travail sur le langage, avant qu'il ne soit trop tard, avant que

71. «À propos d'une préface», *La Nouvelle-France*, vol. 7, n° 2, février 1908, p. 100; repris dans *Le Nationaliste*: «Littérature canadienne. À propos de la préface de *L'Âme solitaire*», 8 mars 1908, p. 3.

72. *Ibid.*, p. 103.

73. Charles ab der Halden, «Note de l'éditeur», *L'Âme solitaire*, p. iii.

l'horizon ne se referme, que la conversion ou l'exil ne constituent l'unique alternative. Avant que l'on n'impose cette chape de solitude sur un jeune poète poursuivant, «les ailes brisées», la quête d'un destin qu'avait éveillée un jour en lui la fulgurance de Nelligan.

*

L'Âme solitaire! Le titre même de son recueil traduit très adéquatement les positions artistiques d'Albert Lozeau, ainsi que son ouverture à la modernité. «Excentrique», avaient lancé les notables! «Isolé», avait prononcé l'abbé Roy... «Exception», avait répondu l'écho. «Subjectif! personnel! intime! moderne...», relançait Lozeau et, avec lui, tout un ensemble d'animateurs du milieu littéraire de Montréal et de France.

Quand il avait choisi d'intituler le recueil *L'Âme solitaire*⁷⁴, Lozeau, «très intelligent et très averti», avait évalué le poids des mots. L'article défini suggère l'expérience unique du poète et s'élançait sans retenue vers le substantif «âme», qui trône en maître souverain au royaume indicible de l'être intime. Quant à l'épithète

74. Charles Guérin avait publié en 1898 *Le Coeur solitaire* et *L'Homme intérieur* en 1905. Georges Rodenbach avait pour sa part fait paraître ses *Vies encloses* en 1896. Plus tard, Marcel Dugas reprocha à Lozeau d'imiter les titres d'auteurs français; Lozeau lui répondit qu'il ne connaissait pas alors le *Coeur solitaire* de Charles Guérin et que, s'il l'eût connu, il eût changé le titre de son livre (Marcel Dugas, «Propos littéraires», *L'Action*, 28 septembre 1912, p. 1 et 4 et Albert Lozeau, «Une lettre de M. Lozeau», *L'Action*, 5 octobre 1912, p. 1).

«solitaire», elle ne joue pas moins un rôle déterminant. Par son redoublement sémantique, elle met l'*âme du poète* à l'abri des injonctions du monde extérieur.

Une certaine critique, cléricale, s'est attachée, après la sortie de ce recueil et davantage après la mort de Lozeau, à évacuer toute la dimension polémique de son oeuvre de jeunesse⁷⁵. On lui prépara bien vite une niche de poète martyr, délicat et résigné, rêvant dans la solitude de sa chambre, inventant dans un ailleurs plus serein ce que la vie lui avait refusé.

À l'heure où s'amorçaient au Québec les premiers mouvements de jeunesse, *L'Âme solitaire* d'Albert Lozeau exprimait le sentiment profond d'une nouvelle génération de lecteurs et d'écrivains: femmes et hommes. *L'Âme solitaire* s'affichait dans le ciel littéraire en signe de défi aux célébrants du passé, subversif, tel un cri de ralliement pour ceux qu'habitaient déjà l'avenir et la liberté. Décidément, Nelligan était un peu moins isolé. Ainsi que le formulait la petite-fille de François-Xavier Garneau dans *Le Soleil* du 28 décembre 1907, Lozeau

ce «solitaire» privilégié, [avait], avouons-le, une manière à lui d'être seul⁷⁶.

75. Vers la fin de sa vie, désillusionné, Lozeau y contribua lui-même en expurgeant de ses *Poésies complètes* les passages et les pièces «déplacées».

76. Marie-Louise Marmette [Mme Donat Brodeur] avait étudié la littérature à Paris. C'est son père, Joseph Marmette, qui avait préfacé en 1878 les *Premières poésies* d'Eudore Évanturel... (Louyse de Bienville, «Albert Lozeau. *L'Âme solitaire*», *Le Soleil*, 28 décembre 1907, p. 10: repris dans *Figures et paysages*, Montréal, Beauchemin, 1931, p. 129-138).

CONCLUSION

L'ÂME DU SIÈCLE

L'Âme solitaire, c'est l'Âme du Siècle! Voilà, il nous semble, la signification première du recueil de poésies d'Albert Lozeau. Une âme tournée vers la modernité, vers la laïcité du monde, qui s'écarte de la tradition en exprimant la sensibilité de la jeunesse urbaine, cette nouvelle classe sociale engendrée par le développement industriel et économique. Quel avenir les Canadiens français peuvent-ils envisager à l'orée du XX^e siècle? Accepter de se replier sur eux-mêmes et «[...] vivre intensément les éléments spirituels de leur race dans l'attente du miracle et dans la médiation de leur Passé¹»? Mais quelle harmonique ce mot d'ordre peut-il éveiller auprès d'une jeunesse urbaine qui ambitionne d'adhérer de plain-pied à ce monde en transformation? Quelle adéquation établir entre les valeurs générées par la ville (ouverture au monde moderne, ère du loisir) et celles édifiées à travers

1. Guildo Rousseau, *L'image des États-Unis dans la littérature québécoise (1775-1930)*, p. 288. Voir aussi Denis Monière qui commente ainsi le fameux discours de Mgr Paquet: «Ce projet de société à perspective messianique [...] traduit bien le hiatus ou le décalage entre un Québec en voie d'industrialisation par l'action des intérêts étrangers et l'idéologie dominante, qui s'accroche à une volonté de continuité illusoire et aux valeurs traditionnelles, afin de s'opposer à ces perspectives d'avenir» («Résistance aux changements et idéologie de conservation 1896-1929», *Le Développement des idéologies au Québec*, Montréal, Québec-Amérique, 1977, p. 227).

l'histoire? En fait, la quête d'une identité nouvelle semble généralisée², autant dans la capitale que dans la métropole. Et si à Québec on s'empresse tant pour concevoir et imposer un programme d'action nationale, c'est qu'on a subodoré la double menace: d'un côté le matérialisme américain, de l'autre le catholicisme français. Autrement dit: le *siècle*, entendu dans son acception profane³, celui qui se tourne vers «la vie du monde» et qui échappe au devoir sacré, à la mission nationale. À Montréal, autour du monument de Mgr Ignace Bourget, l'industrie et le pluralisme contrarient, temporairement, les ambitions de l'Archevêché auquel il tarde d'encadrer l'élite et le grand public.

Deux produits issus de l'économie de marché nord-américain conditionnent cette crise des valeurs nationales: les journaux à grand tirage et les magazines populaires. Leur foisonnement, dans toutes les grandes villes du monde, a multiplié les lieux de diffusion, d'assimilation des codes nouveaux et aussi d'affirmation des groupes sociaux les plus divers. Bref, le lecteur peut exercer plus librement ses choix. Or, c'est grâce à cette presse mass-médiatique que la littérature de l'intime et, partant, la poésie subjective rallient la faveur de la jeune génération. Les pages féminines (celles de Françoise, Madeleine, Gaëtane de Montreuil, Colombine, etc.), de même que les feuilles de combat (*Les Débats*, *Le Pionnier*, *Le Nationaliste*,

2. Nous avons déjà signalé ces vastes questionnements publics dans les pages du *Monde illustré* (1901) et du *Nationaliste* (1905).

3. On peut attribuer deux sens au mot «siècle». Selon *Le Petit Robert*, il peut être laïc: «vie du monde, qui change avec les époques (*opposé* à la vie religieuse, dont les valeurs sont éternelles)»; et, plus généralement, historique: dans le contexte que nous évoquons, il désigne le XX^e siècle par opposition au culte du passé.

L'Avenir du Nord), diffusent tour à tour les pièces de Rodenbach, Coppée, Prudhomme, Bourget, Guérin et des Montréalais, parmi lesquels s'illustre Albert Lozeau. On oublie souvent encore que le subjectivisme de l'époque était *militant*. Une certaine «convergence intimiste» s'est établie entre les chroniqueuses et le public d'initiés⁴, fidèles au courant d'esprit qu'incarne la poésie de Nelligan et à l'ensemble du mouvement intellectuel de la jeunesse montréalaise autour des années 1900. Le succès de ce courant intimiste coïncide avec la lutte que mènent sur le terrain littéraire la nouvelle petite-bourgeoisie et les femmes récemment admises à la sphère publique⁵. Comme l'affirme Daniel Madelénat,

en s'épanouissant, au XIX^e siècle, l'intimisme révèle les contradictions des forces culturelles qui le portent; l'esthétique des demi-teintes et des tons mineurs, pour figurer l'heureuse alliance entre le sujet et son environnement, recherche un équilibre éclectique et fragile: entre les conventions du littéraire et la «vérité» du réel, entre les séductions de la variété et l'intensité immobile de l'idéal. Elle implique une sorte de métaphysique, et comble un besoin social: l'ambiance féminisée du soir, célébrée, doit irradier une paix réparatrice sur les cœurs qu'afflige la domination masculine du pouvoir et du labeur⁶.

L'accession de Lozeau à la notoriété aurait-elle été possible sans la presse

-
4. Cette alliance stratégique correspondrait en quelque sorte au concept de «mobilité transactionnelle» proposé par Jacques Dubois (*Conférence du 25 octobre 1994*, Université du Québec à Trois-Rivières).
 5. Jacques Michon écrit à ce propos: «La constitution d'une nouvelle petite-bourgeoisie, issue du développement des professions créées par l'État et les industries de l'information [...], accompagne l'émergence du mouvement de l'art pour l'art au début du siècle. Ces nouvelles professions, en faisant appel à la compétence et à la spécialisation de l'écrivain, ont procuré à ce dernier une indépendance vis-à-vis de la petite-bourgeoisie traditionnelle des notables et des clercs» («La Réception de l'oeuvre de Nelligan, 1904-1949», *Problems of literary reception / Problèmes de réception littéraire*. Actes du colloque: «Vers une histoire de l'institution littéraire au Canada», Université d'Alberta, 1988, E.D. Blodgett et A.G. Purdy, Research Institute for Comparative Literature, p. 78, n. 3).
 6. Daniel Madelénat, *L'Intimisme*, Paris, P.U.F., «Littératures modernes», 1989, p. 48.

féminine considérée comme lieu d'échange de l'intime et du littéraire? Peut-on même la concevoir sans la constitution d'un public de masse? sans l'émergence de cette culture populaire traditionnellement refoulée par l'élite⁷, mais que la presse à grand tirage — parce qu'elle y trouve naturellement ses propres intérêts — valorise de mille et une façons à partir des années 1880? En retour, la masse des lectrices et lecteurs opère ses choix dans le champ de la consommation mass-médiatique; elle impose sa présence dans la sphère publique.

En plébiscitant Lozeau et son *Âme solitaire*, le grand public donne ainsi raison à la critique montréalaise et française, suspecte aux yeux des censeurs de l'époque. Il donne surtout une seconde légitimité à la voie initiée par Nelligan. Aussi dévaluer le succès populaire de *L'Âme solitaire*, comme l'ont fait certains représentants de l'institution littéraire, indique non seulement une incompréhension du milieu culturel montréalais des années 1900, mais le refus de reconnaître l'écart de plus en plus grand qui se profile alors entre une culture de masse naissante et la culture bourgeoise traditionnelle⁸. De fait, les articles ombrageux du frère Breton n'ont d'autre but que de remodeler la perception d'un public trop exalté. Dans sa volonté de régenter la sphère publique, le clergé peut bien dévaluer l'avant-garde,

7. Nous nous inspirons ici d'Elzéar Lavoie, «La Constitution d'une modernité culturelle populaire dans les médias au Québec (1900-1950)», *L'Avènement de la modernité culturelle au Québec*, Québec, IQRC, 1986, p. 253-292.

8. Peu après, les «exotiques», diplômés et bien dotés, cultiveront avec le dandysme, le dédain de la plèbe.

marginaliser ses représentants⁹; il peut bien encore rejeter la France contemporaine. Mais que peut-il faire, alors, contre ce *vox populi*?

Grâce à ab der Halden, Lozeau récolte encore en Europe une critique des plus favorables. Le *Times* de Londres lui prédit un bel avenir, tandis que de France lui viennent les encouragements les plus sincères, à l'aune de sa valeur universelle, entre autres l'appréciation très optimiste de Lucien Maury dans *La Revue bleue*¹⁰. Selon Annette Hayward, «les Français qui parlent de la littérature canadienne contemporaine ne mentionnent d'habitude que Lozeau et l'activité de l'École littéraire de Montréal¹¹». Mais, on ne se leurre pas. Si un premier recueil laisse présager des possibilités futures, il contient des scories, des maladdresses. Un

-
9. Lucie Robert écrit à ce sujet: «La modernité, on l'oublie encore souvent, est d'abord le refuge d'une sphère publique laïque marginalisée [...]» («L'Émergence de la notion de 'littérature canadienne-française' dans la presse québécoise (1870-1948)», *Problems of literary reception / Problèmes de réception littéraire*. Actes du colloque: «Vers une histoire de l'institution littéraire au Canada», Université d'Alberta, 1988, E.D. Blodgett et A.G. Purdy, Research Institute for Comparative Literature, p. 142).
10. Le critique français écrit notamment: «Le seul courage de leur tentative suffit à désarmer la raillerie... Sachons-lui gré, à cette jeunesse vaillante, d'avoir tourné les yeux vers la France moderne, et un peu élargi le clavier sur lequel l'âme canadienne exprimait son rêve monotone. [...] Et voici le dernier venu. [...] Albert Lozeau sait sa langue, et il sait son métier de poète: sa science surprend agréablement; on ne rencontre en son volume aucune de ces taches dont ceux de ses plus scrupuleux compatriotes ne sont jamais exempts. Pureté, souplesse de la langue, que voilà de précieuses qualités, et nouvelles. [...] Frissons légers, menus émois, troubles involontaires du coeur et de l'imagination, et qui, soudain, éveillent en nous d'infinies résonnances! Albert Lozeau inaugure au Canada la poésie purement élégiaque. De Crémazie à Albert Lozeau, voit-on le chemin parcouru? La littérature canadienne-française s'affirme en des oeuvres de plus en plus parfaites; elle brise une tradition surannée, vise à la sincérité, à la profondeur; convenons que bientôt les conditions extérieures de la production littéraire seront plus favorables à la naissance et à l'éducation d'un grand écrivain. Ce grand écrivain naîtra-t-il?» (Lucien Maury, «Les Lettres: oeuvres et idées. La littérature canadienne-française», *La Revue bleue, Revue politique et littéraire*, Paris, n° 9, 31 août 1907, p. 286; repris dans *Le Canada*, 28 septembre 1907).
11. Annette Hayward, *op. cit.*, p. 227.

confident anonyme de Pierre Lorraine, peut-être Robertine Barry elle-même, commente: «Lozeau? certainement qu'il a du talent! Ses vers sont jolis, frais, élégants. Mais enfin, vous en avez comme cela deux cents à Paris qui font aussi bien que lui et dont personne n'a parlé¹²».

*

Au Canada français, *L'Âme solitaire* se présente comme une «oasis dans le désert». Non seulement le recueil ouvre-t-il la voie à des oeuvres comme *Les Chemins de l'âme* de Lionel Léveillé (1910), *Fleurs sauvages* de Léonise Valois (1910) et, mieux réussi, *Les Soirs* du confrère Albert Dreux¹³ (1910), mais il se présente comme une sorte de *parenthèse montréalaise* dans l'absolutisme clérical canadien-français des années 1900. De fait, *L'Âme solitaire* respire les odeurs montréalaises du siècle naissant. Ses échappées du côté de *l'âme du siècle*, ce sont les échappées que permet effectivement l'urbanisation de la métropole canadienne au tournant du siècle. C'est que l'urbanisation favorise le regroupement d'individus qui se soustraient plus facilement au contrôle religieux traditionnel¹⁴. Les brebis s'égarant,

12. Pierre Lorraine, «*L'Âme solitaire*», *Le Journal de Françoise*, 7 septembre 1907, p. 171.

13. Robert Vigneault, «*Les Soirs*», *Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec*, tome II, Montréal Fides, 1980, p. 1028. C'est Dreux (Albert Maillé) qui a remplacé Lozeau à *L'Avenir du Nord*. À l'automne 1907, il manifeste toute son admiration pour Lozeau: «J'emprunte un peu ton aile et je me crois poète» («À Albert Lozeau», *Le Canada*, 19 octobre 1907, p. 14). La semaine suivante, Lozeau lui dédie «L'Apothéose» (À Albert Dreux), *Le Canada*, 23 octobre 1907, p. 9; repris dans *L'Avenir du Nord*, 25 octobre 1907.

14. Les funérailles civiles du docteur Pierre-Salomon Côté, époux de l'écrivaine Éva Circé [Colombine], constituent un bon exemple de défi au pouvoir clérical. Mgr Bruchési ayant interdit aux journaux de rapporter l'événement, Godfroy Langlois, du *Canada* et de la loge

et le clergé, alors désesparé, multiplie les mandements. Plus encore, la vie intellectuelle montréalaise des années 1900 est loin d'être repliée sur elle-même. Elle se nourrit aux sources vives de la culture française dans le monde. Ainsi l'Alliance française et l'Université McGill, pour ne prendre que ces deux exemples, appuient impunément l'effort des jeunes poètes montréalais, qui s'ouvre sur l'universel et les valeurs modernes¹⁵. Le professeur de littérature française, Louis Arnould, témoigne ainsi de l'ambiance culturelle de l'époque:

De ma vie je n'oublierai qu'en ouvrant mon cours public à Montréal, le 6 novembre 1906, je fis allusion à ce volume¹⁶ qui venait de paraître, publié par le fils de l'auteur, et je récitai la dernière pièce, qui fut acclamée par mes 1 200 auditeurs: «France»¹⁷.

Dans les faits, deux événements majeurs rendent compte des visions du monde

L'Émancipation, passa outre au mandement. L'archevêque contraignit le premier ministre Wilfrid Laurier à congédier le directeur de l'organe de son propre parti politique! On rapporte que, le 26 décembre 1909, 400 personnes assistaient à ces funérailles scandaleuses. Doit-on se surprendre d'y retrouver, entre autres, Jules et Michel Helbronner, Louvigny de Montigny, Gonzalve Desaulniers (à la sauvette), Olivar Asselin, Paul de Martigny, Gustave Comte, Albert Laberge, etc.? Voir A.-J. Lemieux, *La Loge l'Émancipation*, Montréal, La Croix, 1910, p. 19-24 et Roger Le Moine, *Deux loges montréalaises du Grand Orient de France*, p. 53, 61 et 183.

15. Camille Roy ne s'y trompe pas lorsqu'il critique en 1911 le recueil *Les Soirs* d'Albert Dreux; il écrit notamment: «Ah! vraiment, où sont les jours de Crémazie, de Fréchette, de LeMay? Où est le temps déjà lointain où nos bardes s'essayaient à chanter, en rythmant leurs vers sur les harmonies de la nature, ou sur les pulsations généreuses de notre vie historique? Notre première poésie, toute pleine de souvenirs éloquents, a cessé de se prolonger dans les strophes de nos contemporains. Nous entendons avec M. Chapman les derniers échos de sa rhétorique, qui fut souvent banale et sonore. Nos jeunes poètes, sans oublier tout à fait le monde extérieur qui les entoure, tournent plutôt leurs regards vers le monde intérieur des âmes. M. Albert Lozeau leur donna, il y a quelques années déjà, un entraînant exemple» («Courrier littéraire: *Les Soirs*. Par Albert Dreux», *Le Nationaliste*, 26 février 1911, p. 2: cité par Annette Hayward, *op. cit.*, p. 225-226). C'est nous qui soulignons.
16. Il s'agit des *Poésies* d'Alfred Garneau (Montréal, Beauchemin, 1906, 220 p.).
17. Louis Arnould, «Sur la littérature canadienne», *Le mois pittoresque et littéraire*, n° 115, juillet 1908, p. 106 et *Nos amis les Canadiens*, Paris, G. Oudin et cie, 1913, p. 168.

contradictoires qui tiraillent la société canadienne-française autour des années 1900: le Congrès eucharistique de Montréal en 1910 et, deux ans plus tard, celui de la Société du Parler français, tenu cette fois à Québec. Le premier octroie à Mgr Bruchési le prestige moral¹⁸ et l'autorité nécessaires pour éliminer toute forme de dissidence¹⁹; le second permet de rétablir la domination de Québec sur l'institution culturelle et littéraire canadienne-française et la validité de son «programme», en écrasant toute velléité de contestation sous le poids conjugué et la belle unanimité de tous les représentants de l'Amérique française et de la France régionaliste.

Les membres les plus influents de l'École littéraire de Montréal pressentent la menace qui pèse sur eux; plus d'un, à l'instar de Jules Tremblay, cherche à préserver l'héritage de Nelligan: «Comme l'École littéraire est la seule du genre au pays, confie Tremblay à Alphonse Beaugard en mai 1911, il serait bon de surveiller un peu nos intérêts à Québec, où comme par le passé, on veut blackbouler [sic] tout ce qui vient de Montréal²⁰». Bref, les options se resserrent²¹: la soumission publique,

18. À cette occasion, l'archevêque de Montréal reçut des appuis politiques importants. Le premier ministre canadien Wilfrid Laurier et Lomer Gouin, premier ministre du Québec, prirent part effectivement à certaines activités officielles du Congrès, ainsi que l'ensemble de l'élite politique. C'est à cette occasion qu'Henri Bourassa prononça son célèbre discours en réplique à Mgr Bourne, archevêque de Westminster.

19. Rien alors de surprenant à ce que la loge *L'Émancipation* soit discréditée, grâce notamment au zèle de l'Association catholique de la jeunesse canadienne-française (A.C.J.C.). Par la suite, toute voix discordante sera assimilée à la franc-maçonnerie et, éventuellement, au communisme.

20. Cité par Annette Hayward, *op.cit.*, p. 79. À ce moment-là, selon Madame Hayward, la Société constitue une Académie de fait.

21. Voir à ce sujet Robert Rumilly, qui rappelle de quelle façon la publication de l'ouvrage *La loge L'Émancipation* par A.-J. Lemieux eut pour effet de mettre fin aux activités mêmes de la Loge: «Cette publication apportait une sorte de revanche posthume à Tardivel. Elle ruina la loge [...]»; et Rumilly de continuer ainsi: «Débarrassé d'Asselin et de Fournier, *Le Devoir*

sinon l'exil intérieur ou, pour les bien nantis, de *longs* séjours à Paris.

Or, c'est à la lumière des appréhensions formulées par Tremblay qu'il faut envisager la participation de Lozeau comme membre du jury au concours de la Société du Parler français en 1911. Il n'y a dans cette nomination aucune ambition personnelle²². Fidèle à lui-même, Lozeau entend défendre la cause. D'ailleurs, le comité montréalais de la Société, composé d'Aegidius Fauteux, d'Omer Héroux et d'Olivar Asselin a été fondé en juin 1910; et c'est peu après sa création que Lozeau est invité à se joindre au jury²³. Un fait s'avère indéniable, c'est qu'un des prix de poésie revint à un jeune poète montréalais: Charles Gill... Castor couronnant Pol-lux²⁴!

accentuait sa tendance ultramontaine. *Le Devoir* et *L'Action Sociale*, les nationalistes et l'A.C.J.C. tendaient à se rejoindre pour englober toute la jeunesse étudiante dans un vaste mouvement à la fois nationaliste et catholique» (*Histoire de la province de Québec*, tome 15, p. 57). Éventuellement, en 1914, Godfroy Langlois sera posté en Belgique...

22. Parce que Lozeau accède à la Société Royale du Canada vers cette époque (avril 1911), il serait aisé de conclure - hâtivement - que Lozeau agit dans son propre intérêt. Rappelons qu'en 1909, Lozeau siègea avec Gonzalve Desaulniers, Aegidius Fauteux, Henriette Dessaulles [Jean Deshaies] et Madeleine au jury du concours du *Nationaliste* ([Anonyme], «Notre concours», *Le Nationaliste*, 17 janvier 1909, p. 1); un peu plus tard, lors du fameux débat entourant l'académie de Dr Choquette, Olivar Asselin retient Nérée Beauchemin, Albert Lozeau, «le représentant le plus autorisé de la jeune école» et L.-J. Doucet pour la section poésie («À propos d'académie», *Le Nationaliste*, 7 mars 1909, p. 1).
23. Le Secrétaire général, «Notre concours», *Bulletin du parler français*, 9^e année, n° 4, décembre 1910, p. 152; cité par Annette Hayward, *op. cit.*, p. 35, note 26: «Pamphile Lemay, l'abbé Philippe Perrier, Albert Lozeau, Adjutor Rivard et l'abbé Camille Roy constituent le jury».
24. «Castor» au sens hellénique, s'entend. «Je n'ai même pas bu dernièrement; à peine deux bouteilles de divin bourgogne, pour célébrer ma victoire du Parler français quand officiellement la nouvelle m'en parvint» (C. Gill à L.-J. Doucet, 7 février 1912 dans Réginald Hamel, *Charles Gill. Correspondance*, Montréal, Parti pris, «Terre-Québec», n° 1, 1969, p. 55-56). L'autre récipiendaire sera Blanche Lamontagne. Par ailleurs, la facture même du *Miroir des Jours*, publié en mars 1912, ne trahit chez Lozeau aucune volonté de se ranger du côté des régionalistes. Bien au contraire.

Sa renommée, Lozeau la met encore au service de l'idéal artistique. Parmi les premiers à incarner le personnage de l'artiste au pays, il ambitionne de faire reconnaître ce droit²⁵. Aussi, au cours de l'hiver de 1908, caresse-t-il un projet bien audacieux. Fort de sa réputation et des liens qu'il a tissés avec la France, il entreprend en effet avec un groupe d'amis la mise sur pied d'une revue artistique consacrée à la France contemporaine et à la littérature canadienne-française: *Les Lettres françaises*.

Le papier à en-tête de la revue nous apprend que Lozeau assume le secrétariat du comité de rédaction. Comme sa liberté de mouvement est limitée, le vieux camarade Joseph Brunet assumera la direction. C'est du moins l'information, bien maigre d'ailleurs, que nous avons retrouvée chez Beaulieu et Hamelin²⁶. Le

25. Jacques Michon retient les noms de «[...] Charles Gill, Albert Lozeau, Émile Nelligan et Arthur de Bussières. Fils déchu de bonne famille, pauvre, inadapté social ou invalide, chacun d'eux trouve dans l'art une vocation en accord avec sa condition. Alors que leurs confrères considèrent la poésie comme un divertissement et une occupation paraprofessionnelle, ceux-ci vont au contraire investir une grande partie de leur énergie dans l'art, ils seront les premiers à se consacrer exclusivement à ce travail et à accréditer ici la vocation d'artiste. Eu égard à leur position sociale, une sympathie «naturelle» liera toujours ces quatre poètes [...]» (*Émile Nelligan. Les racines du rêve*, p. 15-16).

26. *La Presse québécoise des origines à nos jours*, Québec, P.U.L., 1979; tome IV (1896-1910), p. 271: «LES LETTRES FRANÇAISES, Montréal. 1907. Dans son *Inventaire chronologique*, Narcisse-Eutrope Dionne attribue la fondation de ce périodique à Joseph Brunet». De «Jos» Brunet, nous savons qu'il visite Lozeau depuis les débuts; il touchait le piano, il a été échevin à la ville de Montréal et s'est porté candidat aux élections fédérales dans Saint-Jacques. Par ailleurs, Albert Milette a-t-il participé au projet? On serait porté à le croire, puisque, depuis 1906, il est membre titulaire de la Société d'histoire littéraire de la France. L.-J. Doucet énumérait, lors de sa nomination, quelques-uns des sociétaires: «MM. Gustave Lanson, Gaston Boissier, Jules Clarétie, André Chuquet, Jules Lemaître, Émile Faguet, Ernest Lavisse, René Doumic [...]». Doucet signale aussi l'intérêt de Milette pour Montaigne et Pascal; or, dans la lettre de Lozeau à Wilfrid Laurier (reproduite à l'annexe VII), [Fortunat] Strowski est mentionné dans la liste des collaborateurs français («Esquisse. M. Charles-Albert Milette», *Le Passe-Temps*, 6 octobre 1906, p. 434).

dessein des *Lettres françaises* est ambitieux, avouons-le: littérature, histoire, politique, beaux-arts. Dans sa lettre à Wilfrid Laurier²⁷, Lozeau énumère les écrivains français «dont l'appui nous est acquis»: le secrétaire de la *Revue des Deux Mondes*, l'éditeur de Montaigne, Doumic, Coppée, Lemaître, Faguet, le marquis de Ségur, de l'Académie française, etc. et, bien sûr, les écrivains les plus appréciés du Canada. Lozeau entend donc s'attaquer à l'appareil, créer un lieu de diffusion et d'échange des idées relativement autonome que, malgré l'invitation de Mlle Milhau en mars 1905, le milieu n'a pas encore réussi à faire naître.

La fondation d'une telle revue s'inscrit encore dans la foulée des événements littéraires qui entourent la parution de *L'Âme solitaire* en août 1907. Au cours de la même année, la vénérable *Revue canadienne* commet quelques écarts. En février 1907, elle s'associe même à F.-R. de Rudeval, un éditeur parisien. Certains rédacteurs vont même jusqu'à narguer «le fanatisme des bons»²⁸. Il n'en faut pas plus pour faire réagir l'Archevêché. En octobre 1907, Mgr Bruchési annonce qu'il s'est porté acquéreur de *La Revue canadienne*:

27. À l'annexe VII, nous reproduisons cette lettre de Lozeau à Wilfrid Laurier datée du 7 février 1908. Le 19 février, Lozeau remercie le premier ministre pour sa «généreuse souscription» et réitère la demande d'inscrire son nom sur les prospectus de la revue (AN du Canada, fonds Wilfrid-Laurier, MG 26, G, vol. 954); la réponse sera rédigée par le secrétaire de Laurier: «Sir Wilfrid [...] regrette de ne pouvoir se rendre à votre demande, mais c'est une chose qu'il ne fait jamais» (lettre du 21 février 1908 à Albert Lozeau, MG 26, G, vol 954).

28. Voir Paul Suresnes, «Le Fanatisme des bons», *La Revue canadienne*, 43^e année, vol. 2, tome LIII, juillet 1907, p. 7-16 et la réplique d'Hermas Lalande (s.j.), «À quoi bon répondre!», *ibid.*, août 1907, p. 196-197.

À partir du premier janvier, elle sera sous la direction de l'Université Laval. [...] «Notre intention n'est pas de faire de la *Revue canadienne* le bulletin de l'Université Laval; mais d'en faire une oeuvre nationale ouverte à tous les littérateurs tout en la maintenant sous le contrôle de notre direction²⁹.»

Ainsi, au moment même où Mgr Bruchési écarte les libéraux d'ici et de Paris — dont ab der Halden, ne l'oublions pas — de *La Revue canadienne*, c'est à Albert Lozeau que revient l'initiative de mettre sur pied *Les Lettres françaises*, revue consacrée à entretenir les liens avec la France, et surtout à créer un périodique culturel qui échapperait à l'autorité cléricale. Il semble toutefois que le projet achoppa. Jean Lionnet avance donc avec raison qu'«il existe beaucoup plus de communication qu'on ne le croit entre la France et les artistes canadiens»³⁰.

*

Ces luttes de pouvoir surviennent en même temps que Lozeau subit des épreuves personnelles les plus graves. En effet, au moment même où *L'Âme solitaire* paraît, Lozeau est atteint au plus profond de son être: Françoise Fafard le quitte après une liaison de six ans. Cruel retour des choses que ce drame intime, la mort de l'amour, survienne au moment où la renommée embouche ses trompettes sur la place publique et que le célébrant de l'amour soit atteint à la source même de son

29. Anonyme, «*La Revue canadienne*», *Le Canada*, 10 octobre 1907, p. 8. C'est nous qui soulignons.

30. Jean Lionnet (*Chez les Français du Canada*), cité par Annette Hayward, *op. cit.*, p. 228. Cette dernière ajoute: «Une telle exclusive ne pouvait guère réjouir les critiques de la ville de Québec».

inspiration. Moments déchirants dont Jeanne d'Arc Seguin a traité ailleurs³¹ et qu'Yves de Margerie a su comprendre:

La critique littéraire, dans son ensemble, n'a jamais voulu croire à l'authenticité des poésies amoureuses d'Albert Lozeau; elle a rejeté dans l'ombre toute cette partie de l'oeuvre du poète et elle a créé le mythe d'un Lozeau avant tout poète de la nature. C'est une erreur fondamentale. Lozeau est essentiellement un poète de l'amour. Il a été le premier poète au Canada français à produire une oeuvre érotique digne de ce nom; le premier à s'aventurer, sans honte comme sans effronterie, sur cette voie réputée si périlleuse en ce pays [...]. Lozeau a rarement considéré la nature d'une façon objective. Il ne sait la voir, au contraire, qu'à travers les yeux de son âme tour à tour confiante et torturée. [...] Un fait saute aux yeux, qui est extrêmement révélateur: après 1909, Albert Lozeau cesse presque complètement d'écrire en vers. C'est comme si, son amour perdu, la poésie l'avait déserté. Il est plus seul que jamais, pourtant, mais l'intensité de sa peine a, pour ainsi dire, anéanti ses facultés créatrices. Il se consacrera dorénavant presque exclusivement à la prose³².

Sans cette nourriture du coeur, pourquoi alors chanter? C'est de cette époque que date la publication des pièces «Après», «Dernière fleur», «Tristesse d'amour», et bien d'autres, qui composeront *Le Miroir des Jours*³³ (1912), auquel la critique reconnaîtra plus de *profondeur*, et grâce auquel Lozeau sera consacré le plus grand poète de son temps et nommé officier de l'Académie française. Ainsi l'écriture devient pour Lozeau un palliatif à son mal, un refuge. Cette détresse, le vide consécutif au deuil

31. Françoise suit-elle l'avis de son confesseur? Depuis un an, Lozeau est condamné physiquement, et un mariage s'avère impossible. Françoise est âgée de 23 ans en 1907. Son devoir chrétien, son sentiment intime l'enjoignent possiblement de fonder un foyer. Quelle délicatesse cependant d'avoir attendu, avant de rompre, que la reconnaissance publique vienne reconforter Lozeau... Elle se maria en 1909 avec M^e Henri Caron (Jeanne d'Arc Seguin, [Soeur Saint-Jean de Sienne, a.s.v.], «Le Sentiment de la nature chez Albert Lozeau», Ph.D., Université d'Ottawa, 1963, f. 127-130).

32. Yves de Margerie, «Annexe I. Albert Lozeau», dans Gérard Tougas, *Histoire de la littérature canadienne-française*, Paris, 4^e édition, 1967, P.U.F., p. 274-275.

33. «Après», *Le Canada*, 16 septembre 1907, p. 9; «Dernière fleur», *Le Canada*, 2 octobre 1907, p. 9; «Tristesse d'amour», *Le Canada*, 18 octobre 1907, p. 9.

amoureux, se réfléchit dans la composition de certains poèmes, dont «Ennui». Et Lector Probus [Germain Beaulieu], critique au *Nationaliste* et président de l'École littéraire, sent la nécessité de tancer Lozeau sur la place publique, «par amitié», pour lui éviter de devenir comme Chapman: «Le poète doit fuir, écrit-il, la tentation qu'il a souvent de rimer pour paraître fécond. [...] Et cependant, si l'on savait tout l'intérêt que je porte à ce sympathique poète, tout le bien que je lui veux^{34!}»

L'intègre Beaulieu délaissera bientôt sa fonction de critique parce que l'opinion populaire s'est rangée contre lui... «Mais qu'advient-il si tout le monde se tait? [...] Le silence est d'or; mais trop souvent aussi, il n'est qu'une lâcheté³⁵.» Cet incident illustre donc à quel point l'adulation envers Lozeau a pris des proportions hors du commun. On lui voue une admiration démesurée, amplifiée par l'aura de son destin tragique, autant dans l'ensemble de la société que — avec une délectation tout intellectuelle — chez les étudiants de l'Université Laval. En 1910, Marcel Dugas rappelle l'émoi causé au hasard d'un *rêve ambulante*, par le simple passage de Lozeau

-
34. Lector Probus, «À propos de critique littéraire», *Le Nationaliste*, 8 décembre 1907, p. 3 et Albert Lozeau, «Ennui», *Le Nationaliste*, 1^{er} décembre 1907, p. 3. Lozeau demande à Doucet d'intervenir en sa faveur: «La pièce qu'on critique n'est pas irréprochable, mais je nie les fautes de français. Es-tu de mon avis? [...] J'aime mieux que la réponse vienne d'un autre que moi; c'est moins intéressé et ça a plus de valeur venant d'un confrère en poésie» (lettre du 9 décembre 1907, «Les inédits: Albert Lozeau», *La Barre du jour*, p. 43). Doucet se désiste; sait-il que Lector Probus est Beaulieu, son président à l'École littéraire? «L. R.» [Lucien Rainier - Joseph-Marie Melançon] assume la relève: «Lozeau et la critique. Réponse à M. Germain Beaulieu», *Le Nationaliste*, 15 décembre 1907, p. 3. Beaulieu doit alors dévoiler son identité pour éviter les attaques contre Olivar Asselin.
35. Germain Beaulieu, «Nos bassesses», *Le Nationaliste*, 12 janvier 1908, p. 4. Il consacre sa dernière critique à Albert Ferland («Critique littéraire. *Le Canada chanté*», *Le Nationaliste*, 2 février 1908, p. 3).

en automobile:

Nous aurions voulu lui jeter des fleurs, car il représentait pour nous, ce Marcel de Virgile, que les destins cruels avaient ennobli et dramatisé. Son auguste dévouement à l'immatériel l'augmentait à nos yeux et ce nous était une souffrance que de ne pas le lui crier³⁶.

*

C'est pourtant en 1910 que Lozeau prend parti contre *Les Phases* de Guy Delahaye. Cette prise de position mériterait une étude à elle seule; elle a entraîné des réactions si vives, de telles préventions contre Lozeau, et qu'on reproduit encore, qu'il est difficile de ne pas en tenir compte, même brièvement. Certes, l'importance accordée au jugement de Lozeau dénote l'autorité dont il était investi, et c'est sans doute pour cette raison que le ressentiment fut si profond. Lui, le représentant, la figure exemplaire de la nouvelle poésie, son incarnation même, venait contrecarrer les tentatives de jeunes poètes qui ne cherchaient qu'à débarrasser la poésie de ce qu'elle avait de plus figé, de plus conventionnel. Cette liberté d'inspiration, ce travail sur la forme, que Lozeau, justement, avait été le premier à défendre à la suite de Nelligan...

Mais qu'est-ce que Lozeau reproche au juste à Delahaye en 1910, sinon l'obscurité «intentionnelle» et la névrose «factice»? Et il leur oppose la clarté du

36. Henri-Marcel Dugas, «*Les Phases* et M. Albert Lozeau ou le danger des jugements hâtifs», *Le Devoir*, 21 avril 1910, p. 3.

français, mais surtout le naturel et la sincérité. Encore ici, c'est l'héritage de Nelligan que Lozeau cherche à préserver. Son engagement total et tragique, Lozeau ne peut concevoir qu'on s'amuse à en dénaturer le sens par l'exploitation soutenue d'un «procédé», par un exercice purement intellectuel. Aux valeurs de l'esprit, Lozeau a toujours préféré celles du coeur³⁷. Comme l'affirme Yvan Lamonde,

la modernité sera toujours le verso d'un recto, l'envers du décor en place, un regard critique et une pratique militante face à l'institution, jusqu'à ce que la modernité elle-même s'institutionnalise et se positionne en orthodoxie³⁸.

Dès lors, Lozeau datait. Et sa position dans l'institution a longtemps été dévaluée à cause de cet épisode. Avant la Révolution tranquille, la «tradition» a fait de Lozeau un poète résigné et solitaire trop longtemps désolé de n'avoir pu admirer son beau pays. Sa conversion, son «ou servir ou périr³⁹», n'incita guère non plus les tenants du formalisme à réviser ce jugement. Toutefois, les analystes de l'institution ne pouvaient échapper à la nécessité de référer à Lozeau. Souvent, le filtre de la modernité les incitait à le juger par le regard de Dugas, ambivalent, ou celui, féroce, de Laberge (n'est-ce pas Gérard Bessette, justement, qui «oubliait» presque Lozeau?). Par son enquête historique, Yves de Margerie requestionnait la *solitude* de Lozeau:

-
37. Déjà en 1901, Lozeau manifestait cette inclination: «Quant au talent, à tout bien compter, même en accordant à Colombine une supériorité de styliste, un coloris, une sensibilité aiguë [...], je préfère celui de Madeleine [...]. [...] En somme ce sont de beaux talents. Pour l'esprit, où réside le sentiment esthétique, Colombine plaît; au coeur, ou [sic] demeure la sensibilité qui enfrissonne tout l'être, Madeleine plaît d'avantage [sic]. J'ai toujours préféré le coeur à l'esprit» (Cinquième lettre à Armide [25 octobre] 1901, dans Jeanne d'Arc Seguin, «Le sentiment de la nature chez Albert Lozeau», Ph.D., f. 285).
38. Yvan Lamonde, *Territoires de la culture québécoise*, Sainte-Foy, P.U.L., 1991, p. 262.
39. «Les lettres au service de l'idée patriotique», *Le Devoir*, 24 novembre 1923, p. 8.

active, elle rejoignait les préoccupations de ses contemporains, dont Nelligan et Gill et le réseau des animateurs non embourgeoisés. À sa suite, nous avons tenté de documenter la biographie de Lozeau, de reconstituer le tracé de sa trajectoire, du moins jusqu'à la parution de *L'Âme solitaire*. Et, au terme de notre recherche, nous estimons qu'Albert Lozeau a été assez longtemps isolé pour que l'institution ne lui accorde dorénavant une espace indulgente dans le *pointillé de notre modernité*: car il mérite de plein droit d'être rangé parmi les initiateurs de notre modernité littéraire:

Ceux que l'on qualifie à postériori de modernes se sont, à des moments différents, battus pour la libération des thèmes du discours, pour la liberté du sujet, des sujets. Ils avaient compris que la liberté du sujet était le sujet même de la liberté, créatrice et culturelle. Être moderne, dans des modalités diverses, selon les discours et les moments, c'est s'opposer à une intentionnalité réductrice de la création, refuser l'annexion de l'expression aux impératifs et aux impérialismes socio-culturels⁴⁰.

*

L'Âme solitaire, nous croyons l'avoir démontré, fut tout le contraire du projet d'un individu isolé. Ce recueil illustre de façon exemplaire la résistance de l'ensemble de la jeune poésie canadienne-française face au programme de Québec. Il répond aux questions sur la forme et le fond. Il incarne la reconnaissance de la France, ce rêve de Nelligan, cet espoir des *Soirées du Château de Ramezay*. Enfin, l'impression du recueil en France uniquement («Châteauroux - Imprimerie Langlois»), signale la mise en application du règlement des droits d'auteur (1906).

40. Yvan Lamonde, *Territoires de la culture québécoise*, p. 260-261.

En 1907, *L'Âme solitaire* indique aussi que, s'il n'y a pas de littérature ici, il y a une jeunesse qui entend bien la créer... Reconnu par ses pairs, les initiés d'ici (francophones et anglophones) et ceux de France, Lozeau recueille aussi les suffrages du grand public et voit son recueil réédité l'année suivante. L'accumulation de ce capital symbolique lui appartient, certes, mais elle rejaillit pareillement sur l'ensemble des jeunes littérateurs et des femmes qui, initiatrices de la voie nouvelle, n'allaient pas tarder à prendre la parole⁴¹.

L'Âme solitaire est certes le fruit du travail de Lozeau, mais il représente en même temps la victoire — provisoire — des «jeunes loups». Ceux-là ont rôdé, certains depuis les tout débuts, autour de Lozeau: Nelligan, Milette, Gill, Paul de Martigny, Louvigny et Gaston de Montigny, Madeleine, Gaëtane de Montreuil, Françoise, Olivar Asselin; et le petit dernier, Jules Fournier, dans ses plus vives incartades contre ab der Halden, défend Nelligan et Lozeau... Ainsi, à travers ses «confraternités littéraires», Lozeau a su répondre à Buies et à Dantin, non seulement en produisant une oeuvre de qualité, mais en l'appuyant sur un discours critique autorisé. Il a aussi contribué par son engagement littéraire à légitimer une avant-garde que la «mort» de Nelligan ne pouvait, alors, seule autoriser.

Malgré certaines faiblesses de forme de ce premier recueil, Lozeau a réussi, grâce à sa persévérance et à ses solidarités, à imposer *ici* la poésie personnelle et

41. Atala [Léonise Valois], *Fleurs sauvages*, Montréal, Beauchemin, 1910, 64 p.

intime et à légitimer la thématique amoureuse. La marque la plus évidente du succès d'Albert Lozeau, c'est que, quasi unanimement, la critique d'ici et de France accueillit favorablement ce «jeune» et elle parla d'avenir... *L'Âme solitaire* exprimait bien l'état d'âme du siècle naissant...

BIBLIOGRAPHIE

I. SOURCES

A. ARCHIVES PUBLIQUES ET PRIVÉES

1) CENTRE DE RECHERCHE EN CIVILISATION CANADIENNE-FRANÇAISE

Fonds général:

AB DER HALDEN, Charles, «Un poète maudit. Émile Nelligan [sic]», *La Revue d'Europe et des Colonies*, vol. 13, n° 1, janvier 1905, p. 49-62; cote PS8477.E44Z63 s.d. MCF.

Fonds Albert-Ferland (P 5)

Correspondance reçue (P5/4/7):

Quatre lettres d'Albert Lozeau à Albert Ferland: 1^{er} août 1907, 2 septembre 1909, 6 novembre 1909 et 5 septembre 1910.

Fonds Antoine-Bernard (P 7)

Neuf lettres à *Armide* [Maria Bourke (1879-1939)] écrites entre le 19 septembre 1901 et le 12 décembre 1901: manuscrit d'Albert Lozeau et transcription dactylographiée. La lettre du 15 ou 16 octobre contient la pièce inédite «Pour vous!» (P7/1/3). Ces lettres ont été reproduites dans Jeanne d'Arc Seguin [Soeur Saint-Jean de Sienne (s.a.v.)], «Le Sentiment de la nature chez Albert Lozeau», Ph.D., Université d'Ottawa, 1963, xii, 311 f.

«Une heure avec Albert Lozeau»; conférence donnée à l'Université de Montréal le vendredi 26 novembre 1926 en présence de la mère du poète; 27 pages dactylographiées. Reprise à l'École Saint-Louis, le 1^{er} décembre 1926, à l'Université d'Ottawa, le 8 janvier 1928 et à l'Hôtel-Dieu, le 10 février 1932 (Assoc. des gardes-malades) (P7/1/4).

«Au souvenir d'Albert Lozeau» (5 pages ms); causerie radiophonique faite le 26 décembre 1931 sous les auspices de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal (P7/1/4).

Fonds Rémi-Tremblay (P 10)

TREMBLAY, Jules, «Albert Lozeau. A Canadian Poet» (A lecture given to The Arts & Letters Club of Ottawa), 16 décembre 1924; 38 pages dactylographiées (P10/5/9).

Fonds Jean-Ménard (P 63)

ALLIEN, Francklin, «Le Thème de l'amour dans la poésie d'Albert Lozeau». Rapport présenté à la Faculté des Arts - département des Lettres françaises de l'Université d'Ottawa pour le séminaire de maîtrise FRA 8998: «L'École littéraire de Montréal» sous la direction de M. Jean Ménard en 1969-1970 (P63/48/5).

CARRIÈRE, Gilles, «Le Thème de l'amour dans le [sic] poésie d'Albert Lozeau». Devoir présenté à la Faculté des Arts de l'Université d'Ottawa pour le cours FRA 6606-6614S donné par M. Jean Ménard en 1973-1974 (P63/48/5).

Fonds Louis-Joseph-Doucet (P 90)

Lettre d'Albert Lozeau à Louis-Joseph Doucet, 7 août 1919 (P90/1/1, MCF 29, n° 119).

2) ARCHIVES NATIONALES DU CANADA

Papiers Louis-H. Fréchette: Lettre de Charles ab der Halden à Louis Fréchette, 17 août 1904 (MG 29, D 40, vol. 3, feuillets 1947-1950).

Fonds Wilfrid-Laurier (MG 26, G).

Six lettres d'Albert Lozeau à Sir Wilfrid Laurier: vol. 430, f. 114900: 23 octobre 1906 (a, b, c); 25 octobre 1906 (d, e); vol. 954: 7 février 1908 et 19 février 1908; vol. 663, f. 180440, a, b, c, d: 24 janvier 1911; vol. 685, f. 187507, a-c: 12 juillet 1911.

Lettre du secrétaire de Sir Wilfrid Laurier à Albert Lozeau: vol. 954: 21 février 1908.

3) BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DU QUÉBEC

Fonds Albert-Lozeau¹ (Mss 384).

a) **Correspondance reçue (384/2/2):** quatre lettres de Sir Wilfrid Laurier à Albert Lozeau

1. Le chercheur aura tout intérêt à consulter le «Répertoire numérique du fonds Albert-Lozeau, Mss 384» à la BNQ. Nous n'indiquons ici que les documents non inclus ailleurs dans notre inventaire bibliographique, mais significatifs pour notre recherche.

(copies dact.): 27 août 1906, 24 octobre 1906, 26 février 1911 et 7 décembre 1911.
Lettre de l'abbé Félix Charbonnier à Albert Lozeau, 17 octobre 1923 (2 pages ms).
Extrait d'une lettre d'Auguste Dorchain à Jean Lionnet: Paris, 24 août 1907.

b) Documents sur Albert Lozeau et sa famille:

LOZEAU, Joseph, *Généalogie et Mémoires de la famille de Joseph Lozeau*, 67 p. ms. Pièce 384/3/1.

CLOUTIER, Albert, *Mémoire sur Albert Lozeau en réponse au questionnaire du frère Théophanius-Ephrem, f.é.c.*, Montréal, 1942, 37 pages ms. Pièce 384/3/7.

c) Études sur Albert Lozeau: pièce 384/2/1:

[Anonyme], «Recent New Books. Verses by Albert Lozeau», *The Gazette*, 23 décembre 1908.

[Anonyme], «Literary Review: A French Canadian Singer», *Montreal Daily Witness*, 12 juin 1909.

[Anonyme], «Canadians Who Have Won Fame At Home And Abroad», *The Canadian Century*, [1909 ou 1910].

[Source inconnue], «Nos immortels», [mars 1911].

DEAN (The), «The Dean's Window», *The Herald*, 3 avril 1909.

DEAN (The), «The Dean's Window. Montreal and Poetry. «L'Âme solitaire». The Poet's Lot. Love, Nature, Music», *The Standard*, 4 juin 1910; critique élogieuse et traduction de «Inconséquence».

DE LA PERRINE, André, «Albert Lozeau. 23 juin 1878 - 24 mars 1924», *Les Annales lyriques*, tome III, juillet 1924, p. 97-100.

GAUVREAU, Charles-A., «Albert Lozeau», *Le Saint-Laurent*, [avril] 1924. Avec citation du poème «Sur un crucifix».

[HÉROUX, Omer], «Albert Lozeau», *Le Canada français*, 3 avril 1924; repris du *Devoir*, 25 mars 1924, p. 1.

LIONNET, Jean, «L'Âme solitaire, par Albert Lozeau», *Le Correspondant* (Paris), 25 août 1907.

MORGAN-POWELL, S., «In The Death of Albert Lozeau, We Lose a Fine Poet», *The Star*, 26 mars 1924.

PÉLADEAU, Marius, «La lyre brisée», *Le Quartier latin*, 28 mars 1924.

B. OEUVRES D'ALBERT LOZEAU

1. Oeuvres poétiques publiées en volumes:

L'Âme solitaire, Montréal, Librairie Beauchemin limitée [et] Paris, F.-R. de Rudeval, «Bibliothèque canadienne», 1907, xii, 223 p. L'édition définitive note en page liminaire: «...première édition à 1100 exemplaires, chez de Rudeval, Paris, septembre 1907».

L'Âme solitaire (2^e édition), Paris, F.-R. de Rudeval, 1908, xii, 223 p. L'édition définitive note en page liminaire: «...deuxième édition revue, corrigée, à 1100 exemplaires, chez de Rudeval, Paris, septembre 1908».

Le Miroir des Jours, Montréal, Le Devoir, 1912, 245 p. L'édition définitive de *L'Âme solitaire* note en page liminaire: «Première édition à 1100 exemplaires, mars 1912».

Lauriers et Feuilles d'Érable, Montréal, Le Devoir, 1916, 154 p. L'édition définitive de *L'Âme solitaire* note en page liminaire: «Première édition à 2000 exemplaires, octobre 1916».

Poésies complètes. L'Âme solitaire I, édition définitive, préface par l'abbé F. Charbonnier, Montréal, [Le Devoir], 1925, xxiv, 252 p.

Poésies complètes. Le Miroir des Jours II, édition définitive, Montréal, [Le Devoir], 1925, 263 p.

Poésies complètes. Les Images du Pays précédées des Lauriers et Feuilles d'Érable, édition définitive, Montréal, [Le Devoir], 1926, 289 p.

2. Oeuvres en prose publiées en volumes:

Les Billets du soir, Montréal, Le Devoir, 1911, 125 p.

Les Billets du soir, (Nouvelle série), Montréal, Le Devoir, 1912, 128 p.

Les Billets du soir, (Troisième série), Montréal, Le Devoir, 1918, 128 p.

3. Collaboration à d'autres ouvrages:

«Ivresse», «Le Manoir», «Sans âme», «Au bord de la mer», «Le Gueux», «Le Monastère» et «Le

Chêne», *Les Soirées du Château de Ramezay*, Montréal, SÉNÉCAL, 1900, p. 389-395.

«Crémazie», *Le Monument Crémazie. Brochure commémorative*, Montréal, 1906, Beauchemin, p. 52-54; repris de *La Patrie*, 21 juin 1902.

Jean le Précurseur, Poème lyrique religieux en trois parties, dédié à Mgr Paul Bruchési. Adaptation [printemps 1907] en vers libres par Albert Lozeau d'un livret en prose de l'abbé Antonio LeBel. Musique de Guillaume Couture. Partition chant et piano transcrite par Paul Puget. Paris, C. Joubert, 1914, 295 p. Création le 6 février 1923 au théâtre Saint-Denis.

«Préface», Charles Gill, *Le Cap Éternité*, Montréal, Le Devoir, (édition posthume) 1919, p. iii-viii.

4. Correspondance publiée

DE MARGERIE, Yves, «Les Inédits: Albert Lozeau (1878-1924)», *La Barre du jour*, vol. 1, n° 6, janvier-février 1966, p. 39-50; treize lettres d'Albert Lozeau à Louis-Joseph Doucet: 24 décembre 1903, 13 janvier 1904, 20 avril 1904, 15 avril 1907, 9 décembre 1907, 14 novembre 1912, 1^{er} novembre 1919, 13 novembre 1919, 26 novembre 1919, 24 novembre 1921, 16 août 1923, 24 août 1923 et 28 août 1923.

II. POÈMES DÉDIÉS À LOZEAU

[Anonyme], «Hommage» (poème acrostiche), novembre 1918, BNQ, fonds Albert-Lozeau; pièce 384/2/2.

BAKER, W., «Le Poète mourant», *Le Devoir*, 15^e année, n° 72, 25 mars 1924, p. 3.

BEAUCHEMIN, Nérée, «Lozeau», *Le Devoir*, 15^e année, n° 76, 29 mars 1924, p. 1.

BRUNET, Joseph, «À Albert Lozeau», BNQ, fonds Albert-Lozeau; pièce 384/2/2: coupure de presse sans autre référence que la date d'écriture: 19 février 1904.

CHARBONNEAU, Jean, «La Fileuse (Dédié à mon ami, Albert Lozeau)», *Le Nationaliste*, 3^e année, n° 16, 17 juin 1906, p. 3.

CHARBONNIER, Auguste, «À un poète» (À Albert Lozeau), *La Maison moderne*, vol. IV, n° 9, octobre 1907, p. 370.

CHOQUETTE, Robert, «À Albert Lozeau», *À travers les vents*, 2^e éd., Louis Carrier, les Éditions du Mercure, 1927, p. 43.

- CLÈVES, Marcel, de, «À la mémoire de M. Albert Lozeau», *Le Devoir*, 15^e année, n° 98, 26 avril 1924, p. 12.
- DESJARDINS, J.-A., «Affectueuses paroles à Albert Lozeau en apprenant sa mort» (poésie), «Viator, mars 1924». Lettre de J.-A. Desjardins à Monsieur Jos. Albert Cloutier, 5 septembre 1934. BNQ, fonds Albert-Lozeau: pièce 384/2/2.
- DION, Rosaire, «Sonnet à Albert Lozeau», *La Vie canadienne*, vol. 1, n° 8, novembre 1928, p. 374.
- DOUCET, Louis-Joseph, «Le Livre des Hivers (À mon ami Albert Lozeau)», *Le Nationaliste*, 1^{ère} année, n° 43, 25 décembre 1904, p. 2.
- DOUCET, Louis-Joseph, «Enfin je ne chanterai plus», *La Chanson du Passant. Poésies canadiennes*, Montréal, Librairie nationale, Hébert, Ferland & cie [et] J.-G. Yon, 1908, 110 p.; selon Albert Lozeau («*La Chanson du Passant*», *Le Nationaliste*, 6 septembre 1908), ce poème lui est dédié.
- DREUX, Albert [Albert Maillé], «À Albert Lozeau», *Le Canada*, 5^e année, n° 170, 19 octobre 1907, p. 14.
- DUNCAN, J.C.M., «Sonnet. To Albert Lozeau» (poésie), *The Witness*, 22 août 1907. BNQ, fonds Albert-Lozeau; pièce 384/2/1: une coupure de presse.
- GILL, Charles [Charles Marcilly], «À M. Albert Lozeau», *Le Journal*, 3^e année, n° 127, 17 mai 1902, p. 6.
- GILL, Charles, «Musa te defendet», *Le Cap Éternité*, Montréal, Le Devoir, (édition posthume) 1919, p. 133.
- HÉBERT, Maurice, «Sonnet. Albert Lozeau», *Le Canada français*, 11^e année, n° 8, avril 1924, p. 590; ce sonnet a paru dans *Le Terroir*, 4^e année, n° 12, avril 1924, p. 499 et, avec quelques variantes, dans *Le Terroir*, 12^e année, n° 1, juin 1930, p. 20.
- LAMONTAGNE-BEAUREGARD, Blanche, «Albert Lozeau», *La Bonne Parole*, vol. 13, n^{os} 7 et 8, juillet-août 1925, p. 10; repris dans *La Moisson Nouvelle*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1926, p. 87-89.
- LÉGER, Alcibiade, «Pâques d'un vieux temple (À Albert Lozeau)», *Le Nationaliste*, 5^e année, n° 8, 19 avril 1908, p. 3.
- LEMAY, Pamphile, «À M. Albert Lozeau», *La Patrie*, 25^e année, n° 217, 7 novembre 1903, p. 22.
- MARIE [Gill?], «Choses précieuses» («Pour copie conforme: Albert Lozeau»), *La Patrie*, 25^e année, n° 93, 13 juin 1903, p. 18.

- MELANÇON, Joseph-Marie, [Lucien Rainier], «Albert Lozeau» (poésie), *Le Devoir*, 22^e année, n° 200, 29 août 1931, p. 1; extrait de *Avec ma vie*.
- MONTIGNY, Louvigny, de, «Les Bons Fruits» (À Albert Lozeau), *Le Bulletin de la Caisse nationale d'Économie*, vol. 2, n° 5, octobre 1905, p. 5.
- MORIN, Paul, «Le Soir clair» (À Albert Lozeau), *Le Nationaliste*, 7^e année, n° 8, 17 avril 1910, p. 3.
- PELLETIER, Antonio, «Les Deux voix» (À mon ami Albert Lozeau), *Le Passe-Temps*, 9^e année, n° 210, 11 avril 1903, p. 43.
- PLOUFFE, Adrien, «Automne», *La Patrie*, 30^e année, n° 188, 3 octobre 1908, p. 6.
- POIRIER, Delvida, «Les Heures de la vie», BNQ, fonds Albert-Lozeau; pièce 384/2/2: 1 p. dactylographiée signée par l'auteur avec notes manuscrites sans autre référence que la date d'écriture: 1934.
- PRISCA, «Quiétude», BNQ, fonds Albert-Lozeau; pièce 384/2/2: coupure de presse sans autre référence que la date d'écriture: mars 1930.
- TRUDEL, Arsène, «Admiration. À Albert Lozeau» (poésie), BNQ, fonds Albert-Lozeau; pièce 384/2/2: 1 page ms sans autre référence que la date: 13 décembre 1908.
- VALMONT, Laurette, de, [Alice Pépin], «J'ignore. À M. Albert Lozeau», *Le Monde illustré*, 17^e année, n° 841, 16 juin 1900, p. 99.

III. ÉCRITS LITTÉRAIRES CONTEMPORAINS MENTIONNÉS DANS LE MÉMOIRE

- ARLES, Henri d' [Henri Beaudé, né Beaudet], *Jérusalem* (conférence), Paris, F.-R. de Rudeval, 1907, [n.p., 40 p.]
- ARLES, Henri d' [Henri Beaudé, né Beaudet], *Le Collège sur la colline*, Paris, F.-R. de Rudeval, 1908, 95 p.
- ATALA [Léonise Valois], *Fleurs sauvages*, Poésies, Montréal, Librairie Beauchemin, 1910, 64 p.
- BEAUCHEMIN, Nérée, *Floraisons matutinales*, Trois-Rivières, Victor Ayotte, 1897, 214 p.

- BUIES, Arthur, *Réminiscences. Les Jeunes Barbares*, Québec, Imprimerie l'Électeur, s.d. [1893], 110 p.
- BUIES, Arthur, *Correspondance (1855-1901)*, présentée par Francis Parmentier, Montréal, Guérin, «littérature», 1993, 347 p.
- BURQUE, François-Xavier, *Élévations poétiques*, Québec, Imprimerie de «la Libre Parole», 2 vol.: t. I: 1906, 254 p.; t. II: 1907, 276 p.
- CHAPMAN, William, *Les Aspirations. Poésies canadiennes*, Paris, Librairies-Imprimeries réunies, Motteroz, Martinet, 1904, 353 p. [2e édition la même année]; 5e édition, 1907.
- CIRCÉ-COTÉ, Éva, *Bleu, Blanc, Rouge. Poésies, paysages, causeries*, [Montréal], Déom frères, 1903, 369 p.
- COLLECTIF: L'ÉCOLE LITTÉRAIRE DE MONTRÉAL, *Les Soirées du Château de Ramezay*, Montréal, Sénécal, 1900, ix, 402 p.
- COLLECTIF, *Le Monument Crémazie. Brochure commémorative*, Montréal, Beauchemin, 1906, 64 p.
- DELAHAYE, Guy [Guillaume Lahaise], *Les Phases. Tryptiques* [sic], Montréal, C. Déom, 1910, 144 p.
- DELAHAYE, Guy [Guillaume Lahaise], *Mignonne, allons voir si la rose...* Portrait, préface d'Olivar Asselin, dessins d'Osias Leduc, deuxième édition [sic], Montréal, C. Déom, 1912, [n.p.]
- DOUCET, Louis-Joseph, *La Chanson du Passant. Poésies canadiennes*, préface d'Albert Ferland, Montréal, Librairie Nationale, Hébert, Ferland & cie [et] J.-G. Yon, 1908, 110 p.
- DOUCET, Louis-Joseph, *La Jonchée nouvelle. Poésies canadiennes*, préface de Charles Gill, Montréal, J.-G. Yon, 1910, 96 p.
- DOUCET, Louis-Joseph, *Prologues et Pensées*, Québec, [s.é.], Imprimerie Ernest Tremblay, 1927, 158 p.
- DREUX, Albert [Albert Maillé], *Les Soirs*, Saint-Jérôme, J.-É. Prévost, 1910, iii, 62 p.
- FRANÇOISE [Robertine Barry], *Chroniques du lundi*, Montréal, [s.é.], [1901], 325 p.
- FERLAND, Albert, *Femmes rêvées*, Montréal, Albert Ferland, 1899, 48 p.
- FERLAND, Albert, *Le Canada chanté. Les Horizons*, Montréal, Déom, 1908, 32 p.; *Le Terroir*, l'Auteur et [Déom frères], 1909, 29 p.; *l'Âme des bois*, l'Auteur et [Granger frères], 1909, 32 p.; *la Fête du Christ à Ville-Marie*, l'Auteur [et Granger frères]

- limitée], 1910, 24 p.
- FRÉCHETTE, Louis, *Bienvenue à Son Altesse Royale le duc d'York et de Cornwall*, Montréal, Granger frères, [septembre] 1901, 15 p.
- FRÉCHETTE, Louis, *Poésies choisies*, Montréal, Beauchemin, 1908; vol. I: *La légende d'un peuple*, 370 p.; vol. II: *Feuilles volantes, Oiseaux de neige*, 461 p.; vol. III: *Épaves poétiques, Veronica*, 324 p.
- GARNEAU, Alfred, *Poésies*, Montréal, Beauchemin, 1906, 220 p.
- GILL, Charles, *Le Cap Éternité. Poème suivi des «Étoiles filantes»*, préface d'Albert Lozeau, Montréal, Le Devoir, 1919, viii, 161 p.
- GIRARD, Rodolphe, *Marie Calumet*, Montréal, [s.é.], 1904, 396 p.
- LAROSE, Wilfrid, *Variétés canadiennes*, Montréal, Imprimerie de l'Institution des Sourds-Muets, 1898, xii, 286 p.
- LEMAY, Pamphile, *Les Gouttelettes. Sonnets*, Montréal, Beauchemin, 1904, 232 p.: «À M. Albert Lozeau», p. 67; repris dans *La Patrie*, 25^e année, n^o 217, 7 novembre 1903, p. 22.
- MADELEINE [Anne-Marie Gleason], *Premier péché. Recueil de nouvelles et chroniques et suivi d'une pièce de théâtre en 1 acte*, préface de Louis Lalande, Montréal, imprimerie de «la Patrie», 1902, 162 p.
- MONTIGNY, Louvigny Testard de, *Les Boules de neige, comédie précédée d'un lever de rideau, Je vous aime*, créée le 21 mai 1903 au théâtre des Nouveautés. Publiée en 1935: Montréal, librairie Déom, 1935, xxiv, 229 p.
- NELLIGAN, Émile, *Émile Nelligan et son oeuvre*, préface de Louis Dantin [Eugène Seers], Montréal, Beauchemin, 1903 [=1904], xxxiv, 164 p.
- NEVERS, Edmond de [Edmond Boisvert], *L'Âme américaine*, Paris, Joue & Boyer, 1900, 2 vol.: t. I, 353 p.; t. II, ix, 408 p.
- PELLETIER, Antonio, *Coeurs et Hommes de coeur. Conférences, silhouettes, nouvelles, poésies*, Montréal, G.-A. Dumont, libraire, et C. Paquin & fils, imprimeurs, 1903, 197 p.
- POISSON, Joseph-Adolphe, *Sous les pins*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1902, vii, 338 p.
- POTVIN, Damase, *Restons chez nous!*, Québec, J.-Alfred Guay, [1908], 243 p.
- RAINIER, Lucien [Joseph-Marie Melançon], *Avec ma vie. Poèmes*, Montréal, éditions du «Devoir», 1931, 164 p.

IV. ÉTUDES SUR ALBERT LOZEAU ET SON OEUVRE

A. ARTICLES²

1900

[Anonyme], «M. Albert Lozeau», *Le Temps* (Ottawa), vol. F, n° 157, 11 mai 1900, p. 2.

DUMONT, G.-A., «Les Soirées du Château Ramezay», *Le Monde illustré*, 16^e année, n° 833, 21 avril 1900, p. 822.

MILETTE, C.-Albert, «L'École littéraire. Belle collection des travaux des jeunes. Les pages les plus intéressantes du premier volume de l'association», *La Patrie*, 22^e année, n° 33, 3 avril 1900, p. 6.

SAINT-HILAIRE, Joseph [pseud.], «Les Soirees du Chateau de Ramzay» [sic] (De Bussière, Pierre Bédard, Hector Demers, Antonio Pelletier, H. de Trémaudan, Albert Lozeau), *Les Débats*, 1^{ère} année, n° 22, 29 avril 1900, p. 5.

1901

GILL, Charles, «Étude littéraire», *La Presse*, 18^e année, n° 25, 30 novembre 1901, p. 17.

1902

MADELEINE [Anne-Marie Gleason], «Chronique», *La Patrie*, 24^e année, n° 125, 21 juillet 1902, p. 4.

MONTREUIL, Gaëtane, de [Georgina Bélanger], «Deux Mots de chronique», *La Presse*, 18^e année, n° 71, 15 février 1902, p. 19.

1903

DOUCET, Louis-Joseph, «M. Albert Lozeau», *Le Passe-Temps*, 9^e année, n° 224, 24 octobre 1903, p. 153; avec portrait-gravure de Charles Gill, p. 154.

1905

[Anonyme], «Les Jeunes poètes canadiens-français. Conférence de Mlle Milhau à l'Alliance française», *Le Canada*, 2^e année, n° 306, 30 mars 1905, p. 12.

[Anonyme], «Nos jeunes poètes. Mlle Milhau en fait une appréciation devant l'Alliance

2. Le lecteur désireux de suivre les échanges entre Lozeau et les chroniqueuses (Gaëtane de Montreuil à *La Presse* et Madeleine à *La Patrie*) aurait tout intérêt à parcourir leur rubrique respective: «Petite correspondance» et «À nos correspondants».

Française», *La Patrie*, 27^e année, n° 30, 30 mars 1905, p. 5.

[Anonyme], «Nos jeunes poètes», *Le Nationaliste*, 2^e année, n° 8, 23 avril 1905, p. 2.

CYRANO [Alonzo Cinq-Mars], «Les Jeunes poètes canadiens-français», *Le Nationaliste*, 2^e année, n° 5, 2 avril 1905, p. 3.

GILBERTE, «Petite fête littéraire», *Le Journal de Françoise*, 4^e année, n° 2, 15 avril 1905, p. 22-23.

MADELEINE [Anne-Marie Gleason-Huguenin], «Douleur et joie du poète», *La Patrie*, 27^e année, n° 132, 29 juillet 1905, p. 22.

1906

[Anonyme], «M. Albert Lozeau», *L'Avenir du Nord*, 10^e année, n° 32, 10 août 1906, p. 1.

[Anonyme], «L'Âme solitaire», *L'Avenir du Nord*, 10^e année, n° 46, 16 novembre 1906, p. 2.

[Anonyme], «Le Volume de M. Lozeau», *Le Nationaliste*, 3^e année, n° 40, 25 novembre 1906, p. 1.

[Anonyme], «Albert Lozeau», *Le Journal de Françoise*, 5^e année, n° 17, 1^{er} décembre 1906, p. 263.

AB DER HALDEN, Charles, «Études de littérature canadienne-française. Albert Lozeau», *La Revue d'Europe et des colonies*, juillet 1906, p. 41-53; repris dans *Le Nationaliste*, 12 et 19 août 1906, dans *Le Canada*, 13 et 14 août 1906 et, avec modifications, dans *Nouvelles Études de littérature canadienne-française*, Paris, F.-R. de Rudeval, 1907, p. 321-338.

AB DER HALDEN, Charles, «Albert Lozeau», *Le Nationaliste*, 3^e année, n° 24, 12 août 1906, p. 3 et n° 25, 19 août 1906, p. 3; repris de *La Revue d'Europe et des colonies*, juillet 1906.

AB DER HALDEN, Charles, «Études de littérature canadienne-française. Albert Lozeau», *Le Canada*, 4^e année, n° 111, 13 août 1906, p. 7 et n° 112, 14 août 1906, p. 9; repris de *La Revue d'Europe et des colonies*, juillet 1906.

DOUCET, Louis-Joseph, «Étude de la littérature canadienne-française. Albert Lozeau», *Le Passe-Temps*, 12^e année, n° 297, 11 août 1906, p. 339-340.

MADELEINE [Anne-Marie Gleason-Huguenin], «Chronique», *La Patrie*, 28^e année, n° 232, 26 novembre 1906, p. 4.

1907

[Anonyme], «Bibliographie. Bibliothèque Canadienne publiée sous la direction de M. Ch. Ab

- der Halden. S.R. de Rudeval [sic], éditeur, 4, rue Antoine-Dubois, Paris. *L'Âme solitaire*, poésies par Albert Lozeau», *Paris-Canada*, 26^e année, n° 9, 15 août 1907, p. 5.
- [Anonyme], «*L'Âme solitaire*», *L'Avenir du Nord*, 11^e année, n° 33, 13 septembre 1907, p. 1.
- [Anonyme], «Un succès», *L'Avenir du Nord*, 11^e année, n° 39, 27 septembre 1907, p. 1.
- AB DER HALDEN, Charles, «Livres canadiens», *La Revue d'Europe et des colonies*, vol. XVIII, n° 3, septembre 1907, p. XV-XVIII.
- AUCLAIR, É.-J., «Le Clair crucifix», *La Semaine religieuse*, vol. XLIX, n° 12, 25 mars 1907, p. 187.
- BEAULIEU, Germain [Lector Probus], «À propos de critique littéraire», *Le Nationaliste*, 4^e année, n° 42, 8 décembre 1907, p. 3.
- BEAULIEU, Germain, «M. William Chapman. Et ses «déclarations solennelles», *Le Nationaliste*, 4^e année, n° 43, 15 décembre 1907, p. 3.
- BEAULIEU, Germain, «Critique littéraire», *Le Nationaliste*, 4^e année, n° 44, 22 décembre 1907, p. 2.
- BIENVILLE, Louyse, de [Mme Donat Brodeur, née Marie-Louise Marmette], «Albert Lozeau. *L'Âme solitaire*», *Le Soleil*, 11^e année, n° 204, 28 décembre 1907, p. 10; repris dans *Figures et paysages*, Montréal, Beauchemin, 1931, p. 129-138.
- BRETON, Valentin-Marie (o.f.m.), «Albert Lozeau, *L'Âme solitaire*. Poésies. Paris. Rudeval. Montréal. Beauchemin», *La Revue franciscaine*, 23^e année, n° 10, octobre 1907, p. 40.
- CRUCHET, A.-B., «*L'Âme solitaire*. I», *L'Avenir du Nord*, 11^e année, n° 50, 13 décembre 1907, p. 1.
- CRUCHET, A.-B., «*L'Âme solitaire*. II», *L'Avenir du Nord*, 11^e année, n° 52, 27 décembre 1907, p. 1.
- GINEVRA [Georgina Lefavre], «Albert Lozeau», *Le Soleil*, 11^e année, n° 196, 17 août 1907, 2^e section, p. 4.
- HÉBERT, Casimir, «Pour la patrie. Le mouvement des livres canadiens», *Le Semeur*, 4^e année, n° 5, décembre 1907, p. 118-119.
- HODENT, M., «Bibliographie. Albert Lozeau. *L'Âme solitaire*», *Le Nationaliste*, 4^e année, n° 44, 22 décembre 1907, p. 3; repris du *Bulletin de la Canadienne*, octobre 1907.
- LAFORTUNE, Ernest, «Un événement littéraire. *L'Âme solitaire*, par M. Albert Lozeau»,

- Le Nationaliste*, 4^e année, n° 22, 28 juillet 1907, p. 3.
- LORRAINE, Pierre, «Sur des vers. Les Poètes de Clochers», *Le Journal de Françoise*, 6^e année, n° 8, 20 juillet 1907, p. 120-122.
- LORRAINE, Pierre, «L'Âme solitaire», *Le Journal de Françoise*, 6^e année, n° 11, 7 septembre 1907, p. 169-172.
- MADELEINE [Anne-Marie Gleason-Huguenin], «Choses littéraires et artistiques. L'Âme solitaire», *La Patrie*, 29^e année, n° 41, 13 avril 1907, p. 22.
- MADELEINE [Anne-Marie Gleason-Huguenin], «Nos poètes», *La Patrie*, 29^e année, n° 118, 13 juillet 1907, p. 22.
- MADELEINE [Anne-Marie Gleason-Huguenin], «L'Âme solitaire par M. Albert Lozeau», *La Patrie*, 29^e année, n° 130, 27 juillet 1907, p. 22.
- MADELEINE [Anne-Marie Gleason-Huguenin], «Poète et poésie», *La Patrie*, 29^e année, n° 148, 17 août 1907, p. 22.
- MADELEINE [Anne-Marie Gleason-Huguenin], «L'Âme solitaire», *La Patrie*, 29^e année, n° 177, 21 septembre 1907, p. 22.
- MAURY, Lucien, «La Littérature canadienne. Les «Nouvelles études de littérature canadienne-française», de M. Charles ab der Halden. L'Âme solitaire de M. Albert Lozeau», *Le Canada*, 5^e année, n° 152, 28 septembre 1907, p. 9; repris de la *Revue bleue* (Paris), 31 août 1907.
- MELANÇON, Joseph-M. [L[ucien]. R[ainier].], «Lozeau et la critique. Réponse à M. Germain Beaulieu», *Le Nationaliste*, 4^e année, n° 43, 15 décembre 1907, p. 3.
- MONTIGNY, Louvigny, de, «L'Âme solitaire», *La Revue canadienne*, 43^e année, vol. 2, septembre 1907, p. 305-320.
- OTT, Jean, «M. Albert Lozeau», *Le Canada*, 5^e année, n° 187, 9 novembre 1907, p. 9; repris de *La Revue Septentrionale*, 5 octobre 1907, p. 311.
- RINFRET, Fernand, «L'Âme solitaire de M. Albert Lozeau», *Le Canada*, 5^e année, n° 104, 3 août 1907, p. 9.
- RIVARD, Adjutor, «Livres et revues. Albert Lozeau. L'Âme solitaire», *Bulletin du Parler français*, 6^e année, n° 1, septembre 1907, p. 23-25.
- SÉBASTIEN, Jean, «Primeur musicale canadienne», *Le Nationaliste*, 4^e année, n° 34, 13 octobre 1907, p. 3.

1908

[Anonyme], «Nos poètes. Chapman, Lozeau, Nelligan», *Le Canada*, 6^e année, n° 2, 6 avril 1908, p. 4; repris du *Times* de Londres, 12 mars 1908 et repris dans *La Revue d'Europe et d'Amérique*, tome 19, mai 1908: «La littérature franco-canadienne jugée par le *Times* de Londres».

ARNOULD, Louis, «Sur la littérature canadienne», *Le Mois littéraire et pittoresque*, n° 115, juillet 1908, p. 100-111.

AZAMBUJA, Gabriel, d', «*L'Âme solitaire* par Albert Lozeau, Paris, F.R. de Rudeval; Montréal, Beauchemin, 1907, in-18 de xii-223 p.», *Polybiblion*, vol. 112, février 1908, p. 112-113.

BEAULIEU, Germain, «Nos bassesses», *Le Nationaliste*, 4^e année, n° 47, 12 janvier 1908, p. 4.

BRETON, V.-M. (o.f.m.), «*L'Âme solitaire*», *La Nouvelle-France*, 7^e année, n° 1, janvier 1908, p. 38-47.

BRETON, V.-M. (o.f.m.), «À propos d'une préface», *La Nouvelle-France*, 7^e année, n° 2, février 1908, p. 99-104; repris dans *Le Nationaliste*, 8 mars 1908.

BRETON, V.-M. (o.f.m.), «Littérature canadienne. À propos de la préface de *L'Âme solitaire*. La place du sentiment national dans notre poésie», *Le Nationaliste*, 5^e année, n° 2, 8 mars 1908, p. 3; repris de *La Nouvelle France*, février 1908.

DEAN (The), «The Dean's Window», *The Standard*, Montréal, vol. 4, n° 25, 20 juin 1908, p. 16.

DORCHAIN, Auguste, «Revue des livres. Le mois poétique. Les Poètes du Canada», *Les Annales politiques et littéraires* (Paris), vol. 51, 26^e année, n° 1309, 26 juillet 1908, p. 75-77; repris dans *La Presse*, 24^e année, n° 230, 1^{er} août 1908, p. 22 et dans *L'Action sociale*, 15 août 1908, p. 4.

H. G., «La Littérature franco-canadienne jugée par le «Times»», *La Revue d'Europe et d'Amérique*, tome XIX, mai 1908, p. 330-335; repris du *Times* (Londres), 12 mars 1908; repris dans *Le Canada*, 6 avril 1908: «Nos poètes. Chapman, Lozeau, Nelligan».

HÉBERT, Casimir, «Pour la patrie. Le mouvement des livres canadiens», *Le Semeur*, 4^e année, n° 7, février 1908, p. 216-222.

LALANDE, Hermas (s.j.) [H.L.], «À L'auteur de *L'Âme solitaire*», *Le Semeur*, 4^e année, n° 7, février 1908, p. 187-188.

RIVARD, Adjutor, «Livres et revues», *Bulletin du Parler français*, 6^e année, n° 7, mars 1908, p. 267.

1909

MADELEINE [Anne-Marie Gleason-Huguenin], «Une causerie sur l'idéal», *Le Journal de Française*, 7^e année, n° 23, 6 mars 1909, p. 358-360.

1911

[Anonyme], «Hommage à un jeune poète. M. Albert Lozeau est nommé membre de la Société Royale du Canada», *La Patrie*, 33^e année, n° 47, 20 avril 1911 [dernière édition]; à la même page, on annonce la nomination de L.-J. Doucet comme officier au département de l'Instruction publique.

CAMPBELL, K., «The Poetry of Albert Lozeau», *The University Magazine*, vol. 10, n° 3, octobre 1911, 525-534.

MADELEINE [Anne-Marie Gleason-Huguenin], «À la Société Royale du Canada: MM. Gosselin et Lozeau», *La Patrie*, 33^e année, n° 49, 22 avril 1911, p. 28.

1912

[Anonyme], «Décorés par la France», *La Patrie*, 34^e année, n° 91, 11 juin 1912, p. 12.

1913

ARNOULD, Louis, «*Nos amis les Canadiens*, par Louis Arnould. La poésie canadienne - Alfred Garneau, Émile Nelligan, M. Albert Lozeau», *L'Action*, 2^e année, n° 91, 4 janvier 1913, p. 2.

MELANÇON, Joseph-Marie, «M. Albert Lozeau», *Biographies et Portraits d'Écrivains français*, 1^{ère} série, Montréal, Beauchemin, 1913, p. 78-84.

1917

DUGAS, Henri-Marcel, «Lozeau et René Chopin», *Le Devoir*, 8^e année, n° 108, 9 mai 1917, p. 2.

ROY, Camille, «M. Albert Lozeau», *La Nouvelle-France*, vol. 16, n° 2, février 1917, p. 49-63; repris dans *À l'ombre des érables. Hommes et livres*, Québec, Imprimerie de l'Action sociale limitée, 1924, 348 p.: p. 179-200 et dans *Le Devoir*, 24 février 1917; *Le Devoir*, vol. 18, n° 287, 10 décembre 1927, p. 7 et n° 293, 17 décembre 1927, p. 7.

ROY, Camille, «M. Albert Lozeau par M. l'abbé Camille Roy», *Le Devoir*, 24 février 1917, p. 3; repris dans *Le Devoir*, 10 décembre 1927, p. 7 et 17 décembre 1927, p. 7.

1919

ASSELIN, Olivar, «Quelques livres canadiens», *La Revue moderne*, 1^{ère} année, n° 1, 15 novembre 1919, p. 18.

1923

CHARBONNIER, abbé Félix, «L'Oeuvre poétique d'Albert Lozeau», *L'Action française*, 7^e année, vol. 9, n° 3, mars 1923, p. 158-167; reproduit dans *Le Devoir*, 14^e année, n° 81, 7 avril 1923, p. 7. Préface aux *Poésies complètes d'Albert Lozeau*, édition définitive, Montréal, [Le Devoir], 1925-26, p. ix-xxii.

1924

[Anonyme] [Omer Héroux?], «L'Âme solitaire», *Le Devoir*, 15^e année, n° 87, 11 avril 1924, p. 3.

AUCLAIR, abbé Élie-J., «Albert Lozeau», *La Presse*, 40^e année, n° 145, 4 avril 1924, p. 6.
Voir Abbé Élie-J. Auclair, «Albert Lozeau», *L'Avenir du Nord*, 2 décembre 1927.

BARRETTE, Victor, «À la mémoire d'Albert Lozeau», *Le Devoir*, 15^e année, n° 78, 1^{er} avril 1924, p. 5; repris dans *L'Ami de l'Orphelin* [s.d.], selon le fonds Albert-Lozeau (BNQ: Mss 384).

BRUCHÉSI, Jean, «La Mort d'Albert Lozeau», *La Revue nationale*, 6^e année, n° 4, avril 1924, p. 101-103.

EDELWEISS, «Albert Lozeau», *La Patrie*, 46^e année, n° 42, 12 avril 1924, p. 46.

HÉROUX, Omer, «Albert Lozeau», *Le Devoir*, 15^e année, n° 72, 25 mars 1924, p. 1; repris dans *Le Canada français*, 3 avril 1924.

LE BIDOIS, Robert, «Chronique littéraire», *La Revue moderne*, 5^e année, n° 10, août 1924, p. 12-13.

MADELEINE [Anne-Marie Gleason-Huguenin], «Un grand poète canadien. Albert Lozeau», *La Revue moderne*, 5^e année, n° 7, mai 1924, p. 7.

MELANCON, abbé Joseph-Marie, «Albert Lozeau. Notes et souvenirs», *L'Action française*, 8^e année, vol. 11, n° 5, mai 1924, p. 273-290.

MORIN, Victor, «Albert Lozeau - nécrologie», *The Royal Society of Canada Proceedings*, sér. 3, vol. 18, mai 1924, p. xiii-xv.

PERRAULT, Antonio [?] [A. P.], «Albert Lozeau», *L'Action française*, 8^e année, vol. 11, avril 1924, p. 242.

ROY, Camille, «Sur la tombe d'Albert Lozeau», *Le Canada français*, 11^e année, n° 7, avril

1924, p. 585-589; repris dans *Le Devoir*, 26 avril 1924 et dans *Regards sur les lettres*, Québec, L'Action sociale, 1931, p. 31-38.

ROY, Camille, «Sur la tombe d'Albert Lozeau», *Le Devoir*, 15^e année, n° 98, 26 avril 1924, p. 7; repris du *Canada français*, avril 1924.

1925

[Anonyme], «L'Oeuvre poétique de Lozeau», *Le Devoir*, 16^e année, n° 285, 5 décembre 1925, p. 1.

VÉZINA, Jean, «Nos poètes. Albert Lozeau», *La Presse*, 42^e année, n° 50, 12 décembre 1925, p. 53.

1926

CHARBONNIER, abbé Félix, «Deux recueils de poésies», *L'Action française*, vol. 15, février 1926, p. 88-94.

DE LA PERRINE, André, «Départ. À la mémoire d'Albert Lozeau, poète canadien», *La Revue moderne*, 7^e année, n° 11, septembre 1926, p. 25.

1928

SWIFT, Sherman-C., «Albert Lozeau», *Queen's Quarterly*, vol. 35, n° 4, avril-mai-juin 1928, p. 451-459.

1930

MELANÇON, Joseph-Marie, «Albert Lozeau», *Le Devoir*, 21^e année, n° 13, 18 janvier 1930, p. 25.

1931

DANDURAND, Albert, «Albert Lozeau», *L'Enseignement secondaire au Canada*, vol. 10, n° 4, janvier 1931, p. 270-276.

RUFLANGE, Madelon, «Albert Lozeau, intime», *Le Devoir*, 22^e année, n° 130, 6 juin 1931, p. 1; n° 142, 20 juin 1931, p. 1 et n° 152, 4 juillet 1931, p. 1.

1932

[Anonyme], «Le Souvenir d'Albert Lozeau», *La Revue nationale*, 14^e année, n° 2, février 1932, p. 50-53.

MELANÇON, Joseph-Marie, «À la mémoire d'Albert Lozeau. Texte de la causerie prononcée par M. l'abbé Joseph-Marie Melançon», *Le Devoir*, 23^e année, n° 266, 19 novembre 1932, p. 1 et 6.

1934

MADELEINE [Anne-Marie Gleason-Huguenin], «En conversant avec...», *La Patrie*, 56^e année, n° 99, 21 juin 1934, p. 2.

1939

ORLIER, Blaise, «Les Écrivains et leurs livres. Lozeau devant moi», *Horizons*, vol. 3, n° 4, avril 1939, p. 20 et 33.

1942

FEUILLERAT, Albert, «Un poète de Montréal: Albert Lôzeau (1878-1924)», *Bulletin des études françaises* (Collège Saint-Stanislas de Montréal), n° 7, mai 1942, p. 172-176.

FEUILLERAT, Albert, «Un poète de Montréal: Lozeau», *Aujourd'hui*, n° 36, septembre 1942, p. 39-43.

1950

ROBITAILLE, Adrien, «Albert Lozeau, poète intimiste (1878-1924)», *Qui? Art. Musique. Littérature*, vol. 2, n° 2, septembre 1950, p. 25-40.

1958

BERNARD, Antoine (c.s.v.), «La bouteille à la mer», *Le Travailleur* (Worchester), vol. 28, n° 38, 18 septembre 1958, p. 1 et 3.

BERNARD, Harry [L'Illettré], «Le Souvenir d'Albert Lozeau», *Le Droit*, 46^e année, n° 278, 29 novembre 1958, p. 17; repris dans *Le Travailleur* (Worchester), 15 janvier 1959.

MARGERIE, Yves, de, «Albert Lozeau», *Lectures*, vol. 5, n° 7, 1^{er} décembre 1958, p. 99-101.

1959

BERNARD, Antoine (c.s.v.), «Encore la bouteille à la mer», *Le Travailleur* (Worchester), vol. 29, n° 4, 22 janvier 1959, p. 1 et 2.

BERNARD, Antoine (c.s.v.), «À la mémoire d'Albert Lozeau», *Le Travailleur* (Worchester), vol. 29, n° 10, 5 mars 1959, p. 1 et 2.

BERNARD, Harry [L'Illettré], «Le Souvenir d'Albert Lozeau», *Le Travailleur* (Worchester), vol. 29, n° 3, 15 janvier 1959, p. 1 et 4; repris du *Droit*, 29 novembre 1958.

1960

[Anonyme], «Au Cercle Marchildon. Un poète invalide et sa muse», *Le Nouvelliste* (Trois-Rivières), 40^e année, n° 125, 28 mars 1960, p. 8 et 19.

1963

MARGERIE, Yves, de, «Albert Lozeau et l'École littéraire de Montréal», *Archives des lettres canadiennes*, tome II: *L'école littéraire de Montréal*, Montréal et Paris, Fides, 1963; deuxième édition, 1972, p. 212-254.

1967

MARGERIE, Yves, de, «Annexe I. Albert Lozeau» dans Gérard Tougas, *Histoire de la littérature canadienne-française*, Paris, 4^e édition, 1967, P.U.F., p. 273-276.

1980

MAILHOT, Laurent, «L'Âme solitaire», *Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec (1900-1939)*, tome II, Montréal, Fides, 1980, p. 37-40.

1989

HAMEL, Réginald, John HARE et Paul WYCZYNSKI, «Albert Lozeau», *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord*, Montréal, Fides, 1989, p. 904-905.

B. VOLUME

MARGERIE, Yves, de, *Albert Lozeau*, Montréal, Fides, «Classiques canadiens», 1958, 96 p.

C. MÉMOIRES ET THÈSES

GOULET, Noëlla, [Soeur Marie de SAINTE-NOELLA (c.s.v.)], «Albert Lozeau, poète du Canada français, 1878-1924», M.A. (Lettres), Université de Montréal, 1959, x, 104 f.

MARIE-JOSEPH-ALFRED, soeur (s.s.a.), «Two Bards of Canadian Song: Francis Sherman and Albert Lozeau», M.A. (Lettres), Université de Montréal, 1943, 95 f.

SEGUIN, Jeanne d'Arc, [Soeur Saint-Jean de Sienne (a.s.v.)], «Âme et paysage. Essai sur le sentiment de la nature chez Lozeau», M.A. (Lettres), Université d'Ottawa, 1961, x, 99 f.

SEGUIN, Jeanne d'Arc, [Soeur Saint-Jean de Sienne (a.s.v.)], «Le Sentiment de la nature chez Albert Lozeau», Ph.D., Université d'Ottawa, 1963, xii, 311 f.

THÉOPHANIUS-EPHREM, frère (é.c.), «Le problème de la souffrance chez Albert Lozeau», M.A. (Lettres), Université de Montréal, 1945, 125 f.

V. ÉTUDES LITTÉRAIRES

A. ARTICLES D'ACTUALITÉ LITTÉRAIRE À L'ÉPOQUE DE LOZEAU

1898

BEAULIEU, Germain, «Lettre ouverte», *Le Monde illustré*, 15^e année, n° 749, 10 septembre 1898, p. 291.

FRÉCHETTE, Louis, «Préface de *Variétés canadiennes*», *Le Monde illustré*, 14^e année, n° 715, 15 janvier 1898, p. 598-599.

PICARD, Firmin, «Petite poste en famille», *Le Monde illustré*, 14^e année, n° 730, 30 avril 1898, p. 842.

PICARD, Firmin, «Entre eux», *Le Monde illustré*, 15^e année, n° 750, 17 septembre 1898, p. 310.

1899

[Anonyme], «La Littérature au Canada», *Le Monde illustré*, 15^e année, n° 767, 14 janvier 1899, p. 578.

[Anonyme], «*Femmes rêvées*», *Le Monde illustré*, 15^e année, n° 769, 28 janvier 1899, p. 614: annonce de la parution du recueil de Ferland.

[Anonyme], «La Littérature au Canada», *Le Monde illustré*, 16^e année, n° 817, 30 décembre 1899, p. 561: mosaïque des collaboratrices de la revue.

DE MARCHI, «Conférence sur le symbolisme», *Le Monde illustré*, 15^e année, n° 779, 8 avril 1899, p. 775.

DE MARCHI, «L'École littéraire», *Le Monde illustré*, 15^e année, n° 781, 22 avril 1899, p. 802.

DE MARCHI, «L'École littéraire», *Le Monde illustré*, 16^e année, n° 788, 10 juin 1899, p. 82.

DESJARDINS, Henry, «Le Sonnet. 1.», *Le Monde illustré*, 16^e année, n° 784, 13 mai 1899, p. 22-23.

DESJARDINS, Henry, «Le Sonnet. 2.», *Le Monde illustré*, 16^e année, n° 785, 20 mai 1899, p. 38-39.

FOURNIER, Jules, «Pleurs de l'exilé», *Le Monde illustré*, 16^e année, n° 806, 11 octobre 1899, p. 374.

GAUVREAU, Charles-A., «Wilfrid Laurier» (poésie), *Le Monde illustré*, 16^e année, n° 803, 23 septembre 1899, p. 324.

GILL, Charles, «L'École littéraire de Montréal», *La Patrie*, 21^e année, n° 78, 27 mai 1899, p. 9.

1900

[Anonyme], «Au Château Ramesay [sic]», *La Presse*, 16^e année, n° 128, 3 avril 1900, p. 5.

[Anonyme], «École littéraire», *Le Monde illustré*, 17^e année, n° 857, 6 octobre 1900, p. 358.

[Anonyme], «L'École littéraire rend hommage à la mémoire de M. Marchand», *Le Monde illustré*, 17^e année, n° 859, 20 octobre 1900, p. 389.

COMTE, Gustave, «Notes d'art», *Les Débats*, 1^{ère} année, n° 8, 21 janvier 1900, p. 5.

[DUMONT, G.-A.], «Les Soirées du Château Ramezay», *Le Monde illustré*, 16^e année, n° 834, 28 avril 1900, p. 835.

D. [DUMONT, G.-A.], «L'École littéraire chez M. Beaugrand», *Le Monde illustré*, 17^e année, n° 842, 23 juin 1900, p. 119.

FRÉCHETTE, Louis, «Félix Arvers et le fameux sonnet», *Mémoires de la Société Royale du Canada*, section I, t. 5, 1899-1900, p. [63]-70.

GÉRIN-LAJOIE, DR, «Lettre de Paris», *La Presse*, 16^e année, n° 132, 7 avril 1900, p. 13.

GILL, Charles, «Un mot au lecteur», *Les Soirées du Château de Ramezay*, Montréal, Sénécal, 1900, ix-402 p.: p. v-ix.

MADELEINE [Anne-Marie Gleason], «Le Poète», *Le Monde illustré*, 17^e année, n° 836, 12 mai 1900, p. 28.

MASSICOTTE, É.-Z., «Nos Conteurs canadiens», *Le Monde illustré*, 16^e année, n° 818, 6 janvier 1900, p. 580.

MONTIGNY, Louvigny, de, «Momies», *Les Débats*, 1^{ère} année, n° 24, 13 mai 1900, p. 1.

PICARD, Firmin, «Chronique», *Le Monde illustré*, 16^e année, n° 834, 28 avril 1900, p. 834.

SAINT-HILAIRE, Joseph [pseud.], «Veronica. Les Soirees du Chateau [sic] de Ramezay» (Fréchette), *Les Débats*, 1^{ère} année, n° 20, 15 avril 1900, [p. 5].

SAINT-HILAIRE, Joseph [pseud.], «Les Soirees du Chateau [sic] de Ramezay» (Émile Nelligan, Henry Desjardins, G.-A. Dumont, Albert Ferland, É.-Z. Massicotte), *Les Débats*, 1^{ère} année, n° 23, 6 mai 1900, [p. 5].

SAINT-HILAIRE, Joseph [pseud.], «Les Soirees du Chateau [sic] de Ramezay» (Germain Beaulieu, Gonzalve Desaulniers, Jean Charbonneau), *Les Débats*, 1^{ère} année, n° 24,

13 mai 1900, p. 5.

SAINT-HILAIRE, Joseph [pseud.], «Les Soirees du Chateau [sic] de Ramezay» (Charles Gill), *Les Débats*, 1^{ère} année, n° 25, 20 mai 1900, p. 5.

SAINT-HILAIRE, Joseph [pseud.], «Les Soirees du Chateau [sic] de Ramezay» (Wilfrid Larose), *Les Débats*, 1^{ère} année, n° 26, 27 mai 1900, p. 5.

1901

[Anonyme], «M. Firmin Picard», *Le Monde illustré*, 17^e année, n° 877, 23 février 1901, p. 717.

[Anonyme], «La Propriété littéraire. Ses origines, son objet, sa durée. La législation [...] sur ce sujet. Intéressante conférence de M. P. Mignault à l'Union Catholique», *Le Journal*, 2^e année, n° 77, 18 mars 1901, p. 1.

[Anonyme], «Errata», *Le Monde illustré*, 18^e année, n° 887, 4 mai 1901, p. 3.

[Anonyme], «Les Droits d'auteur. Les écrivains français organisent une défense contre les impressarii américains», *Le Journal*, 2^e année, n° 191, 31 juillet 1901, p. 1.

[Anonyme], «Petite poste en famille», *Le Monde illustré*, 18^e année, n° 902, 17 août 1901, p. 243.

[Anonyme], «Rédaction du *Pionnier* [mosaïque de photos]», *Le Monde illustré*, 18^e année, n° 917, 23 novembre 1901, p. 480-481.

COLLECTIF, «Documents historiques: Qu'advient-il de la race Canadienne-française [sic] en ce XX^e siècle? Restera-t-elle unie, forte, homogène, ou se fondra-t-elle dans le pan-américanisme?», *Le Monde illustré*, 17^e année, n° 880, 16 mars 1901, p. 764-765.

COLLECTIF, «Documents historiques: Qu'advient-il de la race Canadienne-française [sic] en ce XX^e siècle? Restera-t-elle unie, forte, homogène, ou se fondra-t-elle dans le pan-américanisme?», *Le Monde illustré*, 17^e année, n° 881, 23 mars 1901, p. 780-781.

[FERLAND, Albert], «L'École littéraire de Montréal», *La Presse*, 17^e année, n° 280, 1^{er} octobre 1901, p. 9.

FERLAND, Albert, «Hommage de l'École littéraire de Montréal. À l'hon. juge Gill», *La Presse*, 17^e année, n° 280, 1^{er} octobre 1901, p. 9.

FERLAND, Albert, «École littéraire de Montréal», *Le Monde illustré*, 18^e année, n° 911, 12 octobre 1901, p. 373.

JEAN-BAPTISTE [pseud.], «Franc-Parler. Une bibliothèque. Une bibliothèque», *Le Monde illustré*, 17^e année, n° 880, 16 mars 1901, p. 768.

JEAN-BAPTISTE [pseud.], «Franc-Parler. Réformons nos écoles», *Le Monde illustré*, 17^e année, n° 884, 13 avril 1901, p. 828.

OSMONT, Marie, «Franc-Parler. Le Rôle des femmes», *Le Monde illustré*, 17^e année, n° 885, 20 avril 1901, p. 848.

PELLETIER, Antonio, «Rallions-nous. Aux jeunes», *Le Monde illustré*, 18^e année, n° 900, 3 août 1901, p. 214.

PELLETIER, Antonio, «À Tous», *Le Monde illustré*, 18^e année, n° 901, 10 août 1901, p. 230.

PELLETIER, Antonio, «Silhouette. Madeleine», *Le Monde illustré*, 18^e année, n° 902, 17 août 1901, p. 246.

PICARD, Firmin, «Une noire coquille», *Le Saint-Laurent*, 6^e année, n° 42, 30 août 1901, p. 1.

1902

[Anonyme], «Le Gros incident de la semaine», *Le Monde illustré. L'Album universel*, 18^e année, n° 938, 19 avril 1902, p. 845: «L'attaque!» (B. Sulte), «La défense!» (H.-R. Casgrain), «La conclusion de l'affaire» (Rédaction).

[Anonyme], «Le Monument Crémazie», *La Presse*, 18^e année, n° 151, 1^{er} mai 1902, p. 9.

[Anonyme], «L'Adieu du poète», *Le Journal*, 3^e année, n° 158, 23 juin 1902, p. 8.

BRUCHÉSI, Mgr Paul, «Autour de «La Passion»», *La Patrie*, 24^e année, n° 36, 7 avril 1902, p. 1.

DOUCET, Louis-Joseph, «Monsieur Sulte» (poésie), *La Patrie*, 24^e année, n° 41, 12 avril 1902, p. 22.

FRÉCHETTE, Louis, «Octave Crémazie», *La Presse*, 18^e année, n° 141, 19 avril 1902, p. 20.

FRÉCHETTE, Louis, «Octave Crémazie. Monsieur Fréchette interviewé donne de nouveaux détails sur le passé du poète», *La Presse*, 18^e année, n° 145, 24 avril 1902, p. 1.

GILL, Charles, «L'Infamie», *La Presse*, 18^e année, n° 135, 12 avril 1902, p. 16.

GILL, Charles, «[Esquisse du monument de Crémazie]», *L'Album universel*, 18^e année, n°

939, 26 avril 1902, p. 865.

GILL, Charles [Charles Marcilly], «À Crémazie» (poésie), *Le Journal*, 3^e année, n° 111, 29 avril 1902.

MADELEINE [Anne-Marie Gleason], «À nos correspondants: Genevra», *La Patrie*, 24^e année, n° 41, 12 avril 1902, p. 22.

MADELEINE [Anne-Marie Gleason], «Chronique», *La Patrie*, 24^e année, n° 42, 14 avril 1902, p. 4.

MADELEINE [Anne-Marie Gleason], «Testament d'Âme», *La Patrie*, 24^e année, n° 225, 15 novembre 1902, p. 22.

MONTREUIL, Gaëtane, de [Georgina Bélanger], «Deux mots de chronique», *La Presse*, 18^e année, n° 141, 19 avril 1902, p. 16.

SULTE, Benjamin, «L'Expulsion des Acadiens», *L'Écho de l'Ouest* (Minnéapolis), 7 mars 1902.

SULTE, Benjamin, «La France et nous», *L'Écho de l'Ouest* (Minnéapolis), 14 mars 1902.

SULTE, Benjamin, «Le Régime français», *L'Écho de l'Ouest* (Minnéapolis), 21 mars 1902.

SULTE, Benjamin, «Mahomet canadien», *L'Écho de l'Ouest* (Minnéapolis), 28 mars 1902; repris dans *Le Monde illustré. L'Album universel*, 19 avril 1902: «Le gros incident de la semaine».

1903

[Anonyme], «Lily Butler et Colombine», *L'Avenir du Nord*, 7^e année, n° 21, 21 mai 1903, p. 1.

[Anonyme], «Dans le monde artiste», *Le Passe-Temps*, 9^e année, n° 228, 19 décembre 1903, p. 187.

CHARLIER, Édouard, «Une menace d'interdiction» et «À nos amis», *Les Débats*, 4^e année, n° 202, 4 octobre 1903, p. 1.

CHARLIER, Édouard, «Lettre Ouverte» (À Sa Grandeur Monseigneur Paul Bruchési), *Les Débats*, 4^e année, n° 202, 4 octobre 1903, p. 4.

DANTIN, Louis [Eugène Seers], «Émile Nelligan et son oeuvre», *La Revue canadienne*, 39^e année, vol. 1, tome XLIII, mars 1903, p. 277-282.

JEANNOTTE, Albert, «À Propos de critique», *La Revue canadienne*, vol. 3, tome XLV,

octobre 1903, p. 158-164.

MADELEINE [Anne-Marie Gleason], «La Poésie», *La Patrie*, 24^e année, n° 275, 17 janvier 1903, p. 22.

MADELEINE [Anne-Marie Gleason], «Nos Canadiennes françaises. Melle Marie Poitevin», *La Patrie*, 24^e année, n° 281, 24 janvier 1903, p. 22.

MADELEINE [Anne-Marie Gleason], «*Coeurs et Hommes de coeur* par Antonio Pelletier», *La Patrie*, 25^e année, n° 23, 21 mars 1903, p. 22; l'article de Lozeau est longuement cité.

MILETTE, C.-Albert, «La Critique littéraire», *La Patrie*, 25^e année, n° 110, 4 juillet 1903, p. 18.

MILHAU, M.-L., «Chronique théâtrale», *La Revue canadienne*, 39^e année, vol. 2, tome XLIV, [septembre] 1903, p. 388-395; repris de «La littérature dramatique canadienne», *La Patrie*, 8 août 1903, p. 18.

MONTIGNY, Louvigny, de [Florandeu], «[Les Droits d'auteur au Canada]», *Le Canada* (Paris), 29 novembre 1903. Début de la campagne des droits d'auteur. Extrait de cet article cité par Albert Laberge dans *La Revue canadienne*, mai 1906.

1904

[Anonyme], «M. Jean Lionnet», *Le Nationaliste*, 1^{ère} année, n° 14, 5 juin 1904, p. 6.

[Anonyme], «Si nous produisions des chefs-d'oeuvre», *Le Nationaliste*, 1^{ère} année, n° 23, 7 août 1904, p. 1.

[Anonyme], «Échos», *Le Nationaliste*, 1^{ère} année, n° 28, 11 septembre 1904, p. 2.

[Anonyme], «Échos», *Le Nationaliste*, 1^{ère} année, n° 32, 9 octobre 1904, p. 2.

[Anonyme], «Un «Test Case» s'impose», *Le Nationaliste*, 1^{ère} année, n° 34, 23 octobre 1904, p. 2.

[Anonyme], «Soyons de chez nous (De *La Vérité*)», *Le Nationaliste*, 1^{ère} année, n° 43, 25 décembre 1904, p. 1.

CHAPMAN, William, «Jean Lionnet», *Le Passe-Temps*, 10^e année, n° 40, 4 juin 1904, p. 75.

CHAPUT, Omer, «Le Marché de la littérature canadienne», *La Revue canadienne*, vol. 2, tome XLVII, octobre 1904, p. 418-421.

COLOMBINE [Éva Circé], «Un salon littéraire à l'horizon», *Bulletin de la Caisse nationale d'Économie*, vol. 1, n° 3, août 1904, p. 7.

- COMITÉ DU BULLETIN (Le), «Glanures: soyons de chez nous», *Le Bulletin du Parler français*, 3^e année, n° 2, octobre 1904, p. 63.
- DAVID, L.-O., «[Quel est l'acte le plus patriotique...?]", *Bulletin de la Caisse nationale d'Économie*, vol. 1, n° 1, juin 1904, p. 6-8.
- FRANCOISE [Robertine Barry], «Émile Nelligan», *Le Journal de Françoise*, 3^e année, n° 1, 2 avril 1904, p. 313-314.
- GILL, Charles, «Émile Nelligan», *Le Nationaliste*, 1^{ère} année, n° 1. 6 mars 1904, p. 4.
- HODENT, M., «Une Lettre de France», *Le Nationaliste*, 1^{ère} année. n° 37, 13 novembre 1904, p. 2.
- LABERGE, Albert, «Émile Nelligan et son oeuvre», *La Presse*, 20^e année, n° 38, 27 février 1904, p. 2.
- LIONNET, Jean, «Seize ans de piraterie», *Le Nationaliste*, 1^{ère} année, n° 15, 12 juin 1904, p. 6; repris du *Soleil* (Paris).
- MADELEINE [Anne-Marie Gleason], «Chronique», *La Patrie*, 25^e année, n° 262, 4 janvier 1904, p. 4.
- MADELEINE [Anne-Marie Gleason], «Moins d'encens et plus de bon sens», *La Patrie*, 25^e année, n° 267, 9 janvier 1904, p. 22.
- MADELEINE [Anne Marie Gleason], «L'Oeuvre d'Émile Nelligan», *La Patrie*, 26^e année, n° 4, 27 février 1904, p. 22.
- MONTIGNY, Louvigny, de, «Le Mouvement littéraire», *Le Nationaliste*, 1^{ère} année, n° 1, 6 mars 1904, p. 2.
- MONTIGNY, Louvigny, de, «Le Mouvement littéraire», *Le Nationaliste*, 1^{ère} année, n° 3, 20 mars 1904, p. 2.
- MONTIGNY, Louvigny, de, «Le Mouvement littéraire», *Le Nationaliste*, 1^{ère} année, n° 5, 3 avril 1904, p. 2.
- MONTIGNY, Louvigny, de, «Pourquoi», *Le Nationaliste*, 1^{ère} année, n° 22, 31 juillet 1904, p. 1.
- MONTIGNY, Louvigny, de, «De Deux Pierres pas un Coup», *Le Nationaliste*, 1^{ère} année, n° 23, 7 août 1904, p. 1.
- MONTIGNY, Louvigny, de, «Un livre encourageant», *Le Nationaliste*, 1^{ère} année, n° 24, 14 août 1904, p. 4.

MONTIGNY, Louvigny, de, «M. Gauvreau et les Droits d'Auteur», *Le Nationaliste*, 1^{ère} année, n° 30, 25 septembre 1904, p. 3.

MONTIGNY, Louvigny, de, «La Contrefaçon littéraire au Canada», *La Revue canadienne*, vol. 2, tome XLVII, octobre 1904, p. 422-433.

MONTIGNY, Louvigny, de, «Les Droits d'auteur. Une taloche au *Journal*», *Le Nationaliste*, 1^{ère} année, n° 33, 16 octobre 1904, p. 3.

MONTIGNY, Louvigny, de, «Les Droits d'auteur. On demande une jurisprudence», *Le Nationaliste*, 1^{ère} année, n° 37, 13 novembre 1904, p. 2.

PARADIS, Ferdinand, «L'Émancipation de notre littérature», *La Nouvelle-France*, tome III, n° 6, juin 1904, p. 287-295.

POIRIER, Pascal, «Mouvement intellectuel canadien-français», *L'Avenir du Nord*, 8^e année, n° 16, 21 avril 1904, p. 3; n° 19, 12 mai 1904, p. 2; n° 20, 19 mai 1904, p. 2.

PRÉVOST, Jules-Édouard, «Le Congrès des Journalistes», *L'Avenir du Nord*, 8^e année, n° 26, 30 juin 1904, p. 1.

ROY, Camille, «Les Causes qui ont retardé la formation et le développement de notre littérature», *Le Bulletin du Parler français*, 2^e année, n° 5, janvier 1904, p. 129-140.

ROY, Camille, «Les Causes qui ont retardé la formation et le développement de notre littérature», *Le Bulletin du Parler français*, 2^e année, n° 10, été 1904, p. 290-303.

ROY, Camille, «La Nationalisation de la littérature canadienne» (première partie), *Le Bulletin du Parler français*, 3^e année, n° 4, décembre 1904, p. 116-123.

1905

[Anonyme], «Les Auteurs français au Canada», *Le Nationaliste*, 1^{ère} année, n° 49, 5 février 1905, p. 3.

[Anonyme], «L'Avenir des canadiens-français. Les hommes de lettres», *Le Nationaliste*, 2^e année, n° 27, 3 septembre 1905, p. 1.

[Anonyme], «À l'Académie française. Littérature canadienne», *L'Avenir du Nord*, 9^e année, n° 50, 14 décembre 1905, p. 1.

AB DER HALDEN, Charles, «Un poète maudit. Émile Nelligan [sic]», *La Revue d'Europe et des colonies*, vol. XIII, n° 1, janvier 1905, p. 49-62 (copie obtenue du CRCCF; cote PS8477.E44Z63 s.d. MCF); repris dans *Le Nationaliste*, 5 février 1905, 19 février 1905, et 5 mars 1905.

- AB DER HALDEN, Charles, «Émile Nelligan. I - L'inspiration», *Le Nationaliste*, 1^{ère} année, n° 49, 5 février 1905, p. 2; repris de *La Revue d'Europe et des colonies*, janvier 1905.
- AB DER HALDEN, Charles, «Émile Nelligan. II - La forme», *Le Nationaliste*, 1^{ère} année, n° 51, 19 février 1905, p. 3; repris de *La Revue d'Europe et des colonies*, janvier 1905.
- AB DER HALDEN, Charles, «Émile Nelligan. III - Conclusion», *Le Nationaliste*, 2^e année, n° 1, 5 mars 1905, p. 2; repris de *La Revue d'Europe et des colonies*, janvier 1905.
- AB DER HALDEN, Charles, «À propos d'Émile Nelligan», *Le Nationaliste*, 2^e année, n° 4, 26 mars 1905, p. 3.
- ASSELIN, Olivar, «À un ami. À propos d'enseignement gratuit et obligatoire», *Le Nationaliste*, 2^e année, n° 7, 16 avril 1905, p. 1.
- AUCLAIR, Élie-J., «Bibliographies Canadiennes. *Études de littérature canadienne-française*, Charles ab der Halden, Paris, 1904», *La Revue canadienne*, 41^e année, vol. 1, tome XLVIII, avril 1905, p. 443-445.
- AUCLAIR, Élie-J., «Le Nouveau professeur de littérature française à Laval», *Le Nationaliste*, 2^e année, n° 37, 12 novembre 1905, p. 2.
- BARRÉ, Raoul, «L'Avenir de l'Art au Canada» (caricature), *Le Nationaliste*, 1^{ère} année, n° 47, 22 janvier 1905, p. 1.
- CAMILLE [Mlle A. Lanctôt], «Revue mondaine», *La Patrie*, 27^e année, n° 30, 30 mars 1905, p. 5.
- DAVID, L.-O., «Un mauvais roman», *L'Avenir du Nord*, 9^e année, n° 40, 5 octobre 1905, p. 2.
- DESHAIES, Luc, «Nos poètes. À propos d'une critique de la conférence de Mademoiselle Milhau», *Le Nationaliste*, 2^e année, n° 12, 21 mai 1905, p. 3.
- DORCHAIN, Auguste, «Les Droits d'auteurs» [sic], *La Revue canadienne*, 41^e année, vol. 1, tome XLVIII, mars 1905, p. 290-295.
- DUVAL, Léona [Georgina Bélanger-Gill?], «À M. Luc Deshaies», *Le Nationaliste*, 2^e année, n° 13, 28 mai 1905, p. 3.
- LEBEAU, René, «La Littérature canadienne en France. Conférence de M. Charles ab der Halden à l'Alliance Française de Paris: «La Langue et les oeuvres françaises au Canada» - L'oeuvre de M. Pamphile LeMay - Émile Nelligan - L'avenir des lettres canadiennes», *Le Nationaliste*, 1^{ère} année, n° 45, 8 janvier 1905, p. 2.
- LE PASSANT [Sylva Clapin], «Les Hommes et les choses. Le monde des lettres», *Le*

Canada, 2^e année, n° 253, 27 janvier 1905, p. 4.

MADELEINE [Anne-Marie Gleason-Huguenin], «Crémazie», *La Patrie*, 26^e année, n° 272, 14 janvier 1905, p. 22.

MADELEINE [Anne-Marie Gleason-Huguenin], «Les Droits d'auteur», *Le Nationaliste*, 2^e année, n° 36, 5 novembre 1905, p. 1; repris de *La Patrie* (date inconnue).

MONTIGNY, Louvigny, de, «La Fin du pillage des auteurs», *La Revue canadienne*, 41^e année, vol. 1, tome XLVIII, janvier 1905, p. 67-82.

PAOLOFF, «Sarah Bernhardt à Québec», *Le Nationaliste*, 2^e année, n° 41, 10 décembre 1905, p. 1.

ROY, Camille, «La Nationalisation de la littérature canadienne» (suite et fin), *Le Bulletin du Parler français*, 3^e année, n° 5, janvier 1905, p. 133-144.

ROY, Camille, «Bibliographie. Un poète maudit», *Le Bulletin du Parler français*, 3^e année, n° 6, février 1905, p. 188-189.

SOEURETTE, «Petit courrier. M. Albert Lozeau», *La Presse*, 21^e année, n° 121, 25 mars 1905, p. 15 et n° 127, 1^{er} avril 1905, p. 25.

1906

[Anonyme], «Les Droits d'auteur», *La Revue canadienne*, 42^e année, vol. 1, tome L, mars 1906, p. 251-266.

[Anonyme], «Mademoiselle Le Franc», *Le Nationaliste*, 3^e année, n° 13, 27 mai 1906, p. 1.

[Anonyme], «Octave Crémazie. Une étude sur ses oeuvres», *L'Avenir du Nord*, 10^e année, n° 25, 22 juin 1906, p. 1.

[Anonyme], «La Célébration de la Saint-Jean-Baptiste», *Le Canada*, 4^e année, n° 69, 25 juin 1906, p. 10, 5 et 6.

[Anonyme], «Notre fête nationale», *La Patrie*, 28^e année, n° 102, 25 juin 1906, p. 1, 6 et 9.

[Anonyme], «Le Monument Crémazie», *La Patrie*, 28^e année, n° 102, 25 juin 1906, p. 1 et 6.

[Anonyme], «La Fête nationale», *La Presse*, 22^e année, n° 196, 25 juin 1906, p. 4.

[Anonyme], «Les Deux grandes fêtes patriotiques», *La Presse*, 22^e année, n° 196, 25 juin 1906, p. 1, 8 et 11.

[Anonyme], «Au monument Crémazie», *La Presse*, 22^e année, n° 196, 25 juin 1906, p. 8, 11.

- [Anonyme], «L'Étude de Fernand Rinfret sur Crémazie», *L'Avenir du Nord*, 10^e année, n° 32, 10 août 1906, p. 1.
- [Anonyme], «Les Droits d'auteur», *Le Nationaliste*, 3^e année, n° 41, 2 décembre 1906, p. 4.
- [Anonyme], «Deux critiques», *Le Nationaliste*, 3^e année, n° 42, 9 décembre 1906, p. 1.
- [Anonyme], «Un poète jugé par un poète», *La Presse*, 23^e année, n° 38, 17 décembre 1906, p. 14.
- AB DER HALDEN, Charles, «À Monsieur Jules Fournier», *La Revue canadienne*, 42^e année, vol. 2, tome LI, octobre 1906, p. 315-323.
- ASSELIN, Olivar, «La Lettre de M. Gregor», *Le Nationaliste*, 3^e année, n° 15, 10 juin 1906, p. 1.
- BRETON, V.-M. (o.f.m.), «Étude sur le rythme du vers français», *La Nouvelle-France*, tome V, n° 10, octobre 1906, p. 465-475; n° 11, novembre 1906, p. 531-538; n° 12, décembre 1906, p. 561-570.
- CRUCHET, A.-B., «Inauguration du monument Crémazie», *L'Avenir du Nord*, 10^e année, n° 26, 29 juin 1906, p. 1.
- DESCARRIES, Alfred, «Littérature et littérateurs», *L'Avenir du Nord*, 10^e année, n° 29, 20 juillet 1906, p. 2.
- DOUCET, Louis-Joseph, «Esquisse. M. Charles-Albert Milette», *Le Passe-Temps*, 12^e année, n° 301, 6 octobre 1906, p. 434.
- FOURNIER, Jules, «Autour d'un feuilleton. Le plagiat de *La Presse*», *Le Canada*, 3^e année, n° 251, 29 janvier 1906, p. 4.
- FOURNIER, Jules, «Comme Préface», *La Revue canadienne*, 42^e année, vol. 2, tome LI, juillet 1906, p. 23-33.
- FRANÇOISE [Robertine Barry], «La Religion canadienne», *L'Avenir du Nord*, 10^e année, n° 14, 5 avril 1906, p. 1.
- GAUTHIER, Paul, «On demande une histoire de la littérature canadienne-française», *L'Avenir du Nord*, 10^e année, n° 46, 16 novembre 1906, p. 2.
- GREGOR, Leigh-R., «Mlle Le Franc jugée par M. Gregor», *Le Nationaliste*, 3^e année, n° 15, 10 juin 1906, p. 1.
- GREGOR, Leigh-R., «Les Idées de Crémazie», *Le Nationaliste*, 3^e année, n° 17, 24 juin 1906, p. 1.

- GREGOR, Leigh-R., «Les Idées de Crémazie (II)», *Le Nationaliste*, 3^e année, n° 18, 1^{er} juillet 1906, p. 4.
- JOURDAIN [pseud.], «Crémazie», *Le Canada*, 4^e année, n° 69, 25 juin 1906, p. 4.
- LABERGE, Albert, «Maintenant, Travaillons!», *La Revue canadienne*, 42^e année, vol. 1, tome L, mai 1906, p. 525-545.
- LAFLEUR, Pierre, «La Vérité», *L'Avenir du Nord*, 10^e année, n° 14, 5 avril 1906, p. 1.
- LAFORTUNE, Ernest, «Le Monument Crémazie», *Le Nationaliste*, 3^e année, n° 17, 24 juin 1906, p. 1.
- MALIN CHARRETIER, «Le Prix (Prédiction)», *Le Nationaliste*, 3^e année, n° 45, 30 décembre 1906, p. 1.
- MALO, J.-H., «Une réponse de M. Malo», *Le Nationaliste*, 10 septembre 1906. B N du Québec. Fonds Albert-Lozeau, Mss 384, Études sur Albert Lozeau: pièce 384/2/1.
- MARMANDE, Rémi de, «Littérature française au pays de Jacques Cartier», *Le Mercure de France*, vol. LXIV, n° 225, 1^{er} novembre 1906, p. 21-33.
- MONTIGNY, Louvigny, de, «L'Art des vers», *La Revue canadienne*, 42^e année, vol. 1, tome L, avril 1906, p. 366-378.
- MONTIGNY, Louvigny, de, «Les Droits d'auteur», *La Revue canadienne*, 42^e année, vol. 1, tome L, avril 1906, p. 431.
- MONTIGNY, Louvigny, de, «Un voeu», *Le Journal de Françoise*, 5^e année, n° 18, 15 décembre 1906, p. 280, 281 et 284.
- RINFRET, Fernand, «Douceureuse insinuation de *La Croix*», *L'Avenir du Nord*, 10^e année, n° 40, 5 octobre 1906, p. 1.
- RINFRET, Fernand, «M. A. Rivard et mon étude sur Crémazie», *L'Avenir du Nord*, 10^e année, n° 41, 12 octobre 1906, p. 1.
- RIVARD, Adjutor, «La Critique de M. Rivard», *L'Avenir du Nord*, 10^e année, n° 43, 25 octobre 1906, p. 1; repris du *Bulletin du Parler français*.
- ROUSSIN, Camille, «Soirée littéraire au collège Saint-Laurent. Rapprochements entre *Les Gouttelettes* de M. Pamphile Lemay et *L'oeuvre d'Émile Nelligan*. -Conférence par M. Amédée Jasmin, E. E. L.», *L'Avenir du Nord*, 10^e année, n° 21, 24 mai 1906, p. 2.
- SIBERT, Émile, «Chronique de Quinzaine. Droits d'auteurs. [sic]», *Le Passe-Temps*, 12^e année, n° 287, 24 mars 1906, p. 98.

1907

[Anonyme], «L'École littéraire», *Le Nationaliste*, 4^e année, n° 4, 17 mars 1907, p. 4.

[Anonyme], «À propos de poète», *L'Avenir du Nord*, 11^e année, n° 14, 5 avril 1907, p. 1.

[Anonyme], «Un concours original», *L'Avenir du Nord*, 12 avril 1907, p. 1.

[Anonyme], «À propos de littérature canadienne-française», *Le Canada*, 5^e année, n° 10, 15 avril 1907, p. 4.

[Anonyme], «Un livre de M. l'abbé Roy», *Le Nationaliste*, 4^e année, n° 14, 26 mai 1907, p. 2.

[Anonyme], «Bibliographie», *Le Canada*, 5^e année, n° 107, 7 août 1907, p. 4.

[Anonyme], «Bibliothèque canadienne», *Le Canada*, 5^e année, n° 107, 7 août 1907, p. 8.

[Anonyme], «La Censure théâtrale», *Le Canada*, 5^e année, n° 158, 5 octobre 1907, p. 5.

[Anonyme], «*La Revue canadienne*», *Le Canada*, 5^e année, n° 162, 10 octobre 1907, p. 8.

[Anonyme], «Poésie et Gros Sous», *Le Nationaliste*, 4^e année, n° 34, 13 octobre 1907, p. 3.

AB DER HALDEN, Charles, «À M. Jules Fournier», *La Revue canadienne*, 43^e année, vol. 1, tome LII, mars 1907, p. 290.

AB DER HALDEN, Charles, «Un mot de M. ab der Halden», *Le Nationaliste*, 4^e année, n° 16, 9 juin 1907, p. 2.

AB DER HALDEN, Charles, «Étude de moeurs littéraires canadiennes-françaises. M. William Chapman et Victor Hugo ou La Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le Boeuf», *La Revue d'Europe et des colonies*, vol. XVIII, n° 4, octobre 1907, p. 289-298; repris dans *Le Canada*, 19 décembre 1907, p. 9.

AB DER HALDEN, Charles, «M. William Chapman et le prix Nobel», *La Revue d'Europe et des colonies*, vol. XVIII, n° 6, décembre 1907, p. 385-386.

AUCLAIR, Élie-J., «Au Monument Crémazie», *La Revue canadienne*, 43^e année, vol. 1, tome LII, février 1907, p. 113-127.

BRETON, Valentin-Marie (o.f.m.), «Une méthode de critique littéraire», *Le Rosaire*, vol. XIII, n° 5, mai 1907, p. 144-153.

CHARBONNEAU, Jean, «À propos de littérature canadienne-française», *Le Canada*, 5^e année, n° 17, 23 avril 1907, p. 4.

CHARBONNEAU, Jean, «Lettre ouverte. À propos de littérature canadienne-française», *Le*

- Canada*, 5^e année, n° 21, 27 avril 1907, p. 4.
- CHARBONNEAU, Jean, de l'École littéraire, «L'Évolution des genres en littérature», *Le Canada*, 5^e année, n° 39, 20 mai 1907, p. 9.
- CHOQUETTE, Ernest, «À propos de chant national», *Le Canada*, 5^e année, n° 7, 11 avril 1907, p. 4.
- COLLECTIF, «Ce fameux concours. Le résultat du concours d'hymne national jette l'émoi dans notre monde littéraire. Intéressantes opinions de MM. Gonzalve Desaulniers, Germain Beaulieu, Albert Lozeau, Jean Charbonneau», *Le Canada*, 5^e année, n° 48, 30 mai 1907, p. 10.
- COMITÉ DE RÉVISION, «Chant national canadien», *Le Nationaliste*, 4^e année, n° 16, 9 juin 1907, p. 2.
- DESCARRIES, Alfred, «Notre littérature», *Le Canada*, 5^e année, n° 11, 16 avril 1907, p. 4.
- DESCARRIES, Alfred, «Nos deux factions littéraires», *Le Canada*, 5^e année, n° 16, 22 avril 1907, p. 9.
- DESCARRIES, Alfred, «Faisons connaître nos oeuvres littéraires», *Le Canada*, 5^e année, n° 21, 27 avril 1907, p. 11.
- DORCHAIN, Auguste, «Les Poètes de clochers. Notre Grand concours littéraire», *Les Annales politiques et littéraires*, 25^e année, t. XLVIII, n° 1250, 9 juin 1907, p. 359-361.
- FOURNIER, Jules, «Réplique à M. ab der Halden», *La Revue canadienne*, 43^e année, vol. 1, tome LII, février 1907, p. 128-136.
- FOURNIER, Jules, «En réponse à M. Barthe», *Le Nationaliste*, 4^e année, n° 11, 5 mai 1907, p. 2.
- FRANÇOISE [Robertine Barry], «Un beau concours», *Le Journal de Françoise*, 6^e année, n° 1, 6 avril 1907, p. 2. Plusieurs articles suivront; entre autres, *ibid.*: 6^e année, n° 2, 20 avril 1907, p. 22, 23: «Explication»; n° 3, 4 mai 1907, p. 26, 47; n° 4, 18 mai 1907, p. 54; n° 5, 1^{er} juin 1907, p. 70-71; n° 6, 15 juin 1907, p. 91-92; n° 7, 6 juillet 1907, p. 109-110; n° 8, 20 juillet 1907, p. 123-126; n° 9, 3 août 1907, p. 141-142; n° 10, 17 août 1907, p. 150: réponse de Fréchette.
- FRANÇOISE [Robertine Barry], «Le Livre de M. Ab der Halden», *Le Journal de Françoise*, 6^e année, n° 16, 16 novembre 1907, p. 246-247.
- GERVAIS, Raphaël, «Erreurs et préjugés», *La Nouvelle-France*, tome VI; n° 2, février 1907, p. 82-94; n° 3, mars 1907, p. 177-185; n° 4, avril 1907, p. 226-237.
- GIRARD, Rodolphe, «Lettre ouverte au docteur Choquette. À propos de la production

- intellectuelle des Canadiens Français», *Le Nationaliste*, 3^e année, n° 50, 27 janvier 1907, p. 3.
- LALANDE, Hermas (s.j.), «À quoi bon répondre!», *La Revue canadienne*, 43^e année, vol. 2, tome LIII, août 1907, p. 196-197: réponse à Paul Suresnes, «Le Fanatisme des bons», *La Revue canadienne*, juillet 1907.
- MALIN CHARRETIER, «[Sans titre]», *Le Nationaliste*, 3^e année, n° 46, 6 janvier 1907, p. 1.
- MALIN CHARRETIER, «La Presse endolorie», *Le Nationaliste*, 3^e année, n° 48, 20 janvier 1907, p. 3.
- MAURY, Lucien, «Les Lettres: oeuvres et idées. La littérature canadienne-française», *Revue bleue, Revue politique et littéraire*, Paris, n° 9, 31 août 1907, p. 286; repris dans *Le Canada*, 28 septembre 1907.
- MONTIGNY, Louvigny, de, «Tribune libre», *Le Canada*, 5^e année, n° 160, 8 octobre 1907, p. 4.
- MONTIGNY, Louvigny, de, «Lettre à M. Charles ab der Halden», *La Patrie*, 29^e année, n° 214, 5 novembre 1907, p. 4: repris dans *La Revue d'Europe et des colonies*, décembre 1907, p. 375-384.
- MONTIGNY, Louvigny, de, «À propos d'un livre récent. Lettre à M. Charles ab der Halden», *La Revue d'Europe et des colonies*, vol. XVIII, n° 6, décembre 1907, p. 375-384: publié dans *La Patrie*, 5 novembre 1907.
- MORIN, Paul, «Du tac au tac», *Le Nationaliste*, 4^e année, n° 15, 2 juin 1907, p. 2.
- NATURE, «Chronique. L'École littéraire. -Quel pourrait être son rôle», *Le Canada*, 5^e année, n° 3, 6 avril 1907, p. 9.
- PAYSAN, «Le Chant national», *Le Canada*, 5^e année, n° 47, 29 mai 1907, p. 4.
- PLOUFFE, Adrien, *La Patrie*, «Une lettre de M. Adrien Plouffe», 29^e année, n° 160, 31 août 1907, p. 22-23.
- POIRIER, Pascal, «Les Victimes de l'idéal», *Le Journal de Françoise*, 6^e année, n° 3, 4 mai 1907, p. 40.
- REINE DES LARMES, «Poètes du Clocher [sic]», *Le Soleil*, 11^e année, n° 196, 17 août 1907, 2^e section, p. 2.
- RINFRET, Fernand, «Une littérature nationale», *Le Canada*, 4^e année, n° 236, 10 janvier 1907, p. 4.

- RINFRET, Fernand, «Choses littéraires. Les types à décrire», *Le Canada*, 4^e année, n° 241, 16 janvier 1907, p. 4.
- RINFRET, Fernand, «Une étude. Sur le rythme du vers français», *Le Canada*, 4^e année, n° 253, 30 janvier 1907, p. 4.
- RINFRET, Fernand, «La Littérature canadienne-française. Les vieux et les jeunes», *Le Canada*, 5^e année, n° 7, 11 avril 1907, p. 4.
- RINFRET, Fernand, «Notre littérature», *Le Canada*, 5^e année, n° 14, 19 avril 1907, p. 4.
- RINFRET, Fernand, «Une rectification. À propos de littérature canadienne», *Le Canada*, 5^e année, n° 19, 25 avril 1907, p. 2.
- RINFRET, Fernand, «L'Idéal et l'Idéal canadien», *Le Canada*, 5^e année, n° 22, 29 avril 1907, p. 4.
- RINFRET, Fernand, «La Littérature canadienne et les Parnassiens», *Le Canada*, 5^e année, n° 25, 2 mai 1907, p. 9.
- RINFRET, Fernand, «Notre histoire littéraire», *Le Canada*, 5^e année, n° 32, 11 mai 1907, p. 9.
- RINFRET, Fernand, «Questions littéraires. Critique biographique», *Le Canada*, 5^e année, n° 42, 23 mai 1907, p. 4.
- RINFRET, Fernand, «Le Développement artistique du Canada. Nos artistes», *Le Canada*, 5^e année, n° 56, 8 juillet 1907, p. 4.
- RINFRET, Fernand, «M. ab der Halden et notre littérature», *Le Canada*, 5^e année, n° 161, 12 octobre 1907, p. 9.
- RIVARD, Adjudor, «*Nouvelles études de littérature canadienne-française* de Charles ab der Halden», *Le Bulletin du Parler français*, 6^e année, n° 1, septembre 1907, p. 27-31.
- RIVARD, Adjudor, «Livres et revues», *Le Bulletin du Parler français*, 6^e année, n° 3, novembre 1907, p. 110.
- ROY, Camille, «Fleurs d'outre-tombe», *La Nouvelle-France*, tome VI, n° 2, février 1907, p. 54-71.
- SURESNES, Paul, «Le Fanatisme des bons», *La Revue canadienne*, 43^e année, vol. 2, tome LIII, juillet 1907, p. 7-16.
- UN PATRIOTE [Joseph-Arthur D'Amour?], «Tribune libre», *Le Nationaliste*, 4^e année, n° 41, 1^{er} décembre 1907, p. 2.

1908

[Anonyme], «Notre littérature nationale. Conférence de M. l'abbé É.-J. Auclair au profit de l'oeuvre de la Crèche», *Le Canada*, 6^e année, n° 6, 10 avril 1908, p. 10 et *La Presse* 10 avril 1908, p. 13.

BEAULIEU, Germain, «Critique littéraire: *Le Canada chanté*», *Le Nationaliste*, 4^e année, n° 50, 2 février 1908, p. 3.

BEAULIEU, Germain, «Une lettre de M. Germain Beaulieu», *Le Nationaliste*, 5^e année, n° 20, 12 juillet 1908, p. 4.

CHOPIN, René, «Lettre à Pauline», *Le Nationaliste*, 5^e année, n° 36, 1^{er} novembre 1908, p. 3.

LAVAUUR, Jean de, «*Nouvelles études de littérature canadienne-française* par Charles ab der Halden», *Le Nationaliste*, 4^e année, n° 51, 9 février 1908, p. 3; adressé au *Nationaliste* par W. Chapman; repris de *La Revue des Poètes*.

MADELEINE [Anne-Marie Gleason-Huguenin], «*La Revue canadienne*», *La Patrie*, 29^e année, n° 293, 8 février 1908, p. 28.

MORINETTE, Pauline, «Un sonnet sur un sonnet», *Le Nationaliste*, 5^e année, n° 35, 25 octobre 1908, p. 2.

[PAULINE et RENÉE C.], «Tribune libre: Ces poètes», *Le Nationaliste*, 5^e année, n° 37, 8 novembre 1908, p. 3: «Pauline répond» de Pauline Morinette et «Lettres à René» de Renée C.

POIL DE CAROTTE, «À M. Germain Beaulieu. À propos du petit livre de M. Alfred Descarries», *Le Nationaliste*, 4^e année, n° 46, 5 janvier 1908, p. 1.

PROULX, A.-E., «*Nouvelles Études*», *Le Passe-Temps*, 14^e année, n° 340, 4 avril 1908, p. 123-124.

VERNAY, Jean, «Lettres à Jacqueline. IV», *Le Canada*, 6^e année, n° 116, 19 août 1908, p. 9. Vernay déconseille la lecture de *Coppée*; Lozeau répond à Vernay le 26 août.

VERNAY, Jean, «Lettres à Jacqueline. V», *Le Canada*, 6^e année, n° 128, 2 septembre 1908, p. 9.

1909

[Anonyme], «Notre concours», *Le Nationaliste*, 5^e année, n° 47, 17 janvier 1909, p. 1.

[Anonyme], «Âme tendre», *Le Nationaliste*, 6^e année, n° 44, 26 décembre 1909, p. 1.

ASSELIN, Olivar, «À propos d'Académie», *Le Nationaliste*, 6^e année, n° 2, 7 mars 1909, p.

1.

DIRECTION (La), «Échos de notre concours», *Le Nationaliste*, 5^e année, n° 48, 24 janvier 1909, p. 3.

E. N., poète, «Tribune libre: Oh! ces poètes...», *Le Nationaliste*, 5^e année, n° 46, 10 janvier 1909, p. 3.

MOREL, Ludovic [Aegidius Fauteux], «La littérature canadienne. Ce qui manque encore à notre jeune pays pour la faire éclore: la rosée des idées et le soleil de l'art», *Le Nationaliste*, 6^e année, n° 27, 29 août 1909, p. 2.

PRO PUDOR, «Tribune libre» (sous «Échos et Ramées»), *Le Nationaliste*, 5^e année, n° 45, 3 janvier 1909, p. 3.

RINFRET, Fernand, «Notre mouvement littéraire. Ceux qui adulent et ceux qui bafouent», *Le Canada*, 6^e année, n° 289, 13 mars 1909, p. 4.

VILLEMAGNE, E. C. et LA DIRECTION, «À propos de M. Catulle Mendès», *Le Nationaliste*, 6^e année, n° 1, 28 février 1909, p. 3.

VILLEMAGNE, E. C., «Encore Catulle Mendès. Une lettre de M. Villemagne», *Le Nationaliste*, 6^e année, n° 2, 7 mars 1909, p. 2.

1910

[Anonyme], «Encore lui!», *Le Nationaliste*, 6^e année, n° 46, 9 janvier 1910, p. 4.

BEAULIEU, Germain, «À propos de critique littéraire», *Le Devoir*, 1^{ère} année, n° 89, 23 avril 1910, p. 2.

BEAULIEU, Germain, «Un nouveau livre: *Les Phases*», *Le Nationaliste*, 7^e année, n° 10, 8 mai 1910, p. 3.

CIRCÉ-COTÉ, Éva, «Une lettre de Mme Côté», *Le Pays*, 1^{ère} année, n° 3, 29 janvier 1910, p. 2.

DESAULNIERS, Gonzalve, «M. Albert Lozeau. Lettre de protestation de M. G. Desaulniers», *Le Pays*, 1^{ère} année, n° 16, 30 avril 1910, p. 6.

DUGAS, Henri-Marcel, «*Les Phases* et M. Albert Lozeau ou le danger des jugements hâtifs», *Le Devoir*, 1^{ère} année, n° 87, 21 avril 1910, p. 3.

DUGAS, Henri-Marcel, «*Les Phases* et M. Albert Lozeau, interview avec M. Guy Delahaye», *Le Nationaliste*, 7^e année, n° 9, 1^{er} mai 1910, p. 2.

DUGAS, Henri-Marcel, [Persán], «Estudiantina», *Le Nationaliste*, 7^e année, n° 12, 15 mai 1910, p. 3.

MARCEL PAULE HYSSONNE, [Étienne Gauthier?], «Les Phases brisées (À Henri Marcel Dugas)», *Le Nationaliste*, 7^e année, n° 12, 15 mai 1910, p. 4.

VALOIS, Gaétan [G. V.], «La Critique des *Phases*. Les phases de la critique. Guy De Lahaye et Albert Lozeau», *Le Pays*, 1^{ère} année, n° 15, 28 avril 1910, p. 1.

1911

[Anonyme], «Nos poètes en France», *Le Devoir*, 2^e année, n° 138, 15 juin 1911, p. 1.

1912

DEAN (The), «The Dean's Window. *Le Miroir des Jours*. Transcripts from Nature. The Northern Eros. A Canadian Culture», *The Standard* (Montréal), vol. 8, n° 18, 4 mai 1912, p. 14.

DORCHAIN, Auguste, «La Revue des livres. La poésie du Canada», *Les Annales politiques et littéraires*, 30^e année, tome LVIII, n° 1508, 19 mai 1912, p. 439-440.

DORCHAIN, Auguste, «Documents. La poésie française au Canada», *L'Action*, 2^e année, n° 60, 1^{er} juin 1912, p. 2.

DUGAS, Henri-Marcel, «Sur M. Lozeau. Voulez-vous, s'il vous plaît, parler d'autre chose que de politique», *L'Action*, 2^e année, n° 58, 18 mai 1912, p. 1.

DUGAS, Henri-Marcel [Marcel Henry], «Réponse de Marcel Henry à quelques adversaires: M. Lozeau - M. Barbacole - Les tripatouilleurs de l'«Action sociale»», *L'Action*, 2^e année, n° 82, 2 novembre 1912, p. 1.

ROY, Camille, «Rapport du premier concours littéraire de la Société du Parler français au Canada», *Le Bulletin du Parler français*, 11^e année, n° 1, septembre 1912, p. 10-16.

THÉRIVE, André, «Ce qu'on dit de nous en France: La jeune Poésie canadienne», *L'Action*, 2^e année, n° 68, 27 juillet 1912, p. 4.

WITNESS, «Oeuvre de Lozeau», *Le Devoir*, 3^e année, n° 272, 16 novembre 1912, p. 4.

1913

REYNE, Jean, «Ce qu'on dit de nous. Un article de *La Revue française*: 'Le français au Canada'», *L'Action*, 3^e année, n° 133, 25 octobre 1913, p. 2.

1914

LORRAIN, Léon, «Conférence. Imitation et influences françaises», *Le Devoir*, 5^e année, n° 29, 5 février 1914, p. 1.

1919

RINFRET, Fernand, «L'Effort littéraire au Canada français», *Mémoires de la Société Royale du Canada*, série 3, vol. 13, sec. 1, mai 1919, p. 101-112.

B. ÉTUDES LITTÉRAIRES SUR L'ÉPOQUE (ET LOZEAU)

AB DER HALDEN, Charles, *Études de littérature canadienne-française*, précédées d'une introduction, «La Langue et la Littérature françaises au Canada, la famille française et la nation canadienne», par Louis Herbet, Paris, F.-R. de Rudeval, 1904, civ, 352 p.

AB DER HALDEN, Charles, *Nouvelles études de Littérature Canadienne-Française*, Paris, F.-R. de Rudeval, «Bibliothèque Canadienne», 1907, xvi, 377 p.

ARNOULD, Louis, *Nos amis les Canadiens*, Paris, G. Oudin et cie, mai 1913, ix, 364 p.

BASTIEN, Hermas, *Témoignages. Études et profils littéraires*, Montréal, Lévesque, 1933, 312 p.

BEAUDET, Marie-Andrée, *Langue et littérature au Québec. 1895-1914*, Montréal, L'Hexagone, «Essais littéraires», 1991, 224 p.

BEAUDET, Marie-Andrée, *Charles ab der Halden. Portrait d'un inconnu*, Montréal, L'Hexagone, 1992, 234 p.

BEAUDET, Marie-Andrée, «Chez nous d'Adjutor Rivard: esthétique et fortune littéraire», *Tangence* (Rimouski), n° 40, mai 1993, p. 28-38.

BIENVILLE, Louyse, de [pseud. de Mme Donat BRODEUR, née Marie-Louise MARMETTE], *Figures et Paysages*, préf. d'Édouard Montpetit, Montréal, Beauchemin, 1931, v, 238 p.: «L'Âme solitaire, par Albert Lozeau», p. 129-138; repris du *Soleil*, 28 décembre 1907.

BRUNET, Berthelot, *Histoire de la littérature canadienne-française*, Montréal, Éditions de l'Arbre, 1946, 186 p.

CAMPEAU, Sylvain, «De l'idolâtrie des formes. La poésie des exotiques», *Voix et images*, vol. XIX, n° 2 (56), hiver 1994, p. 342-362.

CHARBONNEAU, Jean, *Des influences françaises au Canada*, vol. 1, Montréal, Beauchemin,

1916, xix, 226 p.

CHARBONNEAU, Jean, *L'École littéraire de Montréal*, Montréal, A. Lévesque, série «Les jugements», 1935, 319 p.

CHARTIER, abbé Émile, «L'École littéraire de Montréal (1895-1940) et la rivalité Québec-Montréal», *La Revue de l'Université de Sherbrooke*, vol. 2, n° 3, mars 1962, p. 157-170.

COLLECTIF: L'ÉCOLE LITTÉRAIRE DE MONTRÉAL, *Soirées de l'École littéraire de Montréal*, Montréal [s.é.], 1925, 342 p.; Englebert Gallèze [Lionel Léveillé]: «Albert Lozeau», p. 25-28.

DANDURAND, abbé Albert, *La Poésie canadienne-française*, Montréal, Albert Lévesque, 1933, 244 p.; «Albert Lozeau»: p. 212-218; voir *L'Enseignement secondaire au Canada*, janvier 1931.

DANTIN, Louis [Eugène Seers], *Gloses critiques. Faits - oeuvres - théories*, Montréal, Éd. Albert Lévesque, «Librairie d'Action canadienne», 1931, 222 p.

DANTIN, Louis, *Gloses critiques*, (2^e série), Montréal, A. Lévesque, 1935, 170 p.

DUGAS, Henri-Marcel, *Apologies. M. Albert Lozeau, M. Paul Morin, M. Guy Delahaye, M. Robert La Roque de Roquebrune, M. René Chopin*, Montréal, Paradis-Vincent, 1919, 110 p.

DUGAS, Henri-Marcel, *Littérature canadienne. Aperçus*, Paris, Firmin-Didot, 1929, 202 p.

GABOURY, Placide, *Louis Dantin et la critique d'identification*, Montréal, Hurtubise HMH, «Reconnaisances», 1973, 273 p.

GARAND, Dominique, «Du polémique. La querelle entre régionalistes et exotiques au Québec», M.A. (Études françaises), Université de Sherbrooke, juin 1986, vii, 193 p.

GARAND, Dominique, *La Griffes du polémique*, Montréal, Hexagone, «Essais littéraires», 1989, 238 p.

GIGUÈRE, Richard, dir., *Réception critique des textes littéraires québécois*, Sherbrooke, Université de Sherbrooke, Cahiers d'études littéraires et culturelles, n° 7, 1982, 202 p.

GRANDPRÉ, Alphonse, de (c.s.v.), *Propos d'un éducateur*, Montréal, Librairie Saint-Viateur, 1944, p. 109-115. Cette étude a paru dans «*Les Billets du soir* de M. Albert Lozeau», *Action française*, vol. 3, n° 2, février 1919, p. 83-88 et *Le Devoir*, vol. 10, n° 50, 1^{er} mars 1919, p. 7.

HAYWARD, Annette M., «Le Conflit entre les régionalistes et les 'exotiques' au Québec (1900-1920)», Ph.D., Université McGill, 1980, 1046 p.

- HAYWARD, Annette et Agnès WHITFIELD, *Critique et littérature québécoise*, Montréal, Triptyque, 1992, 422 p.; A. Hayward: «Marcel Dugas critique-écrivain», p. 109-128.
- HAYWARD, Annette, «Régionalismes au Québec au début du siècle», «Régionalismes littéraires de la francophonie», *Tangence* (Rimouski), n° 40, mai 1993, p. 7-27.
- JOBIN, Antoine-Joseph, *Visages littéraires du Canada français*, Montréal, Éditions du Zodiaque, 1941, 270 p.
- LAHAISE, Robert, *Guy Delahaye et la modernité littéraire*, Montréal, Hurtubise HMH, «Cahiers du Québec», 1987, xvi, 549 p.
- LAMONDE, Yvan et Esther TRÉPANIÉ, *L'Avènement de la modernité culturelle au Québec*, Québec, IQRC, 1986, 319 p.
- LÉGER, Jules, *Le Canada français et son expression littéraire*, Paris, Librairie Nizet et Bastard, 1938, 211 p.
- LEMIRE, Maurice, dir., *L'Institution littéraire, Actes du colloque. IQRC (1979)*, Québec, Centre de recherche en littérature québécoise, 1986, 217 p.
- LESAGE, Jules-Siméon, *Propos littéraires. (Écrivains d'hier)*, 2^e série, Québec, Typographie de L'Action catholique, 1933, 260 p.
- MARCOTTE, Gilles, *Une littérature qui se fait. Essais critiques sur la littérature canadienne-française*, Montréal, HMH, «Constantes» n° 2, 1962, 295 p.
- MÉNARD, Jean, *La Vie littéraire au Canada français*, Ottawa, Éd. de l'Université d'Ottawa, «Cahiers du CRCCF», n° 5, 1971, 258 p.
- MICHON, Jacques, *Émile Nelligan. Les racines du rêve*, Montréal, P.U.M. et Sherbrooke, Éditions de l'Université de Sherbrooke, «Lignes québécoises», 1983, 178 p.
- MICHON, Jacques, «La Réception de l'oeuvre de Nelligan, 1904-1949», *Problems of literary reception / Problèmes de réception littéraire. Actes du colloque: «Vers une histoire de l'institution littéraire au Canada»*, Université d'Alberta, 1988, E.D. Blodgett et A.G. Purdy, Research Institute for Comparative Literature, p. 77-92.
- PAUL-CROUZET, Jeanne, *Poésie au Canada*, Paris, Didier-Privat, 1946, 372 p.
- PIERCE, Lorne, *An Outline of Canadian Literature*, Toronto, The Ryerson Press, 1927, 251 p.
- RIÈSE, Laure, *L'Âme de la poésie canadienne-française*, Toronto, The MacMillan Company of Canada Limited, 1955, xxxi, 263 p.
- RINFRET, Fernand, «Études sur la littérature canadienne-française». Première série:

Crémazie, 75 p.; Louis Fréchette, Saint-Jérôme, Librairie J.-É. Prévost, 1906.

ROBERT, Lucie, *Discours critique et discours historique dans le manuel d'histoire de la littérature canadienne de Mgr Camille Roy*, Québec, IQRC, «Edmond-de-Nevers», n° 1, 1982, 196 p.

ROBERT, Lucie, «L'Émergence de la notion de 'littérature canadienne-française' dans la presse québécoise (1870-1948)», *Problems of literary reception / Problèmes de réception littéraire. Actes du colloque: «Vers une histoire de l'institution littéraire au Canada»*, Université d'Alberta, 1988, E.D. Blodgett et A.G. Purdy, Research Institute for Comparative Literature, p. 136-143.

ROBERT, Lucie, *L'Institution du littéraire au Québec*, Québec, P.U.L., «Vie des lettres québécoises», n° 28, Centre de recherche en littérature québécoise, 1989, 272 p.

ROY, Camille, *Tableau de l'histoire de la Littérature canadienne-française*, Québec, Imprimerie de l'Action sociale, 1907, 81 p.

ROY, Camille, *Essais sur la littérature canadienne*, Québec, Librairie Garneau, 1907, 376 p.; Montréal, Librairie Beauchemin, «Bibliothèque canadienne: coll. Champlain», 1913, 232 p.

ROY, Camille, *Nos Origines littéraires*, Québec, L'Action sociale, 1909, 355 p.

ROY, Camille, *À l'ombre des érables. Hommes et livres*, Québec, Imprimerie de l'Action sociale limitée, 1924, 348 p.

ROY, Camille, *Histoire de la littérature canadienne*, Québec, L'Action sociale, 1930, 310 p.

TURNBULL, Jane M., *Essential Traits of French Canadian Poetry*, Toronto, Macmillan, 1938, 225 p.

VIATTE, Auguste, *Histoire littéraire de l'Amérique française*, Québec, P.U.L., 1954, p. 142-144.

WYCZYNSKI, Paul, *Émile Nelligan. Sources et originalité de son oeuvre*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, «Visages des Lettres canadiennes», CRLCF, 1960, 350 p.

VI. ÉTUDES HISTORIQUES ET CULTURELLES

[Anonyme], «Le Monument Crémazie», *La Presse*, 108^e année, n° 276, 1^{er} août 1992, p. A-9.

BÉLANGER, Réal, *Wilfrid Laurier. Quand la politique devient passion*, Montréal et Québec, P.U.L. et Les Entreprises Radio-Canada, 1986, 484 p.

- BERNARD, Jean-Paul, *Les Rouges. Libéralisme, nationalisme et anti-cléricalisme au milieu du XIX^e siècle*, Montréal, P.U.Q., 1971, 395 p.
- COLLECTIF CLIO, *L'Histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Le Jour, 1992, 646 p.
- CONDEMINE, Odette, *Octave Crémazie*, Montréal, Fides, «Albums», 1980, 273 p.
- DUMONT, G.-A., *L'École littéraire de Montréal. Réminiscences*, Montréal, Librairie G.-A. Dumont, 1917, 15 p.
- DUMONT, Fernand et J.-Charles FALARDEAU, dir., *Littérature et société canadienne-française*. Deuxième colloque de la revue *Recherche sociographique*, Québec, P.U.L., 1964, 272 p.
- DUMONT, Fernand et J.-Paul MONTMINY, dir., *Le Pouvoir dans la société canadienne-française*. Troisième colloque de la revue *Recherche sociographique*, Québec, P.U.L., 1966, 252 p.
- GAGNON, Marcel-Aimé, *Olivar Asselin toujours vivant*, Montréal, P.U.Q., 1974, 217 p.
- GIROUX, Robert, *Arthur de Bussières*, Sherbrooke, Cosmos, «Profils», 1975, 126 p.
- HAMEL, Réginald, *Charles Gill. Correspondance*, Montréal, Parti pris, «Terre-Québec», n° 1, 1969, 248 p.
- HAMEL, Réginald, *Gaëtane de Montreuil*, Montréal, L'Aurore, «Connaissance des pays québécois», 1976, 214 p.
- HAMELIN, Jean et COLL., *Histoire du Québec*, Édisem, St-Hyacinthe et Édouard Privat, Toulouse, «Univers de la France et des pays francophones», 1976, 538 p.
- HAYNE, David-M., «Les Lettres canadiennes en France. V. (1900-1914)», *Revue de l'Université Laval*, vol. XV, n° 8, avril 1961, p. 716-725.
- HAYNE, David-M., «Les Grandes Options de la littérature canadienne-française», *Conférences J.-A. de Sève. 1-10. Littérature canadienne-française*, Montréal, P.U.M., 1969, p. 25-52.
- HAYWARD, Annette, «La Presse québécoise et sa (ses) littérature(s): 1900-1930», *Problems of literary reception / Problèmes de réception littéraire. Actes du colloque: «Vers une histoire de l'institution littéraire au Canada»*, Université d'Alberta, 1988, E.D. Blodgett et A.G. Purdy, Research Institute for Comparative Literature, p. 40-48.
- HAYWARD, Annette, «La Rivalité Québec-Montréal au début du siècle», *Voix et images*, vol. XVI, n° 3 (48), printemps 1991, p. 514-524.

- LABERGE, Albert, *Journalistes, Écrivains et Artistes*, Montréal, Édition privée, [Imprimerie de Lamirande], 1945, [xii], 235 p., [édition tirée à soixante-quinze exemplaires].
- LAFLAMME, Jean et Rémi TOURANGEAU, *L'Église et le théâtre au Québec*, Montréal, Fides, 1979, 356 p.
- LANTHIER, Pierre et Guildo ROUSSEAU, dir., *La Culture inventée: les stratégies culturelles aux 19^e et 20^e siècles*, Québec, IQRC, 1992, 370 p.
- LAPOINTE, GUY et COLL., *Société, culture et religion à Montréal: XIX^e-XX^e siècles*; colloque tenu les 20 et 21 mai 1992 à l'Université de Montréal (faculté de théologie), Montréal, VLB, «Études québécoises», 1994, 338 p.
- LASCH, Christopher, *Le Complexe de Narcisse. La nouvelle sensibilité américaine*, trad. par Michel L. Landa, Paris, Robert Laffont, 1981, 341 p.
- LEMIEUX, J.-A., *La Loge l'Émancipation* (brochure), Montréal, Imprimerie de la Croix, 1910, 32 p.
- LE MOINE, Roger, *Deux loges montréalaises du Grand Orient de France*, Ottawa, P.U.O, «Cahiers du CRCCF», n° 28, 1991, 189 p.
- LIONNET, Jean, *Chez les Français du Canada*, 2^e édition, Paris, Plon-Nourrit, 1908, vi, 284 p.
- LINTEAU, Paul-André, René DUROCHER et Jean-Claude ROBERT, *Histoire du Québec contemporain, t. I: De la Confédération à la Crise (1867-1929)*, Montréal, Boréal, 1989, 758 p.
- MADELÉNAT, Daniel, *L'Intimisme*, Paris, P.U.F., «Littératures modernes», 1989, 244 p.
- MATHIEU, Jacques et Jacques LACOURSIÈRE, *Les Mémoires québécoises*, Sainte-Foy, P.U.L., 1991, 383 p.
- MILOT, Maurice, «L'Abbé John Holmes», *Les Cahiers nicolétains* (Nicolet), vol. 11, n° 4, décembre 1989, p. 172-178.
- MONIÈRE, Denis, *Le Développement des idéologies au Québec des origines à nos jours*, Montréal, Québec-Amérique, 1977, 381 p.
- PELLETIER-BAILLARGEON, Hélène, *Marie Gérin-Lajoie. De mère en fille, la cause des femmes*, Montréal, Boréal Express, 1985, 384 p.
- ROUSSEAU, Guildo, *L'Image des États-Unis dans la littérature québécoise (1775-1930)*, Sherbrooke, Naaman, 1981, 360 p.
- RUMILLY, Robert, *Histoire de la province de Québec*, Montréal, Bernard Valiquette, 1942;

vol. 11, *S.N. Parent*, 244 p.; vol. 12, *Les Écoles du Nord-Ouest*, 232 p.; vol. 13, *Henri Bourassa*, 312 p.; vol. 14, *Sir Lomer Gouin*, 176 p.; vol. 15, *Mgr Bruchési*, 211 p.; vol. 16, *Défaite de Laurier*, 221 p.

RUMILLY, Robert, *Histoire de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal*, Montréal, l'Aurore, «Connaissance des pays québécois», 1975, 564 p.

SCHULL, Joseph, *Laurier*, traduit par Hélène J. Gagnon, Montréal, HMH, 1968, 532 p.

SIMARD, Sylvain, *Mythe et reflet de la France*, Ottawa, P.U.O., «Cahiers du CRCCF», n° 25, 1987, 440 p.

VILLARS, Paul, *Alliance française. Comité de Montréal*, Montréal. [Alliance française], 1941, 108 p.

VINCENTHIER, Georges, *Histoire des idées au Québec. Des troubles de 1837 au référendum de 1980*, Montréal, VLB éditeur, 476 p.

WYCZYNSKI, Paul, Bernard JULIEN et Jean MÉNARD, *Archives des lettres canadiennes. Tome II: L'École littéraire de Montréal*, Montréal et Paris. Fides, «CRLCF», 1963; 2^e éd., 1972, Fides, p. 212-254.

WYCZYNSKI, Paul, *Nelligan. 1879-1941. Biographie*, Montréal, Fides, «Le Vaisseau d'or», 1987, xvi, 632 p.

VII. ÉTUDES THÉORIQUES ET MÉTHODOLOGIQUES

BELLEAU, André, «Le Conflit des codes dans l'institution littéraire québécoise», *Liberté*, 23^e année, n° 2 (134), mars-avril 1981, p. 15-20.

BELLEAU, André, *Y a-t-il un intellectuel dans la salle?*, Montréal, Primeur, «L'Échiquier», 1984, 206 p.

BOURDIEU, Pierre, «Le Marché des biens symboliques», *L'année sociologique*, 1971, n° 22, p. 49-126.

BOURDIEU, Pierre, «Le Champ littéraire», *Actes de la recherche*, septembre 1991, p. 4-46.

BOURDIEU, Pierre, *Les Règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil, «Libre examen», 1992, 486 p.

CHOAY, Françoise, *L'Allégorie du patrimoine*, Paris, Seuil, «La couleur des idées», 1992, 278 p.

- DUBOIS, Jacques, *L'Institution de la littérature (Introduction à une sociologie)*, Bruxelles, Éditions Labor, «Dossiers Media», 1978, 190 p.
- HAMEL, Réginald, *L'École littéraire de Montréal. Procès-verbaux et correspondance (et autres documents inédits sur l'École): réunis, classés et annotés par Réginald Hamel*, Montréal, Université de Montréal, 1974, xxii, 933 p.
- HÉBERT, Bruno, *Monuments et patrie*, Joliette, Pleins bords, 1980, 397 p.
- HOBBSAWN, E.J. et Terence RANGER, dir., *The Invention of Tradition*, Cambridge, 1986, 320 p.
- HUYGHE, René, *La Relève du réel: la peinture française au XIX^e siècle. Impressionnisme. Symbolisme*, Paris, Flammarion, 1974, 510 p.
- KAMMEN, Michael, «La Mémoire américaine et sa problématique», *Le Débat*, n° 50, mai 1984, p. 118-127.
- LAMONDE, Yvan, *Territoires de la culture québécoise*, Sainte-Foy, P.U.L., 1991, 293 p.
- LIPOVETSKY, Gilles. «Narcisse ou la stratégie du vide», *Le Débat*, Paris, Gallimard, n° 5, 1980, p. 113-128.
- MARCOTTE, Gilles, «Institution et courants d'air», *Liberté*, 23^e année, n° 2 (134), mars-avril 1981, p. 5-14.
- PELLETIER, Jacques, Jean-François CHASSAY et Lucie ROBERT, *Littérature et société* (Anthologie), Montréal, vlb éditeur, «Essais critiques», 1994, 448 p.

VIII. DICTIONNAIRES ET OUVRAGES GÉNÉRAUX

a) Manuels et anthologies

- BAILLARGEON, Samuel, *Littérature canadienne-française*, Montréal, Fides, 1957, p. 170-174.
- BESSETTE, Gérard, Lucien GESLIN et Charles PARENT, *Histoire de la littérature canadienne-française par les textes. Des origines à nos jours*, Montréal, «Centre éducatif et culturel», 1968, 704 p.
- DIONNE, René, *Anthologie de la littérature québécoise. Tome I: La Patrie littéraire 1760-1895*, vol. 2, Montréal, L'Hexagone, 1994, p. 299-823.
- FOURNIER, Jules et Olivar ASSELIN, *Anthologie des poètes canadiens*, composée par J.

Fournier, mise au point et préfacée par O. Asselin, Montréal, [s.é.], 1920, 309 p.; «Albert Lozeau, 1878 - », p. 210-217.

MAILHOT, Laurent et Pierre NEPVEU, *La Poésie québécoise des origines à nos jours*, Sillery, Presses de l'Université du Québec et Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1981, 714 p.

MARCOTTE, Gilles et François HÉBERT, *Anthologie de la littérature québécoise. Tome II: Vaisseau d'or et croix du chemin 1895-1935*, vol. 3, Montréal, l'Hexagone, 1994, p. 1-488.

ROY, Camille, *Manuel d'histoire de la Littérature Canadienne-Française*, Québec, Imprimerie de l'Action sociale, 3^e édition, p. 98-99.

ROY, Camille, *Manuel d'histoire de la littérature canadienne de langue française*, Montréal, Beauchemin, 1955, p. 106-107.

SYLVESTRE, Guy, *Anthologie de la poésie canadienne-française*, Montréal, Beauchemin, 1958, p. 74-79.

TOUGAS, Gérard, *Histoire de la littérature canadienne-française*, Paris, P.U.F., 1960, p. 100-101.

b) Dictionnaires et encyclopédies

BEAULIEU, André et Jean HAMELIN, *La Presse québécoise des origines à nos jours*, Québec, P.U.L., 1979; tome III (1880-1895), 421 p.; tome IV (1896-1910), 417 p.

HAMEL, Réginald, John HARE et Paul WYCZYNSKI, *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord*, Montréal, Fides, 1989, xxvi, 1364 p.

LEJEUNE, Louis-Marie, *Dictionnaire général de biographie, histoire, littérature, agriculture, commerce, industrie et des arts, sciences, moeurs, coutumes, institutions politiques et religieuses du Canada*, Ottawa, Université d'Ottawa, 1931, t. 2, 827 p.: p. 193.

LEMIRE, Maurice et COLL., *Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec*, Montréal, Fides, 1980; t. I, *Des origines à 1900*, lxvi, 927 p.; t. II, *1900-1939*, xcvi, 1363 p.

KALLMANN, Helmut, Gilles POTVIN et Kenneth WINTERS, *Encyclopédie de la musique au Canada*, Montréal, Fides, 1993 (2^e édition), tome I, 1293 p.; tome II, 2604 p.

ANNEXES

ANNEXE I

TEXTES D'ALBERT LOZEAU RETROUVÉS DANS LES REVUES ET LES JOURNAUX¹

1898

«Nouvelle canadienne. La voix des âmes du purgatoire» (prose), *Le Monde illustré*, 14^e année, n° 728, 16 avril 1898, p. 806-807.

«Aux Pieds de Marie» (prose), *Le Monde illustré*, 15^e année, n° 733, 21 mai 1898, p. 39.

«Le Passé» (prose), *Le Monde illustré*, 15^e année, n° 741, 16 juillet 1898, p. 165.

1899

«La Prière du mousse», *Le Monde illustré*, 15^e année, n° 772, 18 février 1899, p. 662.

«Haut les coeurs», *Le Monde illustré*, 16^e année, n° 783, 6 mai 1899, p. 3.

«Adieu», *Le Monde illustré*, 16^e année, n° 788, 10 juin 1899, p. 84.

«Pauvre Crémazie!», *Le Monde illustré*, 16^e année, n° 792, 8 juillet 1899, p. 147.

«Énigme», *Le Monde illustré*, 16^e année, n° 796, 5 août 1899, p. 215.

«Mon Rêve», *La Presse*, 15^e année, n° 268, 16 septembre 1899, p. 17.

«Fleur d'amitié», *La Presse*, 15^e année, n° 280, 30 septembre 1899, p. 17.

«Le Cri des braves», *Le Monde illustré*, 16^e année, n° 804, 30 septembre 1899, p. 342.

«Souriez, jeune femme!», *La Patrie*, 21^e année, n° 184, 30 septembre 1899, p. 14; repris dans *Le Passe-Temps*, 14 octobre 1899.

«Pensées d'automne», *La Presse*, 15^e année, n° 286, 7 octobre 1899, p. 17.

1. Note: cette bibliographie est le résultat d'une recherche personnelle, destinée à documenter la genèse de *L'Âme solitaire* (1907). Elle ne prétend pas à l'exhaustivité.

- «Souriez, jeune femme!», *Le Passe-Temps*, 5^e année, n° 119, 14 octobre 1899, p. 389; repris de *La Patrie*, 30 septembre 1899.
- «L'Automne», *Le Monde illustré*, 16^e année, n° 809, 4 novembre 1899, p. 422.
- «Sonnet. À M. et Mme P. Terrault à l'occasion de leur Noce d'Argent», *Le Passe-Temps*, 5^e année, n° 121, 11 novembre 1899, p. 419.
- «Simples choses», *Le Monde illustré*, 16^e année, n° 814, 9 décembre 1899, p. 500.
- «Noël», *La Presse*, 16^e année, n° 44, 23 décembre 1899, p. 21.
- «Cloches, sonnez!», *Le Journal*, 1^{ère} année, n° 7, 23 décembre 1899, p. 10; repris dans *Le Monde illustré*, 29 décembre 1900.
- «Bonne année», *La Presse*, 16^e année, n° 49, 30 décembre 1899, p. 12; repris dans *Le Saint-Laurent*, 9 janvier 1900.
- «Salut au nouvel an!», *Le Journal*, 1^{ère} année, n° 12, 30 décembre 1899, p. 7; repris dans *Le Saint-Laurent*, 27 décembre 1901 et dans *Le Passe-Temps*, 3 janvier 1903.
- «La France d'autrefois», *Le Monde illustré*, 16^e année, n° 817, 30 décembre 1899, p. 566.

1900

- «La Leçon au roi mage», *La Presse*, 16^e année, n° 54, 6 janvier 1900, p. 12.
- «Atelier de sculpture», *Les Débats*, 1^{ère} année, n° 6, 7 janvier 1900, p. 1.
- «Bonne année», *Le Saint-Laurent*, 5^e année, n° 8, 9 janvier 1900, p. 2; repris de *La Presse*, 30 décembre 1899.
- «Harmonie», *Le Passe-Temps*, 5^e année, n° 126, 20 janvier 1900, p. 539.
- «Le Rêve», *Le Monde illustré*, 16^e année, n° 823, 10 février 1900, p. 660.
- «Vingt ans!», *Le Passe-Temps*, 6^e année, n° 129, 3 mars 1900, p. 51.
- «J'espère en toi», *Les Débats*, 1^{ère} année, n° 14, 4 mars 1900, p. 1.
- «Sonnet», *Le Monde illustré*, 16^e année, n° 827, 10 mars 1900, p. 726.
- «Sonnet à l'harmonie», *Le Passe-Temps*, 6^e année, n° 131, 31 mars 1900, p. 99.
- «Gloire aux Muses!», *Le Monde illustré*, 16^e année, n° 832, 14 avril 1900, p. 806.
- «Le Chêne» dans G.-A. DUMONT, «Les Soirées du Château Ramezay», *Le Monde illustré*, 16^e année, n° 833, 21 avril 1900, p. 822; repris des *Soirées du Château de Ramezay*; repris dans *Le Temps* (Ottawa), 11 mai 1900 et dans *La Presse*, 31 mai 1902. Selon le fonds Albert-Lozeau à la BN du Québec, «Le Chêne» paraît dans *Le Passe-Temps*, 19^e année, n° 473, 10 mai 1913, p. 170-171: le texte est alors mis en musique par D.

Aug. Fontaine.

- «Le Chêne», *Le Temps* (Ottawa), vol. F, n° 157, 11 mai 1900, p. 2.
- «Conseil à une blonde», *Le Passe-Temps*, 6^e année, n° 134, 12 mai 1900, p. 171.
- «Madone», *Le Monde illustré*, 17^e année, n° 837, 19 mai 1900, p. 35.
- «Vieil antiquaire», *Les Débats*, 1^{ère} année, n° 26, 27 mai 1900, p. 1.
- «N'est-ce pas?», *Le Monde illustré*, 17^e année, n° 839, 2 juin 1900, p. 75.
- «Comme un ange», *Le Passe-Temps*, 6^e année, n° 138, 7 juillet 1900, p. 267.
- «Messidor», *Le Passe-Temps*, 6^e année, n° 141, 18 août 1900, p. 339; repris dans *Le Saint-Laurent*, 2 août 1901.
- «Une Pensée», *Le Passe-Temps*, 6^e année, n° 143, 15 septembre 1900, p. 387.
- «Rondel bachique», *Le Passe-Temps*, 6^e année, n° 145, 13 octobre 1900, p. 454.
- «Chanson d'automne», *Le Passe-Temps*, 6^e année, n° 147, 10 novembre 1900, p. 481.
- «La Voix du siècle», *Les Débats*, 1^{ère} année, n° 51, 18 novembre 1900, p. 1.
- «Les Morts qu'on oublie», *Le Monde illustré*, 17^e année, n° 864, 24 novembre 1900, p. 466.
- «L'Anathème», *Les Débats*, 2^e année, n° 55, 16 décembre 1900, p. 1.
- «Nouvelle année», *Le Passe-Temps*, 6^e année, n° 150, 22 décembre 1900, p. 555; repris dans *La Presse*, 28 décembre 1901.
- «Noël au temple», *La Patrie*, 22^e année, n° 255, 22 décembre 1900, p. 5.
- «Cloches, sonnez!», *Le Monde illustré*, 17^e année, n° 869, 29 décembre 1900, p. 562; repris du *Journal*, 23 décembre 1899.
- «La Mort des siècles», *Le Samedi*, 12^e année, n° 31, 29 décembre 1900, p. 8.

1901

- «Le Chantre du Seigneur», *Le Monde illustré*, 17^e année, n° 878, 2 mars 1901, p. 741.
- «Ainsi soit-il», *Le Monde illustré*, 17^e année, n° 880, 16 mars 1901, p. 769.
- «L'Anglification des Boers» (prose), *Le Monde illustré*, 17^e année, n° 882, 30 mars 1901, p. 796.
- «Alleluia», *Le Monde illustré*, 17^e année, n° 883, 6 avril 1901, p. 817.
- «Le Pardon suprême», *La Patrie*, 23^e année, n° 35, 6 avril 1901, p. 11.

- «L'Avenir» (aux fondateurs de *L'Étudiant*), *L'Étudiant*, n° 2, 6 avril 1901, p. 1.
- «Réformes orthographiques» (prose), *L'Étudiant*, n° 3, 13 avril 1901, p. 4.
- «Les Mauvais livres «vs» les bons» (prose), *Le Monde illustré*, 17^e année, n° 884, 13 avril 1901, p. 832.
- «Nos Journaux» (prose), *L'Étudiant*, n° 4, 20 avril 1901, p. 1.
- «Ère nouvelle», *Le Monde illustré*, 17^e année, n° 885, 20 avril 1901, p. 845.
- «La Distance n'efface pas la nationalité» (prose), *Le Monde illustré*, 17^e année, n° 885, 20 avril 1901, p. 848.
- «Pleurs perdus», *Le Monde illustré*, 17^e année, n° 886, 27 avril 1901, p. 862; repris dans *Le Passe-Temps*, 27 avril 1901.
- «Pleurs perdus», *Le Passe-Temps*, 7^e année, n° 159, 27 avril 1901, p. 147; repris dans *Le Monde illustré*, 27 avril 1901, p. 862.
- «Franc-parler: L'Usurier» (prose), *Le Monde illustré*, 18^e année, n° 887, 4 mai 1901, p. 6.
- «Le Rosier blanc», *Le Passe-Temps*, 7^e année, n° 160, 11 mai 1901, p. 171.
- «La Goutte de lait», *La Patrie*, 23^e année, n° 70, 18 mai 1901, p. 11.
- «Franc-parler. La Pauvreté et le vice sous le même toit» (prose), *Le Monde illustré*, 18^e année, n° 889, 18 mai 1901, p. 30.
- «Franc-parler. La Saint-Jean-Baptiste» (prose), *Le Monde illustré*, 18^e année, n° 890, 25 mai 1901, p. 54.
- «Nietzschéisme (Rêve)» (prose), *Le Passe-Temps*, 7^e année, n° 161, 25 mai 1901, p. 193.
- «Fraternellement» (À «Français»), *Le Passe-Temps*, 7^e année, n° 161, 25 mai 1901, p. 195; repris dans *La Patrie*, 10 mai 1902 et *L'Action sociale*, 15 août 1908.
- «La Violette», *Le Saint-Laurent*, 6^e année, n° 30, 7 juin 1901, p. 1.
- «La Chanson des prunelles», *La Patrie*, 23^e année, n° 88, 8 juin 1901, p. 18; repris dans *Le Saint-Laurent*, 5 juillet 1901 et dans *Le Passe-Temps*, 14 mars 1903.
- «Âmes et fleurs», *La Presse*, 17^e année, n° 190, 15 juin 1901, p. 13.
- «Mon Drapeau» (chanson), *La Patrie*, 23^e année, n° 100, 22 juin 1901, p. 8.
- «Le Pays des aïeux», *La Patrie*, 23^e année, n° 100, 22 juin 1901, p. 22.
- «Les Lucioles», *Le Passe-Temps*, 7^e année, n° 163, 22 juin 1901, p. 243.
- «Crépuscule», *Le Saint-Laurent*, 6^e année, n° 33, 26 juin 1901, p. 1.

- «Les Drapeaux français», *La Patrie*, 23^e année, n° 105, 29 juin 1901, p. 18.
- «La Chanson des prunelles», *Le Saint-Laurent*, 6^e année, n° 34, 5 juillet 1901, p. 1; repris de *La Patrie*, 8 juin 1901 et dans *Le Passe-Temps*, 14 mars 1903.
- «Ave Cesar!», *Le Passe-Temps*, 7^e année, n° 164, 6 juillet 1901, p. 267.
- «Juillet», *Le Pionnier*, 35^e année, 4^e série, n° 9, 7 juillet 1901, p. 8.
- «Les Mots d'amour», *Le Journal*, 2^e année, n° 176, 13 juillet 1901, p. 5.
- «Faucheur céleste», *Le Saint-Laurent*, 6^e année, n° 36, 19 juillet 1901, p. 1.
- «La Vie du coeur. Au soleil couchant» (prose), *Le Passe-Temps*, 7^e année, n° 165, 20 juillet 1901, p. 290.
- «Le Livre du souvenir» (chanson), *La Presse*, 17^e année, n° 219, 20 juillet 1901, p. 13.
- «À la lune», *Le Monde illustré*, 18^e année, n° 898, 20 juillet 1901, p. 182.
- «Aimons-nous», *La Patrie*, 23^e année, n° 123, 20 juillet 1901, p. 18: envoi pour ce concours.
- «Quand même», *Le Journal*, 2^e année, n° 188, 27 juillet 1901, p. 5.
- «Messidor», *Le Saint-Laurent*, 6^e année, n° 38, 2 août 1901, p. 1; repris du *Passe-Temps*, 18 août 1900.
- «Vieil espoir», *Le Passe-Temps*, 7^e année, n° 166, 3 août 1901, p. 315.
- «Coucher de soleil», *Le Monde illustré*, 18^e année, n° 900, 3 août 1901, p. 214.
- «L'Énigme», *La Presse*, 17^e année, n° 231, 3 août 1901, p. 13.
- «Il y a de l'argent» (prose), *Le Saint-Laurent*, 6^e année, n° 41, 23 août 1901, p. 1.
- «Ton Éventail», *La Presse*, 17^e année, n° 249, 24 août 1901, p. 13.
- «Silhouette. Mlle Georgine Bélanger. Gaétane de Montreuil» (prose), *Le Monde illustré*, 18^e année, n° 903, 24 août 1901, p. 259; repris dans *Le Saint-Laurent*, 30 août 1901.
- «Silhouette. Mlle Georgine Bélanger. Gaétane de Montreuil» (prose), *Le Saint-Laurent*, 6^e année, n° 42, 30 août 1901, p. 1; repris du *Monde illustré*, 24 août 1901.
- «Votre Âme» (chanson), *La Patrie*, 23^e année, n° 159, 31 août 1901, p. 18.
- «Demi-soupirs»: I. «Aubade», II. «Tombeau d'espoir», *Le Passe-Temps*, 7^e année, n° 168, 31 août 1901, p. 363.
- «La Femme», *La Presse*, 17^e année, n° 255, 31 août 1901, p. 13.
- «Je me souviens», *Le Saint-Laurent*, 6^e année, n° 43, 6 septembre 1901, p. 1.

- «Chimères...», *Le Saint-Laurent*, 6^e année, n° 45, 20 septembre 1901, p. 1.
- «Rose et papillon», *La Patrie*, 23^e année, n° 176, 21 septembre 1901, p. 15.
- «Les Étoiles», *Le Monde illustré*, 18^e année, n° 908, 28 septembre 1901, p. 337.
- «Envolée», *La Patrie*, 23^e année, n° 188, 5 octobre 1901, p. 19.
- «Le Bon silence», *Le Saint-Laurent*, 6^e année, n° 48, 11 octobre 1901, p. 1.
- «Demi-soupirs»: I. «Les Vers de rêve», II. «Le Vieux chêne», *Le Passe-Temps*, 7^e année, n° 171, 12 octobre 1901, p. 435.
- «Gaité du soir», *Le Pionnier*, 36^e année, 4^e série, n° 23, 13 octobre 1901, p. 5; repris dans *Le Temps* 21 octobre 1901.
- «Silhouette littéraire. Antonio Pelletier» (prose), *Le Monde illustré*, 18^e année, n° 912, 19 octobre 1901, p. 388-389; Madeleine cite un long passage de cet article dans «*Coeurs et Hommes de coeur* par Antonio Pelletier», *La Patrie*, 21 mars 1903.
- «Poussière», *La Patrie*, 23^e année, n° 200, 19 octobre 1901, p. 18.
- «Gaité [sic] du soir», *Le Temps* (Ottawa), vol. G, n° 282, 21 octobre 1901, p. 4; repris du *Pionnier*, 13 octobre 1901.
- «Fantaisie sur la ponctuation» (prose), *Le Saint-Laurent*, 6^e année, n° 49, 31 octobre 1901, p. 1.
- «La Chute», *Le Pionnier*, 36^e année, 4^e série, n° 26, 3 novembre 1901, p. 3.
- «La Vierge à la harpe», *Le Saint-Laurent*, 6^e année, n° 50, 8 novembre 1901, p. 1.
- «L'Étang des nénuphars», *La Patrie*, 23^e année, n° 217, 9 novembre 1901, p. 18.
- «Les Gueux», *Le Monde illustré*, 18^e année, n° 915, 9 novembre 1901, p. 436.
- «Le Coeur du poète», *La Presse*, 18^e année, n° 7, 9 novembre 1901, p. 17.
- «Septième année» (prose), *Le Saint-Laurent*, 7^e année, n° 1, 15 novembre 1901, p. 1.
- «Les *Chroniques du lundi* de Françoise» (prose), *La Patrie*, 23^e année, n° 229, 23 novembre 1901, p. 18.
- «Amour virginal», *Le Pionnier*, 36^e année, 4^e série, n° 31, 8 décembre 1901, p. 5.
- «Demi-soupirs»: I. «Jolie et belle», II. «Vieilles chansons», *Le Passe-Temps*, 7^e année, n° 176, 21 décembre 1901, p. 555.
- «Les Vieux Noël», *La Patrie*, 23^e année, n° 252, 21 décembre 1901, p. 11.
- «Après-midis [sic] d'automne», *Le Monde illustré*, 18^e année, n° 921, 21 décembre 1901, p.

«Noël!», *Le Saint-Laurent*, 7^e année, n° 7, 27 décembre 1901, numéro spécial, p. 2.

«Salut au nouvel an!», *Le Saint-Laurent*, 7^e année, n° 7, 27 décembre 1901, numéro spécial, p. 4; repris du *Journal*, 30 décembre 1899; repris et augmenté dans *Le Passe-Temps*, 3 janvier 1903.

«Nouvelle année», *La Presse*, 18^e année, n° 48, 28 décembre 1901, p. 17; repris du *Passe-Temps*, 22 décembre 1900.

1902

«Souvenirs», *La Patrie*, 23^e année, n° 268, 11 janvier 1902, p. 16.

«Saison d'antan», *La Presse*, 18^e année, n° 70, 25 janvier 1902, p. 17.

«Langage sympathique», *La Patrie*, 23^e année, n° 286, 1^{er} février 1902, p. 22.

«Joies mortes», *La Presse*, 18^e année, n° 76, 1^{er} février 1902, p. 17.

«Nos Réponses», *La Presse*, 18^e année, n° 88, 15 février 1902, p. 21.

«Petits poèmes à ritournelles»: I. «Sourire», II. «Les Mots», *La Patrie*, 24^e année, n° 6, 1^{er} mars 1902, p. 22.

«Toi», *La Presse*, 18^e année, n° 112, 15 mars 1902, p. 17.

«Astrologue», *Le Pionnier*, 36^e année, 4^e série, n° 45, 23 mars 1902, p. 2.

«Octave Crémazie et Benjamin Sulte» (prose), *La Patrie*, 24^e année, n° 41, 12 avril 1902, p. 22.

«La Patrie pleure», *La Patrie*, 24^e année, n° 47, 19 avril 1902, p. 22.

«La Musique des yeux», *La Presse*, 18^e année, n° 141, 19 avril 1902, p. 16; repris dans *L'Action sociale*, 15 août 1908.

«La Loi», *La Presse*, 18^e année, n° 153, 3 mai 1902, p. 16.

«Sous les étoiles», *Le Pionnier*, 36^e année, 4^e série, n° 51, 4 mai 1902, p. 2.

«Fraternellement», *La Patrie*, 24^e année, n° 64, 10 mai 1902, p. 22; repris du *Passe-Temps*, 25 mai 1901.

«Réponse à M. Charles Marcilly», *Le Journal*, 3^e année, n° 129, 20 mai 1902, p. 4.

«Le Chêne», *La Presse*, 18^e année, n° 176, 31 mai 1902, p. 14; repris des *Soirées du Château de Ramezay*.

«Les Deux vierges», *La Patrie*, 24^e année, n° 82, 31 mai 1902, p. 18.

- «Ses Yeux», *La Patrie*, 24^e année, n° 94, 14 juin 1902, p. 19.
- «Crémazie», *La Patrie*, 24^e année, n° 100, 21 juin 1902, p. 8; repris dans COLLECTIF, *Le Monument Crémazie. Brochure commémorative*, Montréal, 1906, Beauchemin: p. 52-54.
- «Le Respect du prélat», *Le Journal*, 3^e année, n° 172, 9 juillet 1902, p. 2.
- «Pour des pensées», *Le Journal de Françoise*, 1^{ère} année, n° 9, 26 juillet 1902, p. 97.
- «Ballade des hommes de la semaine prochaine», *La Patrie*, 24^e année, n° 130, 26 juillet 1902, p. 18.
- «Instantané Sylvestre», *Le Passe-Temps*, 8^e année, n° 193, 16 août 1902, p. 115.
- «Invitation», *Le Journal*, 3^e année, n° 229, 13 septembre 1902, p. 2.
- «Pour des yeux noirs», *La Patrie*, 24^e année, n° 178, 20 septembre 1902, p. 18.
- «L'Idéal bouquet», *La Presse*, 18^e année, n° 272, 20 septembre 1902, p. 12.
- «Soirs d'octobre», *La Presse*, 18^e année, n° 302, 25 octobre 1902, p. 16.
- «Rage vaine», *La Patrie*, 24^e année, n° 219, 8 novembre 1902, p. 22.
- «Tout près d'elle», *Le Passe-Temps*, 8^e année, n° 199, 8 novembre 1902, p. 163.
- «Chronique de Quinzaine. Au fil de la plume» (prose), *Le Passe-Temps*, 8^e année, n° 199, 8 novembre 1902, p. 162.
- «Le Premier meurtre du désert», *Le Journal*, 3^e année, n° 277, 10 novembre 1902, p. 2.
- «Bibliographie» (prose), *La Patrie*, 24^e année, n° 225, 15 novembre 1902, p. 22.
- «Nos Jolies filles» (prose), *Le Journal de Françoise*, 1^{ère} année, n° 17, 22 novembre 1902, p. 200.
- «Le Seul bien», *La Presse*, 19^e année, n° 18, 22 novembre 1902, p. 17.
- «Chronique de Quinzaine. Au fil de la plume» (prose), *Le Passe-Temps*, 8^e année, n° 201, 6 décembre 1902, p. 178.
- «La Vestale», *Le Journal de Françoise*, 1^{ère} année, n° 18, 6 décembre 1902, p. 205.
- «Lieux communs» (fragments), *L'Étincelle*, n° 2, 13 décembre 1902, p. 21.
- «Hosanna!», *La Patrie*, 24^e année, n° 253, 20 décembre 1902, p. 22.
- «Dans le soir»: I. «Visite d'étoiles», II. «Querelle instrumentale», III. «Bonsoir», *Le Passe-Temps*, 8^e année, n° 202, 20 décembre 1902, p. 187.

1903

- «Salut au nouvel an!», *Le Passe-Temps*, 8^e année, n° 203, 3 janvier 1903, p. 195; repris du *Saint-Laurent*, 27 décembre 1901.
- «Chronique de Quinzaine. Au fil de la plume» (prose), *Le Passe-Temps*, 8^e année, n° 203, 3 janvier 1903, p. 194-195.
- «Les Beignes», *La Patrie*, 24^e année, n° 269, 10 janvier 1903, p. 20; repris dans *Le Passe-Temps*, 14 février 1903.
- «Premier Péché par Madeleine» (prose), *La Patrie*, 24^e année, n° 269, 10 janvier 1903, p. 20.
- «Chronique de Quinzaine. Au fil de la plume» (prose), *Le Passe-Temps*, 9^e année, n° 205, 31 janvier 1903, p. 2.
- «La Musique», «Mandolines», «La Guitare», *Le Passe-Temps*, 9^e année, n° 206, 14 février 1903, p. 11.
- «Un peu d'art... culinaire. Les beignes», *Le Passe-Temps*, 9^e année, n° 206, 14 février 1903, p. 11; repris de *La Patrie*, 10 janvier 1903.
- «Dans le monde des lettres» (prose), *Le Passe-Temps*, 9^e année, n° 206, 14 février 1903, p. 12.
- «Au Bord de la mer», *La Presse*, 19^e année, n° 92, 21 février 1903, p. 16; repris des *Soirées du Château de Ramezay*, p. 392.
- «Chronique de Quinzaine. Au fil de la plume» (prose), *Le Passe-Temps*, 9^e année, n° 207, 28 février 1903, p. 18.
- «Dans le monde des lettres» (prose), *Le Passe-Temps*, 9^e année, n° 207, 28 février 1903, p. 21.
- «Fleur séchée», *Le Journal de Françoise*, 1^{ère} année, n° 24, 7 mars 1903, p. 281.
- «La Chanson des prunelles», *Le Passe-Temps*, 9^e année, n° 208, 14 mars 1903, p. 27; repris de *La Patrie*, 8 juin 1901 et du *Saint-Laurent*, 5 juillet 1901.
- «Chronique de Quinzaine. Au fil de la plume» (prose), *Le Passe-Temps*, 9^e année, n° 209, 28 mars 1903, p. 34-35.
- «Au Soleil», *Le Journal de Françoise*, 2^e année, n° 2, 18 avril 1903, p. 18.
- «Chronique de Quinzaine. Au fil de la plume» (prose), *Le Passe-Temps*, 9^e année, n° 211, 25 avril 1903, p. 50.
- «Chronique de Quinzaine. Au fil de la plume» (prose), *Le Passe-Temps*, 9^e année, n° 212, 9 mai 1903, p. 58-59.
- «Chronique de Quinzaine. Au fil de la plume» (prose), *Le Passe-Temps*, 9^e année, n° 213, 23 mai 1903, p. 66-67.
- «Le Piano divin», *Le Passe-Temps*, 9^e année, n° 213, 23 mai 1903, p. 67.

- «Chronique de Quinzaine. Au fil de la plume» (prose), *Le Passe-Temps*, 9^e année, n° 214, 6 juin 1903, p. 74.
- «Ballade des poètes», *Le Passe-Temps*, 9^e année, n° 215, 20 juin 1903, p. 83.
- «Chronique de Quinzaine. Au fil de la plume» (prose), *Le Passe-Temps*, 9^e année, n° 215, 20 juin 1903, p. 82-83.
- «La Bonne souffrance», *La Patrie*, 25^e année, n° 110, 4 juillet 1903, p. 18.
- «Nos Collaborateurs: M. Louis-Joseph Doucet» (prose), *Le Passe-Temps*, 9^e année, n° 216, 4 juillet 1903, p. 90.
- «Chronique de Quinzaine. Au fil de la plume» (prose), *Le Passe-Temps*, 9^e année, n° 216, 4 juillet 1903, p. 90-91.
- «Chronique de Quinzaine. Au fil de la plume» (prose), *Le Passe-Temps*, 9^e année, n° 217, 18 juillet 1903, p. 98.
- «Cycle d'impressions»: I. «[Arvers]», II. «L'aube», III. «L'aveu», IV. «Midi», V. «Ce ne sont pas tes yeux où de la lune veille», VI. «Vespérales», VII. «Anniversaire», VIII. «Octobre», IX. «Absence», X. «Vespérales», XI. «Renouveau», XII. «O Muse, dont la voix [...]», *La Revue canadienne*, 39^e année, vol. 2, août 1903, p. 372-377.
- «Chronique de Quinzaine. Au fil de la plume» (prose), *Le Passe-Temps*, 9^e année, n° 218, 1^{er} août 1903, p. 106-107.
- «Chronique de Quinzaine. Au fil de la plume» (prose), *Le Passe-Temps*, 9^e année, n° 219, 15 août 1903, p. 114-116.
- «Chronique de Quinzaine. Au fil de la plume» (prose), *Le Passe-Temps*, 9^e année, n° 220, 29 août 1903, p. 122-123.
- «Fantaisie automnale», *Le Journal de Françoise*, 2^e année, n° 14, 17 octobre 1903, p. 1.

1904

- «Résignation», *La Patrie*, 25^e année, n° 279, 2 janvier 1904, p. 22.
- «Tout ou rien», *La Patrie*, 25^e année, n° 297, 13 février 1904, p. 22.
- «Les Vieux temples», *Le Nationaliste*, 1^{ère} année, n° 1, 6 mars 1904, p. 2.
- «Émile Nelligan et l'art canadien» (prose), *Le Nationaliste*, 1^{ère} année, n° 2, 13 mars 1904, p. 4.
- «Les Vrais dieux», *Le Nationaliste*, 1^{ère} année, n° 4, 27 mars 1904, p. 1.
- «Un Homme délicat» (prose), *Le Nationaliste*, 1^{ère} année, n° 6, 10 avril 1904, p. 4.
- «Lumières brèves», *La Patrie*, 26^e année, n° 51, 23 avril 1904, p. 22.

- «Les Deux cloches», *Le Nationaliste*, 1^{ère} année, n° 9, 1^{er} mai 1904, p. 4.
- «L'Étoile», *La Patrie*, 26^e année, n° 74, 21 mai 1904, p. 22.
- «Le Rythme», *Le Passe-Temps*, 10^e année, n° 240, 4 juin 1904, p. 75; repris dans *Le Devoir*, 16 décembre 1939.
- «Le Piano d'Italie», *Le Nationaliste*, 1^{ère} année, n° 16, 19 juin 1904, p. 4.
- «L'Éternité», *Le Nationaliste*, 1^{ère} année, n° 22, 31 juillet 1904, p. 1.
- «L'Album», *Le Passe-Temps*, 10^e année, n° 246, 27 août 1904, p. 140.
- «Les Retours», *Le Nationaliste*, 1^{ère} année, n° 27, 4 septembre 1904, p. 1.
- «Septembre», *Le Nationaliste*, 1^{ère} année, n° 28, 11 septembre 1904, p. 1; repris dans *Le Devoir*, 31 août 1940.
- «Jour d'automne», *Le Nationaliste*, 1^{ère} année, n° 29, 18 septembre 1904, p. 1; repris dans *Le Devoir*, 12 octobre 1937.
- «La Leçon du jour», *Le Nationaliste*, 1^{ère} année, n° 30, 25 septembre 1904, p. 3.
- «Musiciana», *Le Nationaliste*, 1^{ère} année, n° 32, 9 octobre 1904, p. 3.
- «Les Mains gardiennes», *Le Passe-Temps*, 10^e année, n° 250, 22 octobre 1904, p. 179.
- «Chanson grise», *Le Nationaliste*, 1^{ère} année, n° 38, 20 novembre 1904, p. 4.
- «La Pendule», «Première neige», *Le Nationaliste*, 1^{ère} année, n° 39, 27 novembre 1904, p. 2.
- «Jour d'été en automne», *La Patrie*, 26^e année, n° 239, 3 décembre 1904, p. 22.
- «Deux rondels sur la neige», *Le Nationaliste*, 1^{ère} année, n° 40, 4 décembre 1904, p. 2.
- «L'An meilleur», *Le Journal de Françoise*, 3^e année, n° 18, 17 décembre 1904, p. 577.
- «Rondel musical», *Le Passe-Temps*, 10^e année, n° 254, 17 décembre 1904, p. 210.
- «Rondel à la vierge», *Le Nationaliste*, 1^{ère} année, n° 42, 18 décembre 1904, p. 2.

1905

- «Le Jeu divin», *Le Nationaliste*, 1^{ère} année, n° 44, 1^{er} janvier 1905, p. 2.
- «Sans Âme», *La Patrie*, 26^e année, n° 266, 7 janvier 1905, p. 22.
- «Sagesse», *Le Nationaliste*, 1^{ère} année, n° 46, 15 janvier 1905, p. 2.
- «Inconséquence», *Le Journal de Françoise*, 3^e année, n° 20, 21 janvier 1905, p. 617.

- «À une valseuse», *Le Nationaliste*, 1^{ère} année, n° 49, 5 février 1905, p. 3.
- «Rêve à vos genoux», *Le Passe-Temps*, 11^e année, n° 258, 11 février 1905, p. 11.
- «L'Attente», *Le Nationaliste*, 2^e année, n° 2, 12 mars 1905, p. 2; repris dans *La Maison moderne*, 26 août 1905 et dans *Le Devoir*, 10 juillet 1940.
- «Mars», *La Presse*, 21^e année, n° 121, 25 mars 1905, p. 15.
- «Erratum» (prose), *Le Passe-Temps*, 11^e année, n° 261, 25 mars 1905, p. 35.
- «Le Dépôt», *Le Journal de Françoise*, 4^e année, n° 1, 1^{er} avril 1905, p. 1.
- «La Planchette. Conte psychique» (prose), *Le Passe-Temps*, 11^e année, n° 260, 8 avril 1905, p. 42.
- «Printemps», *Le Nationaliste*, 2^e année, n° 6, 9 avril 1905, p. 3.
- «Le Miroir», *Le Nationaliste*, 2^e année, n° 8, 23 avril 1905, p. 3.
- «Mai», *La Presse*, 21^e année, n° 156, 6 mai 1905, p. 14.
- «Hymne à la patrie» (chanson), *Le Passe-Temps*, 11^e année, n° 267, 17 juin 1905, p. 170-171.
- «Juin», *La Presse*, 21^e année, n° 191, 17 juin 1905, p. 14.
- «Impressions», *Le Nationaliste*, 2^e année, n° 16, 18 juin 1905, p. 3.
- «À propos d'une chanson» (prose), *Le Nationaliste*, 2^e année, n° 20, 16 juillet 1905, p. 2.
- «À Émile Nelligan», *Le Nationaliste*, 2^e année, n° 21, 23 juillet 1905, p. 3.
- «L'Attente», *La Maison moderne*, n° 16, 26 août 1905, p. 1; repris du *Nationaliste*, 12 mars 1905 et dans *Le Devoir*, 10 juillet 1940.
- «Impressions nocturnes», *Le Journal de Françoise*, 4^e année, n° 11, 2 septembre 1905, p. 162.
- «Aux Femmes», *Le Nationaliste*, 2^e année, n° 27, 3 septembre 1905, p. 3.
- «Correspondance» (prose), *Le Journal de Françoise*, 4^e année, n° 12, 16 septembre 1905, p. 186.
- «Le Livre du souvenir» (chanson), *Le Passe-Temps*, 11^e année, n° 276, 21 octobre 1905, p. 316.
- «Impressions d'automne», *Le Nationaliste*, 2^e année, n° 34, 22 octobre 1905, p. 3.
- «Impressions», *Le Nationaliste*, 2^e année, n° 36, 5 novembre 1905, p. 3.
- «Impressions», *Le Nationaliste*, 2^e année, n° 37, 12 novembre 1905, p. 3.

- «Le Livret de *Cain*» (prose), *Le Nationaliste*, 2^e année, n° 38, 19 novembre 1905, p. 2.
- «Le Vin», *Le Nationaliste*, 2^e année, n° 39, 26 novembre 1905, p. 3.
- «Douleur», *Le Nationaliste*, 2^e année, n° 40, 3 décembre 1905, p. 3.
- «De la critique s.v.p.» (prose), *Le Nationaliste*, 2^e année, n° 41, 10 décembre 1905, p. 1.

1906

- «Le Bilan», *Le Bulletin de la Caisse nationale d'Économie*, vol. 2, n° 8, janvier 1906, p. 8; repris dans *Le Journal de Française*, 6 janvier 1906.
- «Le Bilan», *Le Journal de Française*, 4^e année, n° 19, 6 janvier 1906, p. 297; repris du *Bulletin de la Caisse nationale d'Économie*, janvier 1906.
- «Au Canada», *Le Nationaliste*, 2^e année, n° 49, 11 février 1906, p. 3.
- «Les Bagues», *Le Passe-Temps*, 12^e année, n° 285, 24 février 1906, p. 51.
- «Le Réveil», «Le Retour», *Le Journal de Française*, 4^e année, n° 23, 3 mars 1906, p. 361.
- «Villon voyage», *Le Nationaliste*, 3^e année, n° 3, 18 mars 1906, p. 3.
- «Rêves contraires», *L'Avenir du Nord*, 10^e année, n° 14, 5 avril 1906, p. 1.
- «Les Mouches du coche» (prose), *L'Avenir du Nord*, 10^e année, n° 15, 12 avril 1906, p. 1.
- «L'Art des vers» (prose), *Le Nationaliste*, 3^e année, n° 8, 22 avril 1906, p. 2.
- «Le Beau jour», *Le Journal de Française*, 5^e année, n° 3, 5 mai 1906, p. 33.
- «La Croix», *Le Nationaliste*, 3^e année, n° 10, 6 mai 1906, p. 3.
- «Un Pas en avant» (prose), *L'Avenir du Nord*, 10^e année, n° 22, 31 mai 1906, p. 1; repris dans *Le Nationaliste*, 10 juin 1906.
- «Impressions», *Le Nationaliste*, 3^e année, n° 14, 3 juin 1906, p. 3.
- «Ballade», *L'Avenir du Nord*, 10^e année, n° 23, 7 juin 1906, p. 1; repris dans *Le Devoir*, 18 avril 1912 et dans *Lauriers et Feuilles d'Érables*, p. 83.
- «Un Pas en avant» (prose), *Le Nationaliste*, 3^e année, n° 15, 10 juin 1906, p. 2; repris de *L'Avenir du Nord*, 31 mai 1906.
- «L'Exilé», *Le Nationaliste*, 3^e année, n° 20, 15 juillet 1906, p. 3.
- «Silence», *L'Avenir du Nord*, 10^e année, n° 29, 20 juillet 1906, p. 2.
- «Deux poètes», *Le Nationaliste*, 3^e année, n° 25, 20 août 1906, p. 3.

- «On demande... une oeuvre impérissable» (prose), *Le Nationaliste*, 3^e année, n° 28, 9 septembre 1906, p. 1.
- «L'Étoile et le violon», *L'Avenir du Nord*, 10^e année, n° 37, 14 septembre 1906, p. 1.
- «La Vraie gloire», *Le Nationaliste*, 3^e année, n° 29, 16 septembre 1906, p. 1.
- «Pastel d'automne», *Le Passe-Temps*, 12^e année, n° 301, 6 octobre 1906, p. 435.
- «À Alfred Laliberté», *Le Journal de Française*, 5^e année, n° 13, 6 octobre 1906, p. 194.
- «Désir», *L'Avenir du Nord*, 10^e année, n° 41, 12 octobre 1906, p. 1.
- «La Bonne saison», *Le Nationaliste*, 3^e année, n° 37, 11 novembre 1906, p. 3.
- «Première neige», *L'Avenir du Nord*, 10^e année, n° 46, 16 novembre 1906, p. 1; repris dans *Le Passe-Temps*, 1^{er} décembre 1906 et dans *Lauriers et Feuilles d'Érable*, p. 49.
- «Une Histoire littéraire canadienne-française» (prose), *L'Avenir du Nord*, 10^e année, n° 47, 23 novembre 1906, p. 3; repris dans *Le Nationaliste*, 9 décembre 1906.
- «Première neige», *Le Passe-Temps*, 12^e année, n° 305, 1^{er} décembre 1906, p. 531; repris de *L'Avenir du Nord*, 16 novembre 1906.
- «Baiser d'amour», *Le Journal de Française*, 5^e année, n° 17, 1 décembre 1906, p. 257; repris dans *Le Canada*, 5 octobre 1907.
- «Une Histoire littéraire canadienne-française» (prose), *Le Nationaliste*, 3^e année, n° 42, 9 décembre 1906, p. 3; repris de *L'Avenir du Nord*, 23 novembre 1906.
- «Note sur Garneau» (prose), *L'Avenir du Nord*, 10^e année, n° 50, 14 décembre 1906, p. 1; repris partiellement dans «Un poète jugé par un poète», *La Presse*, 23^e année, n° 38, 17 décembre 1906, p. 14.
- «Vir», *Le Nationaliste*, 3^e année, n° 43, 16 décembre 1906, p. 3.
- «Ma Vitre», *L'Avenir du Nord*, 10^e année, n° 51, 21 décembre 1906, p. 1.
- «Impressions», *Le Nationaliste*, 3^e année, n° 44, 23 décembre 1906, p. 3.
- «Page d'album», *Le Passe-Temps*, 12^e année, n° 307, 29 décembre 1906, p. 579.
- «Fin d'année», *Le Nationaliste*, 3^e année, n° 45, 30 décembre 1906, p. 1.
- «Impression», *Le Nationaliste*, 3^e année, n° 45, 30 décembre 1906, p. 3.

1907

- «Causerie féminine», *Le Nationaliste*, 3^e année, n° 46, 6 janvier 1907, p. 3; repris dans *Le Journal des marchands canadiens*, novembre 1941.

- «Les Poésies d'Alfred Garneau» (prose), *La Revue canadienne*, 43^e année, vol. 1, tome LII, février 1907, p. 169-180.
- «La Mort de Sainte Claire», *Le Nationaliste*, 4^e année, n^o 1, 24 février 1907, p. 1; repris dans *La Revue du Tiers-Ordre*, août 1907; cité par Madelon Rufiange dans *Le Devoir*, 20 juin 1931 et signalé par elle dans l'*Almanach de Saint-François*, 1921; repris dans *Lauriers et Feuilles d'Érables*, p. 81-82.
- «Stances», *L'Avenir du Nord*, 11^e année, n^o 12, 22 mars 1907, p. 1.
- «Vitre au soleil», *Le Nationaliste*, 4^e année, n^o 5, 24 mars 1907, p. 3.
- «Sur un crucifix», *La Semaine religieuse*, vol. XLIX, n^o 12, 25 mars 1907, p. 187; reproduit dans plusieurs publications, dont *Le Devoir*, 5 avril 1924. Selon É.-J. Auclair, ce sonnet a été adressé à Mgr Bruchési le 28 février 1907; il a été mis en musique par Alexis Contant.
- «La Littérature canadienne-française» (prose), *Le Canada*, 5^e année, n^o 10, 15 avril 1907, p. 4.
- «Les Vieux et les Jeunes» (prose), *Le Canada*, 5^e année, n^o 13, 18 avril 1907, p. 4.
- «Une Commission Permanente des Beaux-Arts à Québec» (prose), *L'Avenir du Nord*, 11^e année, n^o 16, 19 avril 1907, p. 1.
- «Explication» (prose), *Le Journal de Française*, 6^e année, n^o 2, 20 avril 1907, p. 22-23.
- «Le Fond et la forme» (prose), *Le Canada*, 5^e année, n^o 16, 22 avril 1907, p. 4.
- «Une Commission des Beaux-Arts à Québec» (prose), *Le Canada*, 5^e année, n^o 18, 24 avril 1907, p. 4.
- «L'Idéal» (prose), *Le Canada*, 5^e année, n^o 20, 26 avril 1907, p. 4.
- «Insensible nature», *Le Nationaliste*, 4^e année, n^o 10, 28 avril 1907, p. 3.
- «Genres littéraires» (prose), *Le Canada*, 5^e année, n^o 24, 30 avril 1907, p. 9.
- «Vieil érable [sic]», *Le Nationaliste*, 4^e année, n^o 11, 5 mai 1907, p. 1.
- «La Peur de vieillir», *Le Canada*, 5^e année, n^o 35, 15 mai 1907, p. 9.
- «Les Feuilles», *Le Canada*, 5^e année, n^o 41, 22 mai 1907, p. 9.
- «La Chute», *Le Nationaliste*, 4^e année, n^o 14, 26 mai 1907, p. 3.
- Albert Lozeau, Gonzalve Desaulniers, Germain Beaulieu et Jean Charbonneau, «Ce fameux concours. Intéressantes opinions [...]» (prose), *Le Canada*, 5^e année, n^o 48, 30 mai 1907, p. 10.
- «Une Voix», *L'Avenir du Nord*, 11^e année, n^o 23, 7 juin 1907, p. 1.

- «Canada», *Les poètes des clochers. Supplément aux Annales politiques et littéraires*, 15^e année, n° 1250, 9 juin 1907: p. 14; repris dans *L'Avenir du Nord*, 21 juin 1907.
- «Canada», *L'Avenir du Nord*, 11^e année, n° 25, 21 juin 1907, p. 1; repris de *Les poètes des clochers. Supplément aux Annales politiques et littéraires*, 9 juin 1907.
- «Lord's Day», *Le Nationaliste*, 4^e année, n° 19, 30 juin 1907, p. 3.
- «*La Mission de la jeunesse contemporaine*» (prose), *La Revue canadienne*, 43^e année, vol. 2, tome LIII, juillet 1907, p. 17-31.
- «La Mort de Sainte Claire», *Revue du Tiers-Ordre*, vol. 23, n° 8, août 1907, p. 314; repris du *Nationaliste*, 24 février 1907.
- «Amoureux», *Le Canada*, 5^e année, n° 107, 7 août 1907, p. 9.
- «Alfred de Musset», *Le Canada*, 5^e année, n° 113, 14 août 1907, p. 9.
- «Ouvre ton coeur», *L'Avenir du Nord*, 11^e année, n° 33, 16 août 1907, p. 1.
- «À un poète», *La Patrie*, 29^e année, n° 149, 17 août 1907, p. 22: «Extrait de *L'Âme solitaire*».
- «*Nouvelles Études de littérature canadienne-française* par M. Charles ab der Halden» (prose), *Le Nationaliste*, 4^e année, n° 26, 18 août 1907, p. 3.
- «Après la pluie», *Le Canada*, 5^e année, n° 119, 21 août 1907, p. 9.
- «La Muse», *Le Canada*, 5^e année, n° 125, 28 août 1907, p. 9.
- «À l'automne», *Le Canada*, 5^e année, n° 131, 4 septembre 1907, p. 9.
- «Anniversaire», *Le Journal de Françoise*, 6^e année, n° 11, 7 septembre 1907, p. 357: «Extrait de *L'Âme solitaire*».
- «Les Mots vivants», *Le Canada*, 5^e année, n° 137, 11 septembre 1907, p. 9.
- «Septembre», *La Patrie*, 29^e année, n° 171, 14 septembre 1907, p. 22; extrait de *L'Âme solitaire*.
- «Après», *Le Canada*, 5^e année, n° 143, 16 septembre 1907, p. 9.
- «*Nouvelles Études de Littérature Canadienne-Française*» (prose), *L'Avenir du Nord*, 11^e année, n° 39, 27 septembre 1907, p. 1.
- «Jour d'automne», *L'Avenir du Nord*, 11^e année, n° 39, 27 septembre 1907, p. 1; extrait de *L'Âme solitaire*.
- «Effet d'automne», *Le Canada*, 5^e année, n° 149, 29 septembre 1907, p. 9.
- «Dernière fleur», *Le Canada*, 5^e année, n° 155, 2 octobre 1907, p. 9.

- «Baiser d'amour», *Le Canada*, 5^e année, n° 158, 5 octobre 1907, p. 12; repris du *Journal de Française*, 1^{er} décembre 1906.
- «Le Salut» (prose), *La Patrie*, 29^e année, n° 189, 5 octobre 1907, p. 22.
- «Les Arbres d'octobre», *Le Canada*, 5^e année, n° 164, 12 octobre 1907, p. 9.
- «Tristesse d'amour», *Le Canada*, 5^e année, n° 167, 18 octobre 1907, p. 9; repris dans *Le Canada*, 30 novembre 1907.
- «Tribune libre» (prose), *Le Nationaliste*, 4^e année, n° 35, 20 octobre 1907, p. 2.
- «L'Apothéose» (À Albert Dreux), *Le Canada*, 5^e année, n° 173, 23 octobre 1907, p. 9; repris dans *L'Avenir du Nord*, 25 octobre 1907.
- «L'Apothéose», *L'Avenir du Nord*, 11^e année, n° 43, 25 octobre 1907, p. 1; repris du *Canada*, 23 octobre 1907.
- «Impressions musicales», *Le Canada*, 5^e année, n° 179, 30 octobre 1907, p. 9.
- «Repos», *Le Canada*, 5^e année, n° 193, 13 novembre 1907, p. 9.
- «Le Coeur», *Le Canada*, 5^e année, n° 202, 27 novembre 1907, p. 9.
- «Tristesse d'amour», *Le Canada*, 5^e année, n° 205, 30 novembre 1907, p. 12; repris du *Canada*, 18 octobre 1907.
- «Ennui», *Le Nationaliste*, 4^e année, n° 41, 1^{er} décembre 1907, p. 3.
- «Solitude», *Le Canada*, 5^e année, n° 208, 4 décembre 1907, p. 9.
- «Le Repos de la terre», *Le Canada*, 5^e année, n° 214, 11 décembre 1907, p. 9.
- «Conseil», *Le Canada*, 5^e année, n° 226, 18 décembre 1907, p. 9.
- «L'Effort des races» (prose), *Le Canada*, 5^e année, n° 229, 21 décembre 1907, p. 9.
- «Le Présent du pauvre», *Le Canada*, 5^e année, n° 229, 21 décembre 1907, p. 2.

1908

- «La Lutte», *Le Nationaliste*, 4^e année, n° 47, 12 janvier 1908, p. 3.
- «Bal exigu», *Le Canada*, 5^e année, n° 241, 15 janvier 1908, p. 9.
- «J'ai dit à la brise», *L'Avenir du Nord*, 12^e année, n° 3, 17 janvier 1908, p. 1.
- «La Censure aux Nouveautés» (prose), *Le Nationaliste*, 4^e année, n° 48, 19 janvier 1908, p. 1.
- «Jérusalem» (prose), *Le Nationaliste*, 4^e année, n° 48, 19 janvier 1908, p. 3; repris dans *La Patrie*, 1^{er} février 1908.

- «Jalousie», *Le Canada*, 5^e année, n° 247, 22 janvier 1908, p. 9.
- «L'Âme solitaire» (prose), *Le Canada*, 5^e année, n° 248, 23 janvier 1908, p. 4.
- «Sur un crucifix», *Le Semeur*, 4^e année, février 1908, p. 188; repris de *La Semaine religieuse*, mars 1907.
- «Jérusalem» (prose), *La Patrie*, 29^e année, n° 287, 1^{er} février 1908, p. 26; repris du *Nationaliste*, 19 janvier 1908.
- «À propos de rimes» (prose), *Le Nationaliste*, 4^e année, n° 51, 9 février 1908, p. 4.
- «En Marge de Verlaine», *Le Nationaliste*, 5^e année, n° 4, 22 mars 1908, p. 1.
- «Le Retour», *Le Semeur*, 4^e année, avril 1908, p. 247.
- «L'Heure calme», *Le Nationaliste*, 5^e année, n° 6, 5 avril 1908, p. 1.
- «Le Livre», *Le Canada*, 6^e année, n° 4, 8 avril 1908, p. 9.
- «Philosophie» ('On trouve toujours quelqu'un plus malheureux que soi'), *Le Nationaliste*, 5^e année, n° 7, 12 avril 1908, p. 1.
- «À M. Louis Fréchette» (Après avoir lu sa traduction du Poème de Mme M.-H. Gates [«La Nuit»]), *Le Nationaliste*, 5^e année, n° 9, 26 avril 1908, p. 1.
- «La Semence», *Le Semeur*, 4^e année, nos 11-12, juin-juillet 1908, p. 305.
- «Le Bonheur des roses», *Le Canada*, 6^e année, n° 98, 29 juillet 1908, p. 9.
- «La Musique des yeux» et «Fraternellement», *L'Action sociale*, 1^{ère} année, n° 196, 15 août 1908, p. 7: «La musique des yeux» repris de *La Presse*, 19 avril 1902; «Fraternellement» repris de *La Patrie*, 10 mai 1902 et du *Passe-Temps*, 25 mai 1901.
- «Première feuille morte», *Le Nationaliste*, 5^e année, n° 25, 16 août 1908, p. 1.
- «Le Château secret», *Le Canada*, 6^e année, n° 116, 19 août 1908, p. 9.
- «V'la le bon vent, v'la le joli vent», *Le Nationaliste*, 5^e année, n° 26, 23 août 1908, p. 1.
- «Le Crépuscule», *Le Canada*, 6^e année, n° 122, 26 août 1908, p. 9.
- «Lettre à M. Jean Vernay» (prose), *Le Canada*, 6^e année, n° 122, 26 août 1908, p. 9.
- «Garde ton rêve», *Le Canada*, 6^e année, n° 128, 2 septembre 1908, p. 9.
- «La Chanson du Passant» (prose), *Le Nationaliste*, 5^e année, n° 28, 6 septembre 1908, p. 3.
 Cette étude a paru dans *La Chanson du Passant. Études littéraires*, Montréal, Yon, [s.d.], p. 15-27.
- «Plaintes de la feuille», *Le Canada*, 6^e année, n° 134, 9 septembre 1908, p. 9.

- «Charme dangereux», *Le Nationaliste*, 5^e année, n° 29, 13 septembre 1908, p. 1.
- «La Royale Chanson», *Le Nationaliste*, 5^e année, n° 38, 15 novembre 1908, p. 3.
- «Enfants», *Le Nationaliste*, 5^e année, n° 41, 6 décembre 1908, p. 1.
- «Une Belle institution: La Société pour l'avancement des Sciences, des Lettres et des Arts» (prose), *Le Nationaliste*, 5^e année, n° 42, 13 décembre 1908, p. 3.
- «Les Plus touchantes», *La Patrie*, 30^e année, n° 254, 19 décembre 1908, p. 10.
- «Impressions», *Le Nationaliste*, 5^e année, n° 43, 20 décembre 1908, p. 3.
- Luc et Charles Launier [Albert Lozeau et Joseph-M. Melançon], «Échos et Ramées: Méditation; Impression crépusculaire; L'Amitié», *Le Nationaliste*, 5^e année, n° 44, 27 décembre 1908, p. 3.

1909

- «La torture», *Le Nationaliste*, 5^e année, n° 45, 3 janvier 1909, p. 1.
- Luc et Charles Launier de l'École artistique de Montréal [Albert Lozeau et Joseph-M. Melançon], «Échos et Ramées: Chose vue; Le Retour au village; Le Cigare de Havane», *Le Nationaliste*, 5^e année, n° 45, 3 janvier 1909, p. 3.
- Luc et Charles Launier de l'École artistique de Montréal [Albert Lozeau et Joseph-M. Melançon], «Tribune libre» (prose), *Le Nationaliste*, 5^e année, n° 45, 3 janvier 1909, p. 3.
- Luc et Charles Launier de l'École artistique nationale [Albert Lozeau et Joseph-M. Melançon], «Échos et ramées (Émaux et camées): La Barbe et le rasoir [sic]; Oh! n'insultez jamais...», *Le Nationaliste*, 5^e année, n° 46, 10 janvier 1909, p. 3.
- Luc et Charles Launier de l'École artistique nationale [Albert Lozeau et Joseph-M. Melançon], «Échos et ramées: La Boîte à pipe d'Amiens (Musée Condorcet); Chanson à ne pas trop boire; Charité», *Le Nationaliste*, 5^e année, n° 47, 17 janvier 1909, p. 3.
- Luc et Charles Launier de l'École artistique nationale [Albert Lozeau et Joseph-M. Melançon], «Échos et ramées: Conversion; Octobre; Les Heures», *Le Nationaliste*, 5^e année, n° 48, 24 janvier 1909, p. 3.
- «Idéal» (À Charles Gill), *Le Nationaliste*, 5^e année, n° 50, 7 février 1909, p. 1.
- «Secret perdu», *Le Canada*, 6^e année, n° 268, 17 février 1909, p. 9.
- «La Voix secrète», *Le Nationaliste*, 5^e année, n° 52, 21 février 1909, p. 1.
- «Encore Catulle Mendès. Une lettre de M. Albert Lozeau» (prose), *Le Nationaliste*, 6^e année, n° 2, 7 mars 1909, p. 2.
- «La Poussière du jour», *Le Nationaliste*, 6^e année, n° 3, 14 mars 1909, p. 3.

- «La Raison de nos jugements» (prose), *Le Nationaliste*, 6^e année, n° 3, 14 mars 1909, p. 3.
- «Face à la vie», *Le Terroir*, Montréal, Arbour & Dupont, avril 1909, 384 p.: p. 99; repris dans *Le Nationaliste*, 30 avril 1911.
- «Vanité!», *Le Nationaliste*, 6^e année, n° 6, 4 avril 1909, p. 3.
- «Les Poésies de Lucien Rainier» (prose), *Le Nationaliste*, 6^e année, n° 7, 11 avril 1909, p. 3; n° 8, 18 avril 1909, p. 3; n° 9, 25 avril 1909, p. 3; n° 10, 2 mai 1909, p. 3.
- «Le Sonnet», *Le Nationaliste*, 6^e année, n° 10, 2 mai 1909, p. 3.
- «Liberté», *Le Nationaliste*, 6^e année, n° 11, 9 mai 1909, p. 3.
- «Musique», *Le Nationaliste*, 6^e année, n° 41, 5 décembre 1909, p. 3.
- «Couronnement», *Le Nationaliste*, 6^e année, n° 43, 19 décembre 1909, p. 3.

1910

- «À Émile Nellligan» [sic], *Le Nationaliste*, 6^e année, n° 48, 16 janvier 1910, p. 2.
- «Billet à M. le juge A.-B. Routhier» (prose), *Le Nationaliste*, 6^e année, n° 48, 23 janvier 1910, p. 4.
- «Télépathie», *Le Nationaliste*, 6^e année, n° 50, 6 février 1910, p. 2.
- «Rêve académique» (prose), *Le Nationaliste*, 6^e année, n° 51, 13 février 1910, p. 3.
- «Déchéance», *Le Devoir*, 1^{ère} année, n° 42, 26 février 1910, p. 4.
- «Nouvelle loi», *Le Devoir*, 1^{ère} année, n° 48, 5 mars 1910, p. 4.
- «Les Phases ou le danger des mauvaises fréquentations» (prose), *Le Devoir*, 1^{ère} année, n° 85, 19 avril 1910, p. 1.
- «Ce que dit M. Lozeau. Une réponse à M. Henri-Marcel Dugas» (prose), *Le Devoir*, 1^{ère} année, n° 88, 22 avril 1910, p. 2.
- «Dernier mot» (prose), *Le Devoir*, 1^{ère} année, n° 90, 25 avril 1910, p. 2.
- «Billet. À Louis-Joseph Doucet, poète lyrique» (prose), *Le Devoir*, 1^{ère} année, n° 146, 30 juin 1910, p. 1; cette étude a paru dans *La Jonchée nouvelle. Études littéraires*, Montréal, Yon, [s.d.], p. 13-15.
- «Les Chemins de l'Âme» (prose), *Le Devoir*, 1^{ère} année, n° 214, 19 septembre 1910, p. 1.
- «Soirs d'octobre», *La Revue populaire*, 3^e année, n° 10, octobre 1910, p. 63.
- «Noël du coeur», *Le Nationaliste*, 7^e année, n° 44, 25 décembre 1910, p. 1; Jeanne d'Arc Seguin a constaté que ce poème est une variante de «Noël solitaire» dans *Poésies*

complètes, *Les Images du pays et Lauriers et Feuilles d'Érable*, p. 115.

1911

«Au Miroir», *L'Action*, 1^{ère} année, n° 2, 22 avril 1911, p. 4.

«Joie grave», *L'Action*, 1^{ère} année, n° 3, 29 avril 1911, p. 1.

«Face à la vie», *Le Nationaliste*, 8^e année, n° 10, 30 avril 1911, p. 1; repris du *Terroir*, avril 1909.

«Lumière de mai», *L'Action*, 1^{ère} année, n° 6, 20 mai 1911, p. 3.

«Chanson d'amour», *Le Devoir*, 2^e année, n° 188, 12 août 1911, p. 1.

«Le Mélange», *Le Devoir*, 2^e année, n° 258, 4 novembre 1911, p. 1.

«Vers rejetés», *Le Devoir*, 2^e année, n° 270, 18 novembre 1911, p. 1.

«Humble offrande», *Le Nationaliste*, 8^e année, n° 44, 24 décembre 1911, p. 1.

1912

«Une Lettre de M. Lozeau» (prose), *L'Action*, 2^e année, n° 78, 5 octobre 1912, p. 1.

«Roses fanées», *Le Devoir*, 3^e année, n° 242, 12 octobre 1912, p. 1.

1913

«À la Langue française», *Premier Congrès de la langue française au Canada. Compte rendu*, Québec, Imprimerie de l'Action sociale, 1913, p. 649.

«Le Chêne», *Le Passe-Temps*, 19^e année, n° 473, 10 mai 1913, p. 170-171; musique D. Aug. Fontaine; repris des *Soirées du Château de Ramezay*.

«À ma ville natale», *L'Action*, 3^e année, n° 120, 26 juillet 1913, p. 3.

1914

«Heureuses les hirondelles», *Le Nationaliste*, 11^e année, n° 24, 2 août 1914, p. 1.

«Pour les soldats blessés», *La Patrie*, 36^e année, n° 240, 5 décembre 1914, p. 15.

1916

«Le Joli mai», *Le Devoir*, 7^e année, n° 118, 20 mai 1916, p. 1.

«Résolution», *Le Devoir*, 7^e année, n° 294, 16 décembre 1916, p. 1.

1917

«Prière aux étoiles», *Le Devoir*, 8^e année, n° 88, 16 avril 1917, p. 1.

«Le Vieux coq», *La grande Revue*, 1^{ère} année, n° 6, 26 mai 1917, p. 13.

«La Rêveuse», *Le Devoir*, 8^e année, n° 203, 29 août 1917, p. 5.

1918

«Prière pour bien commencer l'année», *Le Parler français*, 16^e année, n° 5, janvier 1918, p. 193.

«Charles Gill», *Le Devoir*, 9^e année, n° 245, 17 octobre 1918, p. 1.

1919

«Les Cailloux par Jean Nolin» (prose), *Le Devoir*, 10^e année, n° 74, 29 mars 1919, p. 1.

«Préface du *Cap Éternité*», *Le Devoir*, 10^e année, n° 159, 7 juillet 1919, p. 1.

«Couleur du Temps par Michelle LeNormand» (prose), *Action française*, 3^e année, n° 12 décembre 1919, p. 559-562.

1920

«Le Régionalisme littéraire. Opinions et Théories» (prose), *Mémoires de la Société Royale du Canada*, 3^e série, vol. 14, sec. 1, mai 1920, p. 83-95; repris dans *Tangence* (Rimouski), n° 40, mai 1993, p. 101-115.

«Brins d'herbe par Monique» (prose), *Le Devoir*, 11^e année, n° 229, 29 septembre 1920, p. 1.

«Le Mauvais Passant par Albert Dreux» (prose), *Le Devoir*, 11^e année, n° 250, 23 octobre 1920, p. 1.

«Deux mots», *Le Devoir*, 11^e année, n° 257, 2 novembre 1920, p. 1.

«La Divine pauvreté», *La Revue moderne*, 8^e année, n° 2, 15 décembre 1920, p. 22.

1921

«L'Étoile tombée», *Le Nationaliste*, 18^e année, n° 2, 20 février 1921, p. 3. Selon Jeanne d'Arc Seguin, ce poème est une variante de «L'Étoile» paru dans *La Patrie*, 21 mai 1904.

1923

«Dans la brise du terroir par Alphonse Désilets» (prose), *Le Devoir*, 14^e année, n° 40, 17 février 1923, p. 1.

«Les trois lyres par Blanche Lamontagne» (prose), *Le Devoir*, 14^e année, n° 76, 2 avril 1923, p. 1.

«Les Lettres au service de l'idée patriotique» (prose), *Le Devoir*, 14^e année, n° 276, 24 novembre 1923, p. 8; repris dans *Almanach de la langue française*, 1924, p. 93-94.

1924

«Une Bonne soeur passe», *Le Devoir*, 15^e année, n° 124, 27 mai 1924, p. 5.

ANNEXE II

PUBLICATIONS DE LOZEAU DANS LES PÉRIODIQUES²

Années	Périodiques	Poésie	Prose	Total
1898				
	<i>Le Monde illustré</i>	-	3	3
1899				
	<i>Le Monde illustré</i>	9	-	9
	<i>La Presse</i>	5	-	5
	<i>Le Passe-Temps</i>	2	-	2
	<i>Le Journal</i>	2	-	2
	<i>La Patrie</i>	1	-	1
		19	0	19
1900				
	<i>Le Passe-Temps</i>	10	-	10
	<i>Le Monde illustré</i>	8	-	8
	<i>Les Débats</i>	5	-	5
	<i>La Presse</i>	1	-	1
	<i>Le Saint-Laurent</i>	1	-	1
	<i>Le Temps (Ottawa)</i>	1	-	1
	<i>La Patrie</i>	1	-	1
	<i>Le Samedi</i>	1	-	1
		28	0	28
(Les 7 poèmes parus dans les <i>Soirées</i> ne figurent pas ici)				
1901				
	<i>Le Monde illustré</i>	10	8	18
	<i>Le Saint-Laurent</i>	11	4	15

2. Nous avons cru utile de présenter ce tableau pour permettre au lecteur de suivre plus aisément le parcours de Lozeau dans les différents périodiques. À noter que lorsque Lozeau soumet plus d'un poème sous le même titre, nous comptons chacune des pièces.

	<i>La Patrie</i>	13	1	14
	<i>Le Passe-Temps</i>	12	2	14
	<i>La Presse</i>	7	-	7
	<i>Le Pionnier</i>	4	-	4
	<i>Le Journal</i>	2	-	2
	<i>L'Étudiant</i>	1	2	3
	<i>Le Temps</i>	1	-	1
		$\bar{61}$	$\bar{17}$	$\bar{78}$
1902				
	<i>La Patrie</i>	13	2	15
	<i>La Presse</i>	10	-	10
	<i>Le Passe-Temps</i>	5	2	7
	<i>Le Journal</i>	4	-	4
	<i>Le Journal de Françoise</i>	2	1	3
	<i>Le Pionnier</i>	2	-	2
	<i>L'Étincelle</i>	1	-	1
		$\bar{37}$	$\bar{5}$	$\bar{42}$
1903				
	<i>Le Passe-Temps</i>	8	17	25
	<i>La Revue canadienne</i>	12	-	12
	<i>La Patrie</i>	2	1	3
	<i>Le Journal de Françoise</i>	3	-	3
	<i>La Presse</i>	1	-	1
		$\bar{26}$	$\bar{18}$	$\bar{44}$
1904				
	<i>Le Nationaliste</i>	19	2	21
	<i>La Patrie</i>	5	-	5
	<i>Le Passe-Temps</i>	4	-	4
	<i>Le Journal de Françoise</i>	1	-	1
		$\bar{29}$	$\bar{2}$	$\bar{31}$
1905				
	<i>Le Nationaliste</i>	18	3	21
	<i>Le Journal de Françoise</i>	4	1	5
	<i>Le Passe-Temps</i>	3	1	4
	<i>La Presse</i>	3	-	3
	<i>La Patrie</i>	1	-	1
	<i>La Maison moderne</i>	1	-	1
		$\bar{30}$	$\bar{5}$	$\bar{35}$

Années	Périodiques	Poésie	Prose	Total
1906				
	<i>Le Nationaliste</i>	14	4	18
	<i>L'Avenir du Nord</i>	7	4	11
	<i>Le Journal de Françoise</i>	6	-	6
	<i>Le Passe-Temps</i>	4	-	4
	<i>La Presse</i>	-	1	1
	<i>Bulletin de la Caisse nationale d'Économie</i>	-	1	1
		<u>31</u>	<u>10</u>	<u>41</u>
	1907 jusqu'à la parution de <i>L'Âme solitaire</i> (août)			
	<i>Le Canada</i>	3	6	9
	<i>Le Nationaliste</i>	7	0	7
	<i>La Revue canadienne</i>	-	2	2
	<i>L'Avenir du Nord</i>	3	1	4
	<i>Le Journal de Françoise</i>	-	1	1
	<i>La Semaine religieuse</i>	1	-	1
	<i>Les Poètes de clochers</i>	1	-	1
		<u>15</u>	<u>10</u>	<u>25</u>
TOTAL		276	70	346

ANNEXE III

POÈME MANUSCRIT DE JOSEPH LOZEAU RETROUVÉ³

ÉLÉGIAQUE

Laissez vibrer en paix la lyre de mon cœur,
Oh! laissez la [sic] pleurer; elle y met son bonheur....
Un matin la fleur naît... le soir elle est flétrie!...
Il en est bien ainsi, des jours de cette vie!...
Séchons pourtant nos pleurs, Celui que nous pleurons
Jamais n'aurait trouvé de plus dignes maisons,
O mon enfant, qu'enivraient nos louanges,
Sous la voûte céleste, avec les petits anges,
Encense le Très-Haut, redis des airs joyeux;
Puis, que la harpe d'or qui vibre dans les Cieux
Hautement accompagne et tes chants et tes jeux.
Montréal, 23 août 1885 - J.L.

Tiré du document intitulé «Notes généalogiques» au répertoire du fonds Albert-Lozeau (BN du Québec: pièce 384/3/1, 67 p. ms: p. 34).

3. Il s'agit d'un poème acrostiche composé après la mort d'un de ses enfants, Louis-Joseph. Ce dernier, possiblement victime de l'épidémie de variole, qui a sévi en 1885.

ANNEXE IV

ÉMILE NELLIGAN ET L'ART CANADIEN⁴ (texte d'Albert Lozeau)

Après l'admirable étude de Louis Dantin sur Émile Nelligan, il ne reste guère à dire de nouveau concernant la vie intellectuelle, sitôt close, hélas! et l'oeuvre de ce poète que le génie habitait.

Louis Dantin, un artiste impeccable, ayant intimement connu Nelligan, nous l'explique avec une fraternelle sympathie et une impartialité jusqu'à ce jour inconnue en critique. La plupart des réserves qu'il se permet de faire à l'égard des poésies de Nelligan, sont inspirées par le souci de la vérité ou du moins, par une conviction en tous points sincère et respectable.

Il ne faut pas oublier que Nelligan était un poète de dix huit [sic] ans. Le seul reproche - si reproche il y a - qu'on puisse lui adresser, à la lecture de son livre, c'est parfois son inexpérience, c'est-à-dire sa jeunesse; et malgré cela, il a écrit les plus beaux vers qui aient jamais chanté dans une âme de poète canadien. Il a été le plus original, le plus vrai, le plus ému, le plus naturellement artiste. Sans avoir eu l'avantage d'admirer le Beau sous ses formes diverses, il en avait l'intuition; son esprit en créait les innombrables manifestations. La Beauté, son plus sincère amour, se révélait [sic] à lui comme en des songes de paradis, et de son pinceau magique le poète en fixait les multiples aspects, d'un trait vif et lumineux. Quelque route qu'il eût décidé de suivre, l'ayant cru la seule bonne, elle l'eût sans doute conduit à l'immortelle gloire, comme Baudelaire, Leconte de Lisle et Rodenbach y parvinrent, chacun par un chemin différent. Et qu'on ne s'étonne pas de nous entendre évoquer ici les plus grands noms de la littérature française: par son précoce et incontestable génie, Nelligan s'annonçait de leur famille.

C'est pourquoi nous n'approuvons pas généralement les critiques qui reprochent aux auteurs - nous parlons ici des poètes seuls - de ne pas estampiller leurs oeuvres, comme on fait d'un objet quelconque: «Made in Germany»; de ne pas exactement situer leurs productions; qui exigent le certificat de naissance de tel sonnet, et qui gémissent s'il ne porte pas le cachet canadien et ne fleure point le terroir à pleines rimes. Cette plainte, devenue banale, nous semble s'appliquer à Nelligan moins qu'à tout autre pour deux raisons: sa jeunesse et sa tournure particulière d'esprit. Louis Dantin lui-même va peut-être nous aider à le démontrer; citons ces lignes d'un style châtié qui exhale un parfum de si bon français:

4. Ce texte d'Albert Lozeau a paru dans *Le Nationaliste*, vol. 1, n° 2, 13 mars 1904, p. 4.

«Je regrette que Nelligan n'ait pas au moins démarqué la part initiative de son oeuvre en donnant un cachet canadien à ses souvenirs étrangers, ou, plus généralement, qu'il n'ait pas pris plus près de lui ses sources habituelles d'inspiration. Sa poésie y eût gagné, certes, en personnalité et en vérité! Pourquoi tous ces bibelots de Saxe, et tous ces vases étrusques, et toutes ces dentelles de Malines? Pourquoi sa tristesse même est-elle toujours hantée de souvenirs de Baudelaire, Gérard de Nerval et autres «poètes maudits»? S'il fallait imiter ces grands hommes, s'était [sic] en chantant, à leur exemple, la nature et les âmes qui l'entouraient, et avant tout son propre coeur. L'essai d'un art indépendant et franchement national n'a pas encore été chez nous, sérieusement tenté. Nous avons des artistes qui font rouler les strophes avec une belle majesté; d'autres qui sertissent les syllabes en orfèvres patients et habiles; mais que n'emploient-ils leur talent à dire notre nature canadienne, la beauté typique de nos fleuves, de nos forêts, la grâce ou l'horreur de nos paysages?

.....

«Après tout, nous ne décrivons pas l'Orient mieux que Loti, ni l'Inde que Leconte de Lisle; mais nous pouvons enchasser [sic] dans des vers flambant neufs le frisson de nos glaces, le calme de nos lacs immenses, la gaîté blanche de nos foyers; et l'absence même de prédécesseurs et de modèles nous forcera d'être nous même [sic].

.....

«Il n'y a que Pamphile Lemay, que je sache, dont la vision poétique se soit nettement restreinte aux hommes et aux choses de notre pays, malheureusement, chez lui, la forme n'est pas toujours à la hauteur de la pensée. Nelligan, lui, avait la forme, et eût pu nous donner une oeuvre nationale d'une entière et vivante nouveauté!»

Certes, mieux que personne il l'eût pu, si son génie l'eût poussé dans cette voie. Sans doute aussi que notre pays offre aux yeux des artistes d'admirables paysages, et son histoire de nobles sujets d'épopée; mais toutes les beautés, pour être chantées en des vers dignes d'elles, demandent un talent mûri par l'étude et affermi par l'observation: et Nelligan avait dix-huit ans!

Comme le laisse discrètement entendre Louis Dantin, c'est en vain que par notre littérature poétique canadienne un étranger chercherait à se faire une idée exacte du coin de terre que nous habitons. Tous ceux qui ont tenté la peinture de nos sites pittoresques, sauvages, montagneux; de nos plaines de nos lacs [sic], n'ont réussi qu'à rimer des vers incolores plats et faux. - J'excepte Crémazie, Gonzalve Désaulniers et Nérée Beauchemin. - Ils se sont fourvoyés misérablement: la description n'était pas leur part. Loin d'exalter les charmes de la nature qu'ils prétendaient glorifier, ils les ont dépréciés.

Nelligan, avec son sens critique si fin, s'en est sans doute aperçu, et peut-être s'est-il dit: «J'en parlerai mieux que les autres, de mon pays, ou pas du tout, si ce n'est pas là mon talent!»

Et il n'était pas temps déjà pour le poète de se décider sur le parti à prendre, lui qui ne pouvait pas encore avoir adopté une forme entièrement et définitivement personnelle,

puisqu'il se faisait lui-même, tout à fait fervent élève des maîtres des différentes écoles; puisqu'on le voit tantôt adoptant la manière de penser de Verlaine, - mais en conservant toujours beaucoup de sa puissante originalité; - tantôt celle de Baudelaire, pour ensuite lui préférer celle de Rodenbach, qu'il délaisse pour celle de Rollinat, qu'il abandonne une page plus loin, pour celle de Fernand Gregh.

Nelligan était donc hésitant sur la voie à suivre; son génie tâtonnait; il se cherchait. De même que le costume change suivant le pays, de même la forme se modifie suivant la pensée qu'elle doit revêtir. Le poète serait sans doute arrivé à une idée maîtresse devant le mener en droite ligne à un but fixé, et conforme aux aptitudes qu'il se reconnaissait, mais lequel?

Qu'importe, après tout! que le génie se fixe un genre propre, si les oeuvres qu'il produit sont belles! À quelque pays lointain ou proche, barbare ou civilisé, qu'une oeuvre d'art doive son inspiration, c'est quand même et toujours la patrie de l'artiste qui en bénéficie.

N'imposons nos sentiments à personne; si le Ciel fait à notre pays la grâce qu'un artiste lui naisse et dont la vocation soit de décrire les beautés de notre nature, il saura bien se révéler tout seul!

Parce que Leconte de Lisle a décrit l'Inde, s'ensuit-il qu'il soit un auteur indou, et, par ce fait, son oeuvre appartient-elle à la littérature indoue! [sic] Non; Leconte de Lisle est un très grand poète français, et ses poésies constituent quelques-uns des plus beaux bijoux de la haute littérature française.

Et tout ceci, comme le remarque Louis Dantin, ne touche en rien au patriotisme; il n'est question que de littérature. On peut rimer des sonnets turcs, espagnols ou chinois, et demeurer excellent patriote, si son talent ne s'épanouit à l'aise qu'en faisant de l'exotisme.

L'oeuvre merveilleuse et incomparable de Nelligan, douloureuse comme une vie, poétique comme un rêve et belle comme la lumière, restera le plus riche trésor littéraire dont puisse s'enorgueillir le Canada-français [sic].

Unissons, dans une même admiration émue, et la mère d'élite qui a soutenu, encouragé et tellement compris son fils, - lequel le lui rendait bien, - comme l'a noblement proclamé Charles Gill, et Louis Dantin, l'ami au grand coeur et à la plume harmonieuse.

ALBERT LOZEAU

ANNEXE V

VERSION COMPARATIVE DE L'ÉTUDE DE CHARLES AB DER HALDEN SUR LOZEAU (1906 ET 1907)

ALBERT LOZEAU⁵

La critique française a fait beaucoup de mal aux lettres canadiennes en consacrant trop souvent des réputations usurpées. Nous avons quelquefois, par une bienveillance excessive et une sympathie mal comprise, créé comme à plaisir, dans le petit monde des lettrés français en Amérique, des célébrités locales qui risquent aujourd'hui d'étouffer des jeunes gens moins intrigants et moins ambitieux. *Rien n'est plus dangereux qu'un maladroit ami, et surtout qu'un ami mal informé.* Il serait donc à souhaiter que des *critiques curieux* plus qualifiés que l'auteur de ces lignes, *dont le seul mérite est de suivre depuis huit années avec un intérêt croissant les manifestations littéraires du Canada*, prissent la peine de parcourir des journaux courageux comme le «Nationaliste», l'«Avenir du Nord», le «Journal de Françoise», *ou, à un autre point de vue, le si érudit «Bulletin du Parler Français».* Ils s'apercevraient bien vite **en lisant les vers que ces feuilles se font un devoir patriotique de publier** que *les plus véritables poètes ne sont pas les auteurs des plus lourds volumes, et que, si les batteurs de grosse caisse proclament aux quatre coins du Nouveau Monde leur gloire réimportée au Canada avec l'estampille parisienne*, il y a encore, Dieu merci, à Montréal et à Québec, - voire à Yamachiche et Arthabaskaville, - des joueurs de flûte qui préfèrent au bruit des parades foraines et des quêtes fructueuses, l'heure paisible où l'on écoute

«Le soir mystérieux chanter dans les pins sombres».

Ce vers est de Nous sommes fier d'avoir le premier signalé au public d'Europe, en des termes qui trouvèrent un écho jusque sous la coupole de l'Institut, le docteur Nérée Beauchemin,

5. Publiée pour la première fois dans *La Revue d'Europe et des colonies* en juillet 1906, cette étude fut reproduite par la suite dans *Le Canada* des 13 et 14 août 1906, puis dans *Le Nationaliste* des 12 et 19 août 1906 et, enfin, **avec modifications**, dans *Nouvelles études de littérature canadienne-française*, Paris, F.-R. de Rudeval, 1907, p. 321-338. Pour des raisons matérielles, et malgré une recherche intensive, il nous a été impossible de consulter la version originale parue dans *La Revue d'Europe et des colonies* (juillet 1906). C'est pourquoi nous reproduisons la version parue dans *Le Nationaliste*, avec les coquilles attendues. Le protocole adopté est le suivant: **en gras**: les ajouts de 1907; *en italique*: les passages non reproduits en 1907.

l'aimable poète des «Floraisons matinales» [sic], ou le pauvre Émile Nelligan, dont nous disions aux lecteurs de cette «Revue» la courte et brillante période de production, suivie d'un effondrement lamentable. Nous désirons les entretenir aujourd'hui d'un très jeune homme, M. Albert Lozeau, dont le talent poétique déjà mûr forcera quelque jour les applaudissements de tous ceux qui aiment les beaux vers la poésie.

* * *

M. Lozeau subit une terrible épreuve, qui suffirait à justifier, *non pas notre admiration, mais* notre sympathie. En pleine formation, la période scolaire de sa vie à peine terminée, il fut atteint par un mal qui le cloua sur son lit. Neuf ans, il dut rester étendu; et, si les dernières nouvelles de Montréal nous annoncent son heureuse guérison, cette maladie devait cependant conditionner son talent.

Voici comme il se juge lui-même:

«Je suis, dit-il, un ignorant. Je ne sais pas ma langue. Je balbutie en vers assez harmonieux (j'adore la musique), souples et lâches. Je n'ai pas d'idées. Je rêve et ne pense pas. J'imagine, je n'observe pas. J'exprime des sentiments que je ressentirais. Il m'est parfois arrivé d'en exprimer que j'ai ressentis. J'ai vu des arbres à travers des fenêtres. J'écris des sonnets de préférence, parce que j'ai l'haleine assez courte. Le cadre du sonnet me semble convenir à l'exiguité de mon talent. Je suis absolument dénué de sens critique *et, je* ne saurais distinguer les meilleures de mes pièces des pires. Je suis irrégulier comme pas un, sincère et contradictoire, sans ambition et sans orgueil. Je suis resté neuf ans les pieds à la même hauteur que la tête: ça m'a enseigné l'humilité. J'ai rimé pour tuer le temps, qui me tuait en revanche... Je suis particulièrement abondant en faiblesses. C'est que je n'ai pas fait mon cours classique, que je ne sais pas le latin, dont la connaissance est indispensable pour bien écrire le français. J'achevais un cours commercial, quand la maladie m'a jeté sur le dos. Je ne connaissais absolument rien de la littérature française, et c'est couché et très malade que j'ai appris l'existence de Chénier, Hugo, Lamartine, Musset, Gautier, Leconte de Lisle, et de la plupart de vos grands maîtres. Je n'ai pu les goûter qu'à peine, manquant tout à fait de préparation. C'est par des bouquins que me passaient mes amis, que je me suis mis au courant, et que le mal de rimer m'a pris. Je dis le mal de rimer, mais pour moi ce n'était pas un mal, c'était plutôt un bien, qui m'a, je le crois sincèrement, arraché au désespoir et à la mort.»

Ces lignes forment la réponse la plus franche à toutes les questions que nous aurions pu poser à M. Lozeau. Elles le peignent mieux que nous ne saurions faire, et nous permettent de caractériser sa personnalité poétique. C'est à la lente et cruelle maladie avec laquelle il dut vivre, que nous sommes redevables d'un poète. Ce fut vraiment, comme il le dit lui-même, *«la La bonne souffrance»*. Il lui emprunta une sorte de résignation noble, d'ascétisme stoïque, dont la beauté morale nous émeut quand il la laisse paraître. Il ne nous a point caché, poète subjectif entre tous, le combat de l'esprit net et lucide contre la chair meurtrie, et c'est un des caractères les plus hauts de sa poésie:

Si la chair a souffert, l'âme a sa liberté,

dit-il, et nous Nous sommes en droit de concevoir quelque estime pour une nature

non vulgaire, qui tire de sa propre souffrance des enseignements virils. [alinéa] Mais le stoïcisme de M. Lozeau ne s'étale pas; on le devine plutôt, quand on connaît sa douloureuse histoire. Scarron dissimulait ses *douleurs tortures* physiques sous des ricanements. Les lèvres de M. Lozeau ignorent le rictus qui enlaidit et la révolte inutile. Voyons quelles furent les images et les pensées qui hantèrent ses nuits et ses jours.

M. Lozeau nous en averti, et il a raison, les souvenirs scolaires n'ont guère agi sur son talent. Nous ignorons les programmes d'un cours commercial au Canada; **mais** ils ne devaient pas sans doute rassasier *son* l'esprit et le coeur d'un poète.

Mais Plus tard, il a lu, beaucoup lu, et bien lu, quoiqu'il en dise, *il*. Il a peu à peu formé son goût à la fréquentation des maîtres. Il a compris nos poètes comme il faut les comprendre, par le coeur, et tel sonnet consacré à Baudelaire mériterait d'être publié en tête des «Fleurs du Mal», dont il exprime la quintessence. **Mais il** *Il* est curieux que M. Lozeau ait si totalement échappé à l'*affaiblissante affadissante* influence d'une admiration dévoyée qui se traduit par des pastiches. Sa personnalité s'est dégagée très vite, et si quelques pièces portent comme la trace d'une influence poétique française, cette influence est en général discrète, *en tout cas bien vite et rapidement bien* effacée. Tandis que Nelligan, si richement doué, et dont l'oeuvre, à dix-huit ans, présentait un caractère vraiment prodigieux, se laissait bercer par la chanson de Verlaine, endormir par la mélodie de Rodenbach, halluciner par Baudelaire *ou par Erllkamp*, M. Lozeau suivait son rêve intérieur et traduisait ses impressions dans une langue *un peu assez* flottante, charmante par son imprécision même, et que les gaucheries et les incorrections de débutant abandonnaient *bien vite peu à peu*. La maladie qui le retenait chez lui *n'empêchait ne permettait pas* à M. Lozeau de suivre les travaux de l'École littéraire de Montréal (1), *dont il faisait partie*. Cette raison ne fut pas sans influence sur le développement **tout personnel** de son talent. Il se forgea *bien vite*, un instrument qui, au début, accusa quelques défaillances et laissa échapper quelques fausses notes. Mais ce n'étaient pas des dissonances voulues, à la manière de Nelligan, et bientôt, de sa flûte mélancolique, M. Lozeau sut tirer le meilleur parti. Il a modulé des phrases très larges, mais un peu courtes, et noté ses «*Impressions diurnes et nocturnes*» **impressions diurnes et nocturnes** telles qu'il les ressentait - et elles sont alors presque toujours admirables, - ou telles qu'il les imaginait - et elles sont alors **en général** un peu floues.

* * *

Des arbres, de la musique, l'amour de la pénombre, les étoiles familières, et la lune, compagne fidèle et fantasque; la neige qui tourbillonne de l'autre côté des vitres, les sourires encore aigres de mars, les promesses de juin, accablant et tardif, la mélancolie splendide des septembres; l'harmonie «qui met du ciel dans les moelles...» Puis la nostalgie de la femme, l'admiration chaste presque toujours, et parfois ardente, pour celle à qui tous les voeux du poète s'adressent. Enfin, *beaucoup plus moderne que celui de ses confrères*, un sentiment religieux **beaucoup plus moderne que celui de ses confrères**, un sentiment religieux traversé de doutes, *ébranlé rompu* d'angoisses, mais d'autant plus poignant... Des pensées qui se forment à peine et se résorbent en rêveries; des rêveries qui soudain se précisent en pensées, comme à la lueur d'un éclair surgissent de l'ombre *des les lignes nettes précises* d'un paysage, qui, la seconde d'après, s'évanouira, dans la nuit: telles sont les inspirations

coutumières de M. Albert Lozeau.

La nature d'abord. Autour du lit d'un malade, elle est représentée par des fleurs. Les iris, les roses, les pensées, les lys s'écrasent et s'effeuillent en jonchée, dans les vers de M. Lozeau, avec un parfum pénétrant et entêtant de chambre trop souvent close. Mais il note aussi, *par* de sa fenêtre, les aspects successifs des saisons. Ainsi les prisonniers du divin Platon regardaient les ombres se dessiner au plafond de leur caverne et *se réjouissaient au* du spectacle changeant des apparences.

Au dehors, le poète aperçoit:

Les arbres aux douceurs graves et maternelles,

les arbres qui se couvrent parfois de ces «fleurettes qui seront des fruits». Mais il préfère aux ardeurs de «Juin», qui n'amène pas pour lui les joies *habituelles coutumières*, la douceur grave et tiède de l'automne à ses débuts et le charme de vendémiaire...

Soirs qui viennent plus tôt du ciel plus bas: septembre,
Première effeuillaison des choses sur le sol,
Premiers départs ailés dans l'innombrable vol
Parti des arbres en essaim de pourpre et d'ambre;

Premier retour au livre oublié dans la chambre,
Seuls vrais repos plus frais sur l'oreiller plus mol,
Apaisement profond des sens, que l'été fol
Exaspéra; bonheur vague de chaque membre...

Automne cher! Saison propice au souvenir
Comme un vieil [sic] air joué dans l'âme allant finir.,
Je ne t'ai pas toujours goûté. Je m'en étonne,

Puisqu'aujourd'hui, pareils en mes regrets nombreux,
Pour me sentir le coeur déçu moins malheureux
Il me suffit d'un peu de musique et d'automne.

(Septembre)

Et ne faut-il pas citer aussi, malgré la seconde strophe un peu contournée, ce sonnet intitulé: «La leçon du jour?» [sic]

Pour nous guérir du mal que nous a fait l'été,
Mon âme, contemplons du lointain de nous-même
La paix divine et fraîche, absorbante et suprême,
De cet automne lent en sa calme beauté.

Nous, toute de frissons, toute de volupté,
Pleine d'élans et pleine aussi de trouble extrême,
Comprenons par ce jour symbolique d'emblème

Comme rien de vraiment profond n'est agité.

Devant ce grand silence empli de quiétude,
Prenons la salutaire et durable habitude
De nous coucher le soir sans fièvre et sans regrets.

Plus de fausse figure imposée à nos traits:
Comme ce jour est vrai, désormais soyons sage,
Afin d'avoir toujours l'âme de son visage.

Les désenchantements aussi viendront; l'automne, commencé dans la paisible joie, se termine par une nouvelle tristesse, qui inspire à M. Lozeau le sonnet «Jour d'automne», dont nous aimons à rappeler quelques vers.

Ce jour a l'air d'un long crépuscule oublié.
L'heure lasse, comme un oiseau blessé, s'éploie.
Dans les arbres le vent passe en un bruit de soie.
Feuille à feuille s'abat l'orgueil du peuplier...

et le poète étouffe comme la nature à l'agonie

Dans cet air trop épais pour l'aile et pour le rêve.

Pendant ses longues et dures années de souffrance, M. Lozeau s'est familiarisé avec les astres. Les étoiles sont ses inspiratrices, elles éclairent presque tous ses petits tableaux nocturnes de leur obscure clarté. Ce sont les témoins immuables de ses pensées et de ses rêves; elles pleuvent dans son âme et l'illuminent:

Pas un nuage. Rien que des étoiles vagues,
Aux feux atténués et doux de vieilles bagues.

Mais la lune paraît.

La lune se leva dans le ciel vaste et clair,
Et l'espace bleuit comme sous un éclair.

(La musique des yeux.)

Les clairs de lune d'Albert Lozeau sont remarquables. À «Madame la Lune» il a composé mainte ballade avec charme et tendresse. C'est bien pour lui la lune amie, la compagne indulgente des soirs de rêverie et des nuits sans sommeil. Avec une imprécision musicale qui n'exclut pas toujours la notation aiguë de sensations répétées, il contemple la lune à toutes ses phases, et sous toutes les colorations.

3 - Lozeau - [sic]

Changeante Lune! Un soir au ciel couleur d'ardoise,
Tu montas rouge, ainsi qu'un énorme tison,
Et petit à petit, en laissant l'horizon,
Tu pris une nuance exquise de turquoise.

Une autre fois, ce fut comme une boule d'or
Que masquait par moment un passager nuage.
Et puis tu redevins la Lune au bleu visage,
La Lune habituelle et que je vois encor.

(À la Lune).

La santé de son amie l'inquiète:
La Lune a mauvais teint ce soir, : la Lune est jaune.

.....
Les oiseaux familiers, blottis dans les ténèbres,
À sa clarté n'auront que des songes funèbres.

La Lune est triste, languide et blême, elle s'ennuie
Au vaste paradis des divines étoiles.

Elle pleure,;

Car ce sont bien tes pleurs, Lune triste et superbe,
Qui perlent au matin, et brillent à chaque herbe...

Le regard pensif et rêveur de la *lune* **Lune** éveille en l'âme de son amoureux les musiques endormies, les concerts divins qui bercent dans les grands bois le sommeil d'Endymion, ou qui chantent dans *le [sic]* parc vénitien où Lorenzo et Jessica modulent leur duo d'amour...

Quand la *lune* **Lune** au ciel noir resplendit claire et ronde,
Le vers en mon cerveau comme une eau vive abonde. ;
Il coule naturel comme une source au bois,
Avec des sons fluets de flûte et de hautbois,
Et souvent les accords doux et mélancoliques
D'harmoniums plaintifs et de vieilles musiques.

(À suivre)

Charles ab der HALDEN.

Juin 1906.

(1) Réunion de jeunes amateurs de lettres qui formèrent, dans les dernières années du XIXe siècle, un groupement dont nous écrivons l'histoire et dont nous étudions l'influence.

(Suite)

C'est que les aspects de la nature se traduisent presque toujours chez M. Lozeau par une *impression notation* musicale. Il savoure l'harmonie, celle des instruments, et celle que l'on trouve en soi-même. Il est de ceux qui portent dans leur *âme coeur* un orchestre berceur et souple, qui peuvent à leur gré faire chanter des sérénades dans le parfum des lilas, sanglotter [sic] des violons dans les jardins mélancoliques du rêve et du souvenir, ou s'envoler vers les étoiles, en arpèges infinis, la grande voix émouvante des harpes.

Harpes! harpes! vibrez, et de toutes vos cordes,
Au matin rose, au soir, aux vents berceurs des nuits;
Vibrez pour les douleurs, vibrez pour les ennuis,
Chantez les grands pardons et les miséricordes.

Noyez dans les accords de vos célestes bruits
Les cris et les clameurs des foules et des hordes!,
Chantez les airs joyeux des divines concordés,
Chantez les coeurs qui sont des autres les appuis.

Harpes! harpes! vibrez au frôlement des brises,
En cadence, rythmez des chants graves d'église,
De gais refrains à l'âme, à l'amour des chansons.;

Harpes! harpes! vibrez d'extase et d'harmonie,
Afin que vos accents sèment de grands frissons
Avant de s'envoler à la voûte infinie., [sic]

(Harpes).

L'amour passionné de M. Lozeau pour la musique se lit dans tous ses vers. Même le piano lui inspire des strophes attendries. Il chante les «Mains musiciennes», il écoute la «Musique des *ayeux* [sic]; *toute*. **Toute** impression se résoud pour lui en harmonie. Il a le droit de s'écrier, dans la jolie pièce intitulée «Guitare»;

Toujours il m'est resté dans l'âme je ne sais
Quel persistant frisson d'extase et d'harmonie,
Et le songe lointain d'une fête infinie
Au coeur où, depuis lors, tant de maux sont passés.

Celle qui, de ses doigts fervents pinçait les cordes,
S'en est allée un jour pour le ciel des élus.
La guitare en bois fin n'a chanté jamais plus...

M. Lozeau, en effet, ne sépare jamais l'harmonie de l'amour, et c'est un des traits distinctifs de son talent.

Mlle Milhau, chargée de cours à l'Université MacGill, de Montréal, constatait

récemment, dans une conférence faite sous les auspices de «l'Alliance Française» (1), l'absence de sentiments violents, «surprenante chez les jeunes poètes [sic] d'une nation jeune et robuste». Il resterait à savoir si les sentiments violents sont l'apanage de ceux qui se portent bien, et s'ils ne sont pas souvent le signe d'un état morbide. M. Lozeau a beau se placer sous le patronage de Musset [sic], il lui manque, pour que nous le rapprochions de l'auteur des «Nuits», une certaine profondeur d'émotion et de souffrance morale. Il lui manque une pointe d'impertinence, pour qu'il nous rappelle le génial gamin des «Contes d'Espagne» ou de «Namouna». Il ne s'est pas élevé au ton passionné de Mme *Elisabeth Elizabeth* Barrett Browning [sic], qui, comme le remarque justement Mlle Milhau, écrivait ses ardents «Sonnets Portugais» au moment où elle souffrait du même mal que M. Lozeau. Mais M. Lozeau n'en est pas moins à peu près le seul poète canadien qui ait *fait composé* des vers d'amour dignes de ce nom. Et il en a fait de charmants. Lisez plutôt cette pièce intitulée «l'Attente», et que guettent les anthologies.

Mon coeur est maintenant ouvert comme une porte;
Il vous attend, ma Bien-Aimée, y viendrez-vous?
Que vous veniez demain ou plus tard, que m'importe?
Le jour, lointain ou proche, en sera-t-il moins doux?

.....

*Ce n'est point un vain mal que celui de l'attente;
Il conserve nouveau le plus ancien désir.
L'inattendu bonheur dont la venue enchante
Passe; à peine en a-t-on su goûter le plaisir.*

*Et l'on s'en va criant l'inanité des choses,
Pour ne s'être jamais aux choses préparé.
Papillon qui ne sait rien extraire des roses,
Ignorant tout des fleurs, et qui se dit frustré.*

Une heure seulement de pure jouissance.
Pourvu que Dieu m'accorde un quart de siècle entier
De rêve intérieur et de jeune espérance,
Pour méditer sur elle et pour l'étudier,;

Pour ordonner l'instant et régler la seconde,
Pour que rien ne se perde et que tout soit joui,
Jusqu'à la moindre miette, et que le temps du monde
S'envole, n'emportant que de l'évanoui!

Une heure suffira. J'aurai vécu ma vie
Aussi pleine qu'un fleuve au large de son cours,
L'ayant d'une heure mieux que de jours fous, emplie;
D'une heure, essence et fruit substantiel des jours.

Mon coeur est maintenant ouvert comme une porte.

Il vous attend, ma Bien-Aimée, y viendrez-vous?
Que vous veniez demain ou plus tard, il n'importe!
Mon attente d'amour fera de telle sorte

Que mon lointain bonheur en deviendra plus doux.

La Bien-Aimée est venue. Le poète l'associe à la splendeur des soirs que l'on savoure à deux, et dont les amants seuls goûtent la rêverie et la solennité.

Le soir nous enveloppe, indiciblement doux,
Comme un regard d'amour se promenant sur nous ;
L'heure passe, là-haut, penchant un peu son urne,
Heure de paix divine et de rêve nocturne...
...Et nous sommes tous deux sans parole, songeant
À la sainte splendeur des points d'or et d'argent,
Heureux, loin du réel jaloux qui nous réclame,
Comme s'il nous pleuvait des étoiles dans l'âme.

Mais sous ce beau ciel, l'aveu décisif ne fut pas dit... Une fois seul, le mystérieux amant qui vit au coeur du poète, prend [sic] des résolutions énergiques.:

Mes baisers monteront à l'assaut de ses lèvres...

Mais elle paraît... que deviendront les décisions arrêtées dans la solitude?

Le sort en est jeté, le sort irrévocable!
Je romprai ce silence étrange qui m'accable;
Enfin, je lui dirai: Je vous adore! Oui,
Je vous adore! Au fond de mon être ébloui,
Resplendit, comme au mur d'un temple, votre image!
Vous êtes la déesse à qui je rends hommage;
La nuit en chaque rêve, à chaque instant le jour,
Comme un encens vers vous monte mon pur amour!
Je vous adore, chère, et puis je vous adore!
Ton regard est le ciel, ton sourire une aurore!...
- Elle est venue hier, et, timide, interdit,
Comme ivre de son charme, hélas, je n'ai rien dit...

Il ne restera au pauvre poète que ses chers souvenirs des soirées enchanteresses sous le clair regard des étoiles, et il les gardera

Comme de blancs oiseaux qu'on prive de leurs ailes.

Si donc l'oeuvre de M. Lozeau, **considéré comme** poète érotique, n'est pas très étendue, elle n'est pas sans charme, et peut-être un jour s'élargira-t-elle. Ne dit-il pas dans «*Le Piano divin*»:

Telle mon âme faible a des notes d'ivoire.
Une petite gamme y vibre, blanche et noire ;
Mais quel amour saura jamais, sans dévier,
En faire largement chanter tout le clavier?

Quant à l'inspiration religieuse de M. Lozeau, elle est fort délicate, mais moins débordante que chez la majeure partie des poètes canadiens. Elle le poussent [sic] à rechercher les «Vieux temples», les simples églises, et s'il y porte parfois une âme agitée par le doute, et préoccupée par les mystérieuses questions de l'au-delà, on ne peut dire qu'il ait tiré de cet état d'esprit moderne, des strophes particulièrement puissantes.

Le rythme seul *et*, l'image, le conduiraient parfois sur les confins de la pensée. Dans la pièce intitulée «*Férés*» [sic] «*Cérés*», il exprime ses aspirations à une vie intellectuelle haute et noble:

O Déesse par qui les épis lourds sont faits,
Mûris pour mon cerveau le blé d'or des idées.

Mais M. Lozeau s'attache plutôt aux *images sensations* qu'aux idées, et il ne semble pas que Demeter l'ait exaucé.

* * *

Les *Fées fées* qui présidèrent à *éa* [sic] la naissance du poète ont dû tenir, autour de son berceau, à peu près ce langage:

«Je te donne, dit Morgane, le sens de la musique et de l'harmonie. Tu frémiras au grand frisson mélodieux des harpes, ton âme se laissera bercer au chant des violons. Tu rêveras, lorsque, sur les touches noires et blanches du piano, des mains chères évoqueront l'âme de Chopin ou celle de Beethoven!»

Urgèle prit ensuite la parole:

«Tu aimeras les étoiles, tu comprendras leur divin langage et tu l'exprimeras en beaux vers, sonores et languissants, nostalgiques et berceurs. Pour toi, «*les mots seront des joies*» **le verbe sera joie**, et ils te *consoleront consolera* dans les épreuves inévitables.»

Viviane dit:

«Tu aimeras la douceur des mains câlines, le mystère des yeux bleus ou pers, et la senteur grisante des longs cheveux des femmes. Tu goûteras la joie la plus délicate de l'amour, qui est le rêve. Tu diras le charme de l'attente. Je te donne le seul bien qui n'entraîne point après lui la satiété: C'est le désir.»

Mais la vieille fée Carabosse, que l'on n'avait pas invitée, et qui avait suivi ses soeurs au Canada, depuis leur départ de France, s'avança en branlant le chef d'un air de mauvais augure:

«Tu seras paresseux, dit-elle, et tu ne dédaigneras pas, *dans une pièce intitulée «La mort des lys», de mettre à la suite huit les rimes en épithètes. Tu feras rimer «fumée» avec «cheminée», sans que l'on puisse savoir au juste si tu l'as fait exprès. Tu emploieras le mot «lobe» au féminin. Tu ne respecteras pas toujours la syntaxe, et elle te jouera quelques mauvais tours. Tu confondras le futur avec le conditionnel, en écrivant:*

*Je lui sourirais comme à quelque enfant charmant.
Et je la baiserais au front, tout simplement...*

Tu feras «crouler» les feuilles mortes, dont la chute doit avoir «la grâce d'un vol», d'après M. Edmond Rostand, et tu dépareras une de tes plus jolies pièces par ce contre-sens rythmique. Lorsque tu voudras les prendre, oiseleur novice, au filet des mots, les idées s'envoleront. Enfin je te défends d'écrire plus de quatorze quinze bons vers de suite!

-Écris des sonnets!» souffla Viviane à son protégé.

Et voilà pourquoi M. Lozeau se borne **presque toujours**, quand il abandonne la forme du sonnet, à de courts morceaux de douze vers, à rimes plates, qui rappellent *parfois* la facture des «Intimités».

Mais les réserves de la vieille *furent* sont de peu d'importance. *Et, et* nous ne jurerions pas que le maléfice doive durer. M. Lozeau n'a pas à se plaindre des présents que lui firent ses marraines. Il n'a pas les excentricités de Nelligan, ni ses ignorances stupéfiantes, ni, - ajoutons-le, - les heureuses audaces de ce pauvre enfant qui fut parfois un si rare poète. M. Lozeau ne tente pas de scandaliser ses lecteurs par des nouveautés contemporaines de M. Carnot. Mais il a plus de noblesse et de pureté verbale que Nelligan, moins de désespoir et plus de mélancolie. Il ne se laisse pas aller à des transports de rage, mais il chante mieux que nul autre la splendeur étoilée des nuits estivales, et l'émoi causé par une musique languissante, quand on rêve à la Bien-Aimée. M. Lozeau a consacré un beau sonnet à la triste fin de son ami Nelligan. Il sait bien que seul il peut consoler la poésie canadienne de cette perte. Nous avons beaucoup cité, dans cette étude pourtant incomplète. C'est le plus bel éloge que nous puissions faire de M. Lozeau. Il y a tant de «poètes» canadiens dont nous serions heureux de parler, si nous pouvions en *citer transcrire* seulement deux vers de suite!

Le nom de Lozeau n'avait pas, à notre connaissance, traversé l'Atlantique. Il a laissé à de plus bruyants compatriotes le soin de nous importuner avec leur charlatanisme mercantile. Mais si l'on nous demandait le nom du plus grand poète canadien d'aujourd'hui, et surtout de demain, nous répondrions sans hésiter: Albert Lozeau.

Lui seul en éprouverait quelque surprise, avec un ou deux confrères.

M. Lozeau est très intelligent et très averti. Tandis que Nelligan était surtout - dans

ses bons moments - un poète qui laissait parler son coeur. M. Lozeau est, nous semble-t-il, plus purement intellectuel. Ses amours sont des amours de tête. ses paysages sont des paysages de rêve, il n'y a pas jusqu'à ses angoisses qui ne nous laissent comme une impression de jeux d'esprit.

C'est là le point faible de M. Lozeau. Nous voudrions que sa Muse, un peu frivole, tout en restant très pure, lui soufflât des vers plus pénétrants et plus profonds; M. Lozeau est infiniment plus adroit que Nelligan. Pourquoi son oeuvre nous cause-t-elle une émotion moins intense?

Il y manque quelque chose, et le jour où M. Lozeau renonçant à sa joliesse un peu mièvre ou à sa fantaisie un peu conventionnelle, exprimera de vraies émotions et de vraies pensées, il sera l'artiste le plus complet de son pays.

(1) Cette étude de Mlle Milhau sur les jeunes poètes canadiens-français, n'a pas été *publié*. *Les journaux littéraires de été* publiée, à notre connaissance. Les journaux littéraires de Montréal [sic] en ont fait d'importants comptes-rendus [sic]. Notons en passant que c'est une protestante, professeur à l'Université anglaise de Montréal, qui a proféré les paroles les plus justes et les plus élogieuses à la fois sur un mouvement littéraire remarquable, dont certains *Canadiens-Français* [sic] **canadiens-français** [sic] semblent trop se désintéresser.

ANNEXE VI

LETTRES D'ALBERT LOZEAU À SIR WILFRID LAURIER⁶

Montréal, 23 octobre 1906.

Sir Wilfrid Laurier,
Premier Ministre du Canada,
Ottawa.

Cher Monsieur Laurier,

Excusez-moi si je viens encore vous distraire peut-être de graves occupations, mais j'ai besoin d'aide, et je ne sais personne mieux que vous en état de m'obtenir ce que je désire. Oh! ce n'est pas mon existence physique qui est en jeu, mais peut-être mon avenir littéraire. Voici ce dont il s'agit.

À la suite de l'article de M. Halden, un éditeur de Paris m'a fait des conditions très avantageuses [sic] pour la publication en volume de mes vers. Il me demandait \$100. J'ai répondu que je ne les avais pas et que je n'espérais pas les trouver. Alors, il m'a demandé de lui assurer une [sic] certain nombre de souscripteurs et a ajouté que si le gouvernement canadien promettait d'acheter 150 volumes, dont le prix de chacun ne dépasserait pas 3 f. 50, cela me donnerait un bon coup d'épaules. Croyez-vous que la chose soit possible?

Ce n'est pas une faveur particulière que je vous demande. Je voudrais savoir si ce qu'on a fait pour d'autres, on pourrait le faire pour moi. Je n'ai pas besoin de vous prier de m'accorder votre aide si vous y voyez quelque espoir, je sais qu'elle m'est acquise.

Je crois que mon volume aurait quelque valeur, car M. Halden et M. Jean Lionnet qui me conseillent fort de publier et qui travaillent de leur côté à la réussite de ce projet, me promettent presque un prix de l'Académie. On me ferait un livre de 180 pages avec ce que j'ai écrit de meilleur et tiré à 1 100 exemplaires. Ce sont des conditions que pas un éditeur canadien ne pourrait me faire. Mais il me faut \$100. ou beaucoup de souscripteurs assurés, parmi lesquels le gouvernement compterait pour presque la moitié.

6. Ces lettres sont datées des 23 et 25 octobre 1906; elles sont tirées des manuscrits déposés aux Archives nationales du Canada: fonds Wilfrid-Laurier (MG 26, G, vol. 430, feuillets 114900 a, b, c, d, e).

Ne croyez-vous pas, M. Laurier, - ce n'est pas au ministre que vous êtes que je m'adresse, je ne m'adresse jamais au ministre, cela me gênerait trop - que le gouvernement canadien qui, en donnant son aide aux écoles des Arts et Métiers, du Monument National, encourage l'étude du dessin, de la sculpture, etc., qui sont des arts commè la musique; ne croyez-vous pas que le gouvernement canadien devrait encourager aussi la poésie comme la peinture, lorsqu'il commande à un peintre le portrait d'un grand homme politique? Le moyen d'encourager la poésie canadienne, c'est de donner au poète pauvre la possibilité de publier son oeuvre quand elle en vaut la peine, c'est d'assurer la vente d'un certain nombre d'exemplaires, ce qui plaît aux éditeurs. La poésie vaut bien la peinture, et c'est cependant de tous les arts le plus oublié.

Je sais bien que vous approuvez ces remarques, et que s'il ne tenait qu'à vous que tous les arts fussent également honorés, nous n'aurions pas à nous plaindre ni à solliciter un peu d'intérêt.

Enfin, cher M. Laurier, j'espère que vous me pardonneriez cette longue lettre, et que vous n'y verrez que l'expression de la confiance et de l'admiration que vous a toujours témoignée votre tout dévoué et reconnaissant

Albert Lozeau.

468, avenue Laval.

* * *

Montréal, 25 octobre 1906.

Sir Wilfrid Laurier,
Premier Ministre du Canada,
Ottawa.

Cher Monsieur Laurier,

En recevant votre belle lettre et la magnifique souscription qui l'accompagnait, j'ai pleuré de plaisir, et toute la famille était folle de joie. Mais personne n'a été surpris de votre générosité; on m'a dit que, malgré que vous soyez assiégé de demandes de secours de toutes sortes, vous avez passé votre vie à faire le bonheur des autres. Je comprends pourquoi vous êtes respecté et aimé de tout le monde, et comment vos adversaires politiques, quand ils parlent de votre caractère personnel, ne peuvent s'empêcher de vous admirer pour vos belles qualités de coeur et d'intelligence.

Vous m'avez comblé, et je ne saurais vous dire combien je vous en suis reconnaissant. Si je n'avais promis, et si le devoir filial ne m'y obligeait, d'offrir mon premier volume à mon père et à ma mère, c'est à vous que j'en ferais hommage. Mais je ferai tout en mon pouvoir pour m'acquitter d'une part au moins de la dette immense que j'ai contractée envers vous.

Je voudrais que le volume que je vous offrirai fût imprimé sur le plus beau

papier du monde et pour vous seul. Car vous m'avez assuré la publication de mes vers; la somme que vous m'avez offerte était le maximum de ce qu'il me fallait.

Croyez, cher Monsieur Laurier, à mon infinie gratitude, et veuillez accepter aussi l'expression de reconnaissance que mon père et ma mère me prient de vous transmettre au nom de tous les miens. Ils n'oublient pas non plus, comme moi, d'envoyer l'assurance de leur respect et de leur amitié à Madame Laurier.

Votre dévoué et bien reconnaissant,

Albert Lozeau

ANNEXE VII

FAC-SIMILÉ DE LA LETTRE D'ALBERT LOZEAU À WILFRID LAURIER⁷

Rédaction: **Les**
ALBERT LOZEAU, - Secrétaire
604, Avenue Laval
Téléphone: Est 1100

=====
Administration:
VALIQUETTE & DUBÉ
20, rue Saint-Jacques, Chambre 44
Téléphone: Main 3795

Lettres

=====
françaises

La plus artistique des Revues
canadiennes-françaises

Collaboration
inédite

des meilleurs écrivains
FRANÇAIS ET CANADIENS-
FRANÇAIS

LITTÉRATURE, HISTOIRE, POLITIQUE,
BEAUX-ARTS, Etc.

Montréal, le 7 février 1908

À Sir Wilfrid Laurier,
Premier Ministre du Canada,
Ottawa.

Cher Monsieur Laurier,

Excusez-moi - j'ai bien peur d'abuser de votre bonté - si je prends la liberté de vous adresser ci-inclus un bulletin de souscription à la Revue «Les Lettres françaises», fondée par un groupe de jeunes, et qui paraîtra prochainement.

7. Document daté du 7 février 1908, Archives nationales du Canada; fonds Wilfrid-Laurier: MG 26, G, volume 954.

Les meilleurs écrivains français nous ont promis leur collaboration régulière, et nous pouvons nommer parmi ceux dont l'appui nous est acquis: Victor Giraud, Secrétaire à la «Revue des Deux Mondes», Michel [sic] Strowski, le dernier éditeur de Montaigne, bien connu aussi pour ses érudites études sur Pascal; Doumic, Coppée, Lemaître, Henry Haussaye, Faguet, le marquis de Ségur, de l'Académie française, et beaucoup d'autres.

Au nom de la Revue, je sollicite votre concours, assuré que je suis de l'intérêt que vous portez à tout ce qui peut contribuer au relèvement intellectuel et moral du pays. Nous vous demandons aussi la permission d'inscrire votre nom sur nos prospectus, parmi ceux de nos plus distingués souscripteurs.

Aux écrivains français cités plus haut viendront se joindre les auteurs canadiens les plus appréciés, car nous voulons faire de notre Revue une oeuvre nationale.

Avec mes remerciements anticipés, veuillez accepter, cher Monsieur Laurier, l'expression de mon affectueuse reconnaissance.

Pour le Comité de Rédaction,
Le secrétaire,

Albert Lozeau

604, avenue Laval.

ANNEXE VIII

Cette «note de l'éditeur», rédigée par Charles ab der Halden, introduit le recueil *L'Âme solitaire* (1907, p. I-III).

NOTE DE L'ÉDITEUR

M. Albert Lozeau est un jeune poète de Montréal, dont nous sommes heureux de présenter les vers au public lettré. Rompant avec la tradition habituelle des écrivains canadiens, il ne s'est pas inspiré d'un sentiment exclusivement religieux et national, comme celui que l'on retrouve dans Crémazie et ses disciples. «La maladie l'a ramené chez lui», selon le mot de Maine de Biran, et pour juger sainement les vers qu'il écrivit pendant de dures années d'épreuve et de souffrances physiques, il faut se reporter à ses propres aveux. Ils permettent de comprendre le talent particulier de M. Lozeau mieux que tous les commentaires, et sous l'auteur de trouver l'homme.

«Je suis, dit-il, un ignorant. Je ne sais pas ma langue. Je balbutie en vers assez harmonieux (j'adore la musique), souples et lâches. Je n'ai pas d'idées. Je rêve et ne pense pas. J'imagine, je n'observe pas. J'exprime des sentiments que je ressentirais. Il m'est parfois arrivé d'en exprimer que j'ai ressentis. J'ai vu des arbres à travers des fenêtres. J'écris des sonnets de préférence, parce que j'ai l'haleine assez courte. Je suis absolument dénué de sens critique et ne saurais distinguer les meilleures de mes pièces des pires. Je suis irrégulier comme pas un, sincère et contradictoire, sans ambition et sans orgueil. Je suis resté neuf ans les pieds à la même hauteur que la tête: ça m'a enseigné l'humilité. J'ai rimé pour tuer le temps, qui me tuait par revanche... Je suis particulièrement abondant en faiblesses. C'est que je n'ai pas fait mon cours classique, que je ne sais pas le latin dont la connaissance est indispensable pour bien écrire le français. J'achevais un cours commercial, quand la maladie m'a jeté sur le dos. Je ne connaissais absolument rien à la littérature française, et c'est couché et très malade que j'ai appris l'existence de Chénier, Hugo, Lamartine, Musset, Gautier, Leconte de Lisle, et de la plupart de vos grands maîtres. Je n'ai pu les goûter qu'à peine, manquant tout à fait de préparation. C'est par des bouquins que me passaient mes amis, que je me suis mis au courant et que le mal de rimer m'a pris. Je dis le mal de rimer, mais pour moi ce n'était pas un mal, c'était plutôt un bien, qui m'a, je le crois sincèrement, arraché au désespoir et à la mort.»

Ce sont donc bien réellement les rêves et les confidences d'une « Ame solitaire » que nous publions. Et nous croyons que l'oeuvre de M. Lozeau comme celle de son émule Nelligan, trop tôt enlevé à la sympathie de ses amis, marque une orientation nouvelle de la jeune littérature canadienne française [sic].